
3 1761 04459 1691

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XVI

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XVI

LA FRANCIADE (1572)

ÉDITION CRITIQUE
AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRE
PAR

PAUL LAUMONIER



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4, RUE DE LA SORBONNE, 4

1950

INTRODUCTION

Dans sa *Deffence et Illustration de la langue françoise*, Du Bellay, d'accord avec son ami Ronsard, avait consacré un chapitre entier, le cinquième du livre II, à préconiser le « long poème », qui, rivalisant avec ceux d'Homère et celui de Virgile, contribuerait plus que tout autre à rendre notre littérature digne de celles des Grecs et des Latins ; et il glorifiait d'avance le courageux auteur qui voudrait « entreprendre un œuvre de si laborieuse longueur et quasi de la vie d'un homme »[1]. Or la plus chère ambition de Ronsard était précisément de doter la France d'une épopée, qui, jetant une belle lumière sur notre poésie, ne manquerait pas d'en immortaliser l'auteur. Les deux condisciples de Coqueret pensaient aussi que, pour mener à bonne fin une telle œuvre, la faveur des rois, les encouragements et les récompenses des Mécènes sont aussi nécessaires que les qualités naturelles et la science acquise. Du Bellay le dit sans ambages, et Ronsard le répétera de maintes façons tout le long de sa carrière.

Malheureusement ils ne s'entendirent plus quand il s'agit de choisir le sujet dudit poème. Du Bellay disait à son ami (car c'est à lui qu'il semble s'adresser) : « Choysi moy quelqu'un de ces beaux vieulx romans francoys comme un Lancelot, un Tristan, ou autres. » Mais Ronsard, enthousiasmé par la lecture du principal ouvrage de J. Lemaire de Belges, les *Illustrations de Gaule*, avait jeté son dévolu sur un tout autre sujet, qu'il croyait essentiellement national, mais qui n'était qu'une légende, in-

1. Voir l'édition de la *Deffence* par H. Chamard (Paris, Fontemoing 1904), p. 233 et suiv. (ou la nouv. éd. Chamard, Paris, S. T. F. M.).

ventée au VIIe siècle et recueillie par les chroniqueurs du moyen âge comme une vérité historique [1]. Il pensait avec certains rhétoriqueurs, tels que Guillaume Cretin, Jean Bouchet, et surtout Jean Lemaire, qui était alors un de ses auteurs favoris, que c'était glorifier sa nation que de lui donner une origine Troyenne, comme Virgile l'avait fait pour les Romains : illusion chez ces historiographes, qui de très bonne foi, se croyaient des historiens, défaut de sens critique chez Ronsard, comme, d'ailleurs, chez tous les imitateurs fanatiques de l'antiquité renaissante, ou plutôt reconquise [2].

Donc, dès 1549, quelques mois après la publication de la *Deffence*, Ronsard, en son *Hymne de France*, faisait des Français les descendants légitimes d'Hector, le plus célèbre des fils de Priam, roi de Troie [3], et dès avril 1550, en son *Ode de la Paix*, il esquissait par la bouche prophétique de Cassandre, fille dudit Priam, les grandes lignes de sa future épopée, et révélait le nom de son héros, Francion [4]. Enfin dans son *Cinquiesme livre des Odes*, publié en septembre 1552, il faisait connaître le titre de l'œuvre elle-même : à ton retour d'Italie, disait-il à son ami Cl. de Ligneri, tu me confieras tes impressions de voyage,

Et par moy te sera chanté
Ma Franciade commencée,
Si Phebus nourrit ma pensée [5].

1. Cf. E. Faral, *Légende Arthurienne* (Paris; Champion, 1929), I, pp. 262-293, appendice I : Comment s'est formée la légende de l'origine Troyenne des Francs. J'ai jadis fait remonter cette légende au poète Sidoine Apollinaire (v. mon tome III, p. 9, note); mais il n'avait fait qu'une allusion à l'origine de ses compatriotes d'Auvergne (*Epist.*, VII, 7). Sur l'histoire de la légende, voir ci-dessous, *Au lecteur*, note 14.

2. Peut-être fut-il aussi poussé dans cette voie par son compatriote René Macé, successeur de G. Cretin comme historiographe de France ; v. l'ode qu'il lui adressait vers 1545, au tome I, p. 265.

3. Cf. mon tome I, p. 30.

4. Cf. t. III, pp. 8 à 22. On lit le nom de Francion, aux pp. 14, 19 et 21. Plus tard il l'appela Francus, nom que l'on trouve dans certains textes du moyen âge, tels que la *Cosmographia* d'Ethicus (d'après Faral, *op cit.*, p. 287). Il employa l'un ou l'autre, suivant les besoins de son vers.

5. *Id.*, p. 176. V. d'autres allusions à la Franciade dans le même tome, pp. 148 et 163.

A la même date paraissait le premier recueil des *Amours*, où Ronsard avouait que les charmes de sa maîtresse avaient fait tort aux fureurs de Mars, et qu'au moins pour un temps sa muse héroïque avait dû céder le pas à une inspiration plus douce [1]. Premier ajournement.

Au reste, dès 1550, en son *Ode de la Paix*, dédiée au roi Henri II, notre poète n'avait pas manqué de mettre une condition à son entreprise, à savoir que ce roi la lui « commande » et « la decore des presents de sa hautesse », autrement dit la paye bien, soit par une bonne pension, soit par une grasse prébende; toute la fin de l'ode développe cette pensée [2]. Or, Henri II fit d'abord la sourde oreille : que lui importait un poème épique sur les origines troyennes de la France et la glorification de ses lointains et légendaires ancêtres? C'est seulement en 1554 que Ronsard reçut l'invitation qu'il attendait, après une lecture d'un plan de la *Franciade* faite au roi avec force louanges par Lancelot de Carle en janvier de cette année. O. de Magny parle de cette lecture, dont il fut le témoin [3], et, de son côté, Ronsard s'est flatté de l'assentiment du roi dans une *Élégie à Cassandre* et une *Ode à Mgr d'Angoulesme*, qui datent de ce moment-là [4]. Mais il ne voulait s'exécuter qu'à la condition d'obtenir les revenus d'un évêché ou d'une abbaye, qui lui permissent de composer tout à loisir cette œuvre de longue haleine ; et, comme l'année 1554 s'achevait sans que le roi lui eût donné cette satisfaction, Ronsard découragé écrivit alors une paraphrase originale de la première ode anacréontique, dont je rappelle la fin, qui marquait un second ajournement :

Or adieu doncq', pauvre Francus,
Ta gloire sous tes murs veinqus
Se cachera toujours pressée,

1. Sonnet *Ià dejà Mars*, t. IV, p. 67.
2. T. III, pp. 22, 29 et suiv.
3. Cf. les *Gayetez* de Magny, éd. Courbet, p. 81 et suiv. ; éd. Blanchemain, p. 89 et suiv. Cf. le début de l'hymne des *Daimons*, t. VIII, p. 115 et suiv.
4. T. VI, p. 57, et VII, p. 66.

Si à ton neveu, nostre Roi.
Tu ne dis qu'en l'honnenr de toi
Il face ma lyre crossée [1].

Certes, en donnant son adhésion à l'entreprise de Ronsard, Henri II avait promis de l'en récompenser, et il comptait le faire quand la *Franciade* serait terminée, ce qui était assez logique et conforme à l'usage. Mais son poète, impécunieux et impatient, ne l'entendait pas ainsi ; il pensait tout le contraire, et, quand parut la troisième édition des *Odes*, au début de 1555, il revint à la charge dans une dédicace générale à Henri II, qui ne laissait aucun doute sur ses prétentions :

Les vertus & le bien que *je veux* recevoir,
C'est le moien bientost en armes de pouvoir
Amener ton Francus avec une grand trope
D'Asie, pour donter la plus part de l'Europe,
Mais *il te faut* paier les frais de son arroy [2].

Au deuxième livre, à la fin de l'*Ode à Calliope*, il introduisait cette audacieuse variante qui faisait de lui l'émule d'Homère :

Je veux sonner le sang Hectorean,
Changeant le son du Dircean Pindare
Au plus haut bruit du chantre Smyrnean [3].

En tête du troisième livre, il présentait derechef au roi le plan de sa *Franciade* et insistait avec éloquence sur les raisons que celui-ci devait avoir de lui venir en aide :

En me la commandant, liberal donne moy
Ce que tu m'as promis, & pour la recompense
Je t'apreste un renom & à toute la France,
Qui vif de siecle en siecle à jamais vollera
Tant qu'en France françois ton peuple parlera [4].

A la fin du volume l'avocat Robert de la Haye plaidait la cause de Ronsard en une courte pièce de vers latins, rappelant au roi

1. T.VI, p. 133 et suiv. On trouvera en note le sens du dernier vers.
2. T. VII, p. 9.
3. T. I, p. 179, app. crit.
4. T. VII, pp. 24-34.

que son poète avait abandonné la poésie lyrique pour la poésie épique, voulant porter jusqu'aux deux pôles le bruit de ses exploits, et que, pour cette raison, P. Lescot avait placé au front de la cour du Louvre, en regard de la statue de la Victoire, celle de la Muse de Ronsard, non pas avec une cithare à la main, mais avec une trompette à la bouche [1].

Cette même année 1555 et l'année suivante, Ronsard, comme pour s'entraîner à la confection de son long poème, composait ses *Hymnes*, dont l'un est à la gloire de Henri II et quelques autres sont de petites épopées, notamment l'hymne de Pollux et Castor, présenté à l'amiral Coligny comme le prélude de chants épiques plus importants [2]. Après la trêve de Vaucelles, vers mars 1556, il s'offrait derechef en un sonnet à Henri II pour « célébrer ses faits » : la guerre terminée, le roi n'avait plus d'excuse pour différer « le voyage de Francus », entendez le don d'une bonne abbaye [3]. Un autre sonnet, qui accompagnait celui-là dans la *Nouvelle Continuation des Amours* [4], et surtout une épître au cardinal de Lorraine, publiée à la suite des *Hymnes*, nous font connaître les démarches toujours infructueuses de notre solliciteur transi. Dans cette épître, il s'exprimait plus explicitement encore sur la récompense anticipée qu'il attendait :

Me blâme qui voudra d'importuner le Roy
Pour me donner du bien.................
Ha bons Dieux ! qui mettroit la Franciade à fin
Sans le bienfaict d'un Roy ? Je le vous dis affin
Que vostre saincteté quelquefois luy redie,
Pour rendre à bien chanter ma Muse plus hardie.

Ce qui suit peut se résumer ainsi : Mon long poème demandera bien dix ans de travail ; je prie qu'on m'y encourage autrement que par de bonnes paroles ; je le composerai, si le roi m'octroie dès maintenant les revenus d'une abbaye : donnant donnant [5].

1. *Id.*, p. 111 et suiv. Cf. t. X, p. 307.
2. T. VIII, p. 293 et suiv.
3. T. VII, p. 300.
4. *Id.*, p. 301.
5. T. VIII, pp. 343 à 347.

Ces sollicitations étant restées aussi vaines que les précédentes, et le roi Henri II étant mort en juillet 1559 sans avoir « crossé la lyre » de son poète, Ronsard découragé abandonna son projet d'épopée : nouvel ajournement, qui cette fois devait durer plus de six ans.

Des nombreux témoignages laissés par les écrivains de l'époque sur cette *Franciade* primitive, annoncée par l'auteur dès le début de sa carrière, attendue et préconisée par toute la Brigade, mais remise d'année en année faute de récompense immédiate, nous ne retiendrons ici que ceux de Joachim du Bellay, l'émule et l'ami de la première heure. A Rome depuis juin 1553, il était tenu au courant de la fortune littéraire de Ronsard non seulement par l'envoi de ses publications, mais aussi par le récit de leurs amis communs, entre autres Panjas, qui le rejoignit en avril 1554 comme secrétaire du cardinal Georges d'Armagnac, et Magny, qui arriva l'année suivante comme secrétaire de l'ambassadeur Jean d'Avanson [1]. Par eux il apprit de quelle faveur jouissait Ronsard à la Cour de France, notamment à propos du projet de son épopée, agréé par Henri II, faveur plus apparente que réelle, nous l'avons vu, mais que Joachim tint pour assurée. Aussitôt de complimenter et d'encourager l'heureux favori en plusieurs sonnets des *Regrets* [2], et dans une épître latine *Ad P. Ronsardum lyrae gallicae principem*, dont voici la conclusion, d'après la traduction qu'il en a donnée lui-même :

> ....Toute la Cour te vante
> Pour Francus : pour Francus toute France te chante,
> Et chante jusqu'ici le Tybre aux flots tortus
> En son cours jaunissant l'honneur de ton Francus.
> Sus donques, ce pendant que le Dieu de ta lyre
> De ta saincte fureur heureusement t'inspire,
> Escry, ose & fay tant, Ronsard, à ceste fois,
> Que le Grec & Latin cede à nostre François [3].

Un peu plus tard, ayant appris la nouvelle déception de son

1. Cf. t. VI, pp. 116 et 118.
2. Cf. l'édition Chamard, t. II, ss. XVI, XVII, XIX, XX, XXII.
3. *Ibid.*, t. V, pp. 360-365.

ami, il ne craignit pas de piquer son amour-propre en lui adressant un autre sonnet, dont voici les tercets :

Ton Francus, cependant, a beau haulser les voiles,
Dresser le gouvernail, espier les estoiles,
Pour aller où il dust estre ancré désormais :
Il a le vent à gré, il est en equippage,
Il est encor pourtant sur le Troyen rivage,
Aussi, croy-je, Ronsard, qu'il n'en partit jamais [1].

Le fait est qu'il n'est rien resté du « long poëme » que Ronsard voulait alors écrire en vers alexandrins, qualifiés par lui « vers heroïques » depuis 1554, si ce n'est un fragment qu'il aurait confié à Henri Estienne et que celui-ci a publié bien plus tard, en 1579, dans sa *Précellence du langage françois* [2].

*
* *

On sait qu'en 1560, alors que grondaient les premiers bruits de la guerre civile, Ronsard prit tout de suite parti pour les Catholiques, et que les années suivantes il rendit par ses discours politiques un service éminent à la cause de l'Église et du même coup à celle de la royauté [3]. Il espérait donc bien recevoir enfin la récompense si longtemps attendue, malgré les décisions prises alors par les membres du Concile de Trente contre les bénéficiaires ecclésiastiques. Aussi, ne voyant rien venir après la paix d'Amboise (12 mars 1563), déplora-t-il une fois de plus, dans une *Complainte*

1. Cf. l'édition Chamard, t. II, s. XXIII.
2. Cf. l'édition Humbert (Paris. Garnier, coll. Selecta), p. 208. — Pour la date de composition de ce fragment, j'ai présenté jadis deux hypothèses, qu'on trouvera dans la *R. S. S.* de 1916, p. 124. Si je n'avais pas perdu de vue alors une observation très judicieuse d'E. Faral (*R. H L* de 1910, p. 694, note 3), je me serais contenté de la première, comme je le fais maintenant et comme l'a déjà fait H. Chamard en son *Histoire de la Pléiade*, t. III, p. 120, note 4. Je me rallie à l'opinion de Faral, d'autant plus volontiers qu'en 1554 Ronsard avait porté aux nues la publication des *Anacreontea* par H. Estienne et dut avoir avec lui des relations plus intimes à ce moment-là qu'après le déchaînement des guerres de religion (cf. mon tome VI, p. 175 et suiv.).
3. Tomes X, p. 348 et suiv. ; p. 364 et suiv. ; XI, l'Introduction et les *Discours*.

à la royne mere, que les poètes qui honorent les rois ne soient pas mieux traités; et, pensant intéresser la faveur de Catherine de Medicis en piquant sa vanité, il y insérait cette apostrophe au futur lecteur de ses Œuvres :

Toy qui viens apres moy, qui voyras en mains lieux
De mes escris espars le titre ambitieux
De Francus, Francion & de la Franciade,
Qu'egaller je devois à la grecque Iliade,
Ne m'appelles menteur, paresseux ny poureux.
J'avois l'esprit gaillard & le cueur genereux
Pour faire un si grand œuvre en toute hardiesse,
Mais au besoing les Roys m'ont failly de promesse [1].

Cette pièce fut écrite, ainsi que le prouve tout le début, aux environs de juin 1563, avant la proclamation de la majorité du roi Charles IX, qui est du mois d'août [2]. Cette « complainte » étant restée sans résultat, Ronsard reprit la plume vers la fin de l'année, pour développer le dernier vers que je viens de citer dans une allégorie satirique, adressée encore à la Reine mère sous le titre *La Promesse*, et il la publia à part, en une de ces plaquettes in-4° qui avaient tant servi à sa propagande pendant la première guerre civile; il y a là des allusions cinglantes à l'inconstance et à la mauvaise foi des souverains et des grands seigneurs, dont Catherine de Médicis aurait pu se froisser, si la pièce ne s'était terminée par son éloge, comme la précédente « complainte » [3]. Elle ne se fâcha pas, mais se sentit piquée au vif et résolut de donner satisfaction au poète si souvent déçu [4]. Elle obtint donc en 1564 de Jacques Amyot, précepteur de ses fils, grand aumô-

1. T. XII, p. 184.
2. Dans l'épitre-préface des *Nouvelles Poësies*, publiées à la fin de cette année-là, il fait allusion à cette « complainte », et il répète en prose ce qu'il avait dit en vers au Cardinal de Lorraine en 1558 sur la *Franciade* (cf. t. XII, p. 66 et suiv.).
3. Cf. t. XIII, p. 13.
4. Elle le fit d'autant plus volontiers que sa belle sœur, Marguerite de France, duchesse de Savoie, avait demandé de Turin qu'on accordât une abbaye à Ronsard, dans une lettre à Charles IX et une autre à Catherine de Medicis elle-même (v. mon édition in-8 Lemerre, t. VIII, p. 278 et suiv.).

nier, évêque d'Auxerre, comblé de biens par Henri II, qu'il abandonnât en faveur de Ronsard l'abbaye de Bellozane, du diocèse de Rouen. Celui-ci, après l'avoir acceptée, y renonça la même année [1] ; il lui préféra le prieuré de Saint-Cosme-lez-Tours, sans doute plus agréable comme résidence, étant baigné par la Loire, voisin de son Vendômois et des châteaux royaux de la Touraine et du Blésois, et lui rappelant les bons souvenirs du temps où il courtisait Marie Dupin à Bourgueil. Il s'y installa dès 1565, et eut la joie d'y recevoir la visite de Catherine de Medicis et de ses deux fils aînés, durant leur passage à Plessis-lez-Tours du 20 novembre au 1er décembre. C'est à ce moment-là qu'il composa non seulement des sonnets de bienvenue et de gratitude à leur adresse [2], mais l'élégie à Charles IX : *Au grand Hercule animé de courage.* Après y avoir rappelé qu'il fut « honoré, estimé et cheri » par Henri II, mais « non advancé, bien qu'il en eût envie », et remercié son fils de lui avoir « donné commencement de vivre » par l'octroi du prieuré de Saint-Cosme, il ajoutait :

Pource, mon roy, s'il vous plaist que je face
La Franciade, œuvre de long espace,
De long labeur : il seroit bien saison
Qu'eussiez esgard à moy, pauvre grison,
Sur qui desjà l'automnale tempeste
A fait gresler quarante ans sur la teste.
. . . .
Commandez moy & m'*aimez* tout ensemble
Et m'*honorez*. Ces trois points, ce me semble,
Font le poëte heureux et glorieux,
Le font gaillard, le mettent dans les cieux [3].

Évidemment cette requête est comme un écho de celles que Ronsard adressait jadis à Henri II et laisse à penser qu'il n'était pas encore satisfait de la récompense matérielle qu'il avait reçue. Notons toutefois le caractère plutôt sentimental de ses trois

1. Cf. *Gallia christiana*, t. XI, col. 335 sq., mon édition critique de la *Vie de Ronsard*, p. 167.
2. Cf. t. XIV, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 143-144.

« vœux », et, en tout cas, leur expression plus discrète que par le passé. Charles IX lui répondit qu'il pouvait compter sur son affectueuse protection et l'encouragea fortement à reprendre son ancien projet d'épopée ; mais il y mit une condition, c'est qu'il l'écrirait en vers décasyllabiques, à l'instar des plus anciennes « gestes » françaises. Que cette idée vînt de la Reine mère ou de son fils, elle n'était pas heureuse ; mais Ronsard crut devoir s'incliner, bien qu'elle contrariât son intention de toujours ; à preuve ces lignes qu'il inséra dans la deuxième édition de son *Abbregé de l'Art poëtique* en 1567 : « Si je n'ay commencé ma Franciade en vers Alexandrins..., il s'en faut prendre à ceux qui ont puissance de me commander et non à ma volonté, car cela est fait contre mon gré, esperant un jour la faire marcher à la cadance Alexandrine [1] : mais pour ceste fois il faut obeyr. »

Il se mit donc à l'œuvre aussitôt, avec l'aide de son secrétaire Amadis Jamyn, qui, traduisant alors l'*Iliade* pour son propre compte, se chargea de collectionner pour son maître les métaphores, les comparaisons, les épithètes, les sentences et autres ornements homériques [2]. Il se plaisait tant à Saint-Cosme qu'il y passa cinq années de suite ; mais, durant ce temps, loin de s'absorber dans la confection d'une œuvre à laquelle il n'avait apporté jadis qu'une ardeur très modérée et qui n'était plus pour lui qu'un pensum, il composa maints poèmes pleins de détails personnels sur sa vie au prieuré et ses relations tourangelles, poèmes qui n'ont rien à voir avec la *Franciade* et qu'il s'empressa de publier en 1569 [3].

1. Comprendre avec E. Faral : vu que j'espérais depuis longtemps la faire marcher à la cadence alexandrine (cf. *R. H. L.* de 1910, p. 605, note). — Dans sa préface de la *Franciade*, Ronsard a donné une autre raison, purement esthétique et, d'ailleurs, très contestable, de son abandon de l'alexandrin (v. ci-après, p. 9, texte et note).

2. Jamyn avait entrepris de terminer la traduction de l'*Iliade* commencée par Hugues Salel ; les chants XII à XVI parurent en 1574, précédés de liminaires, dont une ode de Ronsad, portant Jamyn aux nues ; l'œuvre parut complète en 1577 ; puis en 1580, puis en 1584. Cette dernière édition contient, dressé par l'auteur, un relevé alphabétique des principales « matières » de l'Iliade, suivi d'un « recueil des comparaisons ». Cf. Th. Graur, *Amadis Jamyn*, thèse de Paris, 1929, pp. 217 et 221.

3. Voir mon tome XV.

Toutefois il tint en éveil la curiosité de ses visiteurs et de ses amis parisiens en leur communiquant une copie de certains fragments, témoin ceux que Denis Lambin inséra en 1567 parmi les notes de sa réédition d'Horace, à savoir les seize premiers vers de la *Franciade* et cent quatre vers d'une prophétie de Cassandre, qui devait trouver place au premier livre, mais fut sacrifiée par Ronsard [1]. Lambin connut ces fragments soit directement, car il fut toujours très lié avec notre poète, soit par l'intermédiaire de Dorat, son collègue au Collège royal, qui en fit une traduction latine pour les susdites notes. Une autre preuve nous est donnée par un sonnet de l'avocat angevin René Bellet, que Ronsard fit imprimer à la fin de ses *Poëmes* en 1569 [2]. D'autre part, notre Bibliothèque Nationale possède un manuscrit du livre II de la *Franciade*, qui est de la main d'Amadis Jamyn et fut offert à Charles IX dès son achèvement [3]. Il est probable que le roi reçut ainsi de Ronsard la copie des trois autres livres avant leur publication ; en tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il se fit lire le quatrième par Am. Jamyn, en septembre 1571, au château de Blois, en présence de l'historien Girard du Haillan, qui, chargé de commenter les vers relatifs aux rois mérovingiens, nous a raconté la scène [4]. Charles IX écouta cette lecture avec d'autant plus d'attention qu'au mois de mars précédent, lors de son entrée solennelle à

1. Voir mon article de la *R. S. S.*, 1916, pp. 121 et 136.

2. Cf. t. XV. L'année précédente, Jean le Bon, médecin du cardinal de Guise, avait publié un *Advertissement à Ronsard, touchant sa Franciade* (Paris, Du Pré, 1568) : « Sachant, lui disait-il, que tu n'attens plus que l'heure de mettre en lumière ta Franciade, je t'ay bien et amiablement voulu advertir de ce qui est bon, honneste et necessaire à cognoistre et à sçavoir (combien que tu sçaches toutes choses) pour le comble et perfection de ton œuvre, pour la préeminence et revanche de nostre patrie... » L'auteur de cet opuscule avait surtout pour but de mettre le poète en garde contre « ces mensongers Alemans, lesquels sans honte s'attribuent tout ce que le papier peut endurer et porter ». Cote de la B. N. Réserve Z. Fontanieu, 154.

3. Mss. fr., n°19.141. Cf. les articles d'E. Faral, R. H. L. F. de 1910, p. 685 ; 1913, p. 672 ; P. Champion, *Ronsard et Am. Jamyn, leurs autographes* (Paris, Champion, 1924), p. 25.

4. *Promesse et desseing de l'Histoire de France*, 1571 ; opuscule reproduit en entier par P. Bonnefon dans la *R. H. L.* de 1915, p. 457 et suiv. ; passage cité par Th. Graur dans sa thèse sur Jamyn (1929), p. 87, et par Espiner dans la *R. S. S.* de 1930, p. 179.

Paris, il avait passé à la porte Saint-Denis sous un arc de triomphe surmonté d'une statue de Francion avec une inscription de quarante-deux vers composés par Ronsard, qui chantaient encore dans sa mémoire [1].

Tout cela contribuait à tenir le public en haleine et à lui faire prendre patience. Enfin Ronsard, à la prière instante de ses amis, se décida en 1572 à livrer à l'impression le résultat de son travail : quatre chants seulement sur les vingt-quatre qu'il comptait tout d'abord écrire, et avec une longue préface, pleine de précautions oratoires, excuses et justifications, qui témoignaient de sa crainte de l'opinion publique : la gestation avait été si pénible, pour aboutir à un avortement [2]. A part les louanges hyperboliques présentées dans les liminaires par des admirateurs (autre précaution contre la critique), cette opinion ne semble pas s'être fait jour tout de suite. C'est que les circonstances de la parution étaient bien peu favorables à la lecture et à la diffusion de l'œuvre. L'achevé d'imprimer est du 13 septembre ; or à cette date les esprits étaient encore trop émus par le massacre de la Saint-Barthélemy et l'assassinat de l'amiral Coligny, qui sont du 23-24 août, pour s'intéresser aux aventures d'un fils d'Hector, échappé à l'incendie de Troie, tout ancêtre des Français qu'il fût dit.

Cependant une deuxième édition parut dès 1573 chez le même éditeur, dans le même format, avec cette mention au titre général : Revue, corrigée et augmentée ; la même année, cet éditeur, donnant une quatrième édition collective des *Œuvres* de Ronsard en format in-16, ajoutait la *Franciade* au dernier tome ; l'année suivante, paraissait à Turin une autre édition de la *Franciade* en format in-16 [3]. Cette œuvre eut donc, malgré tout, un certain succès de librairie ; la réclame avait été si habilement faite ! On fut seulement déçu, mais sur le moment la critique se tut, tant était grand le prestige de Ronsard. Elle reprit ses droits plus tard,

1. Cf. la plaquette de Simon Bouquet.
2. Paris, G. Buon, in-4° (Bibl. Nat., Rés. Ye 506).
3. La 2e édition, Paris, Buon, 1573, in-4° (Bibl. Nat., Rés. Ye 1111) ; la 3e éd. dans les *Œuvres*, Paris, Buon, 1573, in-16 (Bibl. Nat., Rés. pYe 351 à 355 *ter*) ; la 4e éd., (Turin, J. F. Pico, 1574, in-16) (Bibl. Nat., Rés. Ye 4763).

et le jugement porté sur la *Franciade* fut généralement défavorable : Papyre Masson, dans un éloge latin de Ronsard, nous apprend que « de l'avis commun elle parut moins agréable que tous ses poèmes » [1]. De son coté, J. de la Jessée, dans une épitre assez libre à Ronsard lui-même, tout en se défendant de vouloir le comparer « à la montagne enceinte », comme d'aucuns le faisaient, l'adjurait d'achever son épopée, pour ne pas compromettre sa réputation, fondée sur tant d'« autres escrits » [2].

Notre poète avait bien l'intention de conduire Francion jusqu'en Gaule et d'évoquer, chemin faisant, les faits glorieux de ses descendants français jusqu'au règne de Charles IX inclus, d'autant que son roi, lui aussi, l'y exhortait. Nous en avons deux preuves indubitables : d'une part la lettre qu'il adressa le 11 novembre 1572 au chapitre de Saint-Martin de Tours, pour demander qu'on le remplaçât comme semainier durant le temps nécessaire à l'achèvement de la Franciade à Paris, près de son roi [3] ; d'autre part cette affirmation de son biographe sur la *Franciade* : « Il en avait dressé le dessein par argumens de 14 livres, que j'ay veus, qu'il désiroit continuer jusques à 24, à l'imitation d'Homere » ; et G. Colletet, citant Binet (d'ailleurs inexactement), ajoute : « Ce que Claude Garnier m'a confirmé depuis, lorsqu'il me dict que feu Jean Gallandius les gardoit encore parmy ses papiers » [4]. Toutefois il n'est rien résulté de ce nouvel effort, ou si Ronsard a écrit quelque suite à sa *Franciade*, il n'en a rien publié ni communiqué à qui que ce soit. Au reste la mort

1. « Omnium judicio minus quam cætera ejus poemata illud gratum fuit » (Cité par G. Colletet dans sa *Vie de Ronsard*, éd. Pr. Blanchemain, Paris, Aubert, 1855).

2. *Remonstrance à P. de Ronsard*, écrite après la mort de Charles IX et publié en 1578. Quant à « la montagne enceinte », c'est une allusion à ce vers d'Horace, *Epist. ad Pis.*, 139 :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

3. Publié d'abord par Gandar dans sa thèse sur *Ronsard imitateur d'Homère et de Pindare* (1854), p. 209; puis par Blanchemain (éd. des *Œuvres*, t. VIII, p. 172) et par moi-même dans mon édition in-8 Lemerre, t. VII, p. 128.

4. Cf. Binet, *Vie de Ronsard* (mon édition critique, p. 25) ; G. Colletet, *op. cit.*, p. 74 et suiv.

de Charles IX, survenue en mai 1574, le découragea définitivement ; lui-même l'a déclaré en ce quatrain, qui sert d'épilogue audit poème de la réédition de 1578 :

> Si le Roy Charles eust vescu
> J'eusse achevé ce long ouvrage :
> Si tost que la mort l'eust vaincu,
> Sa mort me vainquit le courage.

Comme l'a écrit excellemment mon ami Chamard : « Ce quatrain lui fut une excuse pour son abandon. Il sauvait la face, en prenant prétexte de cette mort inopinée de son royal inspirateur. Mais au fond de lui-même, n'éprouvait-il pas un soulagement de se voir libéré d'une œuvre qu'il avait portée trop longtemps pour ne pas en avoir le dégoût, et qu'il avait, d'ailleurs, conçue d'après un plan beaucoup trop vaste ? » [1].

*
* *

D'autres poètes qui n'avaient pas les mêmes raisons de dégoû reprirent après la mort de Ronsard le sujet de la Franciade. Le Parisien Jean Godard, après avoir composé une tragédie sur l'arrivée en Gaule de Francion, fils d'Hector, dédia en 1594 à Henri IV un poème intitulé les *Trophées du Roi*, qui commence par un discours en vers, analogue à ceux que Ronsard avait adressés en 1555 à Henri II. Il y annonce son intention de glorifier les ancêtres du nouveau roi dans une épopée, qui égalera l'Iliade et l'Énéide ; il s'engage « par serment solennel » à refaire & achever la *Franciade*, attendue depuis si longtemps, et en expose le plan : après le récit des aventures de Francion sur mer et sur terre,

> Je lui ferai passer en armes l'Allemagne
> Et lui ferai laisser aux champs Franconiens,
> Appelés de son nom, bon nombre de Troyens.

Mais avant de quitter la Germanie, pour venir aux rives de la

1. *Histoire de la Pléiade*, t. III, p. 112.

Seine, il verra en songe toute la lignée de ses descendants les rois de France, notamment Clovis, Charlemagne, saint Louis et Henri IV. On reconnaît le plan ronsardien ; mais voici qui est, pour le moins, inattendu : Francion apprendra par ce songe que Henri IV doit porter la guerre chez les Turcs et délivrer de leur joug les champs où fut Troie, afin de « joindre son moderne et son vieil héritage » ; au reste, l'idée de cette croisade n'était pas nouvelle : ce fut celle de tout le XVIe siècle, et Godard la trouvait notamment chez Ronsard dans une épître adressée à Charles IX [1]. Mais Henri IV ne goûta pas cette brillante perspective et ne fit rien pour favoriser son panégyriste ; celui-ci fut donc aussi déçu que l'avait été Ronsard du fait de Henri II, et de dépit, malgré son « serment solennel », il abandonna ledit projet sans retour [2].

Plus courageux, le Languedocien Pierre de Laudun, sgr d'Aigualiers (au duché d'Uzès), auteur d'un recueil de *Poësies* variées dont deux tragédies, publié en 1596, et d'un *Art poëtique françois*, publié l'année suivante, entreprit ensuite une *Franciade*, divisée en neuf livres, qui parut en 1603. En dépit de nombreuses imitations de l'épopée ronsardienne, il s'y montre original en ce sens qu'au lieu de faire de Francus un Troyen, fils d'Hector, dont les aventures se passent dans un monde presque exclusivement grec et préhistorique, il en a fait un Germain, dont l'histoire a pu suivre, sans grande défaillance, la postérité. Il a voulu, d'autre part, réagir contre la conception aristocratique du Maître, qui avait prétendu écrire seulement pour une élite très cultivée, et il adopta un style relativement simple, exempt d'une mythologie absconse, « pour être entendu de tous » [3].

A cette époque, Malherbe commençait à battre en brèche la gloire de Ronsard. Mais notre poète avait encore de fidèles partisans, dont quelques-uns tentèrent de donner une suite à sa

1. Cf. mon t. XIII, p. 134.
2. Cf. G. Allais, *Malherbe et la poésie française à la fin du XVIe s.* (thèse de Paris, 1891), p. 248 et suiv.
3. Cf. J. Dedieu, *Pierre de Laudun : l'Art poétique français* (thèse de Bordeaux, 1909), p. 41 et suiv.

Franciade. Nommons d'abord le Parisien Claude Garnier, qui, non content d'écrire à son exemple des odes pindariques, ajouta à son épopée un cinquième livre, qui parut en 1604 ; cette dernière œuvre le fit comparer à Quintus de Smyrne, qui avait donné une suite à l'Iliade ; plus modeste et prudent que ses devanciers, il mit en tête de son essai cet hémistiche de Properce : *In magnis et voluisse sat est* [1]. Deux ans après, un émule de Garnier, Jacques Guillot, « crut que de marcher sur les pas de Ronsard, c'était obliger la renommée de publier sa gloire autant que celle de Ronsard mesme... Il fit donc imprimer à Paris, l'an 1606, un poème intitulé : *La suite de la Franciade de P. de Ronsard* ». Ainsi s'exprime G. Colletet dans sa *Vie des Poëtes françois* [2], mais il oublie de dire que cette « suite » se réduisait à un cinquième livre.

Je ne cite que pour mémoire un certain Levet, qui aurait publié un sixième livre en 1615 [3], mais je dois signaler encore une autre *Franciade*, publiée par le sieur Geuffrin, secrétaire de feu le duc de Mayenne, à Paris en 1623. C'est, d'après le sous-titre, « une histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis le Juste » mise en vers français, pour faire suite à l'épopée de Ronsard. C'est une œuvre moins poétique, ou, si l'on préfère, moins romanesque, sans toutefois présenter la sécheresse qu'un tel sujet pouvait faire craindre. Divisée en six livres, elle contient dans le dernier la vie de Henri IV et l'éloge de Louis XIII.

Ensuite il n'est plus question de Francus, ni de la *Franciade* [4].

1. Ce même Garnier fut chargé, pour l'édition des *Œuvres* de Ronsard publiée en 1623, de « leur rendre par une correction volontaire l'honneur qui leur avoit esté ravy par les ignorances ou les négligences de la presse » ; on le pria en même temps de commenter les *Discours politiques* de notre poète.

2. Cité par A. de Rochambeau dans sa *Famille de Ronsart* (Paris, Franck 1868), p. 228.

3. D'après G. Allais, *De Franciadis epica fabula in posteriore XVI*^{mi} *seculi parte* (thèse complémentaire de Paris, 1891), p. 98, note 1.

4. Sauf deux exceptions remarquables : Racine, dans la seconde préface de son *Andromaque*, s'autorise par prétérition de l'exemple de Ronsard pour faire vivre Astyanax auprès de sa mère en Épire après la chute de Troie. L'historien Dupleix, fort en vogue sous Louis XIII et publié

Mais on continue à croire, comme Ronsard, qu'une épopée est nécessaire pour illustrer une littérature et suffit à illustrer un poète ; d'autre part, qu'on peut et qu'on doit l'élaborer artificiellement à l'aide de règles et de procédés ou ressorts, pris dans les œuvres d'Homère et de Virgile. D'où le nombre considérable de poèmes épiques en France au XVIIe siècle : les uns consacrés à des personnages de l'histoire nationale, tels que l'*Alaric* de Scudéry, le *Clovis* de Desmarets, le *Charles Martel* de Carel de Sainte-Garde, le *Charlemagne* de Le Laboureur, le *Saint Louis* du P. Lemoyne, la *Pucelle* de Chapelain [1] ; les autres tirés des Écritures Saintes, tels que le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, le *David* de Lesfargues, le *Jonas* de Coras, le *Saint Paul* de Godeau, la *Marie-Madeleine* de Desmarets, déjà nommé. Autant d'œuvres manquées et froides, faute d'enthousiasme plus encore que de talent, et, comme dit Chamard, « autant de cadavres qui jonchent certains coins désolés de la poésie classique » [2]. Toutefois il faut reconnaître que, si à certains égards tous ces poèmes sont un « malencontreux héritage de Ronsard et de sa Franciade », la plupart de leurs auteurs, notamment Desmarets, ont réagi contre l'emploi du merveilleux païen et lui ont substitué le merveilleux chrétien, au grand scandale de Boileau, qui, malgré ses préventions contre Ronsard, revenait à sa poétique, en préconisant pour le genre de l'épopée la mythologie gréco-latine uniquement. Sans parler de leurs plaidoyers pour la couleur locale et la pein-

encore en 1663, laisse venir Francion en Gaule chez Rémus, 22e roi des Gaulois et dernier représentant de la race d'Hercule. Quant au roman de Sorel, l'*Histoire comique de Francion*, il n'a aucun rapport avec le poème de Ronsard.

1. Au XVIIIe siècle encore, Voltaire dans sa *Henriade* a suivi certains principes et procédés de Ronsard, quoiqu'il ait écrit joliment dans son *Essai sur la poésie épique* : « Il faut courir dans la carrière et non pas s'y traîner avec des béquilles ».

2. *Histoire de la Pléiade*, t. III, p. 142. — Sur ces épopées, voir J. Duchesne, *Histoires des poèmes épiques français du XVIIe s.* (thèse de Paris, 1870). — C'est sans doute à leur sujet que le satirique anglais Swift a donné vers 1700 une spirituelle « recette pour faire un poème épique », dans son *Art de ramper en poésie*, chap. XV (citée par H. Rigault, *Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Hachette, in-8, p. 339 et suiv.).

ture des mœurs, ils ont eu au moins cette originalité de devancer d'un siècle et demi, dans leurs préfaces et leurs poèmes, la théorie développée par Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme* : tant il est vrai que tous les thèmes de notre romantisme existaient, au moins en germe, chez nos auteurs de l'époque dite classique.

Bordeaux, octobre 1944.

P. S. — Paul Laumonier avait travaillé jusqu'à son dernier jour à l'édition des œuvres de Ronsard. Elle sera poursuivie jusqu'à la fin, avec l'aide de Mme A. Laumonier et du professeur Isidore Silver.

Le manuscrit de la *Franciade* était prêt : nous le publions avant le tome XV qui paraîtra aussitôt après.

Les épreuves du tome XVI ont été revues par Mme A. Laumonier et M. R. Lebègue.

LES

QVATRE PREMIERS
LIVRE DE LA FRANCIADE.

AV ROY.

TRES-CHRESTIEN, CHARLES,

NEVFIEME DE CE NOM.

PAR PIERRE DE RONSARD,

GENTILHOMME VANDOMOIS.



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, demeurant au Cloz bruneau, à l'enseigne sainct Claude.

1572.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Fac-similé du titre de la première édition.

Dans la Franciade *de 1573, le titre porte :*
Reveuë, corrigee et augmentee
et dans les Œuvres *de 1573 :*
Reveuë, et corrigée de nouveau.

Extrait du Privilege du Roy

Par Privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye, le xx. jour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante, il est enjoint à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & cognoistra estre suffisant pour fidellement imprimer, ou faire imprimer les œuvres ja par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres, qui par ledit Ronsard ont esté & seront cy apres faittes & composées, ny en exposer aucune en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja imprimez, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy, qu'envers ledit Ronsard, & des interest & dommages de l'Imprimeur, par luy choisy & esleu : Le tout pour les causes & raisons contenuës, & amplement declarées audit Privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & séellé à double queüe du grand seau, de cire jaune.

Ledit Ronsard a permis à Gabriel Buon, Libraire Juré de l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer les quatre premiers livres de la Franciade, jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer.

Achevé d'imprimer le 13. de Septembre.



AU LECTEUR

Encore que l'Histoire en beaucoup de sortes se conforme à la Poësie, comme en vehemence de parler, harangues, descriptions de batailles, villes, fleuves, mers, montaignes, & autres semblables choses, où le Poëte ne doibt non plus que l'Orateur falsifier le vray, si est-ce quand à leur sujet ils sont aussi eslongnez l'un de l'autre

Cette longue préface fut supprimée dès la seconde édition, en 1573, et remplacée par ce simple avertissement :

Au lecteur.

J'ay, Lecteur, à la façon d'Apelle, exposé mon ouvrage au public, affin d'entendre le jugement & l'arrest d'un chacun, qu'aussi volontairement je reçoy, que je le pense estre candidement prononcé. Et ne suis point si opiniastre, que je ne vueille au premier admonnestement d'un homme docte, non passionné, & bien versé en la poësie, recevoir toute amiable correction : car ce n'est pas vice de s'amender, mais c'est extreme malice de persister en son peché. Pource, par le conseil de mes plus doctes amis j'ay changé, mué, abregé, alongé beaucoup de lieux de ma Franciade (Var. des *Œuvres* de 73 : en ma Franciade) pour la rendre plus parfaite, & luy donner sa derniere main. Et voudrois de toute affection que noz François daignassent faire le semblable, nous ne verrions tant d'ouvrages avortez, lesquels, pour n'oser endurer la lime & parfaicte polissure requise par temps (Var. des *Œuvres* de 73 : les mots *requise par temps* n'existent pas), n'aportent que deshonneur à l'ouvrier, et à nostre France tres mauvaise reputation (Var. des *Œuvres* de 73 : une mauvaise reputation).

Cet avertissement disparut lui-même en 1578 et 1584. Il fut remplacé en 1587 par une très longue préface, qu'on retrouve dans toutes les autres éditions posthumes, mais que je crois devoir rejeter à la fin de la Franciade, *parce qu'elle est en grande partie l'œuvre de l'un des exécuteurs testamentaires du poète, Claude Binet, qui l'avoue lui-même dans sa Vie de Ronsard.*

que le vraysemblable est eslongné de la verité[1]. L'Histoire reçoit seulement la chose comme elle est, ou fut, sans desguisure ny fard, & le Poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, & à ce qui est desja receu en la commune opinion. Je ne veux conclure qu'on doive effacer du rang des Poëtes un grand nombre de Grecs & Latins, pour honnorer d'un si venerable tiltre Homere, Virgile, & quelques autres pareils d'invention & de sujet : j'ose seulement dire (si mon opinon a quelque poix) que le Poëte qui escrit les choses comme elles sont ne merite tant que celuy qui les feint & se recule le plus qu'il luy est possible de l'historien : non toutefois pour feindre une Poësie fantastique comme celle de l'Arioste, de laquelle les membres sont aucunement beaux[2], mais le corps est tellement contrefaict & monstrueux qu'il ressemble mieux aux resveries d'un malade de fievre continue qu'aux inventions d'un homme bien sain[3]. Il faut que l'Historien de poinct en poinct, du commencement jusqu'à la fin, deduise son œuvre, où le Poëte[4] s'acheminant vers la fin, & redevidant le fuzeau au rebours de l'Histoire, porté de fureur & d'art (sans toutesfois se soucier beaucoup des reigles de Grammaire) & sur tout favorisé d'une prevoyance & naturel jugement, face que la fin de son ouvrage par une bonne liaison se raporte au commencement. Je dy cecy pource que la meilleure partie des nostres pense que la Franciade soit une histoire des Rois de France, comme si j'avois entrepris d'estre

1. Souvenir de Quintilien, *Inst. orat.*, livre X, 31.
2. C.-à-d. beaux en quelque façon.
3. On sait que Ronsard s'est assez souvent inspiré de l'*Orlando furioso*, mais il a su discerner les parties imitables de celles qui ne l'étaient pas ; il témoigne ici du goût classique dont Boileau sera, un siècle plus tard, le principal représentant.
4. C.-à-d. : alors que le Poëte au contraire.

Historiographe & non Poëte. Bref ce livre est un Roman comme l'Iliade et l'Æneide, où par occasion le plus briefvement que je puis je traitte de nos Princes, d'autant que mon but est d'escrire les faits de Francion, & non de fil en fil, comme les Historiens, les gestes de nos Rois. Et si je parle de nos Monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet, tu dois sçavoir, Lecteur, que Virgile (comme en toutes autres choses) en cette-cy est plus heureux que moy, qui vivoit sous Auguste, second Empereur, tellement que n'estant chargé que de peu de Rois & de Cesars, ne devoit beaucoup allonger le papier, où [1] j'ay le faix de soixante & trois Rois sur les bras. Et si tu me dis que d'un si grand nombre je ne devois eslire que les principaux, je te responds que Charles, nostre Seigneur & Roy, par une genereuse & magnanime candeur, n'a voulu permettre que ses ayeulx fussent preferez les uns aux autres, à fin que la bonté des bons, & la malice des mauvais luy fussent comme un exemple domestique, pour le retirer du vice, & le pousser à la vertu [2].

Au reste j'ay patronné mon œuvre (dont ces quatre premiers livres te serviront d'eschantillon) plustost sur la naïve facilité d'Homere que sur la curieuse diligence de Virgile [3], imitant toutesfois à mon possible de l'un & de l'autre l'artifice & l'argument plus basty sur la vraysemblance que sur la verité : car, pour ne dissimuler ce

1. Même sens que dans la note précédente.

2. Echo d'un entretien de Ronsard et de Charles IX ; mais ceci contredit quelque peu ce qu'il a dit plus haut, à savoir que son but n'était pas d'écrire « de fil en fil, comme les historiens, les gestes de nos Rois ».

3. Le mot *curieux* a ici le sens de soigné, élégant, comme dans l'expression latine *curiosa felicitas*. Peut-être Ronsard s'est-il encore souvenu de Quintilien, constatant que chez Virgile « il y a plus de soin et de diligence » que dans Homère (*op. cit.*, X, 86).

qu'il m'en semble, je ne sçaurois croire qu'une armée Grecque aye jamais combatu dix ans devant Troye : le combat eust esté de trop longue durée, & les chevaliers y eussent perdu le courage, absents si long temps de leurs femmes, enfans & maisons : aussi que la coustume de la guerre ne permet qu'on combate si longuement devant une forte ville, en un païs estranger. Et davantage je ne sçaurois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre[1], & mille autres tels ayent jamais esté, qui ont tous les noms Greqs inventez par Homere : car si cela estoit vray, les chevaliers Troyens eussent porté le nom de leur païs Phrygien[2], & est bien aisé à cognoistre par les mesmes noms que la guerre Troyenne a esté feinte par Homere, comme quelques graves auteurs ont fermement assuré[3] : les fables qui en sont sorties depuis sont toutes puisées de la source de cest Homere, lequel comme fils d'un Dæmon, ayant l'esprit surnaturel, voulant s'insinuer en la faveur

1. C'est le nom qu'Homère donne à Pâris, fils de Priam.

2. Argument sans valeur. D'une part, les Troyens parlaient un dialecte grec, la Phrygie ayant été colonisée par les Grecs bien avant la guerre de Troie ; la langue grecque était parlée dans tout le bassin de la Méditerranée orientale, et, par suite, les Troyens et leurs adversaires, quand ils s'interpellent dans l'*Iliade*, n'ont pas besoin d'interprète ; Homère lui-même n'était-il pas natif d'une colonie grecque de l'Asie Mineure et sa langue n'est-elle pas le dialecte ionien ? Il n'est donc pas étonnant que les noms propres des Troyens aient une physionomie grecque. D'autre part, un auteur fait toujours parler en sa langue les étrangers qu'il met en scène, même s'il est historien, et leurs noms propres sont grécisés, si l'auteur est grec, latinisés, s'il est latin, francisés, s'il est français, etc.

3. Le plus connu de ces auteurs est Dion de Pruse, qui vivait en Bithynie au Ier siècle de notre ère ; il démontre, dans un ouvrage sophistique, qu'Ilion n'a jamais été prise par les Achéens. Déjà Thucydide avait affirmé (I, 10,3) qu'Homère étant poète « a embelli et grossi » l'expédition des Grecs contre Troie ; il ajoutait que, si cette entreprise fut plus célèbre que les précédentes, « les faits montrent qu'elle fut néanmoins au-dessous de sa renommée et des récits accrédités par les poètes » (I, 11,3). Quant à Dion de Pruse, son ouvrage, traduit du grec en latin par l'humaniste italien Fr. Philelphe, avait suscité un grand intérêt de curiosité. Cf. Jean Lemaire, *Illustr. de Gaule*, livre II, chap. XXV.

et bonne grace des Æacides[1], & aussi (peut estre) que le bruit de telle guerre estoit receu en la commune opinion des hommes de ce temps là, entreprit une si divine & parfaite Poësie pour se rendre, & ensemble les Æacides, par son labeur à jamais treshonorez.

Je sçay bien que la plus grande partie des Historiens & Poëtes sont du costé d'Homere[2], mais quand à moy je pense avoir dit la verité, me soumetant toujours à la correction de la meilleure opinion. Autant en faut estimer de Virgile, lequel lisant en Homere, qu'Ænée ne devoit mourir à la guerre Troyenne, & que sa posterité releveroit le nom Phrygien[3], & voyant que les vieilles Annales de son temps portoyent qu'Ænée avoit fondé la ville d'Alba, où depuis fut Rome, pour gaigner la bonne grace des Cesars, qui se vantoyent estre sortis d'Iüle, fils d'Ænée, conceut ceste divine Æneide qu'aveq toute reverence[4] nous tenons encores aujourd'huy entre les mains.

Suivant ces deux grands personnages, j'ay fait le semblable : car voyant que le peuple François tient pour chose tres-assurée selon les Annales, que Francion, fils d'Hector, suivy d'une compagnie de Troyens, apres le sac de Troye, aborda aux palus Mæotides, & de là plus avant en Hongrie, j'ay allongé la toille, & l'ay fait venir en Franconie, à laquelle il donna le nom, puis en Gaule, fonder Páris, en l'honneur de son oncle Pâris[5]. Or' il

1. Achille et son fils Pyrrhus, descendants d'Éaque.
2. C.-à-d. pensent qu'Homère a raconté des faits réels.
3. Voir l'*Iliade*, XX, 302 sqq. : paroles de Poséidon (Neptune) aux autres dieux.
4. C.-à-d. avec le plus grand respect (sens du latin *reverentia*).
5. Cette croyance à l'origine troyenne des Francs apparaît dès le VIIe siècle dans la chronique du pseudo-Frédégaire, puis au VIIIe, dans le *Liber historiae Francorum*, qui la répandit largement. Recueillie au XIIe siècle par le trouvère Benoit de Sainte-Maure en son *Roman de Troie*, elle fut admise comme véridique au XIIIe par Vincent de Beauvais en

est vraysemblable que Francion a fait tel voyage, d'autant qu'il le pouvoit faire, & sur ce fondement de vraysemblance j'ay basti ma Franciade de son nom. Les esprits conçoivent aussi bien que les corps. Ayant donc une extresme envie d'honorer la maison de France, & par sur tout le Roy Charles neufiesme, mon Prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escrivains du monde pour ses heroïques & divines vertus, & dont l'esperance ne promet rien de moins aux

son *Speculum historiale* et par les auteurs de la *Chronique de Saint-Denis.* Ledit *Roman*, après avoir passé en Italie sous la plume latine de Guido Columna, nous était revenu au XVe siècle, traduit en français par Raoul Le Fevre, chapelain du duc de Bourgogne, et on lut alors avidement les *Histoires troyennes* de ce Le Fevre. En 1492, Nicole Gilles, dans ses *Annales et Croniques de France*, faisait à son tour remonter l'origine des Francs à Francion, fils d'Hector, échappé à la destruction de Troie, et son ouvrage obtenait dans le premier quart du XVIe siècle une quinzaine de réimpressions. En 1495, Robert Gaguin se prononçait dans le même sens en son *Compendium de origine et gestis Francorum*, qui jusqu'en 1528 n'eut pas moins de dix éditions et fut ensuite une dizaine de fois traduit en français, sous des titres divers, jusqu'en 1536. De son côté, le rhétoriqueur Jean Lemaire de Belges, au 3e livre de ses *Illustrations de Gaule*, publié en 1513, affirmait que Francus, fils d'Hector, après avoir « établi son siege royal » en Hongrie, à Sicambre sur le Danube, vint avec ses Troyens « habiter en Gaule Celtique » et « y regna » ; cet ouvrage fut aussi réimprimé maintes fois au XVIe siècle. Enfin, en 1527, le rhétoriqueur poitevin Jean Bouchet reprenait la thèse accréditée des origines troyennes dans ses *Anciennes et modernes généalogies des Roys de France*, et cet ouvrage eut une douzaine d'éditions tant à Paris qu'à Poitiers jusqu'en 1545. Ronsard avait donc quelque raison de penser que cette vieille légende était encore généralement admise de son temps « comme chose très assurée ».

Toutefois de bons esprits se refusaient à y croire, par ex. Fr. de Belleforest, l'avocat parisien Estienne Pasquier (*Lettres*, X, 11, début ; *Rech. de la France*, I, ch. XIV) ; l'historien bordelais Girard du Haillan (Discours-préface de son *Histoire des Rois de France* 1571). Jean Bodin dans son *Methodus* (1566), François Hotman dans sa *Franco-Gallia* (1573) déclaraient hardiment que l'origine troyenne des Francs n'était qu'une fable, tout à fait indigne de l'histoire, et Claude Fauchet, en ses *Antiquités gauloises et françoises* (1579), invoquant le témoignage de Zosime et de Procope, pensait que les Francs et les Sicambres n'étaient qu'un seul et même peuple, qui, avant d'envahir la Gaule, occupait le pays à l'est du Rhin inférieur, mais il se gardait d'affirmer rien de plus. Ronsard, du reste, pensait seulement que cette tradition était *vraisemblable* (Voir à ce sujet l'art de H. Guy dans la R. H. L., IX, 232).

François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul, comme scavent ceux qui ont cet honeur de le cognoistre de pres, & ensemble desirant perpetuer mon renom à l'immortalité : fondé sur le bruit commun, & sur la vieille creance des Chroniques de France, je n'ay sceu trouver un plus excellent sujet que cestui-cy [1].

Or' comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent un bon air, une saine maison, un riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi j'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers & le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon livre, & soutenir mon labeur : et si tu me dis, Lecteur, que je devois composer mon ouvrage en vers Alexandrins, pource qu'ils sont pour le jourd'huy plus favorablement receuz de nos Seigneurs & Dames de la Court, & de toute la jeunesse Françoise, lesquels vers j'ay remis le premier en honeur [2], je te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escrire mon œuvre en vers Alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, & par consequent moins sujets [3], sans la honteuse conscience que j'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or tout ainsi que je ne les aprouve du tout, si ce n'est en tragedies ou versions, aussi je ne les veux du tout condamner, j'en laisse à chacun son libre jugement pour en user comme il voudra [4].

1. Que n'a-t-il choisi le sujet, éminemment national, de Jeanne d'Arc, délivrant la France de l'occupation anglaise ? C'est que les fictions du paganisme gréco latin n'eussent pas été de mise, et que, d'autre part, les croyances d'une chrétienne ne lui semblaient pas assez poétiques pour pouvoir les remplacer (encore un point de vue tout classique, qui sera celui de Boileau).

2. Il les qualifiait « vers héroïques » dès 1555 (cf. t. VI, pp. XVI et XVII) et de fait il avait commencé alors sa *Franciade* en alexandrins.

3. C.-à-d. moins assujettis aux entraves de la versification.

4. Ronsard oublie ce qu'il avait dit de son emploi du décasyllabe dans la 2ᵉ édition de son *Art poëtique* (1567) ; il nous y apprend que, s'il adopta finalement ce vers pour la Franciade, ce fut par ordre supérieur et contre son gré (v. ci-dessus l'introduction, p. XIV). Au reste la

Je revien seulement à ce qui touche mon fait. Je ne doute pas qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de Jupiter au commencement de mon premier livre est trop longue, & que je ne devois commencer par là. Tu dois sçavoir que trentre lignes de Latin en vallent plus de soixante de nostre François[1], & aussi qu'il failloit que je me servisse de l'industrie des Tragiques, où quand le Poëte ne peut desmesler son dire, & que la chose est douteuse, il fait tousjours comparoistre quelque Dieu pour esclaircir l'obscur de la matiere : les hommes ne sçavoient comme Francion avoit esté sauvé du sac de Troye, un seul Jupiter le sçavoit : pour ce j'ay esté contraint de l'introduire pour mieux desnouer la doute, & donner à comprendre le fait, & mesmes à Junon, laquelle est prinse icy comme presque en tous autres Poëtes pour une maligne necessité qui contredit souvent aux vertueux, comme elle fit à Hercule : mais la prudence humaine est maitresse de telle violente fatalité[2].

Si tu vois beaucoup de feintes[3] en ce premier livre comme la descente de Mercure, l'ombre d'Hector, la venue de Cybele, Mars transformé, j'ay esté forcé d'en user, pour persuader aux exilez de Troye que Francion estoit fils d'Hector, lesquels autrement ne l'eussent creu, d'autant qu'ils pensoient que le vray fils d'Hector estoit

déclaration qu'il fait ici ne l'a pas empêché de revenir au vers alexandrin dans la plupart des pièces qu'il composa sous le règne de Henri III, notamment un fragment épique sur l'*Equité des vieux Gaulois*, qui est un chef-d'œuvre.

1. Il eût mieux fait de dire que les nécessités des rimes suivies et de genre alterné le forçaient à doubler la longueur de cette « harangue », comme de bien d'autres pièces de ce rythme (hymnes, élégies, discours, poèmes).

2. L'opposition de Junon, déesse orgueilleuse et vindicative, aux faits et gestes des héros, tels qu'Hercule, est comme une « nécessité » chez les poètes épiques ; mais la valeur de ces héros finit par triompher de ses violences.

3. Synonyme de fictions ou inventions.

mort, & aussi que Francion avoit tousjours esté assez pauvrement nourri[1], sans autorité royalle, ny aucun degré de mediocre dignité.

Quelque autre curieux en l'œuvre d'autruy me reprendra dequoy je n'ay suivy la perfecte reigle de Poësie, ne commenceant mon livre par la fin, comme faisant embarquer Francion encore jeune, & mal experimenté : celuy doit entendre qu'Helenin son oncle l'avoit desja envoyé en plusieurs beaux voyages pratiquer les mœurs des peuples, & des Rois : & qu'à son retour en Cahonie[2], où son oncle & sa mère habitoyent, fut pressé de partir par la contrainte du destin, imitant en cecy plustost Apolloine Rhodien[3] que Virgile, d'autant qu'il m'a semblé meilleur de le faire ainsi : & si tu me dis qu'il combat trop tost, & en trop bas aage le tyran Phovere, je te responds qu'Achille combatit en pareil aage, & renversa les forteresses des alliez de Troye, ayant à peine laissé la robbe de femme qu'il portoit[4]. Son fils Pyrrhe fit de mesme, & beaucoup davantage, si nous voulons croire à Quinte Calabrois[5].

Or, Lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandise[6], ny aussi pour la vouloir trop mepriser, je te dy qu'il ne se trouve point de livre parfait, & moins le

1. C.-à-d. élevé (même sens encore au XVII[e] siècle).

2. Nom de la partie de l'Épire dont Helenin était devenu roi.

3. Apollonios de Rhodes, auteur du poème épique sur l'expédition des Argonautes.

4. Allusion à la ruse de sa mère Thétis, qui l'avait déguisé en fille et mêlé à d'autres filles à la cour du roi Lycomède, pour l'empêcher de partir à la guerre. Cf. t. IX, p. 41, note 4.

5. Quintus de Smyrne, poète épique grec (fin du IV[e] s. de notre ère). Ronsard et d'autres le qualifient Calabrais, le manuscrit de son poème ayant été découvert en Calabre. Ce poème est intitulé *Posthomerica*, parce qu'il commence là où finit l'Iliade ; il comprend quatorze chants. — *Pyrrhe* est la forme francisée du nom de Pyrrhus, fils d'Achille ; on la retrouve au premier livre de la *Franciade*.

6. Le mot *vendre* est amené par l'image de la marchandise ; mais il équivaut ici à *vanter*.

mien, auquel je pourray selon la longueur de ma vie, le jugement & la syncere opinion de mes amis, adjouter ou diminuer, comme celuy qui ne jure en l'amour de soy-mesmes, ny en l'opiniastreté de ses inventions. Je te supliray seulement d'une chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers & accommoder ta voix à leur passion, & non comme quelques uns les lisent, plustost à la façon d'une missive, ou de quelques lettres royaux que d'un Poëme bien prononcé : & te suplie encore derechef où tu verras cette merque ! vouloir un peu eslever ta voix pour donner grace à ce que tu liras. Bref quand tu auras acheté mon livre, je ne te pourray empescher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira comme estant chose tienne, mais devant que me condamner, tu pourras retenir ce quatrin par lequel j'ay fermé ce preface[1] pour fermer la bouche à ceux qui de nature sont envieux du bien & de l'honneur d'autruy :

Un list ce livre pour aprendre,
L'autre le list comme envieux :
Il est aisé de me reprendre
Mais malaisé de faire mieux[2].

Tu excuseras les fautes de l'imprimeur : car tous les yeux d'Argus n'y verroient assez clair, mesme en la premiere impression[3].

1. Encore un mot de genre incertain au XVIe s. ; c'est seulement au siècle suivant que Vaugelas le déclare féminin.

2. Dans les deux éditions de 1573 ce quatrain est placé entre les deux portraits. Il rappelle la formule de précaution « contre l'envieux », adoptée par les poètes depuis la querelle Marot-Sagon.

3. C.-à-d. surtout en la première impression. Le fait est que cette première édition présente de graves erreurs d'impression ; par ex. au livre I, vers 261 : à grand coups ; vers 309 : ami-jambe ; vers 398 au grandes feuilles ; vers 399, au nœuds retors ; vers 924, rend, au lieu de rang ; 974, les mieux, au lieu de les miens ; au livre II, vers 11, le cueur, pour le chœur ; 414, Nyphe, pour Nymphe ; 560, Si cest, pour Si c'est ; 568, Ma faict, pour M'a faict, *etc.*



Sonnet
en faveur de Monsieur de Ronsard & de sa Franciade [1].

Quelle si docte main & quel papier si blanc,
Ronsard, dy moy de grace, eternise ta gloire ?
Quelle plume de Cigne, & quelle ancre si noire
De l'oublieuse mort te delivre si franc ?
　　Quelle faveur des Dieux te retire du rang
Obscur des Ignorans ? Que dis-je du rang ? Voire
Te fait seul & premier qui du Loir & de Loire
Fais si haut retentir & l'un & l'autre flanc ?
　　De quelle cire vierge as tu tiré le miel
De si douces chansons ? Quelle aelle jusqu'au ciel,
Hardy, t'a eslevé ? Et par quelle carriere
　　Laisse tu un Virgille & un Homere arriere ?
Le premier vers, Ronsard, de ta grand' FRANCIADE
Vault toute l'Æneide & toute l'Iliade.

René Bellet angevin [2].

1. Au verso du dernier f. de l'épître Au Lecteur. Supprimé en 73. En face de ce sonnet, sur la page de droite, commencent *les Argumens des quatre premiers livres de la Franciade* par Am. Jamyn. Ils prennent cinq pages et au verso de la 5e page commencent les liminaires.
2. Sur ce personnage, voir mon tome XV.

LES ARGUMENS

DES QUATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE

par Am. Jamyn[1].

Argument premier.

En ce laborieux ouvrage de la Franciade l'Auteur s'est proposé la façon d'escrire des Anciens, & sur tous du divin Homere : combien qu'en ce premier livre il ait principalement imité Homere et Virgile, si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il ressemble à l'abeille, laquelle tire son proffit de toutes fleurs pour en faire son miel : aussi sans jurer en l'imitation d'un des Anciens plus que des autres, il considere ce qui est en eux de meilleur, dequoy il enrichist (comme toujours il a esté heureux) nostre langue françoise. Or pour venir à ce premier livre, qui est comme le fondement & project du reste du bastiment, l'argument est tel :

Apres que Francus fut retourné du long voyage où son oncle Helenin l'avoit envoyé en diverses nations pour en aprendre les meurs et façons, & par telle cognoissance se rendre sage, ruzé et pratiq capitaine, ce qu'Helenin avoit fait, ne voulant qu'il fust reconnu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensoient pour certain que Pyrrhe fils d'Achile l'eust fait mourir, le precepitant du feste d'une tour : Jupiter, qui l'avoit sauvé du sac de Troye, & en lieu du corps vray avoit baillé une feinte de luy à ses ennemis, se resouvenant du destin pour lequel il l'avoit garenty de si cruelle mort, & se repentant de la destruction de Troye, envoye Mercure messager des Dieux vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, afin qu'il l'advertisse quelles sont les destinées de Francion son neveu, lequel depuis un an laissoit rouiller sa jeunesse d'oisiveté, sans soucy de relever sus l'honneur de ses ayeulx. Helenin apres avoir ouy le comman-

1. *73 ajoute* : Varlet de chambre du Roy.

dement de Jupiter, aussi que son esprit prophetique avoit prevoyance des destins, & presagioit la grandeur de son neveu fils d'Hector, luy fit equiper quelque nombre de navires, dans lesquelles il s'embarque, & laisse Buthrote, ville d'Epire où il faisoit sa demeure avec son oncle & sa mere Andromache. Le Poëte luy donne compagnie d'hommes guerriers par une belle et gentille invention : car le jour du mandement de Jupiter, tous les Troyens banis estoient assemblez par le congé des Princes de la Grece, pour choumer la feste de Cybelle leur Déesse, tous equippez d'armes telles que souloient porter les Corybantes & Curetes, quand ils celebroient les honneurs de la mere des Dieux : Junon se courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens doit reflorir. Cybele & Mars favorisent Francion et luy enflament le cœur du desir de loüange & de vertu. Helenin luy enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crete à l'emboucheure du Danube.

Argument du second livre

Neptune, gardant encore son courroux contre les Troyens, à raison du parjure Laomedon, employe (outre ses forces) la puissance de Junon, d'Iris et d'Æole, pour se vanger sur Francus, voulant ensevelir luy et ses destins soubs la mer. Francion tourmenté des tempestes, & ayant perdu tous ses vaisseaux, fut poussé contre des rochers de l'isle de Crete, en laquelle un Roy nommé Dicææ le reçoit avec toute honesteté & liberalité. Ce Roy courant un cerf rencontre d'avanture ces Troyens endormis sur le rivage, recreus de travail & lassitude. Cybele avoit envoyé à ce Roy le Dieu du Somne en songe, pour luy donner envie d'aller à la chasse ce mesme jour. Francion fait entendre à Dicææ son nom, son païs & sa ville, & l'occasion de son navigage, & son naufrage. Les fantosmes de ses compagnons que la tempeste avoit engloutis se presentent à luy la nuit suivante : ausquels il dresse des tombeaux vuides, appellez en Grec κενοτάφια, & leur fait des obseques. Apres il suplie la Déesse Venus qu'elle les vueille garder & favoriser. Venus envoye son enfant Amour

pour blesser & rendre amoureuses les deux filles du Roy, nommées l'une Clymene, et l'autre Hyante, au mesme instant que Francion arriveroit au chasteau. Il se fait un festin, où Terpin, chantre tresexcellent chante un bel hymne d'amour. Dicæé triste conte à Francion la cause de sa tristesse, & comme son fils Oræe est detenu prisonnier sous la tyrannie du Gean Phovere. Francion s'offre à combatre le Gean : ce qu'il fait de si magnanime courage, & avec telle prouësse & dexterité, qu'il le tue, & retire Oræe de sa captivité. Dicæé bien joyeux ambrasse le veinqueur & chante son honneur.

Argument du troisiesme livre

Ce livre contient les amours d'Hyante & de Clymene : Clymene, au commencement par grand artifice & par belles & comme justes remontrances s'efforce d'arracher l'affection amoureuse du cueur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse jouir de l'amour du Prince Troyen. Ces deux sœurs vont au temple pour sacrifier aux Dieux, afin qu'ils destournent toute mauvaise passion de leurs esprits. Le fils d'Hector va sur le rivage de la mer, où il adresse sa priere à Apollon. Leucothoé, fille de Protée, luy prophetise ses fortunes à venir, & Dicæé offre au seigneur Troyen sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le destin. Oræé, fils du Roy, immole une ecatombe aux Dieux. Terpin chante un bel hymne à la déesse Victoire. Venus, changée en la vieille prestresse d'Hecate, vient au chevet d'Hyante, & environne le lict de sa ceinture, pleine d'estrange vertu. Francus celebre les funerailles d'un grand Prince son cher amy, je me doute que l'autheur entend icy dessous quelque grand Capitaine de notre temps [1]. Clymene furieuse, par le conseil de sa nourrice tasche de flechir Francion par une lettre amoureuse. Cybele transformée en Turnien, compagnon de Francus, l'admoneste de courtizer Hyante, pour aprendre et scavoir d'elle les Rois lesquels doivent sortir de son

1. Cette phrase manque dans les éditions de 1578 et suivantes.

sang : la mesme Déesse s'en vole apres en l'antre de la Jalousie. La Jalousie infecte de son venin la poitrine de Clymene. Enfin Clymene poursuivant son faulx Dæmon, tourné en la figure d'un sanglier, s'eslance dedans le goufre de la mer. Les Dieux en font une Déesse marine.

Argument du quatriesme livre

Dicæé se courrouce, sachant la mort de sa fille Clymene, & pense comme il doit punir Francion, qu'il soupçonnoit en estre cause. Ce prince Phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante et Francus vont le lendemain au temple : une corneille parle, & advertit Amblois de n'accompagner Francion. Ce Prince suplie Hyante de luy monstrer les Rois qui sortiront de son estoq. Hyante discourt si elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'aprester un sacrifice aux esprits des enfers, & se parfumer d'encens masle & autres semblables suffumigations. Il obeït à ce commandement. Le Poëte descrit une fosse et horrible descente aux enfers. Apres que Francus a immolé la victime, & invoqué toutes les puissances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante et folle de fureur, laquelle prophetise audit Francus son voyage és Gaules. Elle predit le songe du fantosme qui doit aparoistre à Marcomire, et ce que fera Marcomire ayant en son armée trois cens capitaines. Apres elle discourt comme les ames viennent et revent en nouveaux corps, & dequoy tout ce qui est vivant en ce monde prend sa naissance : que deviennent les ames le corps mourant, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs pechez, & comment elles s'en purgent, & par quel espace de temps. Francion sacrifie derechef aux Deitez infernales, & les ames sortent incontinent pour boire du sang de la victime. Lors il demande à Hyante qui sont ceux qu'il voit : et par ce moyen apprend sommairement l'un apres l'autre les noms des Rois de France, les actes infames des vitieux et les gestes magnanimes des vertueux. Bref ce livre est des plus beaux, pour estre divisé en quatre parties : la premiere est d'Amour, la seconde de

Magie, la troisiesme de la philosophie Pythagorique, apellée par les Grecs μετεμψύχωσις. L'Autheur se sert expres de ceste fausse opinion, afin que cela luy soit comme un chemin & argument plus facile pour faire venir les esprits de noz Rois en nouveaux corps : car sans telle invention il eust fallu se monstrer plustost historiographe que poëte. La quatriesme partie consiste au narré de la premiere generation des Monarques de France jusques à Charles le Grand, duquel commence la seconde generation [1].

1. *Génération :* dynastie. En 1573 et dans les éditions suivantes, *Charles le Grand* est remplacé par *Pepin.*



IN FRANCIADA P. RONSARDI AD CAROLUM REGEM

G. Valens Guellius [1].

Graeco igni Troiae populandaque mœnia ferro
 Fatidico caecus dum canit ore senex,
Ne sic posse quidem deleri certior author
 Troiam omnem spondet, Dardaniumque genus,
Priamidis vir Phœbi orbis promittit habenas,
 Pergama Neptuni vel rediviva fide :
Hectoris hoc manes responsum ulciscitur, inde
 Cœpit & Aurorae laetior esse torus,
Hanc reor & pridem volvens sub pectore sortem,
 Carole, te & fratres indigitare tuos,
Auguriique fide tantò majore teneri,
 Quò magis Atridis Graeca camaena favet,
Scilicet expressit inimico a vate sacratus
 Æneadum Danais fata timenda furor,
Fors & Mœonides possit te rege renatus
 Corpore Ronsardi nube latere nova,
Sera sua ut tandem praesens oracula firmet,

1. Germain Vaillant de la Guesle, abbé de Pimpont. On trouve aussi des vers latins de lui en tête de la *Bergerie* et des *Pierres précieuses* de R. Belleau. Les Œuvres d'Am. Jamyn contiennent un « Discours à M. de Pimpont, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement » ; Baïf lui a dédié une ode (éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 361) ; Belleau a traduit deux de ses Epitaphes latines (*id.*, t. I, pp. 163 et 166) ; Ronsard le met au nombre des « divines-testes, sacrées aux Muses » (préface posthume de la *Franciade*). Sur ce personnage, qui fut évêque d'Orléans vers la fin de sa vie, cf. Scévole de Sainte Marthe, *Elogia*, traduits par G. Colletet en 1644.

Et pandat fato debita regna tibi,
Possit & interdicto aliis superesse labori
Qualis Alexandro Coa dicata manus,
Solius ut solus tua cùm cantaverit acta,
Suspendat Phœbo dona reposta tubam,
Utcunque est, seu Maeonius, seu musa revixit
Ut tu a Pelide cura secunda fores,
Non posthac patriae incerta jactabitur aura,
Natales tantos prodidit ipsa dies,
Vindocinum, ut Delos Phœbi, si vindicat ortus
Ronsardi, cur non possit, Homere, tuos ?

AU SEIGNEUR DE RONSARD

Il ne te faut, Ronsard, ny louer, ny chanter :
En chantant noz ayeulx, tu te chantes comme eux,
Du chant du rossignol, & sons harmonieux
Du grand cigne François nul ne pourroit doubter :
Mais si quelque Zoile à ta muse attenter
Vouloit, qui t'a logé si avant dans les cieux,
Luy souvienne comment Bacchus pour un des dieux
Des Pirates cogneu se faisoit redouter :
Le lierre & la vigne à sa marche naissoit,
Le vin dessous ses pieds la carene emplissoit :
Ou, Ronsard, que ton chef honneste se manie,
Sourd corymbe & laurier de ton pied l'Hippocrene :
Les Corsaires poissons devindrent pour leur peine,
Plus muette qu'eux tous tu rendras ton envie.

P. P.[1]

1. Même personnage que ci-dessus. Il signait souvent ainsi, par abréviation de Pimpont.

IN P. RONSARDI FRANCIADA

Ab Jove qui stirpis ducis cunabula nostrae,
Celticaque in Phrygios nomina condis avos,
Ronsarde, est tibi cum nostra communis origo
Haec gente, at proprium dat tibi musa decus.
Hac duce de Danao statuis victore trophaeum,
Vestae ignes Trojam, Palladiumque refers,
Pergama & argutis fidibus congesta reponis,
Qualis sub magno Laömedonte deus,
Procuras temerata tuae delubra Minervae,
Numinibus Phœbi vindicis ultus avos,
Insultat, nec inulta, feris Cassandra Mycenis,
Confatalis amor vatibus atque Deo,
Versis ut fatis miserabile lugeat Argos,
Invideat sub humo Mœonidesque tibi.

P. P.

France, tuo frueris redivivus sole soloque,
Ronsardi Francis te tuba restituit.

I. de Lavardin [1].

IN PETRI RONSARDI FRANCIADA
Io. Auratus Poeta Regius [2].

Juppiter è Phrygia servavit turre cadentem
Ficto dissimulans Astyanacta dolo.

1. Jacques de Lavardin, sieur du Plessis-Bourrot, auteur de l'*Histoire de Georges Castriot, surnommé Scanderberg, roi d'Albanie*, publiée à Paris, chez G. Chaudière, in-4°, en 1576, avec liminaires de Ronsard (sonnet), d'Am. Jamyn (ode) et de Fl. Chrestien (deux sonnets). Bibl. de l'Arsenal, Hist. 11.429.

2. Jean Dorat, humaniste, qui avait été le maître de Ronsard au Collège de Coqueret, et devint professeur au Collège royal en 1556. Cf. mes tomes I, pp. 126 et 135; VI, 70; VII, 121; VIII, 179; et P. de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*.

Scilicet ut Francos mutato nomine Reges
Conderet, unde suos Francia jactat avos.
A Jove servatae periisset tempore rursus
Astyanacteae gloria tota domus,
Ni Jovis exemplum tu nunc, Ronsarde, secutus
Fictis servasses Astyanacta modis.

IN P. RONSARDI FRANCIADA

Æmula Smyrneo contendens Mantua civi
Liquerat incertis nutantia praemia Musis.
At nunc Virgilius magno ne pugnet Homero,
Sustulit ambiguae tandem certamina palmae
Francias, & veterem litem interjecta diremit.
Sic medius, Ronsarde, sedes, tantae arbiter artis
Ut neuter primus, sed sit tibi uterque secundus.

I. Passeratius [1].

SONNET

Autant que la trompette ame du belliqueur
Passe d'un son hardi la musette ruralle,
Autant, Ronsard, ta Muse à qui rien ne s'egalle
Des vieux & des nouveaux te chante le vainqueur.
Pan quitteroit sa flute & du Thebain sonneur
L'ode tant rechantée en ses monts de Menale
Pour escouter l'accord de ta chanson royale,
Et ton vers, de Francus & de Charles l'honneur.
Qui dira maintenant, si par toute l'Europe
Florit le chœur divin des sœurs de Calliope,
Que l'auteur de leur estre est le grand Jupiter ?

1. Jean Passerat. Sur ce personnage, cf. mon tome XV, poème d'*Hylas*, note 1. — Ses relations avec Ronsard remontaient au moins à 1565, date où il lui avait adressé son Elégie sur la mort de Turnèbe (*Œuvres*, éd. Lemerre, t. II, p. 107). On a conservé une lettre de Ronsard à Passerat, datée de 1566 (Bl., t. VIII, p. 169; M.-L., t. VI, p. 481) et Ronsard lui avait dédié son poème d'*Hylas* en 1569.

Hé qui n'entend crier les Muses par la France :
Jupiter ne se doibt nostre pere vanter,
Le cerveau de Ronsard nous a donné naissance ?

Amadis Jamin [1].

SONNET

Qui m'ozera nier la vieille opinion
De naistre en nouveaux corps, si docte il considere
Revivre en cet auteur Virgile aveq Homere
Qui semblables ne font qu'une entiere union ?
Trois unitez en tout font la perfection
Et pour la Poësie en ces trois un parfaire
Il failloit ce troisiesme au nombre satisfaire
Egal à la Romaine & Greque nation.
Celuy qui veut portraire au vif toutes les Muses
Et les sainctes fureurs par Apollon infuses
Et le dieu Delien qui les poëtes fait,
Bref, qui veut en tableau montrer la Poësie,
Deesse qui du ciel tombe en la fantasie,
Qu'il tire de Ronsard seulement le portrait.

Amadis Jamin.

Puis que tu es le premier de ton art,
On ne te doit de fueilles couronner :
Mais bien il faut que les roses, Ronsard
Puissent tousjours ton front environner.

Si. Nicolas,
Segretaire du Roy [2].

1. Am. Jamyn, page puis secrétaire de Ronsard, enfin lecteur du roi, auteur de nombreuses poésies, souvent dignes du maître, publiées en 1575 et années suivantes. Il aida Ronsard dans la confection de la Franciade, dont il a écrit les « arguments ». Cf. la thèse de Th. Graur (Paris, Champion, 1929); et mon tome XV, poème de *la Salade*, note 1.

2. Simon Nicolas, l'un des meilleurs amis de Ronsard à la Cour, sous les règnes de Charles IX et de Henri III. V. ce que j'en ai dit au tome XV, Elégie finale, note 1.

SONNET
à P. de Ronsard

Ronsard, tu dois l'honneur de ce divin ouvrage
Aux gestes de Francus tige de tant d'ayeulx
Noz Rois, de qui le bras aux armes glorieux
A conquis par le fer des Gaules l'heritage.
Ta gloire doit encore à Charles davantage
Qui leve par ses faits ton esprit jusqu'aux cieux :
Un fertille sujet nous rend ingenieux
Et plus qu'un Apollon nous enfle le courage.
Homere sans les faits d'un Achille & d'Hector
Fust aujourd'huy sans nom : mille anciens encor
En faisant vivre autruy vivent en leur memoire :
Un sçavant escrivain n'est rien que le miroir
Qui la morte vertu vive nous fait revoir,
Et de l'auteur des faits il enfante sa gloire [1].

De Troussilh.

1. Sur Troussilh, cf. cat. Rothschild, n° 695. Ce sonnet est suivi du portrait de Ronsard et du quatrain *Tel fut Ronsard.*



Tel fut Ronſard, autheur de cét ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le Corps, & l'Eſprit en ſes vers.

SONNET
à P. de Ronsard

Tes beaux vers, animez de la saincte fureur
Qui roule de Permesse, au ciel ont fait querelle :
Amour se dit seigneur de la source immortelle
Dont premier tu puisois une si douce humeur.
  Mars, armé de ta main, & de la vive ardeur
Qui fait vivre les Rois malgré l'onde cruelle,
Jure l'œuvre estre sien, comme la trouppe belle
Des vierges d'Helicon ne t'en juge l'auteur.
  Quant le Dieu Delien, le pere de ta lyre,
Et pere de tes vers, humain, apaise l'ire
De ces Dieux mutinez : C'est bien & vous & moy,
  Dist-il, qui lui donnons cette aleine divine,
Mais autre Dieu là bas n'échauffe sa poitrine
Que la sainte faveur de CHARLES son grand Roy.

R. Belleau [1].

1. La signature A. I. qu'on lit en 72 et 73 désigne Amadis Jamin. En 1573, toutes les pièces liminaires en vers ont été supprimées, sauf les quatrains des portraits et le quatrain *Un lit*. En 1578 elles sont rétablies, sauf le sonnet de Bellet, le distique de Lavardin, les vers de Nicolas, de Troussilh et de Belleau ; et on ajoute, avant le portrait de Charles IX, le quatrain (qui sera reproduit en 1584) :

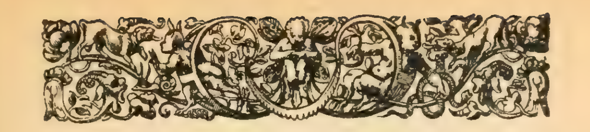
Les François qui ces vers liront
S'ils ne sont et Grecs, et Romains,
En lieu de mon livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

En 1584, sont supprimés à leur tour les trois pièces de Pimpont et le premier sonnet de Jamyn ; et le portrait de Ronsard avec le quatrain est mis au début du volume. En 1587, on rétablit portrait et quatrain, et on ajoute quatre vers latins et le poème *Homere de science.*



Tu n'as, Ronsard, composé cet ouurage,
Il est forgé d'vne royalle main,
CHARLES scauant victorieux & sage
En est l'autheur, tu n'es que l'escriuain.

A. I.



LE

PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE,

AV ROY

TRES-CHRESTIEN, CHARLES, NEVFIEME DE CE NOM,

PAR PIERRE DE RONSARD, GENTILHOMME VANDOMOYS.

Muse qui tiens les sommets de Parnasse,
Guide ma langue [1], & me chante la race
Des Roys Francoys yssuz de Francion
Enfant d'Hector, Troyen de nation,
Qu'on apelloit en sa jeunesse tendre
Astyanax, & du nom de Scamandre [2] :
De ce Troyen raconte moy les maux,

H = *Horace* de Lambin. *73^a* = 2e éd. de la Franciade in-4°. *73^b* = 3e éd. de la Franciade, dans les *Œuvres*. *73* = *73^a* et [b].

1. *78-84* Muse, l'honneur des sommets de Parnasse | *87* Muse, entens-moy des sommets de Parnasse
2. *H* Entre en ma bouche, &
3. *73^b* des rois de France | *78-87*, *texte primitif.*
7. *H* De ce Troyen conte moy les assaulx | *73-87* conte moy les travaux

---

1. Invocation analogue à celles des épopées grecques et latines.
2. Pour ces noms du fils d'Hector, v. Homère, *Il.* VI, 402 sq. Mais le texte grec porte Scamandrios, qui signifie : né près du fleuve Scamandre.

Guerres, dessaings, & combien sur les eaux
Il a de fois (en despit de Neptune [2]
Et de Junon) surmonté la Fortune,
Et sur la terre eschapé de peris,
Ains que bastir les grands murs de Paris[1].
CHARLES MON PRINCE, enflez moy le courage,
En vostre honneur j'entrepren cet ouvrage,
Soyez mon guide, & gardez d'abismer
Ma nef qui flotte en si profonde mer[2].
Desja vingt ans avoient franchi carriere,
Depuis le jour que la Grece guerriere
Avoit brulé le mur Neptunien[3] :
Quand du haut Ciel le grand Saturnien
Jettant les yeux dessus Troye deserte,
Fut courroucé d'une si grande perte :
D'un chef despit sa perruque esbranla[4],
Puis au Conseil tous les Dieux apela.

8. *H* Guerres, discours | *78 graphie* desseins | *84-87* Guerres, conseils
13. *H* Vous Charles Roy | *87* enfle-moy le courage
14. *84* Pour vostre honneur | *87* Pour ton honneur
15. *H* De long labour, & | *73-84* Soyez mon phare | *87* Sers moy de phare, & garde d'abysmer.
17-18. *87* Desja vingt ans avoient laissé derriere Le jour fatal que la Grece guerriere
21. *84-87* Baissa les yeux & vit Troye deserte
22. *73* Se courroussa despit de telle perte | *78* Fut courroucé d'une si triste perte | *84* De meinte tombe & meint buisson couverte | *87* Toute de sable & de tombes couverte
23. *73-78* Trois quatre fois sa perruque esbranla | *84-87* Se courrouçant sa perruque esbranla

1. Imité par transposition de Virgile, *En.* I, 3 à 7.
2. Cette invocation au Prince rappelle celle de Virgile à Auguste au début des *Georg.* 40 sqq.
3. C.-à-d. : les murs de Troie, construits par Neptune (cf. Homère, *Il.* VII, 452 sq.). On verra plus loin la rancune gardée par ce dieu contre les Troyens, dont le roi Laomédon avait été à son égard parjure et injurieux (livre III, vers 15 et suiv.).
4. Cf. Homère, *Il.*, I, 529. Le mot *perruque* désigne couramment la chevelure naturelle chez les poètes du XVI[e] s.

Du Ciel d'airain les fondemens tramblerent
Desous le pié des Dieux qui s'assemblerent
Allant de ranc en leur siege aprestė :
Lors Jupiter pompeux de majesté,
Les surmontant de puissance & de gloire,
Haut s'esleva sur son trosne d'ivoire
Le sceptre au poing, puis fronsant le sourcy
Renfrongné d'ire, aux Dieux parloit ainsi.
Je n'ay jamais telle douleur receue
Pour les Mortels ne pour les Dieux conceue
Que je fy lors qu'on bruloit Ilion :
Quand le cheval enflé d'un million [1]
D'hommes guerriers, de sa voute fermée [3]
Versa dans Troye une moisson armée
D'espieux, d'escuz, de lances & de dards,
Flambans és mains des Argives soudards [2] :
Non seulement les Dolopes gensdarmes [3]
Passoient les corps par le tranchant des armes,
Mais noz maisons, sacrileges, pilloient

27. *84-87* Tous marchans d'ordre en leur siege appresté
30. *84-87* Se vint assoir en son throne d'yvoire
33-35. *73-87* Jamais au cœur je n'eu telle tristesse Ny pour mortel, pour Dieu, ny pour Déesse Que j'eu la nuict qu'on bruloit Ilion
36. *73-87* Quand le cheval, preignant d'un million
40. *73-87* Branlez és mains

---

1. Hyperbole amenée par la rime. Les Grecs enfermés dans le cheval de Troie ne devaient pas être plus de cinquante, surtout armés de pied en cap, si l'on s'en tient à ce qu'en dit Virgile, *En.* II, 18 sqq. et 260 sqq. Le témoignage des Anciens varie beaucoup à ce sujet : d'après Leschès de Lesbos, auteur de la *Petite Iliade* au VIIe siècle av. J.-C., ils étaient trois mille (cf Apollodore, V, 14, et Schol. de Lycophron, 930) ; d'après Stésichore, seulement cinquante (frag. 24 ; cf. Eustathe, 1698, 2) ; d'après Quintus de Smyrne, plus de trente (XII, 314 sqq.).
Dans la variante le mot *preignant* est une image empruntée à l'état des femelles pleines (du latin *praegnantem*).

2. Les soldats Argiens, c.-à-d. Grecs ; en latin *Argivi*.

3. Les Dolopes étaient une peuplade de Thessalie conduite par Achille sous les murs de Troie ; cf. Virgile, *En.* II, 7, 29 et 415.

Et de leurs Dieux les autels despouilloient,
Qui nuict & jour par la ville Troyenne,
Nous honoroient d'une odeur Sabeene[1] :
Là forcenoient deux tygres sans mercy
Le grand Atride, & le petit aussy
Joyeux de sang[2] : le carnacier Tydide[3]
Et le superbe heritier d'Æacide[4],
Le grand Ajax seigneur du grand boucler[5] :
Leurs morrions brilloient comme un esclair
Qui cà, qui là s'eclatte de la nue :
Ces furieux pavoient toute la rue
D'un peuple au lit surpris & devestu,
Du fer ensemble & du feu combatu.
Ainsi qu'on voit une fiere lionne
Que la fureur & la faim espoinçonne[6]
Trancher, macher le debile troupeau :
Entre ses dens sanglante en est la peau
Qui pend rompue en sa machoire teincte :
Le pasteur fuit qui se pasme de crainte !

45-46. *73-87* Qui, reverez par la ville Troyenne, Fumoient tousjours d'une odeur Sabéenne

51-54 *73-87* Là l'Itaquois chargé du grand bouclair Du preux Ajax (*78* Du mort Ajax *84-87* Qui ne fut sien), brillant comme un esclair Qui çà qui là s'esclatte de la nue, Gros de vengeance (*87* Chault de cholere) ensanglantoit la rue

59. *73* Trancher, tuer | *78-87* Assassiner le debile troupeau

60-61. *73-87* Entre les dens sanglante en est la peau, Qui pend rompue (*78-87* encore)

---

1. C.-à-d. : des fumées de l'encens; cf. Virgile, *Georg.* I, 57 ; II, 117 ; *En.* I, 416 sq.
2. Agamemnon et Ménélas, tous deux fils d'Atrée ; cf. Virgile, *En.* II, 415 et 500.
3. Diomède, fils de Tydée ; cf. Virgile, *En.* I, 471 ; II, 164, etc.
4. Pyrrhus, descendant d'Éaque, par son père Achille et son aïeul Pélée, fils d'Éaque.
5. Souvenir d'Ovide. *Met.* XIII, 2 : clypei dominus septemplicis Ajax.
6. Cf. l'Arioste, *Orl. fur.*, XVIII, 178, et Régnier, *Sat.* III, v. 217-218.

Ainsi les Grecs detailloient & brisoient
Le peuple nu : les feux qui reluisoient
Sur les maisons à flames enfumées [4]
Donnoient lumiere aux Princes des armees,
Au meurtre, au sang : un si cruel effort
Montroit par tout l'image de la Mort[1].
   Et toy, Junon, dessus la porte assise
Hastois les Grecs ardans à l'entreprise
Avecq Pallas, qui sur le haut sommet
Du premier mur (horrible en son armet
Que la Gorgone asprist de meinte escaille)[2]
De sa grand pique esbranloit la muraille
Coup dessus coup, & d'une forte voix
Comme un tonnerre apelloit les Gregeois,
Les animant à la vengeance pronte,
Dont toutes deux devriez rougir de honte[3],
D'avoir destruit un royaume si beau,
Fait qu'Ilion n'est plus qu'un grand tombeau,
Et que Priam monarque de l'Asie
Sang de sur sang a respendu sa vie
Sur ses enfans, qui avoit surmonté

74-75. *78-87* A coups de pique esbranloit la muraille, Boufante d'ire & d'une forte vois
78. *73* Et toutesfois vous n'avez point de honte | *78-87* Esprits malins, qui n'avez point de honte
82. *78-84* Piteux spectacle! a respandu sa vie
82-83. *73* Sus ses enfans a (*73*^{b} ait) respandu la vie Sang dessus sang
81-84. *87* Faict que Priam meurdry dessus sa race De son sang tiede ensanglantast ma face, Bien qu'il chargeast nos autels par-sus tous De gros cuissots de taureaux & de boucs

---

1. Cf. Virgile, *En.*, II, 569 et 368.
2. Le verbe *asprir* signifie : rendre âpre, rude (cf. Huguet, *Dict. du Seiz. s.).* La face de la Gorgone hérissait de mainte écaille le casque de Pallas. Ce passage s'inspire de Virgile, *En.*II, 613 sqq.
3. Le mot *devriez* ne comptait que pour deux syllabes, comme ouvrier, bouclier, sanglier.

Tous les mortels en justice & bonté.
  Ce Roy pleurant son estat miserable
En cheveux gris, en barbe venerable,
Du cruel Pyrrhe[1] indignement pressé,
Sur mon autel me tenoit ambrassé[2] :
Quand il receut en sa gorge frapée
De l'Achillin le revers de l'espée,
Qui d'un grand coup le chef luy decola :
Bien loing la teste en sautelant alla !
Le corps sans nom, sans chaleur & sans face [5]
Comme un grand tronc broncha dessus la place[3].
  Cet arrogant qui les Dieux despitoit[4],
Qui de fureur son pere surmontoit,
Non seulement sur la troyenne place
Cueur sans mercy tranchoit la populace,
Mais outrageoit le sexe feminin
Qui de nature est courtois & benin.
Il poursuivoit au travers de la flame
Du preux Hector Andromache[5] la femme,

87. *73*^{a}-*84* extremement pressé | *73*^{b} à la mort prochassé | *87* au poinct de mort pressé

88. *87* Tenoit des mains mon image embrassé

90. *73-87* le tranchant de l'espée

97-98. *73-87* Non seulement d'une fureur (*73*^{b}, *87* d'une rage) maistresse Le fer au poin (*et* poing) tuoit la tourbe espaisse (*et* espesse)

---

1. Pyrrhus, fils d'Achille. Même forme francisée aux vers 115 et 132.

2. « Priam fut tué pres l'autel de Jupiter » (note de Ronsard). Pyrrhus tua d'abord, sous les yeux de Priam, l'un de ses fils, Politès ; puis ce fut le tour du vieillard, qui expira en présence de sa femme et de ses filles, qui, elles aussi, tenaient embrassées les statues des dieux (d'après Virgile, *En.* II, 515 à 558).

3. C.-à-d. : s'abattit sur place (cf. Huguet, *Dict. du Seiz. s.*).

4. C.-à-d. : méprisait les Dieux (*Ibid.*).

5. Cette graphie, pour Andromaque, est conforme au grec 'Ανδρομάχη, dont la consonne finale était aspirée. V. plus loin, vers 145. On écrivait pour la même raison : un monarche.

Qui gemissant pourneant son destin,
Eschevelée, avoit à son tetin
Son fils pendu, en qui le vray image
Du grand Hector estoit peint au visage.
Des bras aymez je derobé le fils :
Lors en sa place une feinte je fis [1],
Que je formé du vain corps d'une nue
Pour estre un jour en lieu de luy conneue
Du tout semblable à l'heritier d'Hector,
Mesmes cheveux crespeluz de fin or
Les mesmes yeux, le front mesme & la taille :
Puis cette feinte à la mere je baille
Pour la donner à Pyrrhe : & tout soudain

103. *73-87* Qui deplorant pour-neant

105-06. *73-87* Pressé son fils, en qui le vray image Du grand Hector (*78-87* Du pere sien) estoit peint au visage

107-08. *73* Du sein aimé je derobé le fils, Puis artizan une fainte je fis | *78-87* D'entre ses bras je desrobay le fils : Lors en sa place une feinte je fis

109-10. *73-78* Que je formé (*et* formay) du vain corps d'une nuë, Pour des Grecs estre en son lieu recognuë | *84-87* Que je formay poitrissant une nue : Qui fut des Grecs en son lieu recognue

115. *73* ... & de ma main | *78-87* *texte primitif*

---

1. C.-à-d. : je lui substituai un simulacre. Note de Ronsard (1587) : « J'ay esté contraint de representer Jupiter à la mode des poëtes tragiques, lesquels font parler un Dieu quand la chose est du tout desesperée et hors de la cognoissance des hommes. Pource homme vivant n'eut sceu sçavoir comment Francus avoit esté sauvé, si Jupiter mesmes, qui l'avoit garanti, ne l'eust raconté. » Cf. ci-dessus, l'avis *Au lecteur*.

La tradition d'après laquelle Astyanax fut sauvé de la fureur de Pyrrhus est récente. Virgile (*En.* III, 489 sqq.), Ovide (*Met.* XIII, 415 sqq.) et Quintus de Smyrne (*Posthom.* XIII, 254) admettent encore qu'Astyanax périt à Troie. — Roscher, dans son *Lexicon* de Mythologie, et Pauly-Wissowa, dans la *Real-Encyclopädie*, citent à ce sujet : Schol. Iliade, XXIV, 735 ; Strabon, XIII, 607 ; Étienne de Byzance, verbo 'Ασκα-νία ; Servius, ad Æn. IX, 264. Mais aucun de ces auteurs ne rapporte qu'un faux Astyanax fut lancé par Pyrrhus du haut d'une tour de Troie. Si Ronsard a inventé ce détail, il a pu s'inspirer d'un épisode de l'*Iliade*, où l'on voit Apollon substituer un faux Énée au vrai (V, 449 sqq.).

Enveloppant l'enfant dedans mon sein[1]
Loing le sauvay de l'espée homicide :
Le vain sans plus fut proye d'Æacide[2] !
  Je l'adverty d'aller trouver apres
Son fils au temple, où deux chevaliers Grecs
L'une sur l'autre amonceloient la proye, [6]
Tout l'or captif de Priam et de Troye,
Femmes, enfans & vieillards enchainez
De leurs maisons par les cheveux trainez[3] :
Et qu'il auroit pour merque manifeste
L'ardent esclair d'une flamme cœleste
Au haut du chef, en signe qu'il seroit
Pasteur de peuple & qu'un jour il feroit
Naistre des Rois, à qui la destinée
Avoit la terre en partage donnée[4].
  Je n'achevois de parler, que voicy
Pyrrhe venir, qui ravit tout ainsi
L'image feint hors des bras de la mere,
Qu'un loup le fan d'une biche legere :
Il le porta sur le haut d'une tour,
D'où le roüant & tournant de meint tour

116-17. *73-87* Cachant l'enfant dans les plis (*87* aux replis) de mon sein, Je le sauvay de l'espée homicide
127. *73-87* vray signe qu'il seroit
131. *73-87* Je n'avois dit, que tout soudain voicy

1. Note de Ronsard : « C'est ce que disent les Latins *sinus* : c'estoit une piece de drap, ou d'autre semblable matiere, large et longue, pliée, cousue et entée à la robbe, en la partie qui est davant l'estomac, qu'ils retroussoient par dessus l'espaule dextre, et du bout s'en couvroient la teste : car ils ne portoient point de bonnet. J'ay veu des vieilles medailles de telle sorte. » (1587).
2. C.-à-d. : le simulacre seul fut la proie de Pyrrhus. Dans les éditions posthumes, on lit cette note : « Le vain, la chose vaine : phrase grecque, c'est-à-dire l'image. »
3. Cf. Virgile, *En.* II, 763 sqq.
4. Cf. Virgile, *En.* II, 682 sqq. Même présage sur la tête d'Iule.

En tourbillons, d'un bras armé le rue
Pié contre-mont au travers de la rue
A chef froissé, par morceaux decoupé :
Mais le Grec fut de ma ruse trompé.
Car Francus vit, & maugré toute envie
De ses poumons va respirant la vie
Dedans Buthrote, en ces champs, où la voix
Vit prophetique és chesnes Dodonois[1],
Pres d'Helenin son oncle & d'Andromache
Qui sans honneur par les tourbes le cache[2].
Desja la fleur de son age croissant
Va d'un poil d'or son menton jaunissant,
Et tout son cueur bouillonne de jeunesse :
Je ne veux plus qu'il languisse en paresse [7]
Comme incogneu, sans Sceptre & sans honneur,
Mais tout remply de force & de bonheur,
Je veux qu'il aille où son destin l'apelle
Tige futur d'une race si belle :
Sans plus en vain consommer son loisir
Parte delà : tel est nostre plaisir[3].
Il dist ainsi : les Dieux qui s'esleverent[4],

138. *87* Pied contre-mont sur le dur de la rue
139-40. *73-87* Ainsi tomba par morceaux (*78-84* trançons *87* pieces) decoupé Le vain (*78* feint) abus dont le Grec fut trompé
145. *73*[a] *et 78* Pres Helenin son oncle & Andromache | *73*[b] *et 84-87* Pres Helenin & sa mere Andromache

1. Les chênes de la forêt de Dodone en Épire.
2. C'est là qu'Énée retrouve Andromaque, au chant III de l'*Énéide*, vers 294 sqq. — Helenin, c'est l'Helenus de Virgile, un frère d'Hector, qui avait été emmené comme prisonnier en Épire par Pyrrhus, et y avait épousé sa belle-sœur Andromaque, après que Pyrrhus eut répudié sa captive.
3. C.-à-d. : Qu'il parte de là, tel est mon bon plaisir. *Sic placitum*, dit de même Jupiter dans Virgile, *En.* I, 283, au milieu d'un discours analogue, où il révèle à Vénus la destinée d'Ascagne, surnommé Iule, qui fondera Albe la Longue en Italie.
4. C.-à-d. se levèrent de leurs sièges.

Tous d'un accord sa parolle aprouverent,
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à se calmer,
Quand Aquilon assoupist son orage,
Et l'onde bruit doucement au rivage[1].
Les Dieux s'en vont. Jupiter ne bougea,
Puis de tels mots son espouse outragea.
  Or' pour t'ouvrir, Junon, les destinées
Qui pour Francus au ciel sont ordonnées
Je te diray (si tu le veux sçavoir)
Que meint travail ce Troyen doit avoir
Par ton courroux qui les meilleurs offense :
» Tout cueur de femme est aspre à la vengeance.
Il doit souffrir meint peril sur la mer,
Tantost icy, tantost de là ramer
Pendu sur l'onde : il doit voir meint rivage,
Meinte cité, & meint peuple sauvage
Meint Roy, meint Prince, & connoistre leurs cueurs
Leurs volontez, leurs façons & leurs mœurs :
Doit voir la terre où plein de vagues noue
A gros bouillon le cours de la Dunoue[2],
Doit espouser l'heritiere d'un Roy [8]
De Germanie : ainsi la Parque & moy
Donnons arrest que les grands roys de France
D'un sang meslé prendront un jour naissance
Conjoinct ensemble au Troyen & Germain.
  De là Francus, magnanime à la main,
Pasteur guerrier d'une troupe infinie,
Doit surmonter les champs de Françonie

1. Passage imité de Virgile, qui use d'une comparaison analogue après un conseil des Dieux de l'Olympe, *En.* X, 96 sqq.

2. Le Danube, que l'on appelait en France au XVIe s. la Dunoe. Ronsard assourdit la finale pour la rime ; cf. t. III, p. 10, texte et note. Il emploie aussi le mot Danube, cf. vers 1090 et 1121.

Qu'il nommera de son nom redouté :
Là le malheur par qui l'homme est donté,
Le ravira de sa femme espousée
Grosse de luy : l'invincible fusée[1]
Du fier Destin ne veut que ce Troyen
Mène une femme au champ Parisien.
  De là veinqueur traversant l'Alemagne
Voirra du Rhin le grand canal qui bagne
La riche Gaule, où suant de travaux,
Pour rafraichir gendarmes & chevaux,
Ce fleuve amy boira quelque journée[2].
  De là suivant sa longue destinée,
Tout flamboyant en l'esclair du harnois
Descampera du rivage Gaulois.
Comme un torrent qui s'enfle & renouvelle[3]
Viendra couvrir les champs de la Mozelle,
Puis en l'honneur de son oncle Pâris
Aux bords de Seine ira fonder Pàris,
Siege royal d'un sceptre si superbe[4].
  Or' ce Páris qui maintenant n'est qu'herbe,
Isle serrée entre deux flots tortuz, [9]
Dedans le Ciel envoira ses vertuz,
Et ses maisons en marbre elabourées
Voisineront les estoilles dorées.
  Devant le mur meint combat se fera,

1. C'est la filasse qui entoure le fuseau de la quenouille. Allusion à la Parque qui file la destinée des mortels.

2. C.-à-d. : il boira un jour aux eaux de ce fleuve ami, lui, ses cavaliers et ses chevaux.

3. Vers de Du Bellay, commençant un sonnet liminaire des *Odes* de Ronsard en 1550 (t. I, p. 56).

4. Ronsard oubliait ou ignorait que le premier nom de Paris fut Lutèce ; c'est seulement à l'époque de Clovis que cette ville prit le nom de la tribu gauloise des Parisii. Cf. E. Pasquier, *Rech. de la Fr.* IX, ch. 2 (éd. de 1723).

Seine de meurtre à bouillons s'enflera
Tournant sanglante à courses vagabondes
Hommes, chevaux & armes sous les ondes.
  Mais ce Francus par hautesse de cueur
Des ennemis sera tousjours veinqueur.
  Incontinent que la belle victoire
L'aura couvert d'eternelle memoire,
Ja faict des Cieux immortel citoyen,
En peu de jours le brave nom Troyen
Perdra son lustre, & la ville deserte
Sera de poudre & de buissons couverte.
  Mais aussi tost que les destins auront
Parfaits leurs cours, un Prince Pharamond,
Prince de haute & superbe pensée,
Fils d'un des fils de la Royne laissée
En Franconie, estant Germain conceu,
Et des Troyens de droitte ligne yssu,
Suivant l'oracle & ma voix veritable,
Fait capitaine, aux peuples redoutable,
Par l'Alemagne un camp amassera
Qui les sablons de nombre passera[1].
Le Ciel luira sous l'esclair de ses armes
Et ses soldats, ses pietons, ses gensdarmes
Les uns à pié, les autres en chevaux [10]
Rompront la terre, & tariront les eaux.
  De luy naistra le grand Roy Merovée,
Par qui sera la ville relevée
Et les honneurs de son ayeul Francus.

227. *On lit* Françonnie (*corrigé aux Errata*)

---

1. C.-à-d. : il amassera une armée qui dépassera le nombre des grains de sable de la mer. Image hyperbolique empruntée à la Bible, où elle s'applique à la postérité d'Abraham.

Ayant la Gaule & les Gaulois vaincuz
Ores par ruse, & ores par bataille,
Rebastira de Paris la muraille
Et de rempars son mur enfermera :
La Gaule, apres, de Francus nommera
Chef des François, qui pour la souvenance
D'un si grand prince aura le nom de France[1].
  De Merové[2], des peuples conquereur,
Viendra meint prince, & meint grand empereur
Haut eslevez en dignité supresme :
Entre lesquels un Roy CHARLES neufiesme[3],
Neufiesme en nom & premier en vertu,
Naistra pour voir le monde combatu
Desous ses pieds, d'où le soleil se plonge,
Et d'où ses rais sur la terre il allonge,
Et s'eslançant de l'humide sejour
Aporte aux Dieux & aux hommes le jour[4].
  Jamais Hercule en tournoyant la terre,
Ny l'Indian remparé de lierre[5],
L'un en son char & l'autre à pié, n'eut tant
Le glaive au poing d'honneur en combatant,
Bien que l'un ayt à grand[s] coups de massue
Assommé l'hydre & les fils de la nue[6],

1. Comprendre : Ensuite, Mérovée nommera la Gaule du nom de Francus, chef des Francs, et la Gaule, en souvenir d'un si grand prince, s'appellera la France.

2. Syncope de l'e final de Mérovée, autorisée par Ronsard dans son *Abbregé de l'Art poët.*

3. Pour les besoins de sa cause, R. fait descendre son roi Charles IX de Mérovée, alors qu'il descendait de Hugues Capet, chef de la troisième dynastie.

4. Périphrases pour dire qu'il dominera l'Occident et l'Orient ; recommandées par Du Bellay dans sa *Deffence et Illustr. de la l. fr.*

5. Bacchus, vainqueur des Indes orientales, d'après Pausanias, X, 29, 4 ; Ovide, *Met.* IV, 20 sq.

6. L'hydre de Lerne et les oiseaux du lac Stymphale, deux des grands travaux d'Hercule.

Et l'autre armé de thyrses menaçans, [11]
Ayt surmonté tant de peuples puissans[1].
De ce grand Roy je n'ay borné l'empire,
L'an si dispos qui se change & se vire
Cassant des Rois les sceptres & la loy,
Ne perdra point l'empire de ce Roy,
Qui florira comme une chose ferme
En son entier, sans limite & sans terme[2].
Toutes grandeurs desous luy prendront fin,
Maistre du Monde : ainsi le fort destin
L'a fait escrire és voutes azurées
Du plus haut Ciel en graveures ferrées,
Estant ce Roy du monde spatieux
Entier seigneur, & moy de tous les Cieux[3].
Et si tu veux contre nous entreprendre
Tu te verras au milieu de l'air pendre,
Puis à tes pieds, Junon, j'attacheray
Ma grosse enclume, ou je te chasseray
D'un tour de bras par le travers des nues :
Ou sous le creux des terres inconneues
Je t'envoiray pour jamais ou long temps
Dans les enfers compagne des Titans,
Et te feray à ton malheur connoistre
Que je suis seul ton espoux & ton maistre[4],

163-286. *73-87 suppriment ces cent vingt-quatre vers*

---

1. Alinéa transposé de Virgile, *En.* VI, 801 sqq., où les exploits de l'empereur Auguste sont également comparés avec avantage à ceux d'Hercule et de Bacchus.
2. Cf. Virgile, *En.* I. 278 sq.
3. Même propos que pour Henri II, en l'hymne que R. lui a consacré (t. VIII, p. 26, vers 413 et suiv.).
4. Ces dix vers rappellent deux scènes de l'*Iliade* où Zeus prend la parole, I, 560 sqq., où il menace son épouse, et VIII, début, où il menace tous les dieux réunis.

Disant ainsi, Mercure il apela.
Mercure adoncq legerement alla,
Pront messager, qui aux Dieux obtempere,
Devant le trosne où l'apeloit son pere :
Volle, descens, où Francus est nourry [12]
Di que je suis ardentement marry
Contre sa mere & ceux qui le retiennent,
Et des destins promis ne leur souviennent[1].
Je ne l'ay pas du feu gregois sauvé
Pour estre ainsi de paresse agravé[2],
Un fait-neant en la fleur de son age,
Mais j'esperois que d'un masle courage
Iroit un jour des Gaules surmonter
Le peuple dur, & fascheux à donter,
Chaut à la guerre, & ardent à la proye,
Pour y fonder une nouvelle Troye.
Pource desloge, & le fais en aller :
Le temps perdu ne se peut r'apeler[3].

287-89. *73-87* Au departir Mercure il apella : Pour obeïr Mercure s'en alla, Pront (*et* Prompt) messager à la plante legere
291. *73-87* Vole mon fils, où Francus est nourri
292-94. *84-87* Huche les vents : dy que je suis marri Contre sa mere & ceux qui sans louange Trompent son âge en une terre estrange
295. *73-87* Je ne l'avois (*78-84 texte primitif*) du massacre sauvé
296. *84-87* Pour estre oisif
300. *78-87* Le peuple rude
304. *73-87 guillemets*

---

1. C.-à-d. ne se souviennent. Pour cette tournure, cf. t. IV, p. 179 et l'Élégie à Simon Nicolas, vers 11. Au reste, on employait déjà la tournure actuelle, comme en témoigne ci-après le vers 345.
2. C.-à-d. alourdi; déjà vu, t. VII p. 57.
3. Ce discours de Jupiter à Mercure est imité de celui que Virgile fait tenir au même dieu à propos d'Énée, qui s'attarde chez Didon, *En.* IV, 223 sqq. L'imitation est flagrante, surtout dans la var. du vers 292, où « Huche les vents » traduit le « Voca zephyros » de Virgile. — Sur le mot *bucher*, cf. la note du vers 356 et le t. XII, p. 75.

A peine eut dit que Mercure s'apreste :
Sa capeline affubla sur sa teste,
De talonniers ses talons asortit,
D'un mandillon son espaule vestit,
A frange d'or à mi-jambe escoulée[1],
Prist sa houssine à deux serpens æslée[2],
Puis se plongeant de son long, en avant
Dedans la Nue, à l'abandon du vent
Fendoit le Ciel, ores planant des æsles,
Ores hachant coup sur coup des aisselles,
Ores à poincte, & ores d'un long tour
Environnoit le Ciel tout à l'entour :
Ainsi qu'on voit aux rives de Meandre
L'oyseau de proye entre les airs se pendre[3],

309-10. *73* A frange d'or, puis à teste avalée Entre deux airs a pendu sa volée | *78-87* Prist sa houssine à deux serpens ailée, Puis à chef bas enfonçant sa volée

311-14. *73-87 suppriment ces quatre vers*

315. *73-78* d'un grand tour | *84-87* Ores à poincte, ores d'un grand contour

316. *73-87* Hachant (*78-87* Hachoit) menu tout le ciel d'alentour

317. *87* sur les bords de Meandre

318. *73* entre les vens se pendre | *78* Un grand gerfault au hault de l'air se pendre | *84-87* L'aigle foudrier au haut de l'air se pendre

---

1. C'est l'élégante chlamyde dont Ovide a revêtu Mercure, amoureux d'Hersé, *Met.* II, 733.

2. C'est le caducée ; Ronsard dit : « sa houssine », autrement dit sa baguette, comme Virgile, *loc. cit.* : Tum virgam capit.

3. Sur la variante du vers 317, on lit en 1584, etc., cette note de Ronsard : « Foudrier, qui porte la foudre : comme harquebusier, qui porte la harquebuse, archer, qui porte l'arc, » et en 1587 cette addition : « Sur tels mots desja usitez & receus j'ay forgé foudrier, suivant Horace :

Licuit semperque licebit
Signatum praesente nota producere nomen.

Cela est permis aux langages vifs, dont les peuples usent aujourd'huy, non aux langues mortes, comme la Grecque & Romaine, lesquelles ne peuvent plus rien innover comme celles qui ont fait leur temps, ensevelies & du tout esteintes. »

Puis s'eslancer à pointes de roydeur [13]
Sur les canards herissez de froideur,
Tremblans de voir le gerfault qui ombrage
D'un corps plumeux tout le haut du rivage [1].
Apres qu'il eut de ciel en ciel volé
Finallement de son tallon aeslé
Se vint planter au bord d'une valée,
Où Andromache estoit ce jour allée
Avecq son fils, pour repaistre ses yeux
Des jeux sacrez à la mere des Dieux.
Ce jour estoit la feste solennelle
Que tous les ans on choumoit à Cybelle
Au mois d'Avril, saison où la rigueur
De son Attis luy eschaufa le cueur [2],
Que les Troyens avoient en reverence,
De fils en fils l'honorant par usance.
Or' ces captifs en Argos espanduz [3],
De tous costez aux jeux s'estoient renduz
Par le congé des princes de la Grece,

319-21. *73* Puis en fondant s'eslancer de son long Sur le butor, sur le cygne au col long... | *78-87* Puis avisant sa proye entre les joncs, Canards, herons & cygnes aux cols longs, Raude (*et* Rode) à l'entour, & tournoyant ombrage

324-25. *73-87* Viste courrier, de son talon ailé Se veint (*73*[b]-*87* vint) planter au pied d'une vallée

330. *87* *graphie* on chommoit

332. *73-87* *graphie* Atys

334. *87* Lors qu'Ilion estoit leur demeurance

335. *73* Or' ces Troyens en servage espanduz | *78-87* Or' ces captifs par la Grece espanduz

---

1. Tout cet alinéa s'inspire de Virgile, *En.* IV, 238 sqq., mais le poète latin est plus sobre dans sa comparaison de Mercure à un oiseau de proie. — A rapprocher des pp. 69-71 du tome III.

2. Cf. le poème du Pin, où Ronsard a raconté d'après Catulle la légende d'Atys, aimé de Cybèle (t XV).

3. Argos est mis ici pour la Grèce, de même que ci-dessus, vers 40, R. a dit « les Argives soudars », pour les Grecs, à la façon gréco-latine.

Pour celebrer le jour de leur Deésse.
Eux equipez de bouclers & de dards
Contre-imittoient ces antiques soudards
Les Corybans, qui serrez d'une bande
S'armoient autour de Cybelle la grande[1].
Les plus vieillards d'un baston secouruz,
Les jouvenceaux y estoient acouruz,
Femmes, enfans, se souvenant encore
D'Ide & de Troye, où la Mere on adore[2].
A l'impourveu Mercure est arrivé [14]
Qui Helenin discourant[3] a trouvé
(Bien loing du bruit, pres le rivage humide)
Sur les destins de Francus Hectoride.
Le resveillant d'un profond pensement

340. *78-84* les antiques | *87 texte primitif*
341. *73* Les Corybans, qui pressez d'une bande
341-42. *78-87* Les Corybans, qui d'une espaisse bande Dansoient autour de Cybelle la grande
343-44. *78-87* Là les vieillars d'un baston secouruz, Là les garsons estoient tous accouruz
345. *73-87* Femmes, maris, leur souvenant encore
349. *73*[a] Bien loin du val | *78-84* Bien loin du bal
348-49. *73*[b] Qui Helenin tout pensif a trouvé (Comme l'esprit en discourant le guide)
348-51. *87* Qui loin du peuple Helenin a trouvé Discourant seul : la verve prophetique Luy preparoit une humeur exstatique, Desja ravy de son entendement

---

1. Les Corybantes, encore appelés Dactyles et Curètes, étaient les prêtres de Cybèle, qui, d'après la légende, avaient dansé tout armés et avec grand bruit, devant l'antre du mont Ida de Crète, empêchant ainsi qu'on entende pleurer Zeus enfant, que la mère des Dieux y avait caché, pour le dérober à son père Cronos qui dévorait tous ses rejetons mâles. — Sur le culte de Cybèle, v. encore Lucrèce, II, 601 sqq.

2. Il s'agit ici non plus de l'Ida de Crète, mais du mont Ida de Phrygie, où le culte de Cybèle avait été transporté par des colons Crétois, d'après une tradition rapportée par Anchise, *En.* III, 104 sqq. Depuis les découvertes relatives à la civilisation égéenne, on croit de plus en plus au bien-fondé de cette tradition.

3. C.-à-d. : méditant, réfléchissant (sens ordinaire du mot *discourir* au XVI[e] s.).

Ce Dieu luy dist : Oy le commandement
De Jupiter, qui courroucé m'envoye
Parler à toy par la celeste voye.
  Va, m'a-t-il dit, où Francus est nourry,
Dy que je suis ardantement marry [1]
Contre sa mere & ceux qui le retiennent,
Et des destins promis ne leur souviennent.
Je n'ay Francus du feu gregeois sauvé
Pour estre ainsi de paresse agravé
Un fait-neant en la fleur de son age,
Mais j'esperois que d'un masle courage
Iroit un jour des Gaules surmonter
Le peuple dur & facheux à donter,
Chaut à la guerre & ardent à la proye,
Pour y fonder une nouvelle Troye,
Dont la memoire en tous temps floriroit,
Et par le feu jamais ne periroit [2].
  Pource, Helenin, & toy mere Andromache,
N'acazanez [3] en paresse si lasche
L'enfant d'Hector, à qui les Cieux amis
Ont tant d'honeurs & de sceptres promis :

356-58. *84-87* Huche les vents : dy que je suis marri Contre sa mere & ceux qui sans louange Cachent ce Prince en une terre estrange
359. *73-87* du massacre sauvé
364. 73^b-*87* Le peuple rude
370. 73^b Il ne faut plus que sous silence on cache | *78-87* N'amollissez en paresse si lâche

---

1. En marge de la variante du vers 356, on lit en 84-87 : « Huche, vieil mot françois, qui signifie appeller. De là vient un huchet, c'est un cornet duquel on appelle les chiens et les oiseaux (*87* : les laniers) à la chasse. »
2. Comme dans Homère et Virgile, Mercure répète textuellement, à peu de choses près, les paroles du dieu dont il est le messager.
3. C.-à-d. : ne retenez pas casanier. Cf. vers 724 et 812.

Qui doit hausser la race Priamide
Doit abaisser la grandeur Æzonide[1]
Doit veincre tout, & qui doit une fois [15]
Estre l'estoc[2] de tant & tant de rois,
Et par sur tous d'un Charles, qui du monde
Doit en la main porter la pome ronde[3].
  Fay luy dresser & vivres & bateaux,
Fay le marcher sur l'echine des eaux
Aux lieux promis, où son destin le meine.
» Un grand honneur vient d'une grande peine.
  Il n'avoit dit, que plustost qu'un esclair,
Haussé d'un vol s'esvanouit en l'air
Loing de la terre, ainsi qu'une fumée
Qui dans la nue en rien est consommée[4],
Laissant la femme & le mary[5] peureux
De veoir un Dieu venir du ciel vers eux

373-74. *87* Qui doit hausser la maison Priamide, Domter la Grece, & la race Æacide

376. *73-84* de tant de Rois François | *87* des Monarques François

379. *73* Qu'il soit garni d'hommes & de chevaux | *78-87* Fay-le garnir (*84-87* equipper) d'hommes & de vaisseaux

382. *73-87* « L'honneur s'achepte aux despens de la peine

384. *73-78* Trompant les (*78* leurs) yeux | *84* Porté du vent | *87* Loin de leurs yeux s'esvanouist en l'air

387-88. *73* Laissant la femme & le mary transi De voir un Dieu les menasser ainsi

385-88. *78-87* Et se meslant (*87* Enveloppé) dans l'obscur de la nue (*87* d'une nue) Laissa (*87* Laissant) sa mere estrangement esmeue (*84-87* la mere en esmoy detenue), Et son mary de frayeur tout transi, Voyant un Dieu (*87* De peur d'un Dieu) qui les tançoit ainsi

---

1. C.-à-d. : du fils d'Æson, Jason, dont il surpassera la gloire.

2. C.-à-d. : la souche, l'origine familiale.

3. C.-à-d. : le globe, symbolisant la souveraineté sur la terre entière. Quant à la graphie, elle est conforme à celle du latin *pomum* (fruit) et de Pomone, déesse des fruits.

4. Souvenir de Virgile, *En.* IV, 276 sqq.

5. Andromaque, mariée à son beau-frère Helenus (v. ci-dessus, note du vers 146).

Plein de menace & d'esperence estrange,
Meslant un blasme avec une louange,
Qui de frayeur les faisoit emouvoir
Et dueil ensemble & plaisir concevoir.
  En-cependant la jeunesse Troyenne
Haut invoquant la Berecynthienne[1]
Toute ravie en son nom immortel
D'encens fumeux honoroit son autel :
Les uns avoient leurs perruques couvertes
D'un large pampre aux grandes fueilles vertes,
Aux nœuds retors, des Zephyres souflez :
Les uns frapoient les tabourins enflez,
Les uns au son de la flutte persée
Fouloient la terre, autres fols de pensée
Comme agitez de fureur sauteloient, [16]
Autres chargez de grands bouclers baloient
Un branle armé, autres de voix aiguës
Faisoient sonner les forestz chevelues
Et retentir les rochers d'alentour.

389-92. *73-87 suppriment ces quatre vers*
395-96. *84-87 transposent ce distique ainsi :* D'encens fumeux honoroit (*87* parfumoit) son autel, Chantant maint hymne (*87* Sacrant maints vœux) à son nom immortel
397. *87* les perruques
398. *On lit* au grandes (*73 corrige*) | *78* D'un large pampre aux larges fueilles vertes | *84-87* De nouveau pampre aux larges fueilles vertes
399. *On lit* Au nœuds (*73 corrige*) | *84* A longs cheveux des Zephyres soufflez | *87* Frappant le col de leurs cheveux soufflez
400. *84-87* Les uns battoyent
402. *73* Baloient armez, & de voix incensée | *78-87* Baloient armez une danse insensée
403-06. *73-87 suppriment ces quatre vers*
407. *73* Frapoient aigu les rochers d'alentour

1. Cybèle, nommée *Berecyntia mater* par Virgile, *En*. VI, 784, parce qu'elle était adorée sur le mont Bérécynte en Phrygie, ou par les Bérécyntes, peuplade de Phrygie. Cf. mon tome VII, p. 34 et suiv.

Les crus-vieillards[1] d'un grand & large tour
Icy dansoient à testes couronnées,
Là, la jeunesse aux plaisantes années
De pieds, de mains & de voix respondoient,
Et leurs chansons aux vieillards accordoient[2].
Le prestre orné d'une sotane blanche,
Ceint d'une boucle au dessus de la hanche,
Bien enmitré de pin, les devançoit,
Et les honneurs de Cybelle dansoit.
Entends du ciel tes louanges, Cybelle[3],
Mere des Dieux, jeune, ancienne, & belle,
Qui as le chef de citez atourné,
Qui as ton char en triomphe tourné
Par deux lions quand toy, mere honorée,
Montes au Ciel à la voute dorée
Pour au meilleu de tes enfans t'asseoir.
Saincte, qui fais une frayeur avoir

407-08. *78-87* Et rechantans des hymnes tour à tour Faisoient sonner les rochers (*84-87* les rives) d'alentour
409-10. *78-87* Les bons vieillards à testes couronnées (*84-87* grisonnées), Les jouvenceaux aux plaisantes années
412. *78-87* aux flutes accordoient
415. 73^{b}-*87* Mitré de pin la dance (*78-87* troupe) devançoit
418. *73-87* Mere des Dieux, Berecynthe la belle
423-24. 73^{a} Aize au milieu de tes enfans t'assoir, Et d'avoir sceu tant de dieux concevoir | 73^{b} Aize d'aller en ton throsne t'assoir, Et d'avoir sceu tant de dieux concevoir | *78-87* Pour aller voir tes fils & tes neveux Et banqueter (*84-87* t'abreuver) du (*87* de) Nectar avec eux

---

1. C.-à-d. : les vieillards encore verts; latinisme (Virgile, *En.* VI, 304; Tacite, *Agric.*, 29). Déjà vu au t. XII, p. 149, var. du vers 55. Mais la place de l'adjectif et la présence d'un trait d'union entre lui et le nom montrent que Ronsard a voulu créer un mot composé sur le modèle du grec ὠμογέρων, employé par Homère, *Il.* XXIII, 791.
2. C.-à-d. : chantaient d'accord avec la musique de la danse. La variante est plus claire.
3. La prière qui suit est dite par le prêtre; elle commence par une litanie, selon l'usage religieux.

Au cueur malin qui moque tes mysteres,
Ayme-rochers, ayme-bois solitaires,
Mere, Déesse, ayme-bal, ayme-son
De ces Guerriers qui font le limaçon[1]
Autour de toy, quand haute sur ta troupe
Des monts Troyens tu vas foulant la croupe,
Pleurant Attis ton mignon tresaymé, [17]
Qui fut d'enfant en un Pin transformé[2] :
Tu as choisi des hommes pour compagnes,
Tu as esleu les Troyennes montagnes,
Prenant plaisir au sommet Idean[3],
Aimant sur tous le peuple Phrygian.
Sois nous propice, ô grande & saincte mere,
Oste noz cols de servitude amere,
Et de captifs donne nous liberté :
Assez Déesse, assez avons esté
Foulez aux pieds par ceste Greque audace.
Donne qu'un jour quelcun de nostre race

425-28. *73*[a] Tu as premiere inventé les mysteres, Ayme-foretz, aime-bois solitaires, Ayme-lions, mais plus aimant le son De tes guerriers qui font le limaçon Autour de toy | *73*[b] Tu as premiere inventé les mysteres, Aime-lions, aime-bois solitaires, Qui nourris tout, & qui te plais du son De tes guerriers qui font le limaçon Autour de toy

431. *73* ton mignon desarmé

425-36. *78-87 suppriment ces douze vers*

437. *78-87* Sois nous propice, ô tresgrande Déesse

438. *78* Oste nos cols du lien qui nous presse | *84-87* Romps de tes mains le lien qui nous presse

439. *84-87* Et de captifs mets nous en liberté

440. *78* Trop longuement ton peuple est arresté | *84-87* Ja par (*87* dés) vingt ans ton peuple est arresté

441. *78-87* Serf sous les pieds de ceste Argive audace

---

1. C.-à-d. : qui dansent en formant la spirale d'un limaçon.
2. V. ci-dessus, note du vers 332.
3. Du mont Ida phrygien, où elle était adorée. Cf. ci-dessus, vers 346.

Refonde Troye, & qu'il repousse encor
Jusques au ciel le noble sang d'Hector,
Redonne nous un royaume, & rassemble
De toutes pars tous les Troyens ensemble :
Dessus la Grece envoye noz honeurs,
Et nous faits d'elle, & du monde seigneurs.
Disant ces mots il redoubla la danse :
Le peuple suit le Prestre à la cadance :
Le temple en bruit : Cybelle, qui ouit
Telle requeste, au Ciel s'en resjouit.
En-cependant la pronte Renommée [1]
Au front de vierge, à l'echine emplumée,
A la grand'bouche, avoit ja respandu
Que Mercure est du haut Ciel descendu,
Et qu'il avoit d'une voix corroucée
Par Jupiter Andromache tansée,
Et par sus tous Helenin, qui sçavoit [18]
L'arrest de fer que le destin avoit

444. *73-84* Au ciel cousin (*78-84* natal) le noble sang d'Hector
443-44. *87* Refonde Troye, & restablisse encor Un nouveau sceptre aux reliques d'Hector
446. *78-84* En un monceau tous les Troyens ensemble
445-46. *87* Donne à ton peuple un Royaume, & r'assemble En un monceau tous les Troyens ensemble
447-48. *73-78* Et que cheris du destin le plus fort Nous revivions heureux de (*78* en) nostre mort | *84-87* Afin qu'aimez du destin le plus fort Nous revivions heureux de (*87* par) nostre mort
449. *73-87* Ainsi priant fist redoubler la dance
452. *84-87* La voix Troyenne, au Ciel s'en resjouit
453. *73-84* Pendant ce fait | *87* Comme ils prioient, la prompte Renommée
455. *84* A voix ferrée | *87* Le cor en bouche
457. *73-87 graphie* courroucée
460-62. *73*[b] L'arrest de fer que le destin avoit Escrit au ciel pour celuy qu'on appele Astyanax, qui paresseux recele | *78-87* L'arrest certain que le Destin avoit Escrit au Ciel pour celuy qu'on appelle Astyanax, qui sans honneur recelle

1. Abstraction personnifiée empruntée à Virgile, *En.* IV, 173 sqq.

Escrit au ciel pour cet enfant qu'on nomme
Astyanax[1], qui paresseux consomme
Son age en vain sur le bord estranger,
Sans du malheur les Troyens revanger.
Cette Déesse à bouche bien ouverte,
D'oreilles, d'yeux & de plumes couverte,
Semoit par tout qu'Astyanax estoit
Enfant d'Hector, & qu'on lui aprestoit
Meinte navire en armes ordonnée
Pour aller suivre ailleurs sa destinée,
Prince invincible, & que seul il feroit
Que le Troyen du Grec triompheroit :
Et qu'il failloit que la jeunesse active
Qui par la Grece est maintenant captive
Suivist Francus futur pere des Rois,
Qui s'en alloit dedans le champ Gaulois
Replanter Troye & la race Hectorée[2]
Pour y regner d'eternelle durée.
Ainsi disoit la Fame[3] : cependant
Helenin fut songeant & regardant
Au mandement que Jupiter luy donne.

468. *73*[b] Enfant d'Hector, qu'a sous main il hastoit | *78-84 texte primitif* | *87* Vray fils d'Hector, & qu'on luy apprestoit
469. *78-87* au combat ordonnée
471. *73*[a] & que sa main feroit | *73*[b] & que son bras feroit | *78-87* Prince fatal, & que sa main feroit
476. *73*[b] les champs Gaulois | *78-87* le camp Gaulois
479. *73*[b] Ainsi disoit : Helenin ce pendant | *87* Ainsi disoit la Nymphe : ce-pendant
480-81. *73*[b] D'obeissance avoit l'esprit ardant Pour mettre à fin ce que le ciel ordonne | *78-87 texte primitif*

---

1. Helenus avait, en effet, le don de prophétie, d'après Homère, *Il.* VI, 76, et Virgile, qui fait dévoiler par lui à Énée une partie de son avenir, *En.*, III, 358 sqq. ; il devait donc connaître la destinée d'Astyanax.
2. C.-à-d. : la race Troyenne, *gens Hectorea*, dit Virgile, *En.* I, 273.
3. Mot calqué sur le latin *Fama*, la Renommée, Virgile, *En.* IV, 173.

De cent discours en soymesme raisonne
(Or' plein de joye, ores plein de douleur),
Mais ce conseil luy sembla le meilleur :
C'est d'obeir au grand Pere celeste,
Donner Francus au destin : & au reste
Faire aprester & navires & gens [19]
Sur terre & mer actifs & diligens,
Non engourdis de paresse otieuse,
Qui rechaufez d'une ame industrieuse,
Sages pourront les perils eviter
Et par travail louanges meriter.
 Comme il pensoit, avisa d'avanture
En l'air serain le bon heur d'un augure
Venant du ciel pour signe tresheureux.
Fut un Faucon hautain & genereux [1]
Que deux Vautours poursuivoient à outrance,
De bec plus forts, d'ongles, & de puissance,
Qui çà qui là le Faucon rebatoient
Tournoient, viroient, poursuivoient, tourmentoient,
Ne luy donnant ny repos ny haleine

486. *73-78* Livrer Francus | *84-87 texte primitif*
490. *73ᵃ-84* Mais qui poussez | *73ᵇ et 87* Ains qui poussez
491. *73* Pourront accorts les perils eviter | *78-87* Sçauront prudens les perils eviter
492. *73-87* louange
495. *84-87* S'offrant à luy
496-97. *73* de taille genereux... par outrance (*73ᵇ* à outrance) | *78* Ce fut le vol d'un faucon genereux, Qu'un grand vautour poursuivoit à outrance,
498. *73-78* Plus fort que luy d'ongles & de puissance
496-98. *84-87* Fut le combat d'un faucon genereux, Qu'un grand vautour provoquoit à la guerre, Plus fort de bec, d'estomac & de serre.
499-500. *73-84* Qui çà qui là par le ciel le batoit, Tournoit, viroit suivoit & tourmentoit | *87* Et sans repos par le ciel le battoit, Tournoit, viroit, poursuivoit, tourmentoit
501. *87* ny respit ny

1. C.-à-d. : de bonne race (sens du latin *generosus*) ; cf. XIV, p. 180.

De s'eschaper par la celeste plaine.
Luy pour-neant resistant d'un grand cueur
Trop foible estoit contre telle rigueur,
Quand Jupiter, miracle [1], le transforme
En une grande & belliqueuse forme
D'un Aigle noir d'audace revestu.
Comme un rasoir luy fit le bec pointu
Aigu, courbé, & ses serres tortues
Plus que devant fit dures & pointues.
Lors luy, couvrant d'un grand ombre les champs
En ses deux pieds aiguisez & trenchans
Prist les Autours, les desplume & les tue,
Et fait veinqueur s'envola dans la nue.
D'un œil prudent Helenin aperceut [20]
L'augure bon que soudain il conceut [2] :
Il previt bien que deux grands adversaires
Retarderoient Francus & ses affaires,
Et s'opposant à son premier honeur
A forte main empescheroient son heur :

503-04. *73* Luy pour-neant efforçant sa vigueur... | *78-87* Luy pour-neant au combat s'animoit, Car le vautour desja le déplumoit

506. *73*[a] En une fiere & chagrineuse forme | *73*[b] En l'effroyable & chagrineuse forme | *78-84* Incontinent en la hagarde forme | *87* En la hagarde & chagrineuse forme

511-14. *73-87* Luy (*78-87* Lors) ombrageant d'un grand ombre les champs, Prist en ses pieds aiguisez & tranchans Le grand vautour, qu'il desplume & le tue (*73*[b] qu'en deplumant il tue *78-84* qu'en ses ongles il tue *87* qu'à coups de bec il tue), Et (*87* Puis) fait vainqueur s'envola dans (*78-87* sus) la nue

515-16. *73*[a]*-87* Le bon augure avenu dextrement Fust du viellard (*84-87* du Profete *et* Prophete) entendu prontement (*73*[b] *transpose par erreur ces rimes*)

517-24. *73-87* *suppriment ces huit vers*

---

1. Ce mot, qui a ici la valeur d'une interjection, correspond au *Mirabile visu* de Virgile. La Fontaine, à son tour, dira dans la *Tortue et les deux canards* : Miracle, criait-on.

2. Dans la variante, « avenu dextrement » signifie : ayant eu lieu à main droite, signe de bon augure, du moins pour les Grecs.

Mais qu'il feroit combatant aparoistre
Que de petit deviendroit un grand maistre,
Et chasseroit ses ennemis devant
Son camp armé, comme une poudre au vent.
  Pource soudain resolu, delibere,
Prenant l'advis d'Andromache la mere,
Et des bons Dieux, & des Peres grisons,
Luy aprester des venteuses maisons,
Pour naviguer à rames mesurées
Dessus le dos des ondes azurées
Et s'en aller au gré de Jupiter,
» Contre le Ciel on ne peut resister.
  Incontinent par toute Chaonie[1]
Se respandit une tourbe infinie
De bucherons, pour renverser à bas
Meint chesne vieil ombragé de ses bras.
  Par les forests erre cette grand'bande,
Qui or'un Pin or'un Sapin demande,
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duisans à tourner en vaisseaux[2].
Contre le tronc sonne meinte congnée,
D'un bras nerveux à l'œuvre embesongnée,
Qui meinte playe & meinte redoublant, [21]
Coup dessus coup contre l'arbre tramblant,
A chef branlé d'une longue traverse

525. *73-84* Si que soudain en esprit delibere | *87* Lors tout joyeux en son cœur delibere
527. *73-87* Et des Devins
534. *73*[b] S'alla respandre | *78-87 texte primitif*
536. *73-87* Maint chesne vieil, toffu (*et* touffu) de large[s] bras
537. *73-87* Par les forests s'ecarte ceste bande

---

1. Autre nom de l'Épire, donné à ce pays par Helenus, en souvenir du Troyen Chaon. Cf. Virgile, *En.* III, 333 sqq.
2. *Duisans* est un mot de vieux français, qui signifie commodes ou convenables.

Le fait tomber tout plat à la renverse,
Avecq grand bruit. Le bois estant bronché[1]
Fut dextrement par le fer detranché,
Fer bien denté, bien aigu, qui par force
A grands esclats fit enlever l'escorce
Du corps du pin sur la terre estandu
En longs carreaux & limandes fendu[2].
  Pleine de bois la charrette atelée
Va haut & bas par mont & par valée,
Qui, gemissant enroué[3] soubs l'effort
Du pesant faix, le versoit sur le bord.
  Le manouvrier ayant matiere preste
Or'son compas, ore sa ligne apreste
Songneux de l'œuvre, & congnant à grans coups
Dedanz les aiz une suite de clous,
D'un art maistrier les vieux sapins transforme,
Et de vaisseaux leur fait prendre la forme
Au ventre creux, & d'artifice pront
D'un grand espron leur aguise le front.
  Les prochains monts qui les bords environnent
Soubs les marteaux des charpentiers resonnent

547. *73*[b] De sur le champ le bois
548. *73*[a] Fut artizan par le fer detranché | *73*[b]*-87* Fut par le fer artizan detranché
551. *73-87* Du tronc du pin
552. *73*[a] En longs carreaux & en poutres fendu | *73*[b] En aiz, careaux & limandes fendus | *78-87 texte de 73*[a]
555. *78* Et gemissant
562. *87* De larges[s] naufs leur fait prendre la forme
564. *73* D'esprons becus leur aguise le front | *78-87* D'un bec de fer leur aguise le front
565-66. *73* Un bruit ce (*73*[b] se) fait, sous les marteaux qui sonnent. Les bords voisins & les bois en resonnent

---

1. C.-à-d. : abattu. Cf. ci-dessus, vers 94.
2. Termes techniques empruntés à la langue des charpentiers. Cf. la dédicace des *Odes* en 1555 (t. VII, p. 6, var. du vers 16).
3. Participe employé adverbialement, d'où sa forme invariable.

D'un bruit doublé qui de loing & de pres
Fait retentir les parlantes forests
De Chaonie, où la syme qui tremble
Apele l'autre & caquettent ensemble [1].
  Ces artizans ayant le fer au poing, [22]
L'œil sur le bois, & en l'esprit le soing,
Tous à l'envy fourmilloient sur l'arene [2].
Icy l'un faict le fond d'une carene
L'autre la prou' [3], l'autre la poupe, & joinct
D'un art subtil l'aiz à l'aiz bien à point.
  L'autre tirant le chanvre à toute force
Pli dessus pli, entorse sus entorse,
Menant la main ores haut ores bas,
Fait le cordage, & l'autre pend au mas
A double ranc des aesles bien venteuses
Pour mieux voller sur les vagues douteuses,
Et pour passer sur l'echine de l'eau
Plustost que l'air n'est passé d'un oyseau.
  Incontinent qu'acomply fut l'ouvrage,
Devant la proue on beche le rivage
Come un fossé large & creux : pour pousser

567-70. *73 supprime ces quatre vers*
565-76. *78-87 suppriment ces douze vers, dont quatre déjà sacrifiés en 73*
577. *78-87* L'un allongeant le chanvre
580. *73^b* Tord le cordage
581. *73^b* Ames des naufs, des voiles bien venteuses
583. *73^b* Et pour courir
584. *73^a* n'est coupé | *73^b* n'est couru | *78-84 texte de* 73^a
581-84. *87* A double ranc des voiles demy rondes Boufes de vent pour voler sur les ondes, Voiles qui sont les ailes d'un vaisseau Qui court fortune & vague dessus l'eau
587. *73-87*... pour passer (*mais 73^b* large assez pour passer)

---

1. Allusion aux chênes de la forêt de Dodone, qui rendaient des oracles. V. ci-dessus, vers 144 et la note.
2. C.-à-d. : sur le sable du rivage.
3. Syncope de l'e final, comme dans *épé* pour épée (ci-après vers 683), également à la césure. V. ci-dessus, vers 247 et la note.

Les nefs qu'on veut en la mer avancer.
  Là meins rouleaus à la course glissante
Joincts l'un à l'autre au meillieu de la sente
Sont estendus, afin qu'en se suivant
Les grands vaisseaux glissassent en avant
De sur leur dos, qui craquetant se vire
En rond, frayé du faix de la navire[1].
  Les matelots à la peine indontez,
De çà de là rangez des deux costez,
En trepignant des pieds contre la place,
De mains, de bras, d'espaules & de face
Poussoient les nefs pour les faire rouler. [23]
Une sueur ne cesse de couler
Du front fumeux : une pantoise haleine[2]
Bat leurs poumons, tant ils avoient de peine
A toute force en hurtant d'esbranler
Si gros fardeaux paresseux à couler.
  Finalement les navires poissées[3]

588. *73* dedans la mer pousser | *78-84* dans le havre pousser | *87 texte de 73*
589. *73*^{b} à la suitte glissante
590. *87* Pres l'un de l'autre
592. *73*^{b} coulassent en avant | *78-87 texte primitif*
593. *73*^{b} Sur le rouleau | *78-84* Desur le bois | *87 texte primitif*
594. *73*^{a} foulé du faix | *73*^{b} D'un dos lissé du fray de la navire | *78-87* chargé du faix
597. *73* Entrepignant (*erreur typ.*, *éd. suiv. corr.*) | *78-87* En trepignant du pied
601. *73-87* Du front moiteux
604. *84-87* Ces gros fardeaux
605. *73* En fin, du bord | *78-87* Mais à la fin

---

1. C.-à-d. frotté fortement; terme emprunté à la vénerie (les cerfs *frayent* leurs cornes aux arbres).
2. Pour le terme *pantois*, emprunté également à la vénerie, v. les tomes I, p. 65 et II, p. 205.
3. C.-à-d. enduites de poix. Am. Jamyn dira de son côté : la navire poisseuse, — forme employée aussi par Ronsard (ci-après, livre II, vers 165).

Dedans la mer tomberent eslancées
A demy-sault, sault qui fut retenu
De l'ancre pris sur le rivage nu[1].
Il estoit nuit, & le lien du somme
Silloit par tout les paupieres de l'homme,
Charmant au lit (si doucement lié
Par le dormir) le travail oublié.
Tous animaux, ceux qui par l'air se jouënt,
Ceux qui la mer entre-coupent & nouënt,
Ceux que les monts & les bois enfermoient
Pris du sommeil à chef baissé dormoient :
L'un sus un arbre, & l'autre desoubs l'onde,
L'un soubs l'horreur d'une forest profonde,
L'autre és rochers un dur giste pressoit
Et de son nez le somme repoussoit[2] :
Mais Helenin qui discourant ne cesse
De repenser, pour le somme n'abaisse
L'œil au dormir, ains veillant & resvant,

606. *78* Dedans le port | *84 texte primitif* | *87* Droictes en l'eau
607-08. *78* D'un roide sault, lequel fut retenu Par l'ancre à mords sur le rivage nu (*on lit* amords (*sic*) dès 73) | *84-87* La mer son ventre (*87* son sein) en s'ouvrant leur presta, Puis l'ancre croche au bord les arresta
609. *78* & la froideur du somme | *84-87* & le charme du somme
611-12. 73^b Charmant au lit le travail oublié Par le dormir dans les membres lié | *78* Charmant au lit son travail oublié, Par le dormir si doucement lié | *84-87* Qui demy mort par le repos (*87* sommeil) lié Avoit du jour le travail oublié
613-14. *73-87* Tous animaux, ceux qui dans (73^b en) l'air se pendent, Ceux qui la mer à coups d'échine fendent
616. *87* Pris du repos
617-20. *78-87 suppriment ces quatre vers*
621-22. *87* qui soucieux ne cesse De repenser en son nepveu

---

1. Toute cette description du lancement des navires, depuis le vers 585, est imitée d'Apollonios, *Argon.* I, 371 sqq.
2. Cet alinéa est imité de Virgile, *En.* IV, 522 sqq., ainsi que le contraste qui suit : Mais Helenin..., qui rappelle le trouble de Didon : At non infelix animi Phœnissa...

Or' se couchant & ores se levant
Mille discours discourt en sa pensée[1].
Du Dieu courrier la parole annoncée
Le presse tant & presse, qu'en tous lieux [24]
Il a toujours Mercure dans les yeux,
Et dans l'esprit la belle destinée.
Qui pour Francus au ciel est ordonnée.
  Comme il pensoit cent pensemens divers,
Voicy saillir du profond des enfers
L'ombre d'Hector en la mesme maniere
Qu'il estoit lors que sa dextre guerriere
Se confiant en l'ayde de ses dieux,
Braguard, hautain, superbe, furieux,
Haut animant la Troyenne jeunesse
Darda le feu dans les vaisseaux de Grece,
Aiant brisé en mille & mille pars
D'un grand caillou la porte des rampars[2].
Tel ombre estant au grand Hector pareille
Pousse Helenin, & ainsi le conseille[3].

626-28. *73*[b] la parolle pressée Le haste tant que d'un soin curieux Il a toujours ce Dieu devant les yeux

627-29. *78-87* Le presse tant qu'à toute heure, en tous lieux Il a Mercure au devant de ses yeux, Et en l'esprit la belle destinée

631-76. *73-87 suppriment ces quarante-six vers et font le raccord par un distique : 73*[a] Et de son sang qui Troyen & Germain Devoit regir le monde sous sa main | *73*[b] Et pour son sang qui Troyen & Germain Doit abaisser le monde sous sa main | *78-87* De qui le sang & Troyen & Germain Doit enserrer le monde sous sa main (*84* dans sa main *87* dans la main)

---

1. Ici et au vers 631, tournure empruntée à la syntaxe grecque : le verbe et son complément direct ont le même radical.

2. Allusion à deux exploits d'Hector : rupture de la porte du camp grec (*Il.* XII, *in fine*) ; essai d'incendie des vaisseaux grecs (*Id.* XV, 591 sqq.).

3. Ronsard avait déjà fait apparaître et parler l'ombre d'Hector, dans l'*Ode de la Paix* (t. III, p. 16 et suiv.).

Frere trescher, qu'en vivant j'aimois mieux
Que mon enfant, que mon cueur, que mes yeux,
Dont la prudence a regi mon armée[1],
Or' qu'au tombeau ma vie est enfermée,
Et que j'ai peu mon mortel despouiller
Esprit certain[2], je te veux conseiller.
Obeis, frere, au grand Dieu qui commande
En ma faveur une chose si grande :
Les champs Gaulois aux Troyens sont promis,
Ainsi pour nous le destin l'a permis :
Au ciel ira de mon enfant la race[3].
Pource, aussi tost que la nouvelle face
Du jour poindra, courriere du Soleil, [25]
Fays assembler les peuples au conseil.
D'un œil accort par le peuple regarde
Les hommes nez d'un age plus gaillarde[4],
Et par sus tous choisis en tes vaisseaux
La fleur esleuë entre les jouvenceaux,
Pronts à la guerre, & qui pour nul orage
Chauts de l'honneur ne perdront le courage.
Toy bien-heureux demoures icy Roy
Ayant ma femme Andromache chez toy
Pour ton espouse à toy ferme liée,

1. Le mot *prudence* a ici le sens particulier de prévoyance, comme plus haut, vers 515, l'adjectif *prudent* signifie prévoyant, Helenus ayant le don de voir l'avenir. Hector fait allusion aux conseils que lui donnait son frère, comme le raconte Homère, *Il.* VI, 75 sqq.; VII, 44 sqq.

2. C.-à-d. : digne de confiance, véridique.

3. C.-à-d. : les descendants de mon fils se couvriront de gloire. Métaphore empruntée à Virgile, qui dit de ses héros qu'ils iront *ad sidera*, *ad astra*, *ad aethera* (*En.* I, 259 ; III, 158 et 462 ; VI, 130 ; VII, 272 ; IX, 641).

4. Autre exemple d'un nom ayant les deux genres dans le même vers, comme *ombre*, ci-dessus, vers 641, et *amour* ailleurs. C'est bien le cas de qualifier ces noms « hermaphrodites », comme l'a fait Ménage dans ses *Remarques sur la langue française*.

Du fils d'Achille à tort repudiée[1] :
Vive ta Troye, & ton mur ja parfaict,
Sur le patron d'Ilion contrefaict[2].
A Dieu mon sang : d'une longue volée
Je m'en retourne en l'obscure valée[3].
  A peine eut dit : soudain le frere alla
Pour l'accoller, mais l'ombre s'envola
Loing de ses bras, comme un songe frivolle
Qui au reveil loing des hommes s'envole
Dedans la nue, & la voulant alors
Prendre, il ne prist que du vent pour le corps[4].
  Incontinent que l'Aube ensaffrannée[5]
Eut du beau jour la clarté ramenée
Pront hors du lit ce bon Prince sortit.
Premierement sa chemise vestit
Puis son sayon, puis sa cape tracée
En fil d'argent sur l'espaule troussée,
Prist son espé'[6] qui fidelle pendoit [26]
A son chevet : un couteau descendoit

677-79. *73-87* Incontinent que l'Aube aux doits de roses Eut du grand ciel les barrieres descloses, Pront (*et* Prompt) hors du lit ce bon Prince sortit

680. *73ᵃ* Et sa chemise & son pourpoint vestit | *73ᵇ-87* Sa camizole & son pourpoint vestit

682. *73-78* De fils d'argent | *84-87* A fils d'argent | *73ᵇ-87* sur l'espaule a troussée

---

1. D'après Virgile, Andromaque, répudiée par Pyrrhus, dont elle était la captive, épousa son beau-frère Helenus, qui, après l'assassinat de Pyrrhus par Oreste, devint roi de l'Epire et bâtit sa capitale à l'image de Troie (*En.* III, 294 sqq.).
2. C.-à-d. : construit sur le modèle du mur d'Ilion. Le mot *contrefait* au XVIᵉ siècle signifie *imité*, sans aucune idée péjorative (v. Huguet, Dict. du XVIᵉ s.); déjà vu souvent, t. I, II, IV.
3. L'ombre d'Hector rentre aux Enfers.
4. Encore un souvenir de Virgile, *En.* II, 791 sqq. ; VI, 699 sqq.
5. Les Grecs disaient : au voile de safran, κροκόπεπλος (*Il.* VIII, 1).
6. Syncope de l'e final, comme ci-dessus, cf. vers 247 et 575, également à la coupe, sans élision possible.

Du long la gaine ivoirine[1], & le manche
Estoit orné de belle agathe blanche.
Le pommeau fut d'un argent cizelé.
688 Ainsi vestu hors la porte est allé,
Le dard au poing, commandant qu'on assemble
Grands & petits au conseil tous ensemble.
Lors les heraux clere-voix[2] ont sonné
692 De toutes pars le conseil ordonné :
Le peuple oisif pour nouvelles aprendre
Droit en la place à foule se va rendre :
Luy dans son trosne, honoré se rendit,
696 Chacun se teut, puis en ce point a dit[3] :
Peuple Troyen, Dardanienne race[4],

683-87. *73* Qu'un passement Meonien bordoit : Prist son espée (*73*[b] espé') qui fidelle pendoit A son chevet : fut (*73*[b] dont) la gaine d'ivoire, Et la poignée estoit d'agathe noire, Et le pommeau d'argent bien cizelé | *78-87 remplacent ces cinq vers par celui-ci* : Prist son espée au pommeau cizelé

688. *87* dans la place est allé

694. *73*[b] Droit à la place | *78 texte primitif*

693-94 *84-87* Le peuple né pour nouvelles apprendre Droit en la place à foule se vint rendre

695-96. *73*[b] Luy d'un pas grave au throsne se haussa, Chacun se teut, puis ainsi commença | *78* dans son trosne, eslevé, se rendit | *84-87* Luy de son sceptre au milieu s'appuya, Puis de tels mots sa langue deslia (*87* desplia)

697. *73*[b] *avec addition de quatre vers* : Peuple Troyen, race Dardanienne, Le destin veut que toute chose avienne, » Rien n'est si clair qui ne soit obscurcy, » Rien si obscur qui ne soit esclarcy, » Et par le temps à son tour n'ait sa place | *78-87 suppriment ces vers guillemetés et reprennent le texte primitif*

---

1. Pour : remplissait sa gaine d'ivoire du haut en bas. *Du long* est une locution adverbiale, déjà vue au t. XII, p. 129, vers 52. Nous disons encore dans le même sens : tout du long.

2. C.-à-d. : des hérauts à la voix claire ; épithète composée sur le modèle du grec λιγύφθογγοι (*Il.* II, 50 et 442), comme ailleurs, viste-pied, souple-jarret, front-cornu.

3. C.-à-d. : a parlé de cette façon. *En ce point* est une locution adverbiale, vue ailleurs pour annoncer le second terme d'une comparaison (t. IV, p. 74, vers 13 ; V, p. 156, vers 3 ; IX, p. 37, vers 141). On la retrouve ci-après, vers 794.

4. C.-à-d. : descendants de Dardanus, roi légendaire de Troie, qui donna son nom à la dynastie royale et aux Troyens eux-mêmes, les Dardanides.

Ce jouvenceau qui par la populace
Vit sans honneur, Astyanax nommé,
Est fils d'Hector que tant avez aymé,
Qui magnanime en si longues batailles
Dix ans entiers a gardé voz murailles,
Qui le rampart contre terre rua
Des Grecs tranblants, qui Patrocle tua,
Et retourna pompeux dedans la ville
Environné du corselet d'Achille [1].
  Or' ce grand Roy qui seul commande aux Dieux,
Qui honora Hector & noz ayeux,
La nuit que Troye estoit un grand carnage,
Sauva l'enfant par une feinte image :
Sans majesté, privé je l'ay tenu, [27]
De peur qu'il fust des Gregeois reconnu.
Je l'ay transmis par une longue voye
Tantost vers Thebe' & tantost devers Troye
Voir le tombeau de son pere, & aussi
Les noirs enfans de Memnon, qui d'icy
Sont eslongnez, noble race Hectorée,
Et de l'Aurore habitent la contrée [2].
En meint païs je l'ay faict voyager,

706. *73-87* Le dos vestu du corselet d'Achille
707-10. *87 supprime ces quatre vers*
711-13. *73*b Sans magesté, sans ornement de Rois Je l'ay nourry pour crainte des Gregeois : Je l'ay condui (*sic*) | *78-87 texte primitif*

1. Allusion à deux épisodes de l'*Iliade* : Hector enfonce la porte du camp grec (XII, fin) ; Hector s'empare des armes d'Achille que Patrocle avait revêtues (XVII, 125 sqq). Cf. Virgile, *En.* II, 275 sq.

2. Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, était roi des Éthiopiens, que Ronsard appelle « ses enfans noirs » (cf. Virgile, *En.* I, 489). Il était de la « race Hectorée », en ce sens que Priam, au secours duquel il vint, était son oncle paternel, et par suite Memnon avait pour cousins germains Hector et Helenus (cf. Pindare, *Nem.* III, 63 ; Ovide, *Met.* XIII, 600 ; Quintus de Smyrne, *Posthomerica*, II).

Il a connu meint peuple & meint danger,
Connu les mœurs des hommes pour se faire
Guerrier pratique en toute grande affaire [1].
  Depuis un an ce Prince est de retour
Acazané [2], qui mange en vain le jour,
Lent, nonchalant, sans imiter la trace
De sa tresnoble & vertueuse race,
Bien qu'il soit braue, heureusement bien né,
Et pour hauts faits hautement destiné :
Toujours pour luy ce grand Prince me tanse,
Prince de l'air qui les foudres eslance,
Dequoy si tard je le retiens icy
Sans de son bien avoir autre soucy.
Encore hier (sa puissance j'atteste)
Que par le ciel en clarté manifeste,
Je vy Mercure arriver contre moy
Qui m'effroya du vouloir de ce Roy [3].
  Si tu n'as soing, dit-il, de ta lignée,
Si la vertu de l'heur accompagnée
N'esmeut ton cueur à voyager plus loing, [28]
Au moins conçois en l'esprit quelque soing
De ton nepveu, & n'estoufes perduë

724. *78-87* Sans action mangeant en vain le jour
725. *73*[b] Lent, paresseux | *78-87* Un fait-neant dévoyé de la trace.
727. *78-87* & sous bon astre né
735-36. *73*[a] Je vy Mercure arriver devers moy, Qui me tança de la part du grand Roy | *73*[b] Davant mes yeux Mercure s'eslança, Qui de la part de Jupin me tança | *78-87 texte de* 73[a] *avec légère variante : 78* de ce Roy *84-87* de son Roy
739. *87* Ton cœur ne pousse à voyager plus loin

---

1. Comme Ulysse (Homère, *Od.*, début ; Horace, *Ep. ad. Pis.*, 141 sq.).
2. C.-à-d. : retenu casanier. Cf. ci-dessus, vers 370.
3. C'est à peu près le langage que tient Énée à Didon pour la convaincre de la nécessité de son départ et s'en excuser (*En.* IV, 354 sqq.).

Sa jeune gloire à qui la Gaule est deuë,
De qui doit naistre un million de Rois
Qui l'univers tiendront desoubs leurs loix.
Ce foudroyant seigneur de la tempeste
Qui branle tout d'un seul clin de la teste [1],
M'a fait du ciel icy bas devaller,
Pour t'avertir de le laisser aller
Où son destin l'apelle & le convoye
Bastir ailleurs une nouvelle Troye
Dont le renom ira jusques aux Cieux :
Tel est le vueil du grand maistre des Dieux [2].
Pource, Troyens de race magnanime,
Si la vertu hautaine vous anime,
Suivez ce Duc [3] du destin attiré.
Voicy le jour tant de fois desiré,
Jour qui rompra le servage si rude
Qui vostre col serre de servitude :
Courage amis, c'est maintenant qu'il faut
(Vous dont le sang est genereux & chaut)
Accompagner cette belle entreprinse

744. *78-84* Grands Empereurs & Monarques François

740-44. *87* Au moins n'estoufe à son premier besoin De ton neveu la bouillante jeunesse : Fay-le eschapper des liens de la Grece. » Le jeune sang desireux de hazart Trouve tousjours son mieux en quelque part

745-52. *78-87 suppriment ces huit vers*

754. 73^{b} Si la vertu cueur-masle | *78-87* Si la vertu natale

757 *78-84* Où vous romprez le servage si rude

758. 73^{b} Qui vostre col attache en servitude | *78-84 texte primitif*

755-61. *87 supprime ces vers et fait le raccord ainsi* : Suivez ce Prince & le veuillez choisir, Tout vostre sang soit bouillant d'un desir D'accompagner sa vaillante entreprise

1. Souvenir de Virgile (*En.* IX, 106 ; X, 115), qui lui-même imitait Homère (*Il.* I, 528 sqq.).

2. Alinéa transposé d'un passage de Virgile (*En.* IV, 265 à 276), où Mercure tance de la même façon Énée, attardé chez Didon.

3. C.-à-d. : ce chef (latin *ducem*) ; déjà vu au t. IV, p. 72, vers 4.

Que le destin dextrement favorise [1].
Il vaut trop mieux en liberté mourir,
Et par le sang la franchise acquerir,
Que de languir en honte si vilaine :
» Un beau mourir orne la vie humaine [2].
Il dist ainsi : puis se levant de là [29]
Pressé du peuple en son Palais alla.
Mars, qui aymoit Hector durant sa vie,
De secourir Francion eut envie,
En sa faveur fit son coche ateler :
Puis fouëtant ses chevaux parmy l'air
Qui à bouillons souffloient de leurs narines
Flames de feu ardantes & divines,
Vint s'abaisser soubs le pié d'un rocher
Pres du rivage, où faisant destacher
Ses beaux coursiers le long d'une verdure,
Trefle & sainct-foing leur donna pour pasture.
Puis comme un trait roidement s'eslanca
Dedans Buthrote, où sa forme laissa,
Et prist les yeux, le front & le visage,
La voix, le geste & la taille d'Arage [3],

763-64. *84-87* C'est plus d'honneur en liberté mourir, Et par son sang la franchise acquerir
778. *73-87* *graphie* sain-foin
780. *87* Parmy la troupe où sa forme il laissa
781. *78-87* Et prist le corps, l'alleure & le visage
782. *73* la taille d'Aumage | *78* D'un vieil Troyen aux affaires tres-sage | *84* D'un vieil Troyen qu'on estimoit tressage | *87* Du vieil Guisin qu'on estimoit tressage

---

1. *Dextrement* signifie : par un présage qui s'est manifesté du côté droit ; déjà vu ci-dessus, vers 515, variante.
2. Cf. Virgile : pulchrumque mori succurrit in armis (*En.* II, 317) et Horace : Dulce et decorum est pro patria mori (*Carm.* III, 2, 13).
3. Nom de fantaisie pour la rime. Mais l'idée vient de Virgile, qui travestit ainsi Apollon en un vieux serviteur d'Anchise, Butès, pour réprimer l'ardeur martiale d'Ascagne (*En.* IX, 644 sqq.).

Jà chargé d'ans, vieil compagnon d'Hector.
Celuy portoit la grande targe d'or
De cet hêros, quand pour garder sa terre
Sa main estoit plus crainte qu'un tonnerre.
Or cet Arage avoit toujours esté
Par les Troyens en grande auctorité.
  En ce vieillard le Dieu guerrier se change,
Autour du front des cheveux blancs arange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au baston comme les vieillards font,
Et d'une voix toute caduque & rance [1]
Francus aborde, & en ce point [2] le tance :
Vraye Troyenne, & non Troyen [3], as-tu [30]
Desja d'Hector oublié la vertu,
Qui t'engendra pour estre l'exemplaire,
Comme il estoit, du labeur militaire,
Futur honneur des peuples & des Rois ?
As-tu couard oublié ton harnois,
Pour (aleché d'ocieuses plaisances)
User ta vie en festins & en danses,
Faire l'amour, & tout le jour en vain
Pleines tourner les coupes en la main ?
  Honte & vergongne où estes vous alées !
Ne vois-tu pas que les ondes salées
Pour t'en-mener se couvrent de vaisseaux ?

783. *78-84* Lequel suivoit en sa jeunesse Hector | *87* Lequel suivoit aux batailles Hector
787. *73* Or cet Aumage | *78-84* Or ce vieillard | *87* Ce Capitaine
788. *87* Pour sa valeur en grande authorité
789. *78-87* En ce (*84-87* son) semblant ce Dieu guerrier se change

1. C.-à-d. : vieillie et cassée.
2. C.-à-d. : de cette façon. V. ci-dessus, vers 696, note.
3. Mouvement imité de Virgile, qui fait ainsi insulter les Troyens par Numanus, beau-frère de Turnus : O vere Phrygiae, neque enim Phryges (*En.* IX, 617), à l'exemple d'Homère, *Il.* VII, 96.

Dresse l'oreille, entens les jouvenceaux
Qui foule à foule au rivage se rendent
Et tous armez, capitaine t'atendent.
Toy, sang trop froid pour un jeune guerrier
Acazané[1], demeures le dernier
Serf de ta mere, & te fraudes toymesmes
Du haut espoir de tant de diadêmes,
Et du destin qui t'apele aux honneurs,
Pour commander aux plus braves Seigneurs.
» Rien n'est si laid que la froide jeunesse
» D'un fils de Roy qui se rouille en paresse.
Tel n'estoit pas Hector le pere tien,
Qui des Troyens fut jadis le soutien :
Armes, chevaux, & toute guerre active
Furent ses jeux, & non la vie oysive,
Qui, te charmant d'un somme t'a lié [31]
Ayant ta ville & ton pere oublié,
Que la vertu compagne de la gloire
A mis au ciel, en terre la memoire.
Montre à ce peuple au cueur morne & peureux
Que tu es fils d'un pere genereux[2],
L'homme ne peut seignaller sa noblesse

809. *78-87* Qui bande à bande
812. *78-87* Tout engourdy demeures le dernier
816. *73* Pour commander monarque des Seigneurs | *78-84* Pour commander aux plus braves Seigneurs
815-18. *87 supprime ces quatre vers*
825-26. *73*[a] de sa gloire | *73*[b] de la gloire | *78-87* Que la vertu, la vaillance & la gloire Ont illustré d'eternelle memoire
830. *73-84 graphie* proüesse | *73*[b] *ajoute ces quatre vers* : Ainsi qu'estoit Hector & Sarpedon Qui la mort mesme estimoient à guerdon Pour mettre à chef une belle entreprise : » Jamais beau fait n'acheva couardise | *78-87 les suppriment*
827-30. *87 supprime ces quatre vers*

---

1. C.-à-d. : retenu casanier ; cf. ci-dessus, vers 370 et 724.
2. C.-à-d. : de bonne race, donc vaillant.

S'il n'a le sang eschaufé de proësse.
  Disant ainsi ce grand Dieu belliqueur
De Francion enflama tout le cueur,
Luy dechira le bandeau d'ignorance
Et le remplit d'audace & de puissance.
Il lui souffla un honneur dans les yeux,
Le fit ardant, aux armes furieux,
Et tellement sa proësse ralume
Qu'il aparut plus grand que de coustume.
Si que, marchant au milieu des plus forts
Haut relevé, de la teste & du corps
Les surpassoit, comme ce Dieu surpasse
Sur le bord d'Hebre[1] ou sur les monts de Thrace
Tous les soldas, quand d'ardeur animé
Parmy la presse aparoist tout armé,
Couvert de poudre, & se plante à l'encontre
D'un meschant Roy, que sa lance rencontre
Pour le punir d'avoir contre equité
Vendu son peuple, ou trahy sa Cité.
  Tel fut Francus : apres ce Dieu se mesle
Par les Troyens amassez pesle mesle,
Qui se pressoient à foulle aux carrefours : [32]
Luy renfrongné, de mots piquans & cours,

829-30. *73-84 guillemettent ce distique*
833. *84-87* Luy arracha
834. *78-87* d'audace et d'asseurance
835-36. *78* Il luy souffla un horreur sur les yeux, Le fit colere, ardent et furieux | *84-87* Puis il luy souffle un horreur sur le front, Plus que davant aux armes le fist pront
837. *73 graphie* proüesse | *78-87* sa jeunesse r'allume
846. *78* D'un Prince armé | *84-87 texte primitif*
848. *78-87* Vendu les loix, & trahi sa cité
852. *On lit* piquant (*corrigé aux Errata*) | *73*[a] Puis les tançant de mots poignans & cours | *73*[b] Puis les voyant orfelins de secours | *78* Puis les tançant de mots picquans & cours

1. Fleuve de Thrace, aujourd'hui la Maritza.

En les poignant eschaufoit leur courage :
Quoy ? Voulez vous en vergongneux servage
Vivre tousjours, & sans langue & sans cueurs
Toujours souffrir l'orgueil de ces veinqueurs ?
Rompez, froissez d'une allegresse preste
Le joug cruel qui vous presse la teste,
Sans plus servir de passetemps icy
A ces Seigneurs qui vous bravent ainsi.
Resentez vous par une belle audace
Du premier sang de vostre noble race :
Enflez vous d'ire, & vous souvienne encor'
Des mains, du cueur, du courage d'Hector,
Qui fut jadis la crainte des plus braves
De ces Gregeois qui vous tiennent esclaves :
Un seul de vous en vaille un million,
Et par la mer emportez Ilion.
Encore Dieu qui regarde voz peines,
Dieu qui a soing des affaires humaines,
Comme les Grecs ne vous est outrageux :
» La Fortune ayde aux hommes courageux [1] !
Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Une fureur [2], une ardeur, une flame

853. *73-78* A la vertu r'eschaufoit leur courage
851-53. *84-87* Et les tançant dans le cœur leur poussoit Un aiguillon mordant qui (*87* qui mordant) les pressoit, A la vertu r'eschaufoit (*87* reschaufant) leur courage
856. *87* de vos veinqueurs
858. *73*[b] Le joug captif | *78-87* *texte primitif*
864. *78-84* Des faicts guerriers du magnanime Hector
861-68. *87* *supprime ces huit vers*
874. *87* Une fureur, un bouillon, une flame

1. Cf. Virgile : Audentes Fortuna juvat (*En.* X, 284). Très vieux proverbe, d'après Cicéron, *Tuscul.*, II, 4, 11.
2. C.-à-d. : un enthousiasme. Pour ce sens, cf. t. III, p. 143 ; XI, p. 159, note 4.

De liberté, de vaincre & de s'armer,
Et d'emporter Ilion par la mer.
A tant un peuple en armes effroyables
(Comme toisons de neges inombrables
Qu'on voit du ciel espaisses trebucher [33]
Quand l'air venteux noz terres veult cacher)
Va fremissant au bord de la marine.
Desoubs le pas du peuple qui chemine
Vole une poudre, & soubs le pié qui fuit
Pour s'embarquer, la terre fait un bruit :
Fils, ne maisons ces hommes ne retardent :
Tristes de loing les femmes les regardent !
Ils s'assembloient d'un pied ferme rangez,
De dards, d'escus & de piques chargez,
Sonnant bruyant[1] pres des rives chenues,
Ainsi qu'on voit les bien-volantes grues
Faire un grand cri, quand passer il leur faut
La mer pour vivre en un païs plus chaut[2].
Autant qu'on voit dans les creux marescages

880. *73b-78* vient cacher.
877-80. *84* Tandis maint peuple en armes effroyables (Aussi espais que neiges innombrables Que l'air glueux à bas fait trebucher, Venant nos champs de farine cacher) | *87* Tandis maint peuple en armes effroyables (Aussi espais que neiges innombrables Que l'air venteux par l'air fait cheminer, Quand l'hyver vient nos champs enfariner)
882-83. *73b* Plein de poussiere un tourbillon chemine Haut par la plaine | *78-84 texte primitif* | *87* Dessous le pied du soldat qui chemine Vole une poudre, & dessous luy qui fuit
886. *73a* leurs femmes
885-86. *73b* Filz ne fouyers ces guerriers ne retardent, Tristes au bord leurs femmes les regardent ! | *78-84 texte primitif* | *87* Tant à grands pas les plaines ils arpentent : Trop tard les Grecs du congé se repentent !
889. *73-87* Faisant un bruit (*87* un cri) sur les rives chenues
891. *78-84* Crier aigu | *87* Craquer aigu

1. Participe pris adverbialement, comme ci-dessus, vers 555.
2. Comparaison due à Virgile (*En.* X, 264 sqq.), qui la devait lui-même à Homère, *Il.* III, début.

Du bas Poitou, oyseaux de tous plumages,
Maretz bourbeux, limoneux, & tramblants,
Oyseaux gris, vers, jaunes, rouges, & blancs,
Qui s'esgayant en leurs æsles se jouënt :
Les uns sur l'eau, les autres au fond nouënt,
Autres font bruit à l'entour de leur ny
D'un nombre espaix, incroiable, infiny,
Les uns le ciel ombragent comme nues,
Autres plus bas sur les rives connues [1]
Soubs les rouseaux, ou souz l'ombre des joncs,
Oyes, canars, & cygnes au[x] cols longs
Estandent l'æsle, & s'esplument, & crient,
Qui haut qui bas : les rivages en bruient !
Autant venoient, d'un magnanime effort [34]
Coupans les champs, d'hommes dessus le bord.
La rive tramble, & les flancs qui emmurent
Les flots salez desous le piéd murmurent

895-98. *73 supprime ces quatre vers*
899-902. *73* D'un nombre espaix, incroyable, infini, Les uns font bruit à l'entour de leur ny Et d'aile espaisse entre-fendent les nuës : Autres plus bas sur les rives bossues (*73*^{b} connues)
893-902. *78-87* Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages Au mois d'Avril hostes des marescages Leur assembler (*84-87* S'amonceler) pour pondre & pour couver : L'un à fleur d'eau (*87* tremoussant) ses plumes vient (*87* veut) laver, L'autre dessous (*84-87* sous l'eau) tient ses ailes plongées, Et l'autre pesche (*87* L'autre l'avale) à friandes gorgées, Et l'autre tourne à l'entour de son ny, Peuple emplumé, innombrable, infiny (*87* qui vole en troupes infiny), Qui en volant (*87* Et criaillant) sur les rives cogneues Se presse ensemble aussi espais que nues
903-06. *78-87 suppriment ces quatre vers*
907-08. *78-87* Autant venoient le corselet au corps D'hommes à foule au premier front des bords
909. *84-87* La terre tremble

1. Connues de ces oiseaux. Sur la var. de ce vers, on lit dans les éditions posthumes de cette note : « Criailler est un verbe fréquentatif de crier, c'est-à-d. crier souvent. Mot fort usité en Vendômois, Anjou et le Maine. »

De tant de gens au rivage arrestez,
Tous herissez de morions crestez[1].
Comme un pasteur du bout de sa houlette,
Souz la clarté de Vesper la brunette,
Au premier soir[2], separe ses chevreaux
Des boucz cornuz, des beliers les aigneaux.
Ainsi Francus d'une pronte alegresse
Des moins gaillards separoit la jeunesse
Au sang hardy, serrant d'une autre part
Vieilles, vieillards, & enfans à l'escart,
Qui froids n'avoient ny teste ny poitrine
Pour suporter la guerre & la marine,
Peuple sans nerfs & sans ardeur, que Mars
N'enrosle plus au rang de ses soldars.
Francus, vestu d'armes toutes dorées,
Des mains d'un maistre artizan labourées[3],
Comme l'esclair d'un tonnerre luisoit
Et si grand peuple en ordre conduisoit,

915. *78-87* les chevreaux
916. *On lit* aignaux (*corrigé aux Errata*)
918-19. *73-87* Trioit à part la gaillarde jeunesse Au sang hardy, & laissoit d'autre part
922. *73* ni guerre ni marine | *78-87 texte primitif*
924. *On lit* au rend (*éd. suiv. corrigent*) *73-84* au rang des bons soldars | *87 texte primitif corrigé*
927. *78-87* Comme le feu

---

1. Cette longue comparaison a sa source dans Homère, dénombrant les peuples divers dont se composait l'armée des Grecs devant Troie (*Iliade*, II, 459 sqq.). On passe seulement des marais du Caystre (Asie Mineure) à ceux du bas Poitou. Virgile s'en était déjà servi à propos des peuples italiotes venus sous le commandement de Messape grossir l'armée de Turnus (*En.* VII, 699 sqq.).
2. C.-à-d. : la tombée de la nuit, à la brune. Tournure toute latine, dont Virgile présente des analogues : primo Eoo (*En.* III, 588) et prima Aurora (*Id.* IV, 585 sq.), pour dire : au point du jour ; extremo anno (*Georg.* III, 304), pour dire : à la fin de l'année. — Quant à la comparaison, elle vient d'Homère, *Il.* II, 474 sqq.
3. C.-à-d. : travaillées, ouvragées.

Montrant guerrier sa taille bien formée,
Ainsi que Mars au meilleu d'une armée.
  Les morions, les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes pars
Et l'emery des lames acerées [1],
Frapez menu des flames ætherées
Et du rebat du soleil radieux [2],
Une lumiere envoyoient jusqu'aux Cieux, [35]
Qui çà qui là comme à poinctes menues
En tramblotant s'esclatoit dans les nuës.
Meint estandart ply sur ply se mouvant
De tous costez se boufoit par le vent,
Qui d'un grand ombre ombragoit la campagne,
Et la trompette au haut de la montagne
Enflant l'airin par enrouez accords
Faisoit bondir les cueurs dedans les corps.
  Adonq Francus qui seul prince commande,
Pront & gaillard au millieu de la bande,
Voulant sa main d'une lance charger,
D'Astyanax en Francus fit changer
Son premier nom, en signe de vaillance
Et des soldats fut nommé Porte-lance,

930. *73-87* Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée
936. *73-78* Une lumiere | *84-88* une lumiere envoyoient dans les cieux
937. 78 De qui l'esclair comme à poinctes menuës | *84* De qui l'esclair d'étincelles menües | *87* De qui l'esclair à flammeches menües
939-44. *73-87* *remplacent ces six vers par ce distique* : Ainsi que luit sous l'ardante clarté Meinte bluette au plus chaut de l'esté (*84-87* au plus clair de l'Esté)
945. *73-87* qui seul maistre commande
946. *73* Pour un miracle au milieu de sa bande | *78-87* En se bravant au milieu de sa (*87* la) bande

1. C.-à-d. : l'éclat des lames d'acier. En ce sens le mot *emery* est de la langue des armuriers ; déjà vu au t. V, p. 209, vers 105.
2. Le mot *rebat* est synonyme de répercussion, ici de reflet.

Pheré-enchos, nom, des peuples vaincus
Mal prononcé, & dit depuis Francus [1].
Comme il estoit sur le front de la rive
Tout eclatant d'une lumiere vive,
Comme Orion de flammes esclarcy [2],
Voicy venir Andromache, & aussy
L'oncle Helenin, qui augure & profette
Estoit des Dieux veritable interprete.
Cette Andromache à qui l'estomac fend
D'aize et d'ennuy, accoloit son enfant
A plis serrez, comme fait le l'hierre
Qui bras sur bras les murailles enserre.
Mon fils, disoit, que tout seul j'ay conceu,
Autres que toy concevoir je n'ay sceu
Du grand Hector, Ilithie odieuse [36]
De meint enfant m'a esté envieuse [3].
Pource le soing que mere je devois

952. *78-87 ajoutent ces quatre vers* : Lance qui fut à nos François commune Depuis le temps que la bonne fortune Fit aborder en Gaule ce Troyen Pour y fonder le mur Parisien
953. *78-87* sur le bord de la rive
955. *73-87* Ainsi qu'un astre au rayon esclarci (*et* esclairci)
960. *73-87* D'aize & de crainte
961. *73[b] 84-87 graphie* le lierre
962. *87* Qui de ses mains les murailles enserre
964. *73 87* Autre que toy
965. *73-78* car Lucine odieuse | *84-87 texte primitif*

1. Etymologie fantaisiste, comme bien d'autres dans les œuvres de Ronsard (cf. t. IX, p. 53, texte et note 1).
2. Orion, chasseur légendaire, tué par Artémis (Diane), qu'il avait voulu violer, puis placé au ciel par Zeus au nombre des plus brillantes constellations. Cf. Hygin, *Fab.* 195.
3. Ilithye est la déesse qui, chez les Grecs, présidait aux grossesses et aux accouchements. Quant à l'idée, elle vient d'Apollonios, qui fait dire à Alcimédé, mère de Jason, au moment des adieux : « Je me consumerai à te regretter..., toi seul à cause de qui j'ai délié ma ceinture pour la première et la dernière fois, car la déesse Ilithye m'a complètement refusé de nombreux enfants » (*Argon.* I, 286 sqq.).

Mettre en plusieurs, seul en toy je l'avois :
Je te pendoy petit à ma memelle,
Je t'ourdissoy quelque robbe nouvelle,
Seul tu estois mon plaisir & ma peur,
Enfant, mary, seul mon frere, & ma seur,
Seul pere & mere, & voyant la semence
De tous les miens germer en ton enfance,
Me consolois de t'avoir enfanté
Me restant seul de toute parenté :
Du grand Achil' les armes & l'audace
Desoubs la terre ont envoyé ma race[1].
Pour toy le jour seulement me plaisoit :
Si quelque ennuy lamenter me faisoit,
Te regardant j'alegeois ma tristesse,
Comme soutien de ma foible vieillesse :
Las! je pensoy qu'au jour de mon trespas,
Quand l'esprit vole, & le corps va là bas,
Que tu ferois mes obseques funebres[2],

968. *73-87* en toy seul je l'avois
969. *73-87 graphie* mammelle
970. *73*^{b} meinte robe | *78-87 texte primitif*
974. *On lit* les mieux (*erreur typ.; éd. suiv. corrigent*)
977-78. *73* Car des Gregeois la furieuse guerre Toute ma race ont (*sic*) mise sous la terre | *78-84* Du Grec veinqueur la furieuse guerre Toute ma race a mise sous la terre | *87* Du Grec veinqueur la furieuse armée A par le fer ma race consommée
979. *73-87* Pour toy la vie & le jour me plaisoit
981. *73-87* En te voyant j'alegeoy ma tristesse
984. *73*^{b} chet là bas | *78-87 texte primitif*

1. Imité par transposition des adieux d'Andromaque à Hector dans Homère, où, après avoir rappelé qu'Achille a tué son père, et ses frères et qu'elle a perdu sa mère, elle ajoute : « Hector, tu es donc pour moi un père, une mère vénérable et un frère; en outre, tu es mon époux florissant (*Il.* VI, 414 à 430).

2. Redoublement du *que* conjonctif, après une proposition subordonnée intercalaire; déjà vu souvent. Quant à l'idée, R. l'a prise à Apollonios, qui, au moment du départ de Jason, fait dire à Alcimédé : « Que ne suis-je morte auparavant, car c'est toi qui m'aurais ensevelie de tes chères mains, ô mon enfant » (*Argon.* I, 280 sqq).

Clouant mes yeux enfermez de tenebres,
Me laverois le corps froid de tiede eau,
Et de gazons me ferois un tombeau
Comme bannie au bord de ce rivage
Car aux bannis il n'en faut d'auantage,
Serrant ensemble en un mesme repos
De mon mary les cendres & les os,
Haut invoquant noz noms, & ce qui reste [37]
De nous apres l'heure extresme & funeste.
Las! je voy bien, mon fils, que tu t'en-vois
Bien loing de moy, & que ma triste voix
Comme ta voile au vent sera portée,
Demeurant seule icy desconfortée :
Mais pour mon corps qui n'atend que sa fin
Ne laisse, fils, à suivre ton destin.
O Jupiter, si la pitié demeure
Là haut au ciel [1], ne permets que je meure
Ains qu'il se face en armes un grand Roy
Et que le bruit en vole jusqu'à moy!
Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre
Puisse ruer ses ennemis par terre
Mordants la poudre à chef bas renversez,
D'une grand playe en l'estomac persez.
Que des citez la puissante muraille
Trebusche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheval, soit à pié guerroyant,
Et que quelcun s'escrie en le voyant

989. *78-87* Pour m'enterrer au bord de ce rivage
999. *73* Mais pour mon corps ja proche de sa fin
993-1000. *78-87 suppriment ces huit vers*
1007. *87*... en leur sang renversez

1. Cf. Virgile, *En.* II, 536 ; déjà vu, t. I, p. 243 et IV, p. 109.

Favorisé de fortune prospere :
Le fils vaut mieux aux armes que le pere [1].
Disant ainsi, pour present lui donna
Un riche habit que sa main façonna,
Où fut portraite au vif la grande Troye
En filetz d'or joincts aux filets de soye,
Avec ses murs, ses rampars & ses forts :
Xanthe trainoit à l'environ des bords
Pour passement sa riviere azurée : [38]
Là s'eslevoit la montagne sacrée,
Ide neigeuse, où d'argent sautelloit
Meint vif ruisseau qui en la mer couloit [2].
Au pié du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen, qui chassoit d'avanture
Un cerf au bois, où Jupiter le vit,
Qui par son aigle en proye le ravit [3].
Ce jeune enfant emporté par les nuës
Tendoit en vain vers Troye les mains nuës :

1015-16. *87* Disant ainsin, un habit luy donna Que sa main propre ouvriere façonna
1018. *84-87*... joints à filets de soye
1020-21. *73* Là Xanthe alloit passementant les bords De cest habit des plis de sa riviere | *78-87* Là Xanthe erroit passementant les bords Des plis tortus de sa lente riviere
1022-23. *73-87* Là s'eslevoit la cyme (*73* cuve *par erreur*) forestiere D'Ide pineuse, où sourçant sauteloit
1029. *73-84* dans les nues | *87 texte primitif*

---

1. Imité par transposition d'Homère, *Il.* VI, 476 sqq., où Hector, berçant Astyanax dans ses bras, tient ce langage : « Zeus et les autres dieux, faites que mon fils s'illustre comme moi parmi les Troyens, qu'il soit aussi plein de force et règne puissamment dans Ilion ! Qu'on dise un jour, le voyant revenir du combat : il est bien plus vaillant que son père. »

2. L'Ida, montagne de Phrygie (v. ci-dessus, vers 346 et 435, et t. V, p. 166, texte et note 4).

3. Ganymède, enlevé par l'aigle de Zeus, qui l'aimait et en fit l'échanson des dieux de l'Olympe, à la place d'Hébé.

En l'air ravy ses chiens qui le voyoient
L'ombre de l'aigle & les vents aboyoient [1] !
  Hector avoit cette robe portée
Le jour qu'Helene en triomphe abordée
Entra dans Troye, & depuis ne l'avoit
Mise : sans plus, de parade servoit
Au cabinet, où les plus cheres choses
De ce grand Prince estoient toutes encloses.
  La luy donnant, prenez, dit-el, mon filz,
Ce beau present que de mes mains je fiz,
Pour gage seur d'amitié maternelle,
Ayant de moy souvenance eternelle.
  Ainsi pleurant, Francus elle acola,
Puis espasmée au logis s'en alla,
Où de son corps l'ame estant destachée
Dessus un lit ses servans l'ont couchée,
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels arrache le soucy.
  En cependant Helenin prend la corne [39]
D'un grand toreau au col pesant & morne,
Au large front, & de fleurs couroné,

1031. *73* Cherchant secours : ses chiens qui le voyoient | *78-87* Ses chiens en l'air qui pendu le voyoient

1043. *73*[a] Pleurant ainsi | *73*[b] Pleine de pleurs | *78-87 texte primitif*

1044-46. *73*[a] Puis se pasmant au logis s'en alla, Où ses servans en son lit l'ont couchée Ayant du sein l'ame toute arrachée | *73*[b] Puis se pasmant au logis s'en alla (L'ame du corps à demi detachée), Où ses servans en son lit l'ont couchée | *78-87* Le corps tout seul au logis s'en alla, L'ame demeure en son fils attachée : Puis sur un lict ses servans l'ont couchée

1048. *78-87* enchante le soucy

1051. *73-87* Au large front, & sans aucun effort

1. Tableautin emprunté à Virgile, *En.* V, 250 sqq., et déjà transporté par Ronsard dans une ode de 1550 (cf. mon tome I, p. 231). Quant à la description générale du vêtement offert par Andromaque à son fils, elle s'inspire de celle que R. lisait dans Apollonios, *Argon.* I, 721 sqq.

L'a d'une main au rivage amené
Puis un grand coup de maillet luy desserre
Dessus le front : le toreau tombe à terre
Sur les genoux à chef bas estandu [1] !
Il l'egorgea : le sang s'est respandu
A longs filetz au fond d'une grand'tasse ;
Dedans le sang qu'à bouillons il amasse
Mesla du vin, par trois fois l'escoula
Dessus la mer, puis Neptune apela [2].
  Pere Neptun', Saturnien lignage [3],
A qui la mer est venuë en partage,
Pere vieillard, escumeux, & chenu,
Grand nourrissier de ce monde tenu
Entre tes bras, de qui la vive course
Coule toujours d'une eternelle source,
Que le Soleil n'a peu jamais tarir,
Pour te laisser toutes choses nourrir :
Enten ma voix : donne que la navire

1052. *73*[a] De son bon gré le meine sur le bort | *73*[b] De gré l'ameine au premier front du bort | *78-87* De son bon gré l'amenoit (*87* l'ameine) sur le bort
1053. *73*[a] Puis d'un grand coup (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corr.*)
1054. *78-87* Entre les yeux
1055. *87* Sur les genoux sur le front estendu
1057. *78-87* dans le creux d'une tasse
1058. *73*[b] Avec le sang | *78-84* Parmy le sang | *87* Parmy le sang que fumeux il amasse
1060. *73*[b] & Neptune apella | *78-87 texte primitif avec* appella
1062. 73-*87* A qui par sort la mer vint en partage
1063-66. *73-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Détail encore emprunté à Apollonios, qui fait assommer un taureau pour le sacrifice de la même façon par Hercule, *Argon.* I, 427 sq. Cf. Virgile, *En.* V, 477 sqq.

2. Pour cette libation au dieu de la Mer, v. encore Virgile, *En.* V, 774 sqq. Dans Apollonios, c'est à Apollon que Jason fait une libation analogue, *Argon.* I, 435.

3. C.-à-d. : fils de Cronos (en latin Saturnus).

De ce Troyen sillonne ton empire
Sans nul danger, & cesse le courroux
Que dés long temps tu gardes contre nous.
Des meilleurs Dieux la benine nature
Tend à sauver l'humaine creature :
Aux pleurs humains ne donner point de lieu
Sans pardonner, ce n'est pas estre Dieu.
Neptune ouit la troyenne priere, [40]
Poussant le chef sur l'onde mariniere,
Et se plaignant encore d'Ilion,
Une partie ottroye, & l'autre non.
Il ottroya que la flotte troyenne
Pourroit aller dessus l'onde æegeénne,
Mais ne voulut l'autre part ottroyer
D'y sejourner long temps sans la noyer.
Lors Helenin adresse sa parolle
A son nepveu, & ainsi le consolle[1].
Courage, Prince, il te faut endurer :
Tu dois long temps meint sillon mesurer
De la grand mer, avant que tu parviennes
Sur la Dunouë, & tes barques troyennes[2].
Tous n'irez pas sans perir : mais afin

1071, *73* Loin de fortune | *78-87* Sous ta faveur
1073-76. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1078. *73-87* A chef haussé sur l'onde mariniere
1081. *73*ᵃ Il ottroyra (*73*ᵇ otroira) | *78-87 texte primitif*
1089-90. *73* avant que tu arrives De la Dunouë aux Pannoniques rives | *78-87* avant que tu arrives Fatalement aux Pannoniques rives
1091. *73* Tous n'irez pas : mais grossement afin | *78-87* Tous n'irez pas, c'est l'arrest du destin

1. Tout le discours qui suit est imité par transposition de celui qu'Helenus adresse à son beau-frère Enée dans Virgile, *En.* III, 374 sqq.
2. La Dunoue, c'est le Danube. V. ci-dessus, vers 178.

*

De t'enseigner escoute ton chemin,
Non tout du long : il te le faut aprendre
D'un Dieu qui peult perfectement l'entendre.
  Sortant du port, gangne moy la grand mer,
Fay ta galere à tour de bras ramer
(Ta main ne soit du labeur affoiblie)
Entre Coryce & l'isle Ægialie [1].
  Quand tu seras au flot Laconien
Pren à main dextre, & sage avise bien
De ne hurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde est aprement meslée [2].
Là meint serpent, & meint grand chien marin
Mange les nefs, & d'un gosier malin
Hume la mer & glouton la rejette [41]
Plus roide au ciel qu'une viste sagette :
Par tourbillons la vague qui se suit
Contre les bords abaye d'un grand bruit [3].
  De là poussant tes navires armées

1092-94. *78-87* Mais pour cela ne fauls à ton chemin, Que je te veux non tout du long apprendre. De peur qu'un Dieu ne m'en vienne reprendre

1095. *78-87*... gaigne la grande mer

1102. *87*... à bouillons est meslée

1105. *78-84*... que beant il rejette

1103-08. *87* Là, maint gosier des chiens marins gloutons Hument les Nefs, puis comme pelotons Rouez en l'air par morceaux les vomissent Dessus les bords : les rives qui fremissent D'abois rompus soubs le pied des rochers Glacent de peur tout le sang des Nochers

---

1. Coryce est le cap Κώρυκος, aujourd'hui Grabousa, à l'extrémité n.-o. de la Crète ; Ægialie est l'île Αἰγιαλία, aujourd'hui Cerigotto ou Antikythera, entre Cythère et la côte n.-o. de la Crète.

2. Le rocher de Malée, à la pointe méridionale du Péloponèse, aujourd'hui le cap Malia. Cf. Virgile, *En.* V, 193.

3. Plusieurs poètes anciens ont dépeint de la même façon le rocher de Scylla dans le détroit de Messine : Homère, *Od.* XII, 235 sqq. ; Virgile, *Buc.* VI, 75 ; *En.* III, 432 ; Tibulle, IV, 1, 72 ; Ovide, *Met.* XIII, 732 ; ce dernier raconte comment la vierge Scylla fut changée en rocher par Circé jalouse, *op. cit.*, XIV, début.

Outre la mer des Cyclades semées,
Revoirras Troye & les funebres lieux
Pleins des tombeaux de tes nobles ayeux.
De là singlant à rames vagabondes
Par le destroit des homicides ondes,
Voirras le Pas où se noya la Sœur
Penduë aux crins de son Belier mal seur [1].
Tu feras voile au Thracian Bosphore
Où l'Inachide, estant vestue encore
D'un poil de beuf, à coups d'ongles passa
En lieu de rame, & son nom luy laissa [2].
Puis aprochant du grand Danube large
Qui par sept huiz en la mer se descharge
Aborderas à l'isle qui des Pins
Porte le nom [3] : là sçauras tes destins
L'un apres l'autre, hoste de la riviere
De qui la corne est si brave & si fiere [4].

1119. *87* D'un poil de vache
1122. *73^{b}* Qui par six huiz | *78-87 texte primitif*
1123-24. *73^{b}* Dois aborder | *78-87* Viendras à l'isle à laquelle les Pins Donnent le nom
1126. *73^{b}* De qui la course en peuples est si fiere | *78-87 texte primitif*

---

1. Le Pas, c'est le passage, le détroit (nous disons de même le Pas-de-Calais ; le pas de Suze). Il s'agit ici du bras de mer, où d'après la légende se noya Hellé, fuyant de Thrace en Asie avec son frère Phrixos sur le dos d'un bélier à la toison d'or; d'où le nom d'Hellespont (la mer d'Hellé) donné à ce détroit (aujourd'hui les Dardanelles).

2. Le Bosphore de Thrace, ainsi nommé de ce que Io, fille d'Inachus, changée en vache par Zeus, traversa ce détroit « à coup d'ongles » (c.-à-d. de sabots).

3. Ce détail géographique vient d'Apollonios; il situe cette île dans le delta de l'Ister (nom ancien du Danube) et l'appelle Πεύκη, qui signifie le Pin (*Argon.* IV, 309 sqq.). Les auteurs latins lui donnent le nom correspondant de Peuce. Elle était renommée pour ses nombreux pins. Cf. Strabon, 253, 45 ; Pline, *Hist. Nat.* IV, 79 ; Ammien Marcellin, XXII, 8, 43 ; Pomponius Mela, II, 7 ; Lucain, III, 202.

4. Les Anciens représentaient les fleuves sous la forme d'un taureau, symbole de force et de fertilité. C'est ainsi que Virgile qualifie l'Eridan

Ce fleuve ayant sur la teste un rouzeau,
Et dans la main un vaze tout plein d'eau
Et du menton versant une fontaine,
Te dira tout d'une bouche certaine [1].
  A tant se teut : Junon qui descendit
En le tençant la voix luy defendit [2].
Tandis la troupe au travail non oisive [42]
Le toreau mort renversa sur la rive :
Ilz ont le cuir en tirant escorché,
Puis estripé, puis menu dehaché
A morceaux crus : ilz ont d'une partie
Sur les charbons faict de la chair rotie,
Embroché l'autre, & cuite peu à peu
(Blanche de sel) à la chaleur du feu,
L'ont retirée, en des paniers l'ont mise,
Puis sur la table en des plats l'ont assise,
Ont pris leur siege, ont destranché le pain,
Ont faict tourner le vin de main en main,
Boivant de rang à tasses couronnées

1128. *73-87* Et sous l'aisselle un vase remply d'eau (*87* à source d'eau)
1134. *73-87* renverse
1140. *78-87* De tous costés à la chaleur du feu
1142. *73*[a] Puis sur la table en des plats bien assise | *73*[b] Puis en des plats à table l'ont assise
1141-42. *78-87* L'ont debrochée, en des paniers l'ont mise, L'ont decoupée, & sur la table assise

---

(le Pô) : *auratus taurino cornua vultu* (*Georg.* IV, 371) et le Tibre *corniger* (*En.* VIII, 77). Ronsard fait de même, non seulement pour le Danube, mais encore ci-après pour le Rhône.

1. C.-à-d. : véridique, à qui on peut se fier. Déjà vu ci-dessus, vers 648. Cf. Virgile, *En.* VIII, 31 sqq., où le dieu du Tibre, apparait en songe à Enée et le rassurant sur son sort et sur l'avenir, croit utile d'ajouter : *Haud incerta cano.*

2. Détail pris à Virgile, *En.* III, 380 : farique vetat Saturnia Juno.

D'un cœur joyeux l'un à l'autre données [1].
   Apres qu'ilz ont du boire & du manger
Osté la faim [2], ilz s'allerent loger
Au premier front de la rive mouillée
Sur des lits faits d'herbes & de fueillée,
Où toute nuit jouirent du repos
Ronflant le somne au murmure des flots.
   Au descoucher de l'Aurore nouvelle,
Le vieil Vandois du sifflet les apelle [3]
(Qui seul estoit le Pilote ordonné)
Voyant le vent heureusement tourné,
L'Auton couvert de nuageux plumages
Qui va souflant devant luy les orages.
   Francus premier le sifflet entendit
Qui tout armé sa main dextre estandit
Dessus la terre, & ses yeux vers la nuë, [43]
Estant debout dessus la rive nuë
Prioit ainsi : ô grand Patarean,
A l'arc d'argent, Tire-loing, Thymbrean,

1152. *73-87 graphie* le somme
1156. *73-87* ...en poupe bien tournè
1157-59. *78-87* Un bruit se fait par les bancs du navire, Puis à sa tasche un chacun se retire. Soudain Francus le siflet entendit
1160. *78-87* Lors tout
1162. *87* Estant debout sus la rive chenue

---

1. Description minutieuse, qui rappelle, pour la première partie, celle d'Apollonios, *Argon.* I, 432 sqq ; 455 sqq ; pour la seconde partie, celle d'Homère, *Od.* I, 144 sqq. — Comprendre par « tasses couronnées », non pas, comme on le fait parfois, des coupes entourées d'une guirlande de fleurs ou de feuillages, mais des coupes remplies jusqu'aux bords ; j'ai pour garants de ce sens non seulement l'érudit Marcassus, mais surtout Racine, notant ainsi un vers de l'*Odyssée*, I, 148 : « Ils couronnoient de vin les coupes, c'est-à-dire qu'ils les remplissoient. »

2. Vers imité d'Homère, *Od.* I, 150 ; III, 67, ou de Virgile, *En.* VIII, 184 : Postquam exempta fames et amor compressus edendi. Déjà vu au t. XII, pp. 84 et 130.

3. On reverra ce personnage au livre III, où R. en fait l'ancêtre des Vendômois.

Garde, Apollon, entiere cette troupe,
Dieu d'ambarcage [1], & permets que je coupe
Soubs heureux sort la commande qui tient
Ma nef au bord [2]. A peine eut dit qu'il vient
Hors du foureau tirer sa large espée :
Du coup la corde en deux pars fut coupée,
Qui la navire au rivage arestoit,
Ferme atachée à un tronq qui estoit
D'un viel ormeau foudroyé du tonnerre
De quatre pieds eslevé sur la terre :
Puis vers le vent adressa son parler.
Vent, le balay des ondes & de l'air,
Qui de la nuë en cent sortes te joues,
Qui ce grand Tout evantes & secoues,
Qui peux cent bras & cent bouches armer,
Vien-t'en heureux ton halaine enfermer
Dedans ma voile, afin que soubs ta guide
J'aille tenter ce grand royaume humide,
Et si jamais le destin ou le sort
Conduit ma flotte heureusement à bord,
De marbre blanc je te voue une Image
Au naturel de ton moiteux visage,

1173. *73-87* D'un chesne vieil
1180. *73-87* Vien-t'en poupier
1183-86. *73-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Dans Apollonios, Jason invoque de même Apollon, comme dieu des rivages (ἄκτιος) et dieu des embarquements (ἐμβάσιος) *Argon.* I, 411 sqq. — Patarean = adoré à Patara, ville de Lycie ; Thymbrean = adoré à Thymbra, ville de Phrygie. Les deux autres épithètes traduisent le grec d'Homère ἀργυρότοξος (à l'arc d'argent) et ἑκηβόλος (qui tire loin). Cf. une litanie analogue au tome I, p. 154 et suiv.

2. Note de Ronsard en 1573 et éd. suiv. « Commande, est la grosse corde qui tient le bateau : les Grecs l'appellent πρυμνήσιον, les Latins *rudens.* »

Et de ton chef d'orages obscurcy.
Grand Jupiter, qui du monde as soucy,
Entends ma voix : Donne, pere celeste, [44]
En ma faveur un signe manifeste,
Tu le peux faire : on dit que quelquefois
Tu fis voler deux pigeons par ces bois :
L'un fut donné à Jazon pour escorte [1].
Donne moy l'autre, afin qu'heureux je porte
De mon salut le signe trescertain,
Estant couvert du secours de ta main.
Comme il prioit, des Dieux le pere & maistre
Fit par trois fois tonner à main senestre [2].
Et cependant les rudes matelots,
Peuple farouche ennemy du repos,
D'un cry naval hors du rivage proche
Demaroient l'ancre à la machoire croche,
Guindoient le mast à cordes bien tendu.
Chaque soldat en son banc s'est randu
Tiré par sort [3]. De bras & de poitrine
Ils s'efforçoient : la navire chemine !
Les cris, les pleurs dedans le ciel voloient

1187-88. *73-87 transposent ces vers ainsi* : *73* Grand Jupiter qui du monde as souci, Ayant mon chef soumis à ta merci | *78* Grand Jupiter, qui du monde as soucy, Pressé du sort à mon mal endurcy | *84-87* Dieu qui le ciel regis de ton sourcy, Si des humains ta nature a soucy (*87* tu as quelque soucy)
1202-03. *87* Démarent l'ancre... Guindent le mast
1205. *78-87* Escheu par sort

1. Cf. Apollonios, *Argon.* II, 328 sqq. et 555 sqq. ; mais le poète ne dit pas que cette colombe vient de Zeus.
2. Cf. Virgile, *En.* II, 693. Le tonnerre *à gauche* était, comme le vol des oiseaux, un présage favorable aux yeux des Latins, qui se tournant vers le midi avaient à leur gauche l'Orient, d'où venaient les signes heureux (d'après Pline, *H. N.* II, 52, 55). Déjà vu t. I, pp. 30 et 156 ; III, p. 21, texte et note ; VIII, p. 24. Ailleurs, R. a suivi la tradition opposée, celle des Grecs.
3. Détail pris à Apollonios, *Argon.* I, 395.

Desoubs l'adieu de ceux qui s'en alloient.
 A tant Francus s'embarque en son navire,
Les avirons à double rang on tire :
Le vent poupier [1], qui fortement soufla
Dedans la voile, à plein ventre l'enfla,
Faisant siffler antennes & cordage :
La nef bien loing s'escarte du rivage,
L'eau sous la poupe aboyant faict un bruit,
Un train d'escume en tournoyant la suit
D'un blanc chemin fendant la vague perse, [45]
Comme un sentier de neige qui traverse
L'herbe d'un pré : un long trac blanchissant
Est au pasteur de loing aparoissant [2].
 Qui a poinct veu la brigade en la danse
Fraper des pieds la terre à la cadance
D'un ordre egal, d'un pas juste & conté,
Sans point faillir d'un ny d'autre costé
Quand la jeunesse aux danses bien aprise
D'un puissant Dieu la feste solennize,
Il a peu veoir les avirons egaux
Fraper d'accord la campagne des eaux [3].
Cette navire egalement tirée
S'alloit trainant dessus l'onde azurée
A dos rompu, ainsi que par les bois.
Sur le printemps au retour des beaux mois,

1208. *87* Dessus l'adieu
1211. *87* ...qui droictement soufla
1216. *78-87* Qu'un train d'escume en tournoyant poursuit
1217-20. *78-87 suppriment ces quatre vers*
1221. *78-87* Qui vit jamais
1226. *78-87* De quelque Dieu

1. C.-à-d. : soufflant en poupe ; déjà vu en variante du vers 1180.
2. Comparaison suggérée par Apollonios, *Argon.* I, 545 sq.
3. Autre comparaison prise à Apollonios, *Argon.* I, 536 sqq.

Va la chenille, errante à toute force
Auecq cent pieds sur les plis d'une escorce [1].
Ainsi qu'on voit vers le soir meint chevreau
De pas gaillards suivre le pastoureau
Qui va devant entonnant la musette,
Les autres nefs d'une assez longue traitte
Suivoient la nef de Francus qui devant
Alloit bien loing soubs la faveur du vent
A large voile à my-cercle entonnée,
Portant de fleurs la poupe couronnée [2].
L'eau faict un bruit soubs le fort aviron :
L'onde tortue ondoye à l'environ
De la carene, & autour de la prouë [46]
Meint tourbillon en escumant se rouë.
La terre fuit, seulement à leurs yeux
Paroist la mer & la voute des Cieux [3].

1236. *73-78* A pas gaillards
1235-38. *84-87* Ainsi qu'on voit la troupe des chevreaux A petits bonds suyvre les pastoureaux Devers le soir au son de la musette : Ainsi les nefs d'une assez longue traitte
1240. *84-87* Coupoit la mer sous la faveur du vent
1241. *87* à rond cercle
1242. *73-87* Ayant de fleurs la poupe couronnée
1243-45. *78-87* L'eau se blanchist sous les coups d'avirons : L'onde tortue ondoye aux environs De la carene

1. Comparaison déjà vue, presque en mêmes termes, au t. VIII, p. 291.
2. Cette dernière comparaison vient encore d'Apollonios, qui l'applique plus à propos aux poissons attirés à la suite du navire Argo par les sons de la lyre d'Orphée, *Argon.* I, 575 sqq.
3. Souvenirs de Virgile, *En.* III, 72 : terraeque urbesque recedunt; *Ibid.* 193 : caelum undique et undique pontus ; *Id.* V, 9 : maria undique et undique caelum. Souvenirs déjà vus au tome VIII, p. 291, vers 703 et suiv.

FIN DU PREMIER LIVRE
DE LA FRANCIADE



Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 14 mars 1951.

N° CHEZ L'IMPRIMEUR : 5572. N° CHEZ L'ÉDITEUR : 395.
DÉPÔT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1951.



LE [49]

SECOND LIVRE DE LA FRANCIADE,

Des puissants Dieux la plus gaillarde troupe
Estoit plantée au sommet de la croupe
Du mont Olympe, où Vulcan à l'ecart
Fit de chacun le beau palais à part,
Qui contemploient la troyenne jeunesse
Fendre la mer d'une prompte alegresse :
   Flot dessus flot la Navire voloit,
Un trac d'escume à bouillons se rouloit
Soubs l'aviron qui les vagues entame :
L'eau fait un bruit luitant contre la rame !

P = le manuscrit parisien copié par A. Jamyn (B. N., f. fr. 19.141).

La Bibliothèque Nationale possède un autre ms., provenant de la bibliothèque de Thou (n. acq. fr. 10.695). Il a été exécuté avec très peu de soin d'après P ou un texte semblable et est dénué de valeur. M. Faral en a fourni la collation dans son article de la R. H. L. de 1910, p. 698-708. Mentionnons seulement les variantes qui ont quelque interêt : v. 68, d'allentour *(comme 72)*; *103*, qui viste revenoit; *après 130*, De toutes pars l'un apres l'autre arrivent Et queue à queue à la foulle le suivent; *320*, le Gaulois; *633*, festoier *(comme 72)*; *1081*, Sans mon merite en ma douleur; *1125*, une frayeur; *1256*, Et dans le ciel mille flames rendoient; *1260*, Gresle.

On trouvera, à l'Appendice, la collation d'un troisième manuscrit, conservé à Berlin. Il a été copié sur P, et ses divergences ne sont que des lapsus.

2. *87* Estoit assise

Le chœur sacré des Nymphes aux yeux pers[1] [50]
Menant le bal dessus les sillons verds
A chef dressé regardoient estonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées[2] :
  Un seul Neptun' couvoit au fons du cueur
Contre Ilion une amere rancueur
Gros de dépit, du jour que mercenaire
(Dieu fait maçon) demanda son salaire
A Laŏmedon, prince de nulle foy[3] :
Il demandoit justement à ce Roy
L'argent promis d'avoir de sa truelle
Fait des Troiens la muraille nouvelle,
Quand se rouloient d'eulx mesmes les cailloux
Soubs son marteau : le Roy plein de courroux
Luy denia sa promesse, & parjure
En le frapant, le paia d'une injure[4].
Pource Neptun' en rage se tournoit
D'ire bouffi, quand il s'en souvenoit :

11. *On lit* cueur, *en 73* cœur (*corr. aux Errata de 73*) | *78-87* Tout le troupeau des Nymphes
16. *84-87* une vieille rancueur
19. *P et 78 graphie* L'omedon | *84-87* Lomedon (*déjà en* 73^b)
23. *73* deux mesmes (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)
27. *84-87 graphie* Neptune

---

1. C.-à-d. d'un bleu verdâtre. Les poètes anciens donnent tous cette couleur aux yeux des Nymphes des eaux. On a vu la même épithète appliquée à la vague marine, ci-dessus, livre I, vers 1217. Elle correspond au grec γλαυκός et au latin *glaucus*. Stace appelle les Néréides : glaucae sorores (*Theb.* IX, 351). Cf. infra les v. 146 et 245.
2. Les *pins* pour les navires, par métonymie. — Même étonnement chez les nymphes marines en présence du navire Argo dans Catulle, *Epithal. de Thetis et Pelée*, vers 12 sqq.
3. Dans le nom de Laomedon, *ao* ne fait qu'une syllabe par synizèse, comme *eo* dans Theodore (t. XII, p. 12). C'est ce que R. a marqué par le signe de la voyelle brève.
4. Sur cette querelle entre Neptune et Laomedon, v. Homère, *Il.* XXI, 441 sqq. et Ovide, *Mét.* XI, 199 sqq.

Or voiant Troye en ses eaux élancée[1],
Disoit ces mots furieux de pensée.
Ha pauvre Dieu ! vaincu par les mortels,
Dequoy me sert la pompe des autels
Frere à Jupin, race Saturnienne[2],
Si malgré moy la cendre Phrygienne,
Le demourant d'Achille[3], est triomphant
Et qui plus est conduit par un enfant?
Qui me deffie, & sans craindre mon ire
De ses bateaux outrage mon empire ?
De quoy me sert le Trident en la main, [51]
Avoir l'Ægide, armure de mon sein,
Dieu redoutable, avoir pour heritage
La grande Mer, du Tout second partage[4] :
Si je ne puis d'un mortel me venger,
Mortel fuitif qui ose m'outrager
En mon palais, sans craindre ma puissance ?
Il faut punir ceste jeune arrogance.
Le ciel vengeur a banny sur mes eaux

29. *73-87* en ces eaux
30. *78-87* Disoit tels mots
38. *73-78* tormente *84-87* sillonne mon empire
40. *87* Avoir l'Ægide le rempart de mon sein (*vers faussé par l'absence d'élision à la coupe ; je propose de lire :* L'Ægide avoir, le rempart de mon sein)
41. *78-87* Tel qu'a mon frere : avoir pour heritage
44-46. *73-87* Il ne faut plus me laisser outrager Sans chastier ceste race infidelle : » La vieille injure appelle la nouvelle

1. *Troie* pour les Troyens, encore une métonymie.
2. Frère de Jupiter, fils de Saturne.
3. Il entend par « la cendre Phrygienne » les Troyens qui ont échappé à l'incendie de Troie ; et par « le demourant d'Achille » ceux qui ont échappé à ses coups. Cf. Virgile, *En.* I, 30 et III, 87 : reliquias Danaum atque immitis Achilli,
4. C.-à-d. : la seconde partie du Monde, qui m'échut en partage. Cf. Homère, *Il.* XV, 187 ; Hésiode, *Theog.* 885 ; Eschyle, *Pr.* 229 ; Virgile, *En.* I, 138 sqq.

Ces Phrygiens coupables des travaux,
Que je receus, quand au port de Sigée[1]
Les Grecs pressoient leur muraille assiegée,
Et qu'Ilion par le cours de dix ans
Fournit de meurtre aux freres Atreans[2].
Je m'efforcay d'une brigue contraire
De fond en comble à les vouloir defaire,
Mais le Destin ne le voulut souffrir,
Qui, maintenant changé, les vient offrir
A ma puissance, & les offrant me tente
A n'epargner l'occasion presente[3].
Disant ainsi, fit son char atteler
Que deux Dauphins sur la mer font rouler
A dos courbé, à queuës tortillées,
Fandant du sein les vagues émaillées :
Luy dessus l'onde en son siege porté
Comme un grand Prince enflé de majesté
Lacha la bride, & le char qui s'élance
Portant son Roy sur les vagues s'avance[4],
Puis, en cernant d'un grand & large tour [52]

49. *On lit* Sigae (*éd. suiv. corrigent*)
56-58. *73-84* Qui maintenant ses (*78-84* ces) bannis vient offrir A ma puissance, & changé me convie De me venger aux despens de leur vie
57-58. *87 supprime ces douze vers*
60. *73-84* font vitement rouler | *87* accouplez font couler
61-63. *87* Dessus le sein des plaines émaillées. Luy gouvernant leurs brides escaillées Haut dessus
64. *78-87* orné de majesté
66. *P* De Francion la Navire devance | *73-78* Fier de son Roy sur les vagues s'avance

1. Sigée est le nom du port de Troie (Virgile, *En.* II, 312; Ovide, *Met.* XIII, 3).
2. Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée.
3. Ce discours irrité de Neptune est imité de celui de Junon dans Virgile, *En.* I, 36 sqq.
4. Cf. Homère, *Il.* XIII, 26 sqq. ; Virgile, *En.* V, 816 sqq.

Toute la flotte & les eaux d'alentour,
De ce Troien atrapa la navire :
Le vent appelle, & ainsi luy va dire.
Vent, la terreur des cieux & de la mer [1],
Ce n'est pas moy qui vous fiz enfermer
En voz rochers, où tourmentez de crainte
Dessoubs un Roy languissez par contrainte [2].
Un seul Jupin le fit contre mon sceu,
A son pouvoir resister je n'ay peu,
Car c'est un Dieu de puissance invincible :
Ainsi que luy je ne vous suis terrible,
Vous caressant & prestant ma maison
Quand, déchenez, sortez hors de prison,
Non à un seul, mais à tous quatre ensemble
La renversant ainsi que bon vous semble [3].
Pource, Aquilon, ne souffre plus parmy
Mon flot salé ce bagage ennemy,
Mais d'un grand vol retourne vers Æole :
Dy luy qu'il tienne aujourd'huy sa parole,

68. *P* et les eaux à l'entour
69. *73b-78* devança la navire
65-70, *84-87* Guide son char (*87* Tient son Trident) : le char qui va sans peine Fier de son Roy sur les vagues le meine : Triton le suit & l'amoureux troupeau des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau : Lors du Troyen devançant la navire, Les vents (*87* Le vent) appelle & ainsi leur (*87* luy) va dire
71. *78-84* Vents
73. *78-84* où detenuz en crainte | *87* où fremissant de crainte
80. *P* Quand destachez | *87* Quand dechaisnez vous sortez de prison
81. *87* Non à vous seul
84. *87* Nostre eau commune errer mon ennemy

1. Le vent auquel Neptune s'adresse est l'Aquilon (cf. vers 83).
2. Éole, dont le royaume se réduit à un antre rocheux ; cf. Virgile, *En.* I, 52 sqq. et 139 sqq.
3. Ces quatre vents sont : l'Aquilon, l'Africus, le Notus et l'Eurus. Cf. Virgile, *En.* I, 85 sq.

Et le serment qu'en la dextre me fit
Quand par mon aide Hercule il déconfit [1],
Que de son sceptre il face une ouverture
Aux vents enclos en leur caverne obscure [2] :
Qu'il les détache, & portez d'un grand bruit,
Chargez d'esclairs, de tempeste & de nuit,
Par tourbillons enflent la mer de rage,
Et ces Troyens acablent d'un orage.
Dy luy qu'il rompe aux travers des rochers [53]
Pour me venger navires & nochers :
Digne n'est pas telle gent parjurée [3]
De voir long temps la lumiere ætherée,
Assez & trop malgré nous a vécu
Ce sang maudit par tant de fois vaincu.
 A peine eut dict qu'il vit la messagiere
Iris voler d'une plume legiere
Haulte sur l'eau, qui painte revenoit
De voir Tethys, & au ciel retournoit,

87. *P*, *73^b-87* qu'en la dextre il me fit
88. *73^b* Quand par mon ayde entre les Dieux s'assit | *78* Quand dedans l'air les monstres desconfit | *84-87 texte primitif*
91. *P* afin que d'un grand bruit
92. *P* Environnez de foudres et de Nuit
94. *P* acable
93-94. *87*... enfle... accable
95. *84-87* au travers
95-96. *P* Ou les escarte, ou contre les rochers Face brizer navires et nochers
97. *P* Car digne n'est cette gent | *78-87* Ah, digne n'est telle gent parjurée
103. *78-87* Sortant de l'eau, laquelle revenoit

1. Note marginale à partir de 1584 : « Hercule n'est autre chose que (*87* : se prend icy pour) le Soleil, que les vents semblent desconfire, quand espessissant l'air de nuées ils offusquent sa clarté. » Les éd. posthumes ajoutent : « La plus grande partie des nuées sort de la Mer. »

2. Comme dans Virgile, où Éole d'un coup de sa lance fait une ouverture aux vents dans le flanc de son rocher (*En.* I, 81 sqq.).

3. Il appelle les Troyens parjures à cause de leur roi Laomédon, qui avait manqué de parole à Neptune. Cf. ci-dessus, vers 15 à 26.

Pleine d'humeurs [1] : ce Dieu s'approcha d'elle,
Luy tend la main, la caresse & l'appelle.
  Honneur de l'air, va conter à Junon
Que les Troiens, ennemis de son nom [2],
Gaillards & plains de gloire ambitieuse,
Frapent la mer d'une rame joyeuse :
Si le courroux boult encor' en son cueur,
Si l'ancienne opiniatre ardeur
Son estomac encores époinçonne,
C'est maintenant que le Destin luy donne
De se venger le temps & le moyen,
Perdant Francus & tout le nom Troien :
Dy que soudain mette la main à l'œuvre,
Que sa puissance en l'air elle descœuvre
Brassant contre eux un amas pluvieux.
A tant se teut : Iris remonte aux cieux,
Tirant un arc dessus les ondes perses [3]
Tout bigarré de cent couleurs diverses,
Puis soubs les pieds de Junon se planta, [54]
Et de Neptun' le courroux luy conta [4].

105. *78-87* Grosse d'humeurs

109-10. *73* Frapent la mer de gaillarde vitesse, Ensorcelez d'une faulse promesse | *78-87* Frappent la mer à rames retournées, Ensorcelez de fausses destinées

112. *73-87* Si le dépit d'une vieille rancueur

123. *On lit* Plus soubs les pieds Junon (*corrigé aux Errata*)

123-24. *73 remplace ce distique par dix vers que voici :*
Puis comme un chien au bon nez, qui du bois Ayant ouï de son maistre la voix, Revient à luy, le reflatte & le touche Et sous ses pieds

1. C.-à-d. pleine d'eaux ; le latin *humor* est un synonyme poétique du mot *aqua* (cf. t. VII, p. 69). Téthys personnifie l'Océan.

2. C.-à-d. ennemis de son renom, en ce sens que Pâris avait préféré la beauté de Vénus à celle de Junon, qui, depuis lors, haïssait les Troyens.

3. V. ci-dessus, note du vers 11.

4. La comparaison, qui dans les variantes remplace ce distique dès 1573, vient de Callimaque, *Hymne à Délos*, 228 sqq.

Incontinent un grand nombre de nuës
Sont pesle-mesle à son trone venuës,
Comme troupeaux qui viennent à l'entour
De leur pasteur, quand la pointe du jour,
Et la rosée aux herbes les convie :
D'une grand troupe une troupe est suivie,
Pié contre pié : & Junon qui les prent
Leur forme un corps moien, petit & grand,
Comme il luy plait : les unes sont cornuës,
Les autres sont ou grosses ou menuës.
Ainsi qu'on voit le bon haquebutier [1]
(Qui sur l'hiver prepare son metier)
Verser du plomb en son moule, pour faire
De la dragée : il la forme au contraire [2],

obeïssant se couche, L'œil contremont qui semble demander Si son seigneur luy veult rien commander, A sa parolle ayant l'oreille preste Sans sommeiller d'une pesante teste : Ainsi Iris sous les pieds se planta De sa maistresse, & le fait luy conta

78-87 réduisent ces dix vers à six : Puis sous le trosne à Junon se coucha (*87* cacha). Et pour dormir de biaiz se pancha (*84-87* Et (*87* Où) de biais à ses pieds se pancha (*87* coucha), Ainsi que fait le chien prompt & fidelle (*84* Ainsi qu'un chien, qui craintif et fidelle | *87* Comme un limier, qui craintif & fidelle), Oyant aux bois le veneur qui l'appelle, Cerfs & sanglers & buissons oubliez, Vient à son maistre & s'endort (*87* se couche) à ses pieds.

125. *73* Incontinent une troupe de nuës Sont pesle-mesle à son thrône venuës, Comme troupeaux bien rangez à l'entour

125-27. *78-87* Incontinent maintes troupes de nuës Sont pesle-mesle (*87* file à file) à leur Royne venuës, Comme troupeaux qui bélent à l'entour

130. *73* D'une grand'bande une bande est suivie

131. *P* pié : Junon qui les atend

132. *73* Leur forme un corps ore gros ore grand

130-34. *78-87* Et lors Junon d'un tel amas suivie Les presse ensemble, & en son giron prest Leur forme un corps tout ainsi qu'il luy plaist : L'une elle enfloit de monstrueux images, L'autre de pluye & d'esclairs & d'orages (*84-87* de pluye & de venteux orages)

137. *P* Fondre du plomb

---

1. Forme courante au XVI[e] s. du mot arquebusier.
2. C.-à-d. de différentes façons. Ce sens est confirmé par ce qui suit.

D'un corps divers, comme le plomb se fond :
L'une est quarrée, & l'autre a le corps rond,
L'autre l'a long : ainsi Junon la grande
En cens façons forma l'humide bande
Filles de l'air : en l'une elle soufloit
Neges & gresle, & de l'autre elle enfloit
Tout l'estomac d'orages et de pluye,
De foudres pers, de scintile & de suye,
L'une en bruiant sur l'autre se rouloit,
L'autre blafarde & noiratre couloit
Aiant d'azur la robe entre-semée,
Et l'autre estoit de feu toute allumée.
Tandis les vents avoient gaigné la mer, [55]
Flot dessus flot la faisoient écumer,
La ranversant du fond jusques au feste,
Une importune outrageuse tempeste
Siflant, bruiant, grondant & s'elevant
A grands monceaux, soubs la gorge du vent
Branle sur branle, & onde dessus onde,
Entre-ouvroit l'eau d'une abisme profonde,
Coup dessus coup dans le ciel la poussoit,
Coup dessus coup aux enfers l'abaissoit,
Et forcenant d'une mutine rage

139. *P* L'une de l'autre, alors que le plomb fond
142. *P* De corps divers forma
143. *P* Fille (*au singulier*)
146. *P* De foudres noirs, de charbons et de suye
135-46. *78-87 suppriment ces douze vers*
147. *78-87* L'autre en bruyant
152. *78-87* Qu'à gros bouillons ils faisoient escumer
156. *78-87* A monts bossus sous la gorge (*84-87* le souffler) du vent
159-62. *78-87* Tantost enflée aux astres escumoit, Tantost baissée aux enfers s'abysmoit, En (*84-87* Et) forcenant d'une escumeuse rage, De flots armez (*87* voûtez) couvroit tout le rivage
160. *73*[b] aux enfers l'enfonssoit
161. *73* d'une ecumeuse rage

De gros bouillons couvroit tout le rivage [1].
  Un siflement de cordes, & un bruit
D'hommes s'eleve : une effroiable nuit
Cachant la mer d'une poisseuse robe [2]
Et ciel & jour aux matelots dérobe :
  L'air se creva de foudres & d'éclairs
A longue pointe estincelants & clairs
Drus & menus, & les pluies tortuës
Par cent pertuis se creverent des nües ;
Meint gros tonnerre ensoufré s'éclattoit :
De tous costez la mort se presentoit
A ces Troiens. Lors d'une froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame attainte,
De larges pleurs arroza ses beaux yeux,
Et gemissant tendit les mains aux cieux [3].
  S'il te souvient de nos humains services,
Grand Jupiter, n'obly' les sacrifices
Du pere mien, qui sus tous les mortels [56]
De boucs sanglants a chargé tes autels [4] :

165. *P* Voillant la mer
166. *73* Et jour & nuit | *78-87* Et jour & mer
169. *P* Dru et soudain, et les pluyes menues
176. *73-87* Puis gemissant
178. *73 graphie* n'oubly' | *78-87* n'oubli'
179. *P* sur tous

---

1. Cette description de tempête est imitée de Virgile (*En.* I, 84 sqq.), qui s'était lui-même inspiré d'Homère (*Od.* V, 291 sqq.). Ces quatre derniers vers sont la paraphrase des vers 106 et 107 de Virgile. — Dans son livre *Orages et tempêtes dans la littérature* (1929, p. 23-27), J. Rouch loue l'exactitude de cette description, et évoque à son sujet la tempête que Ronsard avait subie en se rendant en Écosse et qu'il a décrite dans le *Bocage* de 1554 (t. VI, p. 67).

2. C.-à-d. noire comme la poix. Souvenir probable de Virgile, parlant de l'épaisse fumée (*picea caligine*) que dégage un incendie de forêt *Georg.* II, 309.

3. Cet alinéa est transcrit de Virgile, *loc. cit.*, 87 à 93.

4. Souvenir d'Homère, prière du prêtre Chrysès, *Il.* I, 37 sqq.

Ha! tu devois en la Troyenne guerre
Faire couler mon cerveau contre terre [1],
Sans me sauver par une feinte ainsi
Pour me trahir à ce cruel soucy :
J'eusse honoré les tombeaux de mes peres,
Où [2] je n'aten que ces vagues ameres
Pour mon sepulcre, abuzé de l'espoir
Que tes destins me firent concevoir.
  Comme il disoit, les tempestes troublées
Ont contre luy leurs forces redoublées
Plus que devant, & le foudre grondant
Avec la pluye en tortis descendant,
Suivy d'éclairs, d'opiniatre presse
Léchoit la mer d'une lumiere épesse
A feu menu qui sur l'eau s'élançoit,
Et des Troiens les yeux éblouissoit.
  Des vieux patrons la parole épandue
Sans estre ouye en l'air estoit perdue,
Tant la fureur de Boré, qui donnoit
Par le cordage, horrible s'entonnoit :
L'un du navire étoupe les crevasses [3],
L'autre s'oppose aux humides menaces.

185. *P* le tombeau | *78-87* J'eusse eu ma part aux tombeaux
191-93. *73-84* L'air crevassé d'un tonnerre grondant, Et d'une pluie en tortis descendant, Suivy d'esclairs, d'opiniatre presse (*78-84* tombez de l'air en presse)
196. *On lit* Troyents (*corrigé aux Errata*) | *73-84* Et des nochers
199. *P* Loing des nochers, tant le vent qui sonnoit
199-206. *84 supprime ces huit vers*

---

1. Mouvement imité de Virgile, *En*. I, 97 sqq.
2. C.-à-d. alors que au contraire.
3. Dans *Le imitazioni ariostee nella* Franciade *del Ronsard* (*Archivum romanicum* (XIV, 361-394), A. Parducci a réfuté la thèse de J. Vianey qui, dans le *Bulletin italien* de 1901, assignait à cette tempête, comme source principale, l'*Orlando furioso*, XL et XLI. Avec raison, il rattache les vers 201-208 et 272-290 aux *Métamorphoses*, XI, 486-494 et 524-532 [R. L.].

Et fait la mer en la mer retourner,
L'un tient la voile, & ne la veult donner
Si large au vent, & l'autre à toute peine
Cale du mast & clicquet & antenne :
L'un court icy, l'autre court d'autrepart, [57]
(Mais pour neant : le mal surmonte l'art !)
Si éperdus qu'ils n'ont pour toutes armes
Que les sanglots, les soupirs & les larmes.
Tantost pendus ils voisinent les cieux,
Tantost ils sont aux Enfers stygieux
Pirouetez au plaisir d'une vague [1] :
Ainsi qu'on voit en la campagne vague
Au mois de May les espis eventez
Qui bas qui hault tournez & tourmentez :
Aucunefois une bourasse fiere
Heurte la proüe, & la repousse arriere,
L'autre la pouppe, & bruiante de vent
Se herissant, la rejette en avant,
Rompt la carene, ou de forte secousse

206. *On lit* anteine (*corrigé aux Errata*)
209. *84* Si estonnez
211-12. *73-84* Les tristes vœux, extreme reconfort des mal-heureux attendus de la mort
216. *P* Des jeunes bleds batuz et tourmentez
213-16. *73-84 suppriment ces quatre vers*
218. *73* Tourne la proüe, & la repousse arriere, L'autre bourasse, au ventre plein de vent, Single la poupe & la pousse en avant
221. *P* Ou bat son flanc, & de forte secousse | *73* et de

---

1. Ce distique répète à peu près les vers 159-160. Mais il y a ici fusion de deux passages de Virgile : ce distique du chant I, 106 sq. :

Hi summo in fluctu *pendent* ; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit...

et celui-ci du chant III, 564 sq., où l'antithèse est mieux marquée :

Tollimur *in caelum* curvato gurgite, et idem
Subducta *ad Manes* imos desedimus unda.

En la heurtant à costé la repousse
Avec grand bruit : le cueur tombe du sain
Du vieil Pilot' qui se lamente en vain.
  Entre les feux, le tonnerre & la pluie,
La nuit, la gresle, une ardante furie
De vents emporte à l'abandon de l'eau
Six grands vaisseaux élongnez du troupeau [1].
Mais à la fin la bonasse fortune
(Tousjours ne vit l'orage de Neptune)
Loin les chassa au rivage inconnu
De la Provence, où le Rosne cornu
Entre rochers roulant sa viste charge
Pres Aigue-morte en la mer se décharge.
Là ces Troyens sur le sable arrivez [58]
Furent long temps d'hotelage privez
Sans élever quelque muraille neuve :

223-24. *P* Avec tel bruit qu'un canon fait, alors Qu'il rompt le mur, la ceinture des forts | *73* Avec grand bruit le vaisseau soufleté Dessous se creve où le vent l'a heurté

217-24. *78-84* Aucunefois une bourrasche fiere Heurte la prouë, & la tourne en arriere : Aucunefois la tempeste du vent Single la poupe & la pousse en avant, Rompt la carene, & de forte secousse En l'eschouant à costé la repousse Avec grand bruit : le vaisseau soufleté, Dissoult, se creve où le vent l'a heurté

189-224. *87 supprime ces trente-six vers (dont quatre déjà sacrifiés en 73-84).*

227. *73-84* D'orage emporte

225-27. *87 fait le raccord ainsi avec le vers 188* : Comme il disoit, le tonnerre & la pluye Et le vent plein d'une ardente furie Souflant emporte à l'abandon de l'eau

229. *P* Malgré leur force : à la fin la Fortune

230. *73-87* le courroux de Neptune

231. *73-87* Loin les aborde

233. *P* coulant sa grande charge

236. *P* de demeure privez

237. *P* une muraille neuve | *73-87* Sans maçonner une muraille neuve

1. C.-à-d. de la grande flotte.

Puis alechez de la beauté du fleuve
Forçant son eau planterent à Tournon
De leurs ayeux les armes & le nom [1],
Qui courageux à Francion servirent,
Et aux combats des Gaulles le suivirent.
Sept autres nefs surprises par l'effort
D'Est, de Surest, & du Sus, & du Nord,
Rouant, tournant dessus la vague perse,
Du haut en bas sentent à la renverse
Tomber le mast : l'antenne qui le suit
Broncha dessus : les cordes font un bruit
Comme un pin fait, entier en ses racines,
Quand un torrent des montaignes voisines
Le fait verser, fracassant et courbant
Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.
Deux tourbillons en ont deux avalées

238-40. *P* Pris à la fin de la beauté du fleuve, Forsant son cours planterent à Tournon Leur siege entier, leurs armes et leur nom | *73-87* Touchez apres de la beauté du fleuve, Loin d'Ilion planterent à Tournon De leur seigneur (*78-87* patron) les armes & le nom

241-42. *73-87* Brave guerrier, qui gros de renommée Joignit depuis à Francus son armée

243. *73-87* contraintes par l'effort

244. *P* de Nordois et du Nord | *On lit en 72* de Nordoest & du Nord (*corrigé aux Errata*) | *84-87* Des souflemens impetueux du Nort

245. *73-87* Pirouëtant dessus la vague perse

246. *87* Avecq'grand bruit sentent à la renverse

247. *P* Tomber leur mast

249. *P* avecques ses racines | *78-87* Comme un pin tombe avecques ses racines

250-51. *P* Lors que des vents les haleines mutines Le font tomber | *78-87* Quand un torrent des montaignes voisines Le fait broncher

1. Invention dont la source est dans Jean Lemaire : « Encores j'ay entendu par commune renommée qu'il y a deux nobles maisons par deçà, qui se disent estre yssues des Troyens, dont l'une est la maison de Tournon, sur le fleuve du Rhône... Ladite maison de Tournon porte en ses armes un lyon rampant, en champ mesparty, qui sont les armes de Troye, l'autre costé semé de fleurs de lys, qui sont les armes de France » (*Illustrations de Gaule*, III, chap. 12).

A gorge ouverte en leurs ondes salées,
Acte piteux : Pallas branlant es mains
Ses feux, de creinte & d'homicide plains,
Jette un esclair dedans l'autre navire [1] :
Le feu mangeard [2] qui se tourne & se vire
Luisant, ardant, passant de part en part,
De banc en banc, de rampart en rampart,
Prit le Pilot', le massacre & le tue,
Et my-brulé sur les vagues le rue [3].
  Des autres trois orfelins de leurs masts [59]
Les deux vaincus entre-ouvers par embas
De cent pertuis sentent crever leur ventre,
Le flot meurtrier vague sur vague y entre
A meint bouillon qui les costes creva,
Et les humant soubs l'eau les aggrava [4].
  L'autre au malheur opposant l'artifice,
De la tempeste évitoit la malice

253-57. *P* Deux tourbillons en leurs gorges salées A gueule ouverte en ont deux avalées, Homes et tout : Palas branlant ez mains Du pere sien les foudres inhumains Darda le feu dedans l'autre navire
256. *73* Ses feux soufrez, la terreur des humains
255-56. *78-87* Piteux regard ! Pallas branlant és mains Ses feux, terreur des Dieux & des humains
257. *73-87* Lance un esclair dedans l'autre navire
259. *73-87* En tourbillons courant de part en part
261. *73-84* le Pilot (*sans apostrophe*) | *87 graphie primitive*
264. *P* Les deux vaisseaux
264-65. *73* Les deux béans & dissouls par à bas, De cent pertuis sentent ouvrir leur ventre
263-68. *78-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Ayant encor le timon dans le poing, Tant en mourant de son art il eut soing
269. *78-87* L'autre navire opposant l'artifice

1. Pallas, née du cerveau de Zeus (Jupiter), personnifiait l'éclair, produit de la foudre. Cf. Decharme, *Myth. de la Grèce*, p. 74 et suiv.
2. Ce mot correspond au latin *edax*, comme boivard au latin *bibax*, dont le suffixe est également péjoratif.
3. Cf. Homère, *Od.* XII, 414 sqq.; Virgile, *En.* I, 113 sqq.
4. C.-à-d. les alourdit et les coula.

De toutes parts en doubte resistant :
Ainsi qu'on voit un hardy combatant
Dessus le mur de la ville assiegée
Se planter ferme en sa place rangée
Pour l'ennemy du rampart décrucher [1] :
Luy mesme en fin est contraint de broncher.
De ses genoux les forces luy defaillent,
Car entre mille & mille qui l'assaillent,
Un par sur tous, le plus brusque & gaillard,
Tout armé saute au dessus du rampart
L'enseigne au poing, & en donnant passage
A ses soldats, leur donne aussi courage :
Ainsi de mille & mille flots voutez
Qui assailloient la nef de tous costez
Un le plus haut & le plus fort s'avance
Ėt d'un grand heurt sur le tillac s'élance [2]
Victorieux, puis les autres espais
Qui ça qui là l'entre-suivant de pres,
Rompent les bords, les bancs, & la carene,
Et la Navire enfondrent soubs l'arene.
L'un vers le ciel pour secours de son mal [60]
Tendoit les mains, l'autre comme à cheval
Flotoit dessus une antenne cassée [3].

276. *P* Mais par le fer luy convient trebuscher | *73-87* En fin luy-mesme est contraint de broncher
277-78. *P* Car entre mille et mille qui l'assaillent, Et courageux contre la bresche saillent
284. *87* Qui r'assailloient
288. *P* s'importunant de pres
293. *P* une antenne brisée | *87* Pressoit le dos d'une antenne cassé

---

1. C.-à-d. abattre ; déjà vu, t. V, p. 190 : Decruchera le chevreil.
2. Cf. Virgile, *En.* I, 105 : ...insequitur cumulo praeruptus aquae mons.
3. Cf. Apollonios, *Arg.* II, 1111.

Là des Troiens la richesse, amassée
Par tant de Roys, sur les ondes rouoit,
Servant aux vents & aux flots de jouet [1],
Armes, bouclairs, robes de riche ouvrage
Nageoient sur l'eau, la proie du naufrage [2].
Trois fois la Lune, & trois fois le Soleil
S'estoient couchez, que l'hiver nompareil [3]
Armé d'éclairs & de vagues profondes
N'avoit cessé de tourmenter les ondes :
Sans plus la nef de Francus resistoit
Haulte sur l'eau, qui encores s'estoit
Seulle sauvée & des eaux & des flames,
Ayant perdu ses voiles & ses rames,
Quand un fort vent suivy de tourbillons,
Et de l'horreur des humides sillons
En la singlant d'une bien longue traitte
La chasse au bord du rivage de Créte :
Un banc estoit de sablon enfoncé
Voisin du bord où Francus fut poussé,
Plain de falaize & de bourbe atrainée :
Là pour mourir la fiere destinée
L'avoit conduit : de tous costez le bord,

294. *P* la richesse prisée
301. *P* Siflant d'esclairs
307. *87* vent ailé de
308. *87* Voûtant la Mer bossuë de sillons
312. *P* Pres de la rive où Francus fut poussé
311-12. *73-87* Un banc estoit de sablon amassé Voisin du bord où Francus fut chassé
313. *P* (Rive de bourbe et d'arene entournée) | *73-87* Haut de falaize & de bourbe atrainée (*et* attrainée)

---

1. *Ludibria ventis*, dit Virgile, *En.*, VI, 75.
2. Ces cinq vers paraphrasent un distique de Virgile, *En.* I, 118 sq.
3. R. emploie ce mot pour la tempête, à l'imitation de Virgile, qui avait employé le mot *hiems* (*En.*, *loc. cit.* I, 122 et 125).

Le vent, la mer, luy presentoient la Mort.
Comme il pleuroit sur le hault de la pouppe
Il s'advisa d'élire de sa troupe
Cent chevaliers, qui depuis ont esté [61]
(Ainsi estoit dans le ciel aresté)
Tiges & chefz des familles de France :
Les choisissant tout le dernier s'élance
Dedans l'esquif [1], aymant trop mieux perir
Au bord, qu'en mer vilainement mourir.
Leurs pieds n'estoient à peine en la nacelle
Que le courroux d'une vague cruelle
Les fit par force au rivage approcher,
Et leur bateau froissa contre un rocher [2],
Rocher qui dur, espineux & sauvage
De son grand dos remparoit le rivage,
Ayant du vent tousjours le chef batu,
Les pieds du flot aboiant & tortu.
La le Demon qui preside à la vie [3]
En tel dangier leur fit naitre une envie
De s'attacher à ces rochers bossus,

315-16. *P* car la mer et le bord De tous costez luy presentoient la mort | *73-87* de tous costez le bord, Le banc, la mer luy présentoient la mort

319-21, *P* Vingt chevaliers (*repris en 73-87*), qui depuis ont esté, Quand son bras eut les Gaules surmonté, Tyges et chefs des grands, races de France

323-24. *P* Dedans l'esquif qui du sein du vaisseau Fut prontement devalé dessus l'eau

324. *87* mer honteusement mourir

328. *73* Et leur chalan froissa | *78-87* Et leur nacelle empreint

329. *P* Qui haut et dur, raboteux et sauvage

---

1. Le canot qui accompagnait le vaisseau de haut bord. Ronsard s'avisa plus tard que « cent chevaliers » c'était trop pour un seul esquif, et il remplaça le nombre cent par vingt.

2. *Empreindre* (var.) = presser.

3. V. ci-après la note du vers 1475.

Et d'essaier à gaigner le dessus.
  Comme ils vouloient avecques la main croche
D'ongles aigus grimper contre la roche,
Le premier flot qui les avoit pressez
(S'en retournant) en arriere poussez
Les recula : la mer qui se courrouce
D'un flot second encores les repousse
Contre les bords raboteux & trenchans [1].
  Là ces Troyens au rocher s'acrochans
D'ongles d'orteils se blessent & affollent [2]
Et les rochers en regrimpant accollent,
Se dechirans les longues peaux des doigs : [62]
L'un s'attachoit aux racines d'un bois
Et l'autre en vain egrafignoit l'escorse :
Puis pas à pas d'une penible force
Cherchant la cyme, & haletants d'effort,
Par les cailloux montent au haut du bord.

336. *73-87* Et s'efforcer à gaigner

339-41. *P* Le flot rompu qui les avoit poussez Les repoussa en arriere eslancez S'en retournant | *78-84* Le premier flot qui les avoit lancez Les recula en arriere poussez S'en retournant | *87* Le premier flot qui les feit approcher Contre le bord, repoussé du rocher Les recula

342-43. *P* D'un flot suivant encores les repousse Contre le bord escoteux et tranchant | *87* D'un second flot encores les repousse Aux bords pierreux, raboteux & trenchans

344. *P* Là se collans, se grimpant, s'accrochant | *73-87* Là ces Troyens aux cailloux s'acrochans

345-46. *P* D'ongles, d'orteils, et de nerfs et de veines Serroient, penduz, les roches inhumaines | *73* D'ongles, d'orteils s'aheurtent & se tendent, Et regrimpans contre le roc se pendent | *78-87* De pieds, de mains s'aheurtent & se bandent, Et en grimpant contre le roc se pendent

349. *P* L'autre aux rameaux, l'autre tenoit l'escorce

351. *P* Cherchent la cyme

349-52. *73-87* L'autre essayoit d'empoigner une branche, Puis main sur main, & hanche desur hanche, Coude sur coude, en haletant d'effort, Par les cailloux montoient contre le bord (*87* monterent sur le bord)

---

1. *Escoteux* (var.) = noueux (manque dans Huguet).
2. *S'affoller* était synonyme de se blesser, s'estropier.

L'eau de la mer des cheveux goute à goute
Depuis le front jusqu'au pié leur dégoute,
Blanche d'écume, & leurs membres soufflez
De tant de vents, se bouffirent enflez :
Les flots salez de la gorge vomirent,
Evanouïs leurs esprits se perdirent,
De tant de maux debiles & lachez
Comme corps morts sur la rive couchez
Sans respirer, sans parler. Mais à l'heure
Que le toreau, qui tout le jour labeure,
Franc du colier retourne à la maison,
Ces corps sortis de longue pamaison
Baisent la terre & la rive venteuse,
Quiconque sois, Terre, sois nous heureuse
(Ce disoient ils) & loing de tous dangers
Sauve en ton sein ces pauvres estrangers,
Qui ont souffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents & de Neptune.
Comme ils prioient, le dormir ocieux,
Chasse-soucy, leur vint siller les yeux
Et l'une à l'autre attachant la paupiere
Leur deroba le soing & la lumiere.
Tandis Cybele en son courage ardoit [63]
Dequoy Neptun' son Francus retardoit :
Car elle aimoit (comme estant Phrygienne)
L'enfant d'Hector & la race Troyenne :
Pource soudain son char elle attela,

354. *On lit* jusqu'au (*éd. suiv. corrigent*)
358-59. *P* A grand randon : leurs esprits se perdirent, Esvanouiz, debiles et laschez
367-68. *P* sauvant de tous dangers Nous suplians, tes pauvres estrangers | *87* & loing de tous dangers Sauve en ton sein nous pauvres estrangers
369. *P* Ayant soufert

Bat ses lyons, & vers le Somne alla :
 Le Dieu vieillard qui aux songes preside
Morne habitoit dans une grotte humide :
Devant son huis maint pavot fleurissoit,
Mainte herbe à laict que la Nuict choisissoit
Pour en verser le jus dessus la terre
Quand de ses bras tout le monde elle enserre :
Du haut d'un roc un ruisseau s'écouloit
Oblivieux [1], qui rompu se rouloit
Par les cailloux, invitant d'un murmure
A sommeiller en la caverne obscure.
Le coq qui aime à saluer le jour,
L'oye, le chien n'y avoyent leur sejour,
Sans plus la Nuict, l'horreur & le silence
En tel logis faisoyent leur demeurance [2].
 Somne, dit ell', le repos de noz yeux,
Le bien aimé des hommes & des Dieux
Par qui le mal tant soit mordant s'oublie,
Par qui l'esprit loing du corps se délie [3],
Va, je le veux, en ceste isle où souloient

380. *P* S'orna de tours
382. *87* en une Grotte humide
388. *78* Remply d'oubly
392-94. *P* Oye ni chien n'habitoit ce sejour, Tant seulement la Nuit et le Silence En tel logis avoient leur demeurance
387-94. *73 supprime ces huit vers* | *78-87 rétablissent les quatre premiers, avec ces variantes : 84-87* Remply d'oubly qui... cailloux dont le rauque murmure Des yeux flatez resserroit l'ouverture (*87*... dont le rauque murmure D'un doux rempart les yeux de l'homme emmure)
395-96. *84-87* Somne, dit ell', le doux sorcier des yeux, Le cher mignon des hommes & des Dieux
399. *P* Va je te pry'

---

1. C.-à-d. qui fait oublier (latin *obliviosus*).
2. Cf. Ovide, *Met.* XI, 592 sqq. L'imitation est flagrante.
3. Hippocrate au traité *De insomniis* dit que notre âme est libre durant le sommeil, quand nos sens sont assoupis et ne la retiennent pas.

Jadis sauter les hommes qui baloient
Au son du cistre, & de cliquantes armes
S'entre-choquant, avantureux gendarmes,
D'œil vigilant en l'antre Dictæen [64]
Gardoient le bers du grand Saturnien [1],
Terre fertile, anciennes retraites,
Des Corybans, Dactyles, & Curétes.
Là de leur race est encore aujourd'huy
Un Corybant, le soutien & l'appuy
De tout honneur, de science semblable
Au vieil Chiron Centaure venerable.
Quand il avoit le sang plus genereux,
En sa jeunesse il devint amoureux,
Si qu'en pressant à sa chère poitrine [2]
Par amitié une Nymphe marine
D'elle conceut deux filles & un fils :
Les filles sont ainsi que deux beaux lis,
En la maison de leur pere croissantes,
En age, en grace, en beauté florissantes :
Le fils captif languit depuis un an
En la prison d'un barbare Gean,
Qui les corps vifs à son Dieu sacrifie
Et d'un maillet leur derobe la vie

403. *87* Et d'œil veillant
405. *P* Terre fertile, antiennes cachettes
413. *P* si que pressant
414. *87* Dedans un antre une Nymphe marine
418. *P* beautez
421. *73-87* Qui les mortels

---

1. C.-à-d. le berceau de Jupiter, fils de Saturne. Le mot *bers* n'est pas seulement « vendômois », comme le dit une note marginale en 1584 et dans les éd. suiv. ; il est également employé, aujourd'hui encore, dans l'ouest et le centre.

2. Hellénisme poétique. Dans Homère le mot φίλος est souvent employé comme équivalent de l'adjectif possessif.

Dedans un temple en sang humain lavé,
De bras, de jambe et de testes pavé [1].
Luy plain d'honneur, de biens, & de richesse,
Tient sa maison ouverte de largesse
Aux estrangers, tant il a grand desir
Entre un millier d'en pouvoir un choisir
Qui le revanche, & son fils luy redonne,
Seul heritier de sa noble couronne :
Va-ten vers luy, & en te transformant [65]
Presente luy quand il sera dormant
Autour du lict cent formes épandues
Piqueurs, veneurs, trompes au col pendues,
Lesses, & chiens, bocages, & forests,
Larges épieux, cordages, & filets :
Limiers ardans, cerfs suivis à la trace,
Et tout le meuble ordonné pour la chasse :
Presente luy des hommes inconnus
En longs habits à la rive venus,
Soubs qui son fils les armes doit apprendre,
Et par leurs mains sa liberté reprendre.
D'un mesme vol affublé de la nuict,
Fantaume vain, porte toy sur le lict

423-24. *73* Sus un autel toujours tiede de sang, Où les corps morts il acroche de rang | *78-84* Puis sur sa porte où distille le sang, Le test des morts il attache de rang | *87* Puis sur sa porte, où distille le sang Du test des morts, les attache de rang
425. *78-87* Ce Roy remply d'honneur & de richesse
427. *P* A tous venans
430. *P* Pour heriter à sa noble couronne
434. *P* vaneurs
435. *P* Chiens blancs, chiens gris, bocages et forests
437. *P* Limiers criards
440. *84-87* à sa rive venus
444. *P* Doux, sans frayeur, porte toy sur le lit

1. Le singulier *jambe* est exigé pour l'élision à la coupe. La variante fit disparaître cette licence grammati

Où va dormant l'une & l'autre pucelle,
Fay leur sembler qu'une estoile nouvelle
Vive d'éclairs, d'un voiage lointain
Passant la mer vient loger en leur sein,
Et raionnée en flames bien éprises
Baize leur chair sans ardre leurs chemises.
Va-ten apres au bord où les Troyens
Dorment recreus des flots Neptuniens,
Dessus leur teste arreste ta volée,
Leur ame soit en songeant [1] consolée
Sans avoir peur des habitans du lieu,
Car ja Mercure envoyé du grand Dieu,
Des citoiens à (*sic*) flechi le courage
Pour en bonheur convertir leur dommage.
A tant se teut : & le roy du sommeil [66]
Tout chassieux, ennemy du reveil,
D'un chef panché qui lentement se cline,
Et du menton refrapant sa poitrine,
Se resecoue, & sorty de son lict
Le mandement de Cybele accomplit.
Incontinent que l'Aube aux doigs de roses
Eut du grand ciel les barrieres décloses,
Versant les fleurs sur les yeux du Soleil,
Rouge tantost, tantost jaune & vermeil,
Se bigarrant en autant de manieres
Qu'on voit fleurir les rives printanieres :

448. *P* s'arreste sur leur sein
453. *On lit* Dessus la teste (*corrigé aux Errata*)
458. *P* Pour convertir en repos leur naufrage
461-62. *P* Panchant la teste, et d'une lente mine De son menton refrapant sa poitrine
461. *73-87* D'un chef panché que lentement il cline
467-70. *73-87 suppriment ces quatre vers*

1. C.-à-d. par leurs songes.

Le Roy Dicæe (ainsi se surnommoit
Ce Corybant qui la justice aimoit) [1],
Grand terrien, d'honneur riche, & de race,
Dresse l'aprest d'une aboyante chasse,
Son palefroy à gros bouillons fumeux
Mâchant le frein fierement écumeux
Est à la porte, où à foule se rendent
Jeunes piqueurs qui devisant l'attendent [2].
Maint chien courant couple à couple les suit,
De tous costez la meute fait un bruit!
Par bois fueillus, par monts, & par valée,
Pleine de cris ceste chasse est allée :
Maint gros sanglier de dents croches armé,
Maint cerf craintif au large front ramé
Estoit ja mort, quand au vueil de Cybele
Un cerf poussé par ambusche nouvelle
Tournant, virant, haletant, & mourant [67]
De soif pantoise, alla viste courant
Vers le rivage : & le pere Dicæe [3],
Suivant ses pas par la poudre tracée,
Comme le cerf à la rive aborda

471-73. *73 par erreur* Le Roy Dicté | *78-87* Le Roy Dicae' (*et* Dicé') (de tel nom se nommoit Ce Coryban qui la justice aimoit), Riche d'honneur, de terres & de race

476. *P* Machant le frein resonant escumeux | *73-87* Remachant l'or de son frein escumeux

479. *P* Meint chien criard

482. *P* A cor, à cry cette chasse est alée

485. *P* Estoit bronché | *87* au gré de

486. *P* Un cerf poussé d'une carriere isnelle

487. *87* De la Déesse, haletant & mourant

---

1. Le nom de ce roi est la transcription francisée du grec δίκαιος et signifie le Juste.

2. Cf. Virgile, *Énéide*, IV, 129 sq.

3. Le mot père a ici le sens de *vénérable*, comme dans l'expression de Virgile : pater Æneas. Isnel (var.) = rapide.

Où ces grands corps inconnus regarda.
  Lors les Troyens en sursault s'éveillerent
Qui de le voir au cueur s'esmerveillerent :
Luy plain d'effroy en pamaison devint
Et de son songe à l'heure luy souvint.
  D'où estes vous (dit-il), de quelle place,
Quels sont voz noms, & quelle est vostre race,
Quelle fortune, ou quelle mer sans foy
Vous a trahis ? hostes, repondez moy :
Car à vous voir (bien que plains de miseres)
N'estes méchants, ny nez de méchants peres [1].
  Alors Francus baignant ses yeux de pleurs,
Et soupirant aigrement ses douleurs [2],
Luy respondit : Si jamais les merveilles
Des Phrygiens ont frapé tes oreilles,
La longue guerre, & les dix ans d'assauts,
Le fier Achille auteur de tant de maux,
Le sac, la prise, & la flamme funeste
Du brazier grec, nous en sommes le reste :
  Pour soutenir leurs villes & leurs forts,
Femmes, enfans, noz aieux y sont morts,
L'un sur le mur, l'autre par les alarmes :

494. *P* soudain s'esmerveillerent | *73*^{b} pensifs s'emerveillerent | *78-87 texte de 72*
495. *P* froid et pale devint
502. *73* ni fils de mechans peres | *78-84* N'estes mauvais, ny fils de mauvais peres | *87 texte de 72*
511-13. *73-87* Pour soutenir (*78-87* Là pour sauver), maisons, temples & Dieux, Femmes, enfans, moururent noz ayeux, L'un sur le mur, l'autre au milieu des armes

---

1. Imité de Virgile, *En.* VIII, 112 sqq., où Pallas fils d'Évandre, interroge de même Énée et ses compagnons, qui lui sont inconnus.
2. Comme Énée, qui a souvent les larmes aux yeux. Cf. *En.* I. 459 à 470.

Hector l'honneur des hommes & des armes,
Le pere mien, aiant cent mille fois [68]
Trempé le sable au meurtre des Gregeois
Gardant le sien, & sa mere, & sa ville,
Y fut tué par la traison d'Achille.
  Comme un sapin par le fer abatu
Hector tomba de ses armes vestu
Faisant un bruit sur la poudre Troienne,
Où du vainqueur la roüe Æmonienne [1]
(Acte vilain & plain d'impiété)
Trois fois le traine autour de sa Cité.
Je fus sauvé de la flamme cruelle
(Acte divin) pendant à la mammelle,
Je fuz des Grecs en servage amené,
Nourry sans nom, bien que hautement né [2] :
Ceux que tu vois d'un visage si blesme
Couchez ici, ont eu fortune mesme,
De mesme ville, issus de mesme part,
Mes alliez de sang & de hazard.
  Quand sans honneur, sans grandeur, sans envie
De plus haut bien, j'allois trainant ma vie

514-15. *73-87* Hector, honneur (*87* l'honneur) des valeureux gendarmes, Qui m'engendra
516. *P* Trampé la poudre | *73* [b] Trempé la terre | *78-87 texte de 72*
517. *P*, *73-87* Gardant son pere
520. *78-87* Son corps broncha de ses armes vestu
524. *78-87* la cité
526. *P* (Cas merveilleux !) | *73-87* (Miracle grand)
527. *73* Du Grec veinqueur j'ay flechi sous la loy | *78-87* J'ay du vainqueur flechi dessous la loy
528. *73-87* bien que germe de Roy
532. *73* Mais alliez (*erreur typ.; éd. suiv. corrigent*)
534. *78-87* D'estre cognu, j'allois trainant ma vie

1. C.-à-d. le char d'Achille, l'Æmonie étant le nom primitif de la Thessalie, patrie d'Achille.
2. C.-à-d. : Élevé obscurément, bien que né de souche royale.

En Caonie aux pieds de mes parens,
Voicy d'en haut des signes apparens,
Voicy Mercure envoyé du grand Pere [1]
Tancer mon oncle & menacer ma mere,
Dequoy forçant le ciel & la saison
Ils enfermoient ma gloire en la maison,
Et que des Dieux les grandes destinées
Avoient pour moy les Gaulles ordonnées,
Estant au ciel pere des Roys receu : [69]
Mais le Destin, & les Dieux m'ont deceu.
  Croiant en vain leur promesse menteuse,
Prompt je me donne à la vague venteuse,
Armant en mer quatorze grands vaisseaux
De vivres pleins & de forts jouvenceaux,
Dont j'esperois d'une haute entreprise
Donter soubs moy ceste Gaulle promise :
» Mal'heureux est qui dedagne le sien [2]
» Pour l'estrangier : en lieu de tant de bien,
Couronne, sceptre, & royal mariage,
J'ay eu la mer, & les vents en partage,
Qui d'esperance & de biens m'ont cassé,
Et de quatorze un vaisseau m'ont laissé,
Qui pres ce bord sauvé à toute peine
Penche rompu, environné d'arene,

536. *P* Voicy du Ciel
541. *78-87* les hautes destinées
543. *73-87* Ja dans le ciel pere des Roys receu
549. *78-87* d'une brave entreprise
554. *73-87* J'ay la mer seule & les vents en partage
557-58. *73-87* Qui pres ce bord sans mas (*et* mast) & sans antene Demy-rompu s'embourbe sous l'arene | *En 78 on lit au vers 557 ce texte erroné :* Qui pres ce bord enveloppé d'arene

---

1. C.-à-d. de Jupiter, qualifié couramment « père des hommes et des dieux ».
2. C.-à-d. son patrimoine et son pays.

Où tout mon bien j'avois faict enfermer
» Si c'est du bien ce qui flotte en la mer,
» Du haut du havre on doit voir la marine [1],
» Mal'heureux est qui sur elle chemine.
Apres avoir trois jours entiers erré
D'astres certains & de voie égaré,
Tousjours pendu sur la vague meurdriere,
Un bon Demon esmeu de ma priere,
Me secourant (d'hommes & d'armes nu),
M'a faict grimper à ce bord inconnu,
Proie des loups, & des bestes sauvages.
Nous ignorons des hommes les courages
De ce païs, si apres les dangiers [70]
Ils ont le cueur piteux aux estrangers,
S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la justice,
Ou s'ils sont pleins de sang & de malice :
Pource, benin aie pitié de nous,
Sois homme ou Dieu, j'embrasse tes genoux :
Si tu es Dieu, tu scais bien nostre peine,
Si tu es homme, une douceur humaine
Doit émouvoir ton cueur à passion,
Aiant horreur de nostre affliction.
Il dict ainsi : le vertueux Dicæe
Contre-respond [2] : Ceste terre ambrassée

560. *On lit* Cest *en 72 et 73 (éd. suiv. corrigent)*
561. *P, 73-84* Du bout du havre | *87* Du havre seur
567. *87* Me secourant de toutes choses nu
568. *On lit* Ma *en 72 et 73 (éd. suiv. corrigent)*
571. *73* S'ils sont mechans, si apres les dangers
570-71. *78-87* Nous ignorons les mœurs & les courages Des habitans, si apres les dangers
575. *P* ayes
581. *84-87 graphie* Dicée

1. C.-à-d. : Il faut se contenter de voir la mer du haut du port.
2. Mot créé par Ronsard sur le modèle du latin *contra respondere*.

Des flots marins comme tu vois icy
Porte un bon peuple & un mauvais aussy,
Mais à ce coup ta fortune meilleure
T'a fait surgir où la vertu demeure :
Pource tu sois, hoste, le bien venu.
Qui est celluy qui vivant n'a connu
L'honneur troyen, & pour garder sa terre
Les faits d'Hector, un foudre de la guerre[1] ?
Il me souvint qu'un jour Idomené[2]
Me discouroit, de nouveau retourné,
(Il retournoit nouvellement[3] de Troie
Chargé d'honneur, de renom & de proie)
Qu'après qu'Hector les greques naufs brula,
Que[4] vers Priam ambassadeur alla
Traitter la paix, mais il ne la peut faire
Ayant Pâris capital adversaire[5] :
Par courtoisie il logea chez Hector [71]
Qui l'honnora d'une grand'coupe d'or

585-86. *P* Mais la Fortune a voulu pour cette heure Qu'ayes pris bord où la vertu demeure
586. *87* où la bonté demeure
588. *P* Qui est celuy vivant qui n'a connu | *78-87* Qui est celuy qui par bruit n'a cognu
589-94. *87* Troye & Priam, & pour garder sa terre Le nom d'Hector
593. *P* Il revenoit | *87* tout freschement de Troye
594. *P* de butin et de proye | *78-84* de vaillance & de proye | *87* *texte de 72*
598. *P* Estant Paris rudement au contraire

---

1. Ainsi parle Didon aux Troyens dans Virgile, *En.* I, 565 sq. ; le mouvement qui suit vient encore de Virgile, *loc. cit.*, 619.
2. Syncope de l'e final.
3. C.-à-d. récemment.
4. Redoublement du *que* conjonctif, déjà vu souvent.
5. Idoménée combattit vaillamment devant Troie (*Il.* IV et XIII). Mais il n'est pas question dans Homère, ni dans Quintus de Smyrne, du rôle que lui prête ici Ronsard par la bouche de Dicée, ni de l'accueil courtois qu'il reçut d'Hector d'après les vers qui suivent.

Au departir, où vivoit entaillée
Soubs le burin la Balaine écaillée
Ouvrant la gueule, & faignant un semblant
De devorer le pauvre corps tremblant
De la pucelle Hesione attachée
Contre un rocher : la mer estoit couchée,
Au pié du roc, qui de flots repliez
De la pucelle alloit bagnant les piez [1].
  Idomené me donna ceste coupe
Que je tien chere entre une riche troupe
D'autres vaisseaux dont je cheris mes yeux
Et boy dedans aux festes de noz Dieux :
Il estimoit d'Hector la courtoisie,
Les vaillans faicts, les vertus, & la vie,
Et ennemy son honneur n'abaissoit,
Ains jusqu'au ciel ses louanges poussoit[2].
  Vous ne pressez une terre étrangere.

601. *78-87* Riche present, où vivoit entaillée

603-04. *P* Ouvrant la gueule et faisant un semblant De devorer le corps nu et tramblant | *78-87* A gueule ouverte, & maistresse des bors Faisoit semblant de devorer le corps

605. *73* Hesion (*erreur typ.; éd. suiv. corrigent*)

608. *78-87* De la captive alloit baignant les pieds. *Addition de ces quatre vers* : Persée estoit sur le haut de la roche, Ayant au poing sa cimeterre croche, Pendu en l'air, qui l'Ourque menassoit Et des liens l'infante delassoit

611-12. *P* qui n'esjouist mes yeux Sinon aux jours consacrez à noz Dieux

611. *87* dont j'esgaye mes yeux

612. *78-87* Quand je banquete aux festes de nos Dieux

616. *73-87 ajoutent ces quatre vers* : Pource je croy que vostre bienvenuë Est par le vueil des bons Dieux avenuë, Et que le ciel, qui de nous a souci, Pour mon suport (*et* support) le promettoit (*73b-87* permettoit) ainsi

---

1. Hésione, fille de Laomédon roi de Troie, fut désignée par le sort pour être dévorée par un monstre marin, envoyé par Neptune. Elle fut délivrée par Hercule, d'après Lycophron et Ovide (*Met.* XI, 211 sqq.). Croche = recourbé.

2. Ce distique vient encore de Virgile, *En.* I, 625,

C'est, ô Troyens, vostre ancienne mere,
Crete, dont Teucre autrefois est issu,
De qui le nom pour tiltre avez receu [1] :
Encore Ida la montagne troyenne
S'esleve icy, la demeure ancienne
De vos aieux [2], & pource ostez du cueur
Comme asseurez le soupson & la peur,
Et desormais rapellez l'esperance,
Surgis au lieu qui fut vostre naissance.
  Disant ainsi, ce Prince retourna : [72]
En son palais long temps ne sejourna
Sans liberal envoyer au rivage
Trente moutons, six beufs de grand corsage,
Gras, bien charnus, quinze barraux de vin [3],
Coupes, habits, & chemises de lin,
Pour festoier, & couvrir ceste bande
A qui la faim outrageuse commande [4] :
» Rien n'est meilleur pour l'homme soulager

621. *87* Une autre Ida que la vostre Troyenne

626. *P* Venus au lieu

627-29. *P* Il dist ainsy : puis soudain retourna En son palais, où il ne sejourna Sans envoyer prontement au rivage

631. *On lit* barreaux (*corrigé aux Errata*)

627-31. *73-87* De peu de gens ce Prince environné En son palais pensif est retourné, D'où liberal il envoye au rivage Quatre (*78-87* Douze) moutons, un bœuf de grand corsage, Gras, bien charnu, & six barreaux (*78-87* barraux) de vin

633. *P* festier

---

1. Cf. Virgile, *En.* I, 619 sqq. et souvent ailleurs, où les Troyens sont appelés Teucri ; II, 26, où la Troade est appelée Teucria ; III, 104 sqq., où Anchise rappelle l'origine crétoise de Teucer, premier roi de la Troade.

2. D'après ce passage, imité de Virgile, ce sont les colons crétois qui auraient donné le nom d'Ida à la montagne phrygienne, en souvenir de l'Ida de Crète. Cf. ci-dessus, livre I, note du vers 346.

3. Synonyme de baril.

4. Comme Didon le fit aux Troyens qui avaient abordé à son port, *En.* I, 633 sqq. Imitation flagrante.

» Apres le mal que le boire & manger.
Eux affamez ces viandes ravirent
Qui d'une autre ame au besoin leur servirent,
Rejouissant la force de leurs corps,
» Car le manger rend les hommes plus forts [1].
Tandis la nuit à la robe étoilée [2]
Avoit la terre en toute part voilée
D'un manteau noir, ombreux & paresseux,
Lors que voicy les fantaumes de ceux
Dont la grand mer en vagues departie
Avoit les corps & la vie engloutie,
Enflez, bouffis, écumeux, & ondeux,
Aux nez mangez, au visage hideux,
Qui pepians d'une voix longue & lente
(Comme poulets cherchans leur mere absente)
De mains, de pieds figurant leur mechef,
De Francion environnoient le chef.
Enfant d'Hector (disoient-ils) nous ne sommes
Plus ces corps vifs, mais fainte [3] de ces hommes,
Que bien armez, courageux, & bragards, [73]
En tes vaisseaux amenois pour soldards,
Sur qui les vents au fort de la tempeste

639. *73-87* Revigorant (*et* Ravigorant) la force
641. *87* à la voûte estoilée
642. *P* en toutes pars voilée | *73-84* espaissement voilée | *87* en toutes parts voilée
648. *P* Au nez | *73-87* aux visages hideux (*on lit en 73* au visages ; *éd. suiv. corrigent*)
652. *P* environnent le chef
655-56. *73-87* Qui (*lapsus*) (*84* Que) bien armez & pronts à tous hazars En tes vaisseaux tu choisis pour soldars | *P* soudards

1. Quatrain qui paraphrase cet hémistiche de Virgile, *loc. cit.* : Et victu reparant vires.
2. Souvenir du ps. Orphée : ἀστροχίτων (*Argon.*, 1028).
3. Synonyme de fantôme, ailleurs de simulacre ; cf. ci-dessus, livre I, vers 108 et 114.

Ont renversé cent gouffres sur la teste :
Noz corps flotans apastent les poissons,
Noz esprits (las) en cent mille façons
Déprisonnez de l'humaine clôture
Dessus les flots errent à l'avanture[1] :
  Fay nous aumoins sur le bord de ces eaux
Le triste aprest de quelques vains tombeaux[2],
Et par trois fois de noz ames appelle
L'ombre au repos d'une tombe nouvelle,
Bien qu'elles soient loin de leur corps : ainsi
Pourront porter doucement le souci,
En attendant que les eaux poissonneuses
Pourront jetter aux rives sablonneuses
Las ! de noz corps le viel moule deffait,
Pour leur bastir un sepulchre parfait.
A tant s'enfuit la troupe naufragiere
Ainsi qu'on voit une poudre legere
S'evanouir, tournoiant & suivant
Les tourbillons qui annoncent le vent[3].
  Incontinent que l'Aurore rosine
Eut le Soleil tiré de l'eau marine,

663. *P* ses eaux
668. *P* leur soucy
665-68. *73 supprime ces quatre vers* | *78-84 les remplacent par ceux-ci* : Ne permets plus qu'absens de sepulture. Sans pleurs, sans tombe errions à l'aventure, Ains pour avoir Caron plus adoucy, Fay nous honneur dessus ce bord icy | *87 supprime ces nouveaux vers*
670. *P* Feront branler aux rives | *73-87* Repousseront aux rives
671. *84-87* De nos corps morts le
674-75. *P* Perdue en l'air, come poudre legere S'esvanouist tournoyant
677. *73-87* Si tost que l'Aube à la face rosine

---

1. Parce que Caron, le nocher des Enfers, n'acceptait pas dans barque les morts privés de sépulture.
2. Cénotaphes.
3. Voir mon tome XI, p. 60, fin

Francus s'esleve [1], & des premiers gazons
Fit des tombeaux, funerales maisons,
Puis repandant une grand'coupe plaine
De sang sacré en leur demeure vaine [2],
Haut appelloit les ames qui venoient, [74]
Et sur l'obseque espesses se tenoient [3],
Faisant tel bruit, que font en leur nichée
Les arondeaux attendans la béchée :
Et tels qu'on voit au milieu de l'esté
Soubs la plus vive & brulante clarté
Errer espais d'un gros monceau qui tremble
Les moucherons qui volent tous ensemble,
Gresles, menus, tournans de lieux en lieux,
Et si petits qu'ils nous trompent les yeux [4].

679. *73b-84* & prenant des gazons | *87* & dressant maints gazons
681. *73-87* une fiole pleine
688-89. *P* Sous la plus chaude et ardente clarté Errer espaix en un monceau qui tramble
687-88 *87* Gresles ainsi qu'on voit aux jours d'Esté Les Mouscherons voler sous la clarté
689-92. *73a* Errer espais un gros monceau qui tremble De moucherons qui volent tous ensemble, Gresles, menus, tournant de lieux en lieux, Et si petis.., | *73b* De moucherons un gros monceau qui tremble Tourner espaix & voler tout ensemble, Gresle, menu, errant de lieux en lieux, Et si petit qu'il nous trompe les yeux | *78-84* Errer espais des mouscherons ensemble, Et tournoyer d'un escadron qui tremble, Gresle, menu, volant de lieux en lieux, Et si petits... | *87 supprime ces quatre vers*

1. C.-à-d. se lève. Déjà vu ci-dessus, livre I, vers 157, et t. XII, p. 130.

2. C.-à-d. vides (comme au vers 664). — Quant au « sang sacré », c'est celui des victimes immolées. Cf. Virgile, *En.* III, 66 sqq.

3. Le mot *obsèque* (au singulier pour l'élision à la coupe) désigne le sang répandu sur la tombe improvisée, peut-être la tombe elle-même.

4. Ailleurs Ronsard compare les mânes à des abeilles (t. X, p. 369, vers 120 et suiv.). Il trouvait des comparaisons analogues dans Virgile, *Georg.* IV, 471 sqq.; *En.* VI, 309 sqq. et 706 sqq. Homère avait simplement dit : l'âme envolée comme un songe voltige (*Od.* XI, 222) et : autour de l'ombre d'Hercule, les morts faisaient comme un bruit d'oiseaux fuyant de tous côtés (*Ibid.*, 605). Cf. mon t. XII, pp. 136 et 138, notes.

Bien que voz corps (disoit Francus, aux ames)
Ne soient enclos soubs ces herbeuses lames [1]
En attendant un repos plus certain [2]
Contentez vous de cest office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis plains de nuict & de silence.
Esprits malins, ne nous suivez jamais,
Ou soit en guerre, ou soit en temps de paix,
Et en dormant [3] n'épouventez noz songes
D'effroy, de peur, ny d'horribles mensonges,
Qui au reveil rendent l'homme transi,
Et sans nous suivre arrestez-vous icy.
Disant ces mots, plein d'un soin qui le presse
Seul sur la rive élongné de la presse,
Se tourmentant d'un long soupir amer
Prioit ainsi la fille de la mer [4].
Enten ma voix, Paphienne, Erycine,
Si tu naquis de l'écume marine,
Ne souffre plus que tes flots maternels [75]
Me soient auteurs de tourments eternels :
Alme Venus [5], mets en ta fantasie
Le souvenir de ceste courtoisie

695. *73-87* En attendant un tombeau
701-03. *78-87* Ne nous troublez de peurs ny de mensonges, N'effroyez point de fantaumes nos songes, Ne nous donnez ny terreur ny soucy
707. *84-87* Poussant du cœur un long souspir amer

---

1. C.-à-d. les mottes de gazon qu'il avait rangées en guise de sépulcre ; cf. ci-dessus, vers 679 et suiv.
2. A savoir quand on aura trouvé vos corps et qu'on les aura ensevelis.
3. C.-à-d. quand nous dormirons.
4. Aphrodite, née de l'écume de la mer ; au vers suivant, Francus la qualifie par les lieux de son culte, Paphos en Chypre, Eryx en Sicile.
5. C.-à-d. Vénus nourricière, par suite bienfaisante (cf. Lucrèce, I, 2 ; Virgile, *En.* I, 618. Pour *alma*, cf. t. IV, p. 61 et *passim*).

Dont l'oncle mien, te preferant, usa,
Lors que la pomme à Pallas refusa,
Et à Junon, qui, encores dolente
D'un tel refus, en tous lieux nous tormente [1] :
Et s'il est vray qu'autrefois as laissé
Le ciel vouté du pié des Dieux pressé,
Et les citez soubs ton pouvoir gardées
Pour habiter les montagnes Idées
Prise d'amour d'un pasteur Phrygien [2],
Aie pitié du mesme sang Troyen :
Tu gardas bien & Jason & Thesée
Entrepreneurs d'affaire mal aisée [3],
Et s'ils n'avoient [4] (les sauvant de perils)
Tant fait pour toy que mon oncle Pâris [5] :
Comme eux je trace une affaire bien haute [6],
Et si je faux, au destin soit la faute,
Et non à moy de rien ambitieux
Qui n'ay suivy que l'oracle des Dieux.
  Priant ainsi [7], Venus la mariniere

715. *P* Dont l'oncle mien vers toy Déesse usa
718. *73*[b] me tourmente | *78-84 texte de 72* | *87 texte de 73*[b]
719-720. *87* as quitté Le Ciel, palais des hauts Dieux habité
720. *P* Le ciel d'airain
722. *P* noz montagnes Idées | *87* Pour venir voir les
724. *P* Ayes pitié
726. *73-87* Cueurs desireux d'affaire mal aisée
727-28. *73*[b] Et s'ils n'estoient de ton service èpris Tant (tu le sçais) que mon oncle Pâris | *78-87 texte de 72*

---

1. Cf. Jean Lemaire, *Illustr. de Gaule*, liv. I, chap. 33.
2. Le Troyen Anchise.
3. Jason, parti à la conquête de la toison d'or en Colchide, et réussissant grâce à l'amour de Médée ; Thésée, parti pour vaincre le Minotaure en Crète, et réussissant grâce à l'amour d'Ariane.
4. Le *si*, élidé dans *s'ils*, est restrictif et veut dire : pourtant.
5. Rimes phonétiques : on prononçait *péris*.
6. C.-à-d. : j'entreprends une affaire bien difficile.
7. C.-à-d. : Comme il priait ainsi.

Size en son throne entendit la priere :
Elle vestit ses sumptueux habits
Orna son chef flamboiant de rubis,
Entre-mellez de grosses perles rondes,
En cent façons friza ses tresses blondes,
Amignota de ses yeux les regards, [76]
Regards je faux [1], ains homicides dards,
Prit ses aneaux de superbe engraveure,
Haussa le front, composa son alleure,
Se parfuma, s'oignit, & se lava,
Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.
L'enfant Amour écarté de la presse
Des autres Dieux, soubs une treille épesse
Dans le jardin de Jupiter estoit
Où Ganymede aux eschets combatoit [2],
Venus de loin commance à luy sou-rire,
Flata sa joüe, & ainsi luy va dire.
Mon fils, ma vie, Amour mon petit Roy,
Tu es mon tout, je ne puis riens sans toy,

734. *73-87* D'oreille pronte (*et* prompte) entendit la (*73*^{b} *et* *87* sa) priere
737-40. *78-87 suppriment ces quatre vers*
741. *87* de subtile engraveure
742. *P* Leva le front
743. *73-84* & se leva | *87 texte de 72*
744. *P* Puis vers Amour son filz elle s'en va
750. *P* luy vint dire
751. *P* Mon coeur, ma vie | *73*^{b} Mon fils, mon cueur, mon sang, mon petit Roy | *78-84 texte de 72*
751-52. *87* Mon fils, mon cœur, ma puissance, mon bien, Tu es mon tout, sans toy je ne puis rien
752. *P et 73-87* rien

---

1. C.-à-d. : Je me trompe en disant *regards*.
2. C.-à-d. : Où il essayait de battre au jeu d'échecs Ganymède, l'échanson de l'Olympe. Détail pris à Apollonios, *Argon.* III, 114 sqq. où il s'agit d'un jeu d'osselets.

Ni toy sans moy, mais soubs nous deux ensemble
Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble[1] :
Laisse tout seul jouer ton compaignon,
Embrasse moy, baize moy, mon mignon,
Pends à mon col. Mon fils, je te pardonne
Tous les torments que ta fleche me donne,
Tous les ennuis, les soucis infinis
Pour les amours d'Anchise & d'Adonis[2],
Si de ton trait tu blesses la pensée
En Francion, des filles de Dicæe :
Aide au Troyen, il est digne d'avoir
Pour sa beauté faveur de ton pouvoir :
Je te donray pour te servir de page
Le Jeu mignard qui te resemble d'age[3],
Fin comme toy, de qui les petits doigs [77]
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui les hommes conqueste :
Il sera tien si tu fais ma requeste.
  Adoncq' Venus le mit en son giron,

753. *P* mais souz noz deux ensemble (*sic*) | *73-87* Mais quand noz traits sont decochés (*78-87* alliez) ensemble
759. *P* Et les travaux, bien qu'ilz soient infiniz
759-60. *73* & soucis infinis | *78-87* Et de nouveau tous les maux infinis Que j'ay receu (*sic*) pour l'amour d'Adonis
762. *73*[b] Le sang, le cueur des filles | *78-87* L'ame & le cueur des filles
763-64. *78-87* Pour Francion, Troyen digne d'avoir, Tant il est beau, faveur de ton pouvoir
767-68. *P* duquel les petits doigts Suivant tes pas porteront ton carquois
769. *73-87* qui le monde conqueste

---

1. Cf. Virgile, *En.* I, 664 sqq., où Vénus flatte de même son fils, pour obtenir qu'il se substitue à Ascagne et allume ainsi dans le cœur de Didon un violent amour pour Énée.
2. Vénus aima d'abord Adonis, ensuite Anchise. V. à ce sujet la fin de l'*Adonis*, t. XII, p. 126, et de l'élégie *Le temps se passe*, t. XV.
3. Il s'agit d'une de ces abstractions personnifiées qui faisaient partie du cortège de Vénus.

Roses & lys épanche à l'environ
De sa perruque, & l'endort en sa robe ;
Puis doucement de son fils se dérobe,
S'en-vole en Cypre, où son temple en tous temps
Voit ses autels chargez d'un beau printemps [1].
  A tant Amour du sommeil se secoüe,
Ses blonds cheveux arrengea sur sa joüe,
Une double aile à son dos attacha,
Du prochain myrte en sautant decrocha
Son plain carquois, il empoigne en la dextre
L'arc, & des dieux & des hommes le maistre :
Puis s'elancant hors la porte des cieux,
En-demené [2], fretillard & joieux,
Se rue en l'air : le ciel, l'onde & la terre
Luy font honneur : Zephire qui desserre
Sa douce alaine odorante à l'entour,
Tout amoureux va convoiant Amour [3].
  Ce petit Dieu, qui trompe la cervelle
Des plus ruzez, prit semblance nouvelle,

774. *87* Puis finement

775-76. *P* Et prist son vol en Cypre, où en tout temps Ses gras autels sont chargez d'un Printemps | *73-87* S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens Fument toujours ses autels Paphiens (*87* Paphéens)

777. *P* Adonc Amour

777-78. *73*[b] du somme se secoue... sur la joue | *78-87* *texte de 72*

778. *73*[a] la joue

780-81. *73* Et son carquois pendillant decrocha Du prochain mirthe | *78-87* Son beau carquois pendillant décrocha Du prochain myrthe

784. 73 Comme un enfant assez malitieux | *78-87* Petites mains, petits pieds, petits yeux

787. *P et 73-87 graphie* haleine

788. *P* Tout esgayé va convoyant

789-90. *P* Ce petit Dieu, mais bien grand en cautelle, Changea de corps, et prit face nouvelle | *78-87* Or cest enfaut, qui trompe la cervelle Des plus rusez, prist semblance nouvelle

---

1. *Note marginale en 87* : Papheens pour Paphiens, licence poëtique.
2. C.-à-d. : se démenant vivement.
3. Depuis le vers 771, imitation de Virgile, *En.* I, 689 à 694, avec des changements et additions, suggérés par Apollonios, III, 148 sq.

Se herissant en la forme d'un Tan [1],
Fier animal, qui au retour de l'an
Quand le printemps rameine ses delices
Parmy les prez fait courir les jenisses [2] ;
Aux yeux de tous fut invisible : puis [78]
S'alla cacher dessous le sueil de l'huis,
Joignant la porte où le prince Dicæe
Superbe avoit sa demeure dressée.
  Tandis Francus, branlant dedans la main
Un javelot à la pointe d'airain,
Ayant au col sa targue à mainte houpe,
Vers le chasteau mena sa jeune troupe.
Venus la belle, au departir des bords
Songneuse d'eux enmantela leurs corps
D'une nueuse & obscure couronne,
Pour n'estre veuz ny conneuz de personne.
  Quand au palais Francion arriva,
Loing de leurs corps l'air espais se creva,
Et leur figure est propre revenue

794. *P et 87* faict moucher les genisses
796-97. *P* aupres le sueil de l'huis, Desouz la porte
795-97. *73* Il se rendit invisible à le voir Petit fantosme, et puis alla s'assoir Dessus la porte où le Prince Dicée | *78-87* Il se fit tel qu'homme ne le peut voir (*87* qu'on ne pouvoit le voir), Corps invisible, & puis alla s'asseoir Au haut sommet de la porte où Dicaee (*et* Dicée)
799. *78-87* secouant en la main
800. *P* arain
801. *P* Pendante au col
804. *P* D'un air espais emmentela leurs corps
807-09. *P* Quand à vingt pas du Palais arriva, De tous costez l'air espaix se creva Et leur figure aux yeux est revenue

---

1. Graphie phonétique, pour taon ; déjà vue t. XI, p. 119. L'idée du taon vient d'Apollonios, III, 275 sqq.
2. En Anjou, *moucher* se dit encore des vaches que les taons surexcitent. Cf. t. XI, p. 119.

Comme astres clers dévestus d'une nue [1].
Ce jour Francus à merveille estoit beau,
Son jeune corps sembloit un renouveau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'une gemmeuse prée,
La grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, égal aux demi-dieux [2].
Devant la porte en assez long espace,
Large, quarrée, estoit une grand'place,
Où la jeunesse aux armes s'esbatoit,
Piquoit chevaux, voltigeoit ou lutoit,
Courroit, sautoit, ou gardoit la barriere,
Jusques au ciel en voloit la poussiere [3].
En ce pendant que d'œil prompt & ardant [79]
Francus alloit le palais regardant
Festes [4], festons, gillochis, & ovalles,

817-18. *78-87* Devant la porte estoit un long espace D'une quarrée & spacieuse place

820-21. *P* L'un d'un pied viste ou couroit ou sautoit, Piquoit chevaux, ou gardoit la barriere | *73* voltigeoit & lutoit, Ou defendoit le pas à la barriere | *78-87* voltigeoit & lutoit, Sautoit, couroit, defendoit la barriere

822. *73-87* Haut dans le ciel en voloit la poussiere | *87 ajoute les huit vers que voici* : Les prochains bords à leurs cris respondoient | Sur le portail d'un long ordre pendoient De ses ayeux les hardis tesmoignages, Lances, plastrons, morions & plumages, Butins gaignez des ennemis vaincus, Naufs, gallions & leurs esprons bécus, Et des citez les portes arrachées, A grands crochets dans le mur attachées

825. *78-87* Frizes, festons, guillochis & ovalles

1. Imité de Virgile, *En.* I, 411 sqq., où Vénus enveloppe d'un nuage épais Énée et ses compagnons, se rendant au palais de Didon, pour que nul ne les voie ni ne leur parle ; 579 sqq., où ledit nuage se dissipe, laissant Énée en face de Didon. Cf. aussi Apollonios, III, 210 sq.

2. Cf. Virgile, *op. et loc. cit.*, 588 sqq.

3. Autre imitation de Virgile, décrivant les exercices qui se faisaient devant la ville du roi Latinus, quand les ambassadeurs d'Énée y arrivent (*En.* VII, 160 sqq.) L'addition de 1587 au vers 822 est encore imitée de Virgile décrivant le palais du roi Latinus (*Ibid.*, 177 sqq.). Bécu = en forme de bec.

4. C.-à-d. les faites. On retrouvera cette graphie dans la variante du vers 1029.

Dicæ', vestu de dignitez roialles,
Accompagné de deux cens jouvenceaux
D'age pareils, aux mentons damoiseaux,
Au doux regard, d'une courtoise sorte
Vint caresser Francus oultre la porte,
Le bien-veignant, & d'un visage humain
Le tient, l'embrasse, & luy serre la main.
Pres de ce Prince en robes solennelles,
Estoit sa femme & ses filles pucelles,
Qui, fil, aiguille, & ouvrages legiers,
Avoient laissé pour voir les estrangiers :
Comme un Avril estoient belles ces dames,
En cent façons les amoureuses flames,
Qui de leurs yeux à passades sortoient,
Peuples & Rois d'un regard surmontoient.
Tandis le Dieu qui petit se derobe
Finet trompeur se cacha soubs la robe
De Francion, & decochant deux traits
L'un plain d'amour, de graces & d'atraits,
Qui doucement gagne la fantasie,
Et l'autre plain d'ardante jalousie,

826. *84-87* Dicée orné de dignitez royales
827-29. *73*[b] Accompagné de deux cens courtisans D'age pareils, accorts & bien disans, Riches d'habits | *78-87 texte de 72, avec celle var. au vers 829, en 84-87* : Au doux accueil
835-36. *73*[b] A qui fuzeaux & fil tout à la fois Estoient de haste escoulez de leurs doits | *73*[b] A qui rouëts, quenouilles & fuseaux Estoient tombez de leur dois damoiseaux | *78-87 texte de 73*[a]
837-38. *73*[a] Tant ell'avoient bon desir dedans l'ame Voir l'estranger | *73*[b] Tant ell'ardoient d'un chaut desir en l'ame De voir Francus | *78-87* Tant el'avoient un chaut desir en l'ame De voir Francus
838-40. *73-87* : meinte amoureuse flame Qui de leurs yeux à passades (*78-84* à traverses *87* à passades) voloit, Comme venin dans le sang s'écouloit (*87* Gaignant le cœur dans le sang devaloit)
842. *P* D'aupres la porte, entra desouz la robbe
841-43. *73-87* Tandis le dieu qui petit se dérobe (*78-87* qui les cœurs nous desrobe), Laissa la porte & se mist sous la robe De Francion, puis décochant deux traits
846. *73*[b] de sourde jalousie | *78-87 texte de 72*

Tirez des yeux de Francus leur lancea,
Et la raison ensemble renversa,
Troublant le sang, & remplissant les veines,
Foye & poumons de soupirs & de peines,
Puis en riant & sautelant, de là [80]
Ce faux garson dans le Ciel s'envola [1].
  Dessoubs le cueur de ces deux damoiselles
Fumoit la plaie à mornes étinceles,
Les consommant & fondant peu à peu
Comme une cire à la chaleur du feu :
De toute chose ont perdu souvenance,
Perdu scavoir, parole & contenance,
Car leur esprit de merveille éblouy
Bien loin du corps s'estoit évanouy.
  De ces deux seurs l'une avoit nom Hyante,
L'autre Clymene : Hyante estoit scavante
En l'art magic', mais Amour le plus fort,

847. *78-87* Tirez des yeux du Troyen les poussa
848. *73-87* Et leur raison | *73*ᵇ à ses pieds renversa | *78-84* ensemble renversa | *87* à-demy renversa
849. *P* leur sang... leurs veines
849-50. *73*ᵇ*-84* Troublant leur sang & remplissant (*73*ᵇ & leur remplit) les (*78-84* leurs) veines, Foye & poumons de soupirs & de peines | *87* Les tourmentant de pensers & d'augures, Avant-coureurs de leurs peines futures
852. *P* Ce bon enfant | *87* Ce faux garçon dans le Ciel revola
858. *84* Perdu raison
859. *P* de douleur esblouy
859-60. *73-84* Et leur esprit, de merveille (*73*ᵇ en Francus) ebloui, Bien loin du corps erroit évanouï
853-60. *87 remplace ce huitain par ce sizain* : Comme un larron, qui, subtil en finesse, Son larcin faict, s'escoule de la presse, Puis quand il est par la troupe eschappé, Se rit joyeux du sot qu'il a trompé, Tout prest encor de faire autre entreprise, S'il trouve ailleurs une aussi belle prise
863. *P* En art magic' | *73*ᵇ mais l'amoureux effort | *78-87 texte de 72*

1. Cet amour folâtre et malin, qui aime à se jouer de ses victimes, est celui qui domine dans les *Anacreontea*. On le trouve aussi chez Apollonios, *Argon.* III, 275 sqq.

Qui n'a soucy de charmes ny de sort
De toutes deux avoit l'ame eschauffée,
Qui ja pendoit au haut de son trofée :
Elles bruloient à petit feu couvert
Comme une estoupe, ou comme un rameau verd
Qu'une artizane au point du jour allume [1] :
Tout en un coup il entre-brule & fume
D'un feu caché qui luit obscurement :
Ainsi Amour, coulé secretement
Dedans le cueur de ces dames blessées,
Les etouffoit de secrettes pensées :
Tantost leur joue en sautant rougissoit,
Palle tantost, tantost se blanchissoit,
Tantost tremblant' de taches estoit pleine,
Le seul miroir qui tesmoignoit leur peine [2].
A tant Francus entra dans le chasteau, [81]
Son javelot posa contre un rateau
Le long du mur à costé de l'entrée,

866. *P* Leur liberté remportant pour trophée | *73^b* Qui ja pendoit captive à son trofée | *78-87* Et de leurs cueurs avoit fait son trofée
869. *P* Q'une nourrisse (*sic*)
873. *78-84* Dedans l'esprit
876. *73* & tantost blanchissoit
878. *P* Representant la couleur de leur peine | *73* Miroir certain qui tesmoignoit leur peine
875-78. *78-84* en tremblant rougissoit, Palle tantost & tantost blanchissoit, Tantost estoit de taches toute pleine, Et par la face elles monstroient leur peine | *87* en tremblant rougissoit, Palle tantost, tantost se blanchissoit, Et, s'imprimant de meinte estrange tache, Monstroit au front le mal que le cœur cache
861-78. *87 transpose ces dix-huit vers jusqu'après le vers 998, avec un distique de raccord, placé en tête* (*voir ci-après*)
880. *P* Son javelot coucha

---

1. Synonyme ici d'ouvrière.
2. Tout ce passage, depuis le vers 867, vient d'Apollonios, *Argon.* III, 286 à 298.

Où se couchoit mainte lance ferrée [1].
Pour nettoier son corps las & souillé
Dedans le bain tout nud s'est dépouillé,
Puis comme un astre entra dedans la salle
Brave d'orgueil & de pompe roialle.
En ce chasteau par bandes fremissoient
Prompts serviteurs, dont les uns tapissoient
D'ouvrages d'or les superbes murailles,
Longs arguments d'anciennes batailles :
Autres de ranc sur la place aportoient
Tapis ouvrez : les autres apprétoient
Les lits enflez de couvertes veluës :
Autres dressoient les viandes esleuës,
Autres chargeoient les hauts buffets dorez
De grands vaisseaux d'histoires honorez [2].
Sur une esguiere, en assez longue trace,
Des Corybans estoit painte la race :
Comme Briare en amour furieux,
Desesperé de sa nymphe aux beaux yeux,

882. *P* Oû se rouilloit
881-82. *73-87* Où mainte pique en son long estendue Contre le mur au croc estoit pendue
884. *P* Dedans le baing soudain s'est despouillé
883-86. *73-87 suppriment ces quatre vers*
887. *73*[b] En ce palais | *78-87 texte de 72*
889. *P* D'ouvrages d'or et chambres et murailles | *87* De tapis d'or les superbes murailles
890. *84* Portraits tracez d'anciennes batailles | *87 texte de 72*
893. *73*[b] Meints lits enflez | *78-87 texte de 72*
896. *P* d'histoire decorez | *73-87* d'histoires decorez
897. *78-87* en raboteuse trace

---

1. Il s'agit d'un râtelier, dans lequel on rangeait les lances. Cf. Homère, *Od.* I, 127 sqq.
2. Imité de Virgile, décrivant la magnificence du palais de Didon à l'arrivée d'Enée, *En.* I, 637 sqq. — L'alinéa qui suit s'inspire aussi de ce passage du poète latin : *cælataque in auro Fortia facta patrum... antiquæ ab origine gentis* ; mais la légende de Briarée vient d'ailleurs.

Alloit tout seul par mont & par bocage,
Jettant un cry comme un lion sauvage,
De nuit, de jour errant par les buissons,
Changeoit son corps en cent mille façons,
Tant en amour forcenoit sa folie,
Pour se saisir de sa Cymopolie [1] :
Mais à la fin se changeant en serpent, [82]
A dos rompu sur le ventre rampant,
La tient serrée, & l'ayant embrassée,
D'elle conceut les aieux de Dicæe.
  Sur un bassin Saturne estoit gravé
En cheveux blancs, de vieillesse agravé
A la grand'faux, qui avoit la machoire
Du sang des siens toute relante & noire [2].
Sa femme Rhée à l'autre bord estoit
Qui pour son fils [3] un caillou presentoit
A ce vieillard, les appas de son ventre :
Dessous ses pieds se herissoit un antre,
Où Jupiter vivoit emmailloté,

903. *78-87* Et fantastique errant par les buissons
905. *P* estoit grand'sa folie
906. *73ᵇ-87* Pour mieux jouir
909. *P* De nœuds la serre | *73-87* La tint serrée
918. *On lit* un ancre (*corrigé aux Errata*)

1. Fille de Poséidon, que ce dieu donna en mariage à Briarée, en récompense de sa bravoure. Quant à Briarée, il était fils de Gaia et d'Ouranos ; comme ses frères, Cottos et Gygès, il avait cinquante têtes et cent bras (Hésiode, *Theog.*, *passim*, surtout 817 sqq.) ; mais Ronsard a brodé sur la tradition hésiodique, notamment la métamorphose de Briarée en serpent, s'inspirant de cas analogues rapportés par Orphée en sa Théogonie (d'après Athénagoras, *Legatio pro Christianis*, p. 295 sq.; cf. l'édition des *Orphica* par Eug. Abel, p. 165).

2. La légende de Cronos (= Saturne) dévorant ses enfants mâles, et de sa femme Rhéa (= Cybèle) sauvant l'un d'eux, Zeus (= Jupiter), vient d'Hésiode, *Théog.*

3. C.-à-d. à la place de son fils.

Du laict divin de la Chievre allaitté[1] :
Autour du bers les anciennes races
Des Corybans, bien armez de cuiraces,
Targes, boucliers, se choquans d'un grand son
Rendoient sans bruit la voix de l'enfançon,
Craignant Saturne, affamé de nature,
Qui ses enfans devoroit pour pasture[2].
  Quand tout fut prest, ce prince pour mieux voir
Son estranger, courtois le fit asseoir
A vis de luy[3], & fit asseoir ses filles,
Aux yeux armez d'amoureuses scintilles :
Puis, selon l'ordre & l'age & les honneurs,
Qui hault, qui bas, s'assirent les seigneurs.
D'un cueur joieux ceste gaillarde bande
Mit promptement les mains à la viande,
Et festoiant le Troien estranger, [83]
Le convioient doucement à manger.
L'un est pensif, l'un parle, & l'autre coupe :
Maint eschanson, emplissant mainte coupe
De vin fumeux, les tables entournoit

920. *73-87 graphie* la chevre
921-24. *78-87 suppriment ces quatre vers*
926. *78-87* devore
927-30. *P* Quand tout fut prest et les vivres servis, Le roy se sied au millieu, vis à vis De Francion, et fit assoir ces filles (*sic*) A ses costez, courtoises et gentilles
928. *On lit* le fils asseoir (*corrigé aux Errata*)
929. *73*[a] tout aupres de ses filles
927-29. *73*[b]... le Prince, ardant de voir A longs traits d'yeux son hoste, le fist soir Front contre front tout aupres de ses filles | *78-87*... ce Prince, pour mieux voir Son estranger, à table le fist seoir Droit devant luy aupres de ses deux filles (*87* à costé de ses filles)

---

1. Le chèvre Amalthée, nom de la nymphe de Crète qui la possédait ; quand Zeus, qu'elle avait nourri, fut devenu maître des cieux, il la mit au rang des astres. Cf. Ovide, *Fastes*, I, 113 sqq.
2. V. ci-dessus, livre I, vers 339 et suiv., 393 et suiv.
3. C.-à-d. en face de lui ; cf. l'expression *vis-à-vis.*

Et jusqu'aux bords les tasses couronnoit [1].
  Incontinent que la soif fut ostée
Et de la faim la fureur surmontée [2]
Ayant le Roy pour office divin
A Jupiter versé le dernier vin,
A plain hanat, invoquant sa puissance [3]
Toute debout, se leva l'assistance
Loin de la table, envieuse d'aller
Apres souper deviser et baller.
Un bruit se fait : la gaillarde jeunesse
Prenant chacun la main de sa maistresse
S'offre à danser : maint flambeau qui reluit
Du planchier d'or veinct l'ombre de la nuict [4].

940. *P* Et de bouquets les coupes couronnoit

937-40. *78-87 suppriment ces quatre vers*

941-42. *87* Incontinent que la soif fut esteinte Et de la faim l'avidité restreinte

943. *73ᵇ* Ayant Dicé pour

945. *P* A pleine tasse | *73-84* A plein hanap | *87* Dieu xenien qui aux hostes preside

946. *P* s'esleva

946-47. *87* La bande alors laissant la table vuide Se tint debout envieuse d'aller

948. *On lit* diviser (*corrigé aux Errata*)

949. *On lit* Un buit (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)

950. *78-84* Prenant la main de sa (*84* d'une) belle maistresse | *87* Prenant chacun la main de sa maistresse

952. *84-87 graphie* Du plancher d'or vainc (*et* veinc) l'ombre de la nuit

---

1. Cf. ci-dessus, livre I, vers 1145 et la note.

2. Formule homérique (*Od.* III, 67) et virgilienne (*En.* VIII, 184). Mais le mot *avidité* a donné lieu en 1587 à cette note marginale : « L'ardeur de manger. Je ne sache point de mot françois plus propre, encores qu'il soit mendié du Latin. »

3. En leurs banquets les Anciens avaient coutume de faire une libation à l'un des dieux. Quand ils festoyaient un étranger, ils la faisaient à Jupiter, qui protégeait les hôtes ; d'où l'épithète de *xénien* que Ronsard lui donne (du grec ξένιος, hospitalier). C'est ce que fait Didon, festoyant Énée, *op. cit.* I, 728 sqq.

4. Imité de Virgile, *op. cit.* I, 726 sq.

Le vieil Terpin, qui de fleurs se couronne,
Son dos appuye au flanc d'une coulonne,
La lyre au poing, & joignant à la voix
Les nerfs frapez par l'accord de ses doigts
D'un plaisant son les invite à la danse :
Le pied certain rencontre la cadence[1] !
  Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus, hoste du sang humain,
Qui dans les cueurs, tes royaumes, habites,
Qui ça, qui là, de tes ailes petites
Voles par tout jusqu'au fons de la mer, [84]
Faisant soubs l'eau les dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut, là bas de Proserpine :
Pere germeux de naissance, & qui fais[2]
Comme il te plaist les guerres & la paix,
Prince invaincu, nourricier de ce monde,
Qui du Chaos la caverne profonde
Ouvris premier, &, paroissant armé
De traits de feu, Phanete fus nommé[3] :

954. *P, 73-87 graphie* colonne
955. *On lit* poin ; *encore en 73 (éd. suiv. corrigent)*
956. *78* de l'accord
958. *87* trepigne à la cadance
961. *73-87* Qui dans noz cueurs
963. *73*[b] aux fons | *78* au fons | *84-87* au fond
964. *73-87* Faisant d'amour
967. *P* Pere et aucteur de naissance, et qui fais | *73-87* Pere germeux, genial, & qui fais
969. *73-87* Dæmon (*73*[b] Démon) & Dieu nourricier de ce monde

---

1. Ronsard fait intervenir ici un chantre, comme Homère, *Od.* VIII, 62, et Virgile, *En.* I, 740.
2. Germeux = qui fait germer.
3. Sur le Chaos et l'Amour, cf. Platon, *Banquet*, 178 ; Du Bellay, *Divers jeux rustiques*, Chant de l'Amour et du Printemps ; et dans la Mythologie de Natalis Comes, la fin de l'article *Cupido*. Quant au nom de Phanète (le Lumineux), c'est celui de l'Amour dans la doctrine

Double, jumeau, emplumé de vistesse,
Porte-brandon, archer, que la jeunesse
Au sang gaillard, courtize pour son Roy,
O grand demon, grand maistre, écoute moy.
Soit que tu sois au milieu de la bande
Des plus grands Dieux, où ta fleche commande,
Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
Soit que ton chef tu laves dans les flots
De la fontaine Erycine, ou que, vuide
De tout soucy, de tes vergiers de Gnide
Entre les fleurs habites la verdeur,
Vien allumer noz cueurs de ton ardeur[1] :
De ceste danse échauffe le courage.
Sans toi n'est rien la pointe de nostre age[2],
Faveur, honneur, abondance de bien,
Force de corps sans ta grace n'est rien,
Ny la beauté : & mesmes notre vie
Est une mort, si de toy n'est suivie,
Ensemble Dieu profitable & nuisant. [85]

973. *73*[b] Enfant vieillard, emplumé | *78-87 texte de 72*
975. *73*[b] Chaude de sang | *78-84 texte de 72* | *87* au sang bouillant
976. *87* grand Prince, escoute
983. *87* Couvert de fleurs tu aymes la verdeur
986. *P* la douceur de nostre age | *78-87* Brassant sous main quelque bon mariage
987. *P* Richesse, empire, abondance de bien
991. *P* Estant tout seul gratieux et plaisant
990-91. *73*[b] si d'amour n'est suivie, Aux uns propice & aux autres nuisant

---

orphique, ainsi que Prôtogonos (le Premier-né). Cf. *Hymnes Orphiques*, V, et le pseudo-Orphée, *Argon.*, vers 15 ; *Théogonie*, éd. Abel, p. 162 et suiv.

1. Les noms propres qui terminent cette litanie correspondent aux principaux lieux du culte de Vénus ; Paphos en Chypre, Eryx en Sicile, Gnide ou plutôt Cnide en Carie (Asie Mineure).

2. C.-à-d. la jeunesse. Le mot *pointe* correspond au grec ἀκμή, pointe, qui au figuré signifie le plus haut point de force.

Vien doncq icy, comme un astre luisant, –
Donner lumière à si belle entreprise
Et ceste feste heureuse favorise. —
Ainsi chantoit Terpin le bon vieillard :
Les balladins, haussans le cry gaillard,
Les derniers vers du chantre recouperent [1],
Et de leurs voix les soliveaux fraperent.
  Seul à l'écart, apuyé contre un coin,
Veuf de plaisir, plain d'angoisse & de soin,
A sourcy bas, à poitrine poussée
De longs sanglots, estoit le bon Dicæe.
Un fleuve espais de ses yeux s'écoula.
Francus l'avise, & ainsi luy parla :
  C'est à moy, Prince, à pleurer & à traire [2]
Tant de sanglots, à qui tout est contraire,
A qui la Mer, l'Air la Terre & les Cieux
Sont obstinez ennemis envieux,

992. 73[b] Vien-t'en ici
987-94. *78-87 suppriment ces huit vers*
996-98. *P* Et les danseurs, haussant d'un cri gaillard Les derniers vers, le branle redoublerent Et jusqu'au Ciel la chanson envoyerent
998. *87 ajoute ce distique au texte de 72* : Rien ne peut tant les soucis enchanter Qu'un menestrier appris à bien chanter ; *et transpose ici le passage signalé plus haut (861-78), en le réduisant ainsi à partir du vers 865 :* De toutes deux tenoit l'ame eschauffée, Et de leurs cueurs avoit fait son trofée. Tantost leur joue en tremblant rougissoit, Palle tantost, tantost se blanchissoit, Et s'imprimant de meinte estrange tache Monstroit, au front le mal que le cœur cache. Jamais le front ne cele le souci Du triste cueur que l'amour a transi. (*Ces deux derniers vers à rimes masculines ayant été insérés avant deux autres de même genre, l'alternance des rimes m. et f. est ici rompue dans les éditions posthumes y compris celle de 1623.*)
1002. *87* le Roy Dicée
1003. *P* de ses yeux respandit
1004. *P* et ainsi luy a dit
1007. *P* A qui la Mer et la Terre et les Cieux

---

1. C.-à-d. : les danseurs, haussant la voix gaillardement, reprirent en chœur les derniers vers.
2. C.-à-d. tirer (du latin *trahere*).

Qui m'ont trompé dessous belle apparence.
» Il n'est rien pire aux mortels qu'esperance.
Mais toy, seigneur si sage & si prudent,
En biens, citez & peuples abondant,
Riche d'honneur & de terre fertile,
Riche de femme & de belle famille [1],
Ne devrois estre en ce point langoureux,
Ains les soupirs laisser aux malheureux.
  Dicæe respond : Las ! si je n'estois pere,
Hoste Troien, je serois sans misere :
Un mien seul fils a causé mon tourment, [86]
Et s'il te plait je te diray comment.
Dedans ceste isle habite de fortune
Un fier tyran, la race de Neptune [2],
Horrible & grand, mais homme en cruauté,
Tant soit cruel, ne l'a point surmonté.
Il fait meurdrir tous ceux qu'il prend en guerre,

1010. *P* au monde qu'Esperance
1013. *73^b* Riche en honneur & en terre fertile | *78-87 texte de 72*
1015. *On lit* languoreux (*éd. suiv. corrigent*)
1017. *73^b graphie* Dicé | *78* Dicæ' | *84-87* Dicé'
1022. *87* engeance de Neptune

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait *famile*, comme encore aujourd'hui en Normandie.

2. Un tyran féroce, fils de Neptune, comme le cyclope Polyphème, autre fils de Neptune. — La principale source de l'épisode de Phovère est l'*Hymne de Pollux et de Castor* (tome VIII) ; on se reportera surtout aux vers 141, 146, 193-5, 204, 230, 263, 295-8, 331, 341-4, 352-64, 423, 426, 433, 439-40, 447-8, 461-3, 471, 490, 527-30, 533-4, 539-40, 561-2, 701-4. Mais, comme l'ont montré Parducci et Vianey, Ronsard a fait, soit dans cet épisode, soit dans l'hymne de 1556, de nombreux emprunts aux combats de l'*Orlando furioso*. Le chant XLVI a fourni les vers 1241-42, 1249-54, 1260-66, 1324-25, 1333-39, 1429-35, 1440-46, 1459-62 ; le chant II, 9, les vers 1395-99 ; le chant XVII, 101, les vers 1298 et 1306-08 ; le chant XXIV, 65-66, les vers 1405-08 ; le chant XLI, 96-7, les vers 1313-22. D'autre part, Ronsard s'est souvenu de l'épisode d'Angélique et de l'Orque : comparer au chant VIII, 65, les vers qui dans le manuscrit suivent le v. 1072 [R. L.].

Ceux que la mer jette contre sa terre,
Dessus l'autel de son pere, & de sang
Honnit le temple. Il attache de rang
(Piteux regard !) sur la porte les testes
Des assomez, miserables conquestes [1].
Le fer ne peut endommager sa peau,
Il rebondit comme fait un marteau
Dessus l'enclume : en une seule veine,
Pres le talon, est sa Parque & sa peine.
  Mille estoient morts par sa cruelle main,
Quand moy, touché d'un cueur doux & humain,
Luy fis scavoir que les bestes sauvages,
Tigres, lions envenimez de rages,
Qui sans raison vivent parmy les bois,
Gros animaux sans pitié ny sans lois,
S'entre-tuoient & mangeoient leur semblable :
Mais l'homme, né d'un esprit raisonnable,
Enfant du ciel, ne doit faire mourir
L'homme son frere, ainçois le secourir.
  Ce grand Géan, oyant ceste nouvelle,
Enfla son fief de colere cruelle,
Et bouillonnant, écumant & grondant, [87]
Sans m'advertir de son courroux ardant,
Vint au matin au pied de ma muraille

1025-26. *P* Il fait tuer tous ceux qu'il prend en guerre, Ceux que la Mer a poussez à sa terre

1029-30. *P* Des assommez sur la porte les testes Come un veinqueur atache ses conquestes | *87* (Piteux regard !) pour parades aux festes (*sic pour* faîtes) De ses portaux les miserables testes

1033-34. *87* seule place Pres le talon la Parque le menace

1036. *73-87* Quand moy, touché d'un naturel humain

1049. *73*^{b} Vint un matin | *78 texte de 72* | *84-87* Vint de furie

---

1. Sens de la variante : il attache de rang (pitoyable vue) comme ornements aux faites de ses portails les têtes de ses victimes. On a déjà vu le pluriel *portaux*, t. VIII, p. 18.

Me deffier en plain champ de bataille.
En telle peur, soudain armer je fis
Mon jeune Orée (ainsi a nom mon fils)[1],
L'acompagnant de bien peu de gendarmes,
Mieux equipez de courage que d'armes.
  Ce jouvenceau, à qui le blond coton
En se frizant sort encor du menton,
Fort & hardy fit avancer sa trope,
Et le premier assaillit le Cyclope[2],
Le grand Phovére (helas ! on nomme ainsi
Ce fier tyran aux plaies endurcy)[3].
Mais pour néant ce jeune enfant s'efforce,
Car du Géan l'inviolable force[4]
Le prit captif au beau milieu des siens,
Puis en serrant de vergongneux liens
Ses gens & luy, d'un baston les emmeine,
Comme un pasteur ses moutons en la plaine.
Depuis le temps, ce malheureux cruel

1050. *P*, *73-87* camp de bataille
1055. *87* Ce jouvencel
1056. *84-87* Premiere fleur, sort encor du menton
1060. *P* Le fier
1062. *P* Car du cruel l'espouvantable force | *78-87* Car du Gean la monstrueuse force
1065. *P* Leurs mains au dos | *73*a Sa troupe & luy
1064-65. *73*b Puis en serrant leurs gorges de liens, En les frapant d'un baston les emmeine | *78-87* Puis, attachant de vergongneux liens Sa troupe & luy, de son baston les meine
1066. *P* ses moutons par la plaine
1067. *87* Depuis ce temps par un meurtre cruel

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait *mon fi*, comme le font encore nos paysans. — Quant au nom d'Orée, c'est la transcription francisée du grec ὡραῖος, qui signifie : d'âge florissant.

2. Terme impropre, dû à la rime, car ce géant avait ses deux yeux (v. ci-après, vers 1401 et 1444). Mais R. a voulu dire : ce tyran comparable à Polyphème par sa cruauté.

3. Phovère, et non Phouère : ce nom est une transcription francisée du grec φοβερός, qui signifie : effrayant.

4. Tournure homérique : la force du géant, pour le géant.

De jour en jour a tué sur l'autel
L'un des captifs pour offrande funeste.
Ils sont tous morts : ha ! je meurs & ne reste
Sinon mon fils, qui sentira demain
La pesanteur de sa cruelle main.
Ainsi disoit, versant soubs sa paupiere
De tiedes pleurs une large riviere,
A gros sanglots entre-rompant sa voix, [88]
Lors que Francus, le tige de noz Roys,
Meu de pitié, le console & le flate,
Et luy respond : J'aurois une ame ingrate,
Né d'un rocher, & d'un tigre conceu,
Si, mesurant le bien que j'ay receu
De toy, seigneur, à ma douleur extréme,
Pour te sauver je ne t'offrois moi-mesme
Mon sang, ma vie, & ce glaive tranchant,
Assez pointu pour punir un méchant.
Fay-moy, sans plus, apprester sur la place
Armes, chevaux : ains que demain se passe,
Il connoistra qu'un pere valeureux
A son malheur m'engendra vigoureux,

1068. *P* A tous les jours occis dessus l'autel
1072. *87* L'assassinat de sa brigande main
Après le vers 1072 P ajoutait ces vers, qui furent supprimés dès l'édition princeps :
Un mois y a, ô meschante malice, Que de mon filz il eust fait sacrifice, Mais le voyant une fleur de beauté A pour un temps fleschy sa cruauté. Par un heraut le tyran m'a fait dire Que si quelcun pour le sauver desire Combatre à luy, ne face que parler Et qu'en son lieu le veut laisser aller. J'ay suplié, j'ay offert ma couronne, J'ay commandé, je n'ay trouvé personne Qui contre luy à cheval soit monté, Tant il est grand, horrible et redouté.
1079. *P* ou d'un tygre conceu | *87* Fils d'un rocher ou d'un tigre conceu
1081. *P* en ma douleur extreme
1083. *78-87* Et ceste dextre, & ce glaive trenchant
1085. *84-87* Fay moy, grand Prince
1088. *P* M'a engendré gaillard et vigoureux

Pour ne souffrir regner une malice
Sans que mon bras vengeur ne la punisse. —
  Atant Francus à son parler mit fin,
Puis l'eschançon ayant versé du vin
A long filets en l'honneur de Mercure [1],
Estant la nuict & profonde & obscure,
Jà les Trions commençans à pencher [2],
Chacun se leve, & s'en alla coucher.
  Incontinent que l'Aube jour-apporte [3]
Du grand Olympe eut débarré la porte
Et le Soleil, par les heures pressé,
Eut son baudrier en biez retroussé [4],
De rais fourchuz orné sa teste blonde,
Haut en son char donnant lumiere au monde,
Ce fier tyran à la muraille alla, [89]
Un chevalier au combat appella :
Tyran superbe & de fiere arrogance,
Le cor en bouche, en la dextre la lance

1093. *73-84* à l'honneur
1095. *P* Ja les sept feux commenceant à pancher
1101. *P* ornant sa teste
1101-02. *73-87* Traçant du ciel la voye coustumiere, Au chef coifé d'eclatante lumiere | *87 ajoute ces quatre vers* : Dicée envoye au Gean un herault Pour le sommer. La cholere en sursault Qui renflama sa rage naturelle N'eut pas loisir d'escouter la nouvelle
1103. *87* Prompt de vitesse à la muraille alla
1104. *P* Et son guerrier au combat apela | *87* Et sa partie au combat appella
1105. *P* Plein de superbe & fiere contenance

---

1. On faisait cette libation à Mercure à la fin du souper, ou avant le coucher (déjà vu, t. XV, fin des *Poëmes*, et sonnet à Villeroy : *Les anciens souloient...*).
2. Les Trions, ce sont les deux constellations de la Grande et de la Petite Ourse. Cf. Virgile, *Georg.* III, 381 ; *En.* I, 744 ; III, 516. — De là vient le mot composé Septentrion.
3. Adjectif composé sur le modèle du latin *lucifer*.
4. Le mot *baudrier* était dissyllabique, comme plus loin les mots *destriers*, *estrier*, *meurdrier*.

Ferme en l'arrest, sur le dos le harnois,
L'espée au flanc, au costé le pavois,
Sur le rongnon la dague, & sur la teste
Un morrion brillant comme tempeste
Que Jupiter élance aux mois d'esté
Sur le sommet d'une injuste cité.
Une grand' queue à la cime atachée
Du morrion ondoioit épanchée
Dessus le dos, qui autant se rouloit
A flots rompus, que le chef s'ébranloit.
  Pour son destrier pressoit la forte eschine
D'une cavale : elle avoit la poitrine
Blanche & le front, le reste de la peau,
Hors le pied gauche, estoit de poil moreau [1].
De tel harnois cest horrible adversaire
Estoit vestu, sans qu'il en eust affaire,

1105-08. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1109-10. *73-87* La lance au poin (*et* poing), le morrion en teste, Qui bien cresté brilloit comme tempeste (*87* ressembloit la tempeste)
1115. *P* Dessus son dos
1116. *P* que son chef s'esbranloit
1113-16. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1117. *P* la dure eschine
1120. *87* jusqu'à la queue estoit
1121. *73* D'un fort harnois

---

1. On lit en 87 trois notes marginales :

« Kisse estoit le nom de la cavalle de Phovere. Kisse en grec signifie une pie.

« Les morrions des anciens avoient un clou ou deux, ou trois d'or ou d'argent ou d'autre metail, sus le hault de la creste, lesquels estoient creux et cavez par dedans, où ils plantoient leurs panaches et panonceaux, faits le plus souvent du poil de la queuë d'un cheval, et quelquefois de la queuë toute entière. Tels pannaches ou plustost crinieres s'appelloient ἱππούριδας tant pour l'ornement de l'armet, que pour donner fraieur aux ennemis. Le clou s'appelloit avec tout le hault du morrion φάλος. Le morrion qui en avoit trois, s'appelloit τριφάλεια.

« Les Harpies et les Furies sont une mesme chose, qu'Apollonius Rhodien dict estre les mastins de Juppiter. »

Ovide mentionne la Nymphe Orphne dans les *Métamorphoses*, V. 539.

Car il portoit le fer tant seulement
Non pour s'armer, mais bien pour ornement,
Et pour jetter une horreur en la face
Du chevalier qui viendroit sur la place.
Il se moquoit en fronçant le sourcy
Du bon Dicæe & luy disoit ainsi :

1126. *Après ce vers P ajoutait* : Desja la Fame à haute trompe avoit Semé par tout qu'un estranger devoit Seul en camp clos se combatre à Phovere, Quand ce cruel tout ardent de colere Corna trois foix (*sic*), et d'un bruit esclatant Superbe et fier somma le combatant. Jusques à quand sans espoir de bataille Me tiendras tu au pié de ta muraille ? Et me laissant en paresse rouiller Retiendras tu mon fer sans le mouiller ? Ou bien, Dicaée, un champion ameine, Ou bien vien voir toute la terre pleine De la cervelle et du sang de ton filz Ains que Phœbus aille ambrasser Thetis. Son tais creusé me servira de coupe, Boivant sa vie au millieu de ma troupe, Victorieux pavant de toutes pars Champs et buissons de ses membres espars.

Ces vers furent supprimés dès l'édition princeps, et remplacés alors par le distique ci-dessus 1127-28.

1121-26. *78-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Qu'une Harpye en amour eschaufée Conceut du vent dessus le mont Rifee | *87 ajoute à ce distique un long épisode que voici* : Luy tout armé, d'un sault brusque & dispos, En la flattant saulta dessus son dos : Elle sentit la charge de son maistre. Kisse, je croy que tu ne voudrois estre Sous autre main, ny ne vouldrois changer Ton vrai seigneur pour suivre un estranger. Long temps y a que ta race sans vice Faict genereuse à la mienne service, Mes bisaieux ont nourry tes ayeux. Pour ce aujourd'huy rends moy victorieux : Va, vole, cours, la campagne pouldroye, Que ce mignon devienne nostre proye, Pour attacher son morrion cloué Au haut du temple à mon pere voué. Je doubleray pour telle recompense En tes vieux ans ton foin & ta despense : Seule au hault bout je te feray loger De mon estable, & par honneur manger, Tousjours de fleurs la teste couronnée, Si ton pied prompt gaigne ceste journée. — Parlant ainsi la cavalle l'ouit : Mais pour neant son cœur s'en resjouit, Entrebatu du desir de la gloire Et de l'espoir d'emporter la victoire. Car Jupiter desja de ces deux corps En sa balance avoit poizé les Sors : Cil de Francus s'esleva d'une brasse, Et l'autre à bas pendit contre la place. Son bon Daimon alors l'abandonna, Et son mauvais en oyseau se tourna, En qui souvent se changent les Harpies, Chiens à Juppin, sous son trosne accroupies, Tousjours au guet pour punir les mortels Qui ont pollu son temple & ses autels. Ce triste oyseau par un mauvais presage Luy rebatoit des ailes le visage, Egraffignoit & picquottoit les mains. Orphne les Dieux, Orfraie les humains Le vont nommant, qui d'une aile qui sonne De nuict en l'air les credules estonne

1127-28. *87* Tandis Phovére en fronçant le sourci Moquoit Dicée & le bravoit ainsi

Pour champion ta sotise m'apreste,
Vieil radoté, la phrygienne teste
D'un jouvenceau qui sçauroit mieux ramer, [90]
Comme un forsat, que furieux s'armer.
Pour le loier d'une telle entreprise
Tu as ta fille à ce Troyen promise.
Pauvre chetif ! Ce fer dont il mourra
Pour son douere un tombeau luy don'ra.
Encor dit-on que ce banny se vante
Que le destin les Gaules luy presente,
Voire & qu'il erre où le ciel le conduit,
Le pauvre sot, des oracles seduit,
Qui ne scait pas que sur les choses nées
Ne peuvent rien les vaines destinées !
Crete est sa Gaule, & mes braves fureurs
Seront le but de ses longues erreurs [1].
En moy ne soit la mort renouvellée
De mon ayeul le superbe Talée,
Qu'une Medée, en sauvant des dangers
Je ne scay quels pyrates estrangers

1130. *P* Ainsi qu'on dit, la phrygienne teste
1130-31. *On lit* Viel radouté... frygienne... Jovenceau (*éd. suiv. corr.*)
1132. *P* Et s'enfuir que combatre ou s'armer | *73^a* Comme un forsat qu'aux batailles s'armer
1131-32. *73^b* D'un jouvenceau mieux apris à ramer Comme un forsat qu'aux batailles s'armer | *78-87* D'un jouvenceau qui sçauroit mieux ramer Comme un forsat (*et* forçat) qu'aux batailles s'armer
1136. *P* Douere et femme en son sang lui don'ra | *73-84 graphie* douaire... luy donra
1135-36. *87* A ce muguet qui fait chez toy du beau, Dont le douaire est voisin du tombeau
1138. *On lit* Gaulles (*éd. suiv. corrigent, ainsi que* Gaulle *au vers 1143*)
1140. *P* Le sot qu'il est | *87* Le pauvre fut des oracles seduit
1141. *87* sus les

1. C.-à-d. ses voyages.

Ensorcela d'un magique murmure [1].
Ce n'est pas moy qui des charmes a cure
Ne qui me laisse aux paroles piper :
Le fer tranchant ne me scauroit couper,
Ny Jupiter tuer de son tonnerre.
S'il regne au ciel, je regne en ceste terre [2]. —
De tels propos comme il s'alloit bravant [3],
A larges pas Francus vint au devant :
Je suis celuy que ton orgueil méprise,
Jeune Troyen, auteur de l'entreprise,
Qui te veux faire avant le soir sentir [91]
A ton malheur que peut un repentir.
Va-t-en braver de tes paroles fieres
Vieillards, enfans & pauvres filandieres,
Qui tout le jour tirans le fuzeau plain
Gaignent la vie au labeur de leur main.
Aproche-toy, tu as trouvé partie [4]

1150. *P* qui les charmes endure

1150-51. *84-87* Des vains destins de Francus je n'ay cure : Tels sots abus ne me viennent piper

1152-53. *P* Les vers charmeux ne me peuvent tromper, Non Jupiter ce rueur du tonnerre

1154. *P* S'il regne en l'air

1161. *P* Va estonner de tes parolles fieres

1164. *Après ce vers P ajoutait* : Tel que je suis, je suis soldat pratique : Je scay coment il faut cresper la pique, Courir la lance en guerre et en tournois, Je scay que peut la masse et harnois, Piquer chevaux et leur donner carriere, Assaillir seul, deffendre la barriere, Des le matin jusqu'au soir bataillant, Hoir des vertus d'un pere si vaillant

Ces vers furent supprimés dès l'édition princeps et les quatre précédents (1161-64) *disparurent aussi des éd. suiv.*

1165. *P* Aproche doncq

---

1. Note de l'éd. de 1587 : « Ce conte est dedans le quatriesme livre des Argonautes d'Apollonius Rhodius » (IV, 1638 sq.). Mais le nom de ce géant est Talôs, qui devient ici Talée pour la rime.

2. Ronsard avait déjà développé cette idée dans l'*Hymne d'Henri II* (t. VIII, p. 26).

3. C.-à-d. comme il faisait le bravache.

4. C.-à-d. un adversaire ; cf. t. VIII, p. 194, vers 343. Cresper = brandir.

Qui scait comment les vanteurs on chastie.
Quoy que tu sois au combat dangereux,
Si seras-tu, Phovere, bienheureux
D'aller victime au fleuve Acherontide [1],
Tué des mains d'un si jeune Hectoride. —
Il dit ainsi. Le Géan, d'autrepart [2],
Ruant sur luy un terrible regard,
D'un œil qu'à peine en biez il abaisse,
De ce Troyen contemploit la jeunesse.
Ne le voyant de corps massif ny fort,
De fier visage, ou d'un horrible port,
De front severe aux joustes bien à craindre,
Ains d'un peil blond qui commançoit à poindre,
De gresle taille & d'œil serain & beau,
Fresche la main & bien fresche la peau,
Et d'un regard qui les Graces surmonte,
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride, & le tençoit ainsi :
Jeune garson, on ne combat icy
Pour remporter à sa mere la gloire
D'un verd laurier. Le prix de la victoire

1161-66. *73-87* Aproche donc, vien essayer la dextre De ce Troyen destiné pour ton maistre
1169. *73-87* a l'onde Acherontide
1171-72. *P* Le tyran d'autre part Roüant sur luy
1171-74. *73-87* Le cruel (*87* Le Gean) d'autre part Le mesuroit d'un terrible regard, Le dedaignant (*73*[b] En le moquant), comme fait en sa voye Un grand Lion une petite proye
1176. *P* de horrible port | *73-84* d'effroyable port
1177. *P* ou de mains bien à craindre
1176-77. *87* Ny de visage ou d'effroyable port, Ny d'un semblant qui brave se fait craindre
1180. *78-87* De main douillette & de mignonne peau

1. D'aller sur les bords de l'Achéron, fleuve des Enfers.
2. Note de l'éd. de 1587 : « il prend icy Gean pour un homme grand et d'ample corpulence. »

N'est un cheval aux armes bien apris. [92]
Le sang vaincu du vainqueur est le prix,
Et la cervelle à mes pieds épandue,
Les os semez, & la teste pendue
Sur mon portail qui me sert de trofé,
De tiede sang à toute heure échaufé.
Si de la mort il t'est pris une envie,
Comme ennuyé des malheurs de ta vie,
Tu es trompé de te laisser mourir.
Chevaux perdus se peuvent raquerir,
Une maison peut nous estre rendue :
Mais quand la vie est une fois perdue,
Ensevelie en un tombeau reclus,
C'est fait, les Sœurs ne la refilent plus [1].

1188. *On lit* vinqueur (*éd. suiv. corrigent, sauf 73*[a])

1187-88. *P* N'est un toreau, n'un cheval belliqueur : Le sang vaincu est le prix du veinqueur | *78-87* N'est ny trepied, ny cheval, ny escu, Mais bien la vie & le sang du veincu

1189. *P* en cent lieux espanduë | *78-87* en la place espandue

1191-92. *P* Doncq si tu as quelque pitié de toy, Pauvre garson Ne t'ahurtes à moy | *73* Pour un trophée au haut de mon portail, Qui s'embellit (*73*[b] s'orgueillit) de sang en lieu d'esmail | *78-87* Pour estonner par si piteux (*87* si horrible) effroy Ceux qui voudroient combatre contre moy

1192. *Après ce vers P ajoutait* : Mieux te vaudroit à voir ta contenance Faire l'amour ou mener une danse, Ou des bouquets cacher dedans ton sein, Que de tenir les armes en la main

1193. *73-84* Si de mourir tu conçois une envie

1195-96. *73*[a] » Tu es trompé, le mal fuit de la main, » Ce qui nous nuit nous sert le lendemain | *73*[b] Tu es un fat engourdi de sommeil, Il n'est que voir les rayons du Soleil | *78-84* » Tu es trompé, le temps viste en son tour » Fait & défait la fortune en un jour

1197. *P* nous peut estre rendue

1197-1200. *73 supprime ces quatre vers* | *78-84 les remplacent par ceux-ci* : Il fault souffrir l'une & l'autre fortune, Demain la blanche & aujourd'huy la brune. Mais l'homme né d'un courage vaillant Doit achever sa fin en bataillant

1193-1200. *87 supprime ces huit vers*

---

1. Les sœurs, ce sont ici les trois Parques. Cf. t. VIII, p. 171, v. 167-170.

Or, s'il te plait d'une brave écriture
Et d'un beau tiltre orner ta sepulture,
Vien au combat, grand honneur tu auras
Quand par la main de Phovere mourras. —
A tant mit fin à sa menasse fiere,
Ne sachant point que c'estoit la derniere.
Pauvre chetif ! le cours de son destin
En ce lieu mesme avoit borné sa fin.

Tandis Francus, qui le combat desire,
Songneux, des l'aube avoit de sa navire
Ja fait venir le harnois que portoit
Troïle à Troye, alors qu'il combatoit
Contre les Grecs [1], imitant la vaillance
Du bon Hector, & non pas la puissance,
Que [2] pour present Helenin luy donna [93]
Le jour qu'au vent sa voile abandonna [3],

1201. *P* Ou s'il | *73* Mais s'il te plaist | *78-84* Donq s'il te plaist | *87* Puis qu'il te plaist | *73*ᵇ belle escriture
1204. *P* d'un tel home mourras
1203-04. *73*ᵃ Vien au combat, trop d'honneur tu auras, Quand de main telle occis te vanteras | *73*ᵇ Meurs de ma main & aux ombres là-bas Va te venter d'un si brave trépas | *78-87* Vien au combat, tu n'auras à desdain Quand tu mourras d'une si brave main (*87* forte main)
1206-07. *P* que c'estoit la derniere Qu'il jetteroit
1208. *P* Au mesme lieu
1205-08. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1210. *P* Des le matin avoit de sa navire
1211. *78-87* Fait apporter le harnois que vestoit
1213. *78-87* Contre Pelide
1214. *73*ᵇ Du bon Hector, non la forte puissance | *78-87 texte de 72*
1216. *P* Quand aux Zephirs sa voile abandonna
Après ce vers P ajoutait : Il a premier de greves bien ferrées A boucles d'or ses jambes enserrées, Il a vestu son harnois bien trampé, Pris son

1. Troïle, l'un des fils de Priam, osa combattre le fils de Pélée, Achille (le Pelide de la variante), qui le tua en pleine jeunesse, d'après Virgile, *En.* I, 474 sqq. Cf. tome VIII, p. 168.
2. Ce pronom se rapporte au mot *harnois* du vers 1211.
3. Nombrilleux (var.) = bombé, traduction d'une épithète homérique (cf. *Il.* VI, 118, etc.). Houpé = muni d'une houppe. Bayard = cheval bai. Eterne = éternel.

Et le pria de garder telle armeure
Contre la mort assurance tres-seure.
  Quand le Troyen, au combat animé,
De teste en pied fut richement armé,
Le bon Dicæe en secret le conseille,
Et loin à part luy s'acoute en l'oreille[1] :
Si de fortune, hoste troyen, les cieux
De ce meschant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,
Tranche luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon : de telle place sort,
Non d'autre lieu, la cause de sa mort[2].
Tandis là haut Jupiter, qui ordonne

pavois nombrilleux et houpé, Rond, large, dur, rampart de la personne, Que meinte frange à l'entour environne. Il fut apres à sa cuisse arrangeant Sa bonne espée au manche fait d'argent, Bien afilée, à la trampe bien dure, Qui luy pendoit d'une large ceinture, Ceingnit sa dague, afubla son armet, Puis en l'arçon d'un saut leger se met, Pressant le dos d'un bayard, qui derriere Laissoit le vent quand il passoit carriere. Come il prenoit la lance dont le fer Frais-emolu s'esclatoit dedans l'air,...

Ces vers furent supprimés dès l'édition princeps, et remplacés alors par les quatre vers ci-dessus (1217-1220).

1217-18. *87* Et le pria pour eterne memoire De le garder bien cher en son armoire

1220. *87* fut seurement armé

1222. *On lit dans tous les textes, sauf dans le ms. de Berlin et la copie De Thou, s'acoute. J'ai corrigé d'après les dictionnaires.*

1227-28. *P* Aupres du nerf le talon : de là sort Non d'autre part la cause de sa mort

1227. *78-87* de telle veine sort

1228. *73-84* la source de sa mort | *87 texte de 72*

---

1. C.-à-d. : lui dit en s'approchant. *Sacouter* est un vieux mot qu'on trouve dans Villon et au delà (cf. *Dictionn.* de Godefroy). Marty-Laveaux, dans son Lexique de la Pléiade, cite des exemples de Baïf et, au tome IV de son éd. des Œuvres de Baïf, p. 464, note 120, traduit le mot *sacoutement* par « confidence faite à l'oreille », renvoyant à Ant. Oudin, *Recherches italiennes* : « Saccouter, parlar all' orecchia ».

2. Cf. les vers 1031 et suiv. Phovère est vulnérable au talon, comme Achille.

Les faicts humains, la victoire te donne [1] :
Jà dans le ciel est fillé par Clothon
Qui de vous deux doit aller chez Pluton [2]. —
   Ces champions enflammez de colere,
Icy Francus, de l'autre part Phovere
Plus que devant en armes fiers & grands,
Donnans l'esprit aux chevaux par les flancs [3],
D'un masle cœur l'un sur l'autre coucherent,
Et leurs escus rudement embrocherent.
Du coup donné le rivage trembla,
Le mont fremit, le fleuve se troubla :
En mille esclas les pointes asserées
Furent toucher les estoilles dorées.
Dedans les mains leur restoit le tronçon, [94]
Qu'eulx bien fermez [4] & roides en l'arçon
De recourrir encore s'aviserent,
Et leurs pavois par le milieu briserent.

1231. *87* Bien que desja soit filé par Clothon
1235. *73-84* D'armes, de force (*84* taille) & de courage grans | *87* Tous deux de garbe & de courage grans
1237. *P* A coup d'espron l'un sur l'autre coucherent
1238. *73-84* Et leurs pavois
1237-38. *87* D'un masle cœur au combat s'eslancerent, Et leurs harnois rudement enfoncerent
1240. *87* La mer fremit, l'arene se troubla
1241. *P* Et des deux bois les pointes acerées
1242. *73* les voutes etherées
1241-42. *78-87* Et par esclats les lances acerées Furent toucher les voutes aitherées (*et* etherées)
1243. *P* le trançon
1246. *P* Et leur pavois | *73-84* Et leurs escus
1243-46. *87 supprime ces quatre vers*

---

1. Ce verbe est au subjonctif optatif.
2. Clotho, l'une des Parques, a déjà fixé qui de vous deux doit mourir.
3. C.-à-d. leur donnant de l'ardeur à coups d'éperon. Dans la var. du vers précédent, *garbe* est la graphie primitive du mot *galbe* (de l'italien *garbo*, cambrure). Coucher : baisser la lance.
4. C.-à-d. affermis, solides (du latin *firmatus*, même sens).

A jour ouvert le pavois se cassa,
Ainsi que glas le tronçon se froissa [1],
Et d'un tel heurt leurs échines courberent
Que les destriers sur la croupe tomberent,
Tant d'un grand coup ils s'allerent choquant :
Puis, jusqu'au sang leurs chevaux repiquant,
Haussant la bride, en fin les releverent,
Et de la main leurs coutelas trouverent,
Bien aiguisez, qui de l'arçon pendoient,
Et de leur trempe un harnois pourfendoient [2].
Dessous le fer sifflant comme tempeste,
Ores leur joue, ores sonnoit leur teste,
Ores la temple [3]. Un coup qui l'autre suit,
Greslé menu, faisoit un pareil bruit
Que les beliers qui sur les fleuves congnent
Des paux aigus [4], quand les ouvriers besongnent

1247-48. *P* Le bois collé en cent pars se cassa, En mille esclats le trançon se froissa | *73-84* A jour ouvert la targe se cassa, Comme un glaçon le tronçon se froissa

1249. *P* Et tellement leurs eschines

1251. *P* tant d'un grand heurt

1247-51. *87* Tant fut leur bras vigoreux & nerveux Que sur la croupe en arriere tous deux Comme arcs voûtez longuement se courberent, Et leurs chevaux sur les genous tomberent Comme Beliers qui vont s'entre-choquant

1252. *87* leurs destriers repiquant

1256. *P* profendoient | *87* Et de leur trenche un acier pourfendoient

Après le vers 1256 du texte primitif P ajoutait : Tantost tournant leurs coursiers à la dextre, Tantost en long, tantost à la senestre Comme incensez de rage et de courroux De çà de là se marteloient de coups.

1260. *Manuscrit de Thou et 87* gresle (*cf. vers 691*).

1260. *P* tombant faisoit tel bruit | *78-87* descendoit d'un grand bruit

1262. *P* Les paulx aiguz

---

1. Le mot *glas* = glace. Déjà vu au t. IV, p. 136. Cf. verglas.

2. Note marginale en 1587 : « L'autheur arme ces deux Chevaliers à la mode de nos gendarmes françois, la lance en la main, la coutelace ou la mace à l'arçon, et l'espée au costé. »

3. C.-à-d. la tempe. Cf. t. VIII, p. 303.

4. C.-à-d. des pieux au bout pointu, sur lesquels cognent des masses de fer nommées *béliers*.

Pour faire un pont ou pour le racoutrer.
Coup dessus coup le belier fait entrer
Le bois piqué : dessous le choq qui tonne,
Le creux rivage & le fleuve en resonne.
Eux, tournoians & se suivans de pres,
Versoient des coups plus que la nege espais,
Qui ne tomboient, soit de pointe ou de taille,
Sans donner ample ouverture à la maille,
La dénouant, rompant & decrochant. [95]
Acier ne fer à leur glaive trenchant
Ne peut durer, ny boucle ny couraye,
Tant de leur main est horrible la playe [1].
  Du bon Troien le cheval fut adroit,
Qui sans fraieur tournoit en tout endroit,
Et la cavale en crainte estoit frapée,
Oyant l'horreur du sifflant de l'espée.
Pource Francus en parant évitoit
Comme il vouloit la touche qu'il doutoit [2],
Et le grand corps ne trouvoit l'avantage
De le fraper come il avoit courage.

1259-66. *73 supprime ces huit vers* | *78-87 remplacent les six derniers par ce distique* : Comme les fleaux qui resonnent en l'aire, Frappant les dons de nostre antique mere

1268. *On lit dans P et 72* Versans (*éd. suiv. corrigent*)

1267-68. *73* Si que frapant & se heurtant de pres Versoient des coups plus que la neige espais | *78-84* Eux tournoyans & se suivans de pres Versoient des coups plus que la gresle espés

1274. *P* Tant de leur dextre

1267-74. *87 supprime ces huit vers*

1275. *P* De ce Troyen

1277-78. *73*[b] Et la cavale avoit l'ame frappée De peur, oyant le siflet de l'espée | *78-87 texte de 72, mais en 84-87* l'effroy *remplace* l'horreur

1281. *P* Et le Gean ne trouvoit l'advantage

1279-82. *73-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Le mot *playe* = coup (du latin *plaga*) ; de même plus loin, vers 1384 et 1404.

2. C.-à-d. redoutait.

L'un resembloit à ce flot courroucé [1]
D'écume blanche & de vent herissé,
Qui d'un grand branle en menassant se vire
Impetueux sur le bord du navire.
L'autre sembloit au bon pilote expert,
Qui plus d'esprit que de force se sert :
Ores la proue, ores la poupe il tourne,
Et vigilant en un lieu ne sejourne,
Ains adjoustant la vigilance à l'art,
D'un œil prudent évite le hasard.
Ce fier Géan, qui passoit d'une brasse,
Tant il fut grand, de Francion la face,
D'un pesant choq contre luy s'aprocha,
Et le pressant l'espaule luy toucha [2],
L'esgratignant de legere blessure,
Et n'eust esté la trempe de l'armure,
Qui de l'acier la force rebouchoit, [96]
Bien loin du col l'espaule luy trenchoit.
Du mesme coup, en relevant la dextre
Bien haute en l'air, tant qu'elle pouvoit estre,

1283-84. *73*[b] L'un ressembloit à l'orage poussé D'écume blanche & de vent herissé | *78 texte de 72* | *84-87* L'un ressembloit à ce flot dizenier, Boufi des vents, horreur du marinier
1286. *P* Sur les bords d'un navire
1291. *P* l'experience à l'art | *73-87 reprennent ce texte primitif*
1293. *P* Cet ennemy
1293-94. *73-87* Ce fier Tyran enorgueilli d'audace, Qui de Francus l'asseurance (*78-87* la jeunesse) menace
1295. *P* D'un pesant heurt
1296. *P* Et jusqu'au vif l'espaule | *73* Et de son brand l'espaule luy toucha
1297. *P* L'esgrafignant
1295-1302. *78-87 suppriment ces huit vers*

1. Note marginale dans l'éd. de 1584 et les suivantes : « Dizenier. Les Latins l'appellent *unda decumana*, c'est la dixiesme vague la plus horrible et dangereuse de toutes. » Cf. Rabelais, *Quart livre*, XXIII et la *briefve déclaration*.
2. Brand (var.) = épée. Esgrafigner = griffer.

Se roidissant sur les estriers, frappa
Le fin armet du Troyen, qu'il couppa
Deux doits avant [1], & l'étonna de sorte
Que le dur corps d'une enclume bien forte
Seroit legier au pris de ce coup là,
Qui des arçons chancelé l'ébranla.
Car il fut tel que la grand' coutelace,
Frapant la trampe alla dessus la place
En maint éclat de flammes allumé,
Laissant le poing du tyran désarmé.
  Francus, troublé de pamaison extréme,
Perdit la force en se perdant soimesme,
Perdit raison, contenance & couleur,
Grinssant les dents de rage & de douleur.
Dedans le tais luy tourne la cervelle [2],
Devant ses yeux erre mainte chandelle,
Meint tintouin aux oreilles luy bruit [3],
Son chef balance, affublé d'une nuit,
Et ce pendant son cheval le promeine,
Comme il luy plait, au travers de la plaine.
Sans respirer, sans sentir & sans voix,
D'ouvertes mains fit signe par trois fois

1304. *P* Le fin armet de Francus
1306. *P* Que le dur faix | *73-87* Que le tomber
1308. *P* rudement l'esbranla | *87* chancellant l'esbranla
1310. *P* Brisant sa trampe | *73* Frappant l'armet | *78-87* Fendant l'armet
1312. *On lit* poin ; *encore en 73* (*éd. suiv. corrigent*)
1313. *73*[b] pamoison
1316. *73-87* *graphie* grinçant
1317-20. *78-84 suppriment ces quatre vers*

---

1. Il fendit le casque de Francus sur une profondeur de deux doigts.
2. Le *tais* = le test, c.-à-d. le crâne ; graphie phonétique (peut-être par analogie ou confusion avec le mot *taie* = méninge, t. VIII, p. 317, vers 541).
3. Le *tintouin* = le bourdonnement d'oreille (sens propre du mot),

D'aller à terre, & si l'aspre tempeste
De ce meurdrier eust suivy sa conqueste,
Jamais Francus aux Gaules n'eust pris bord : [97]
1328 Mais le Gean le tenoit comme mort.
Une paleur qui s'enfante de crainte
Des regardans avoit la face painte,
Et le sang froid qui au cueur s'assembla
1332 Fit que Dicæe en soupirant trembla.
Mais tout ainsi qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur soubs les griffes cruelles
De l'espervier, qui n'agueres avoient
1336 Laissé leur nid, & legeres devoient,
S'en retourner au colombier pour paistre
Leurs chers enfans qui ne font que de naistre,
Ainsi trembloient dans l'estomac les cueurs [1],
1340 A longs soupirs, des deux royalles sœurs,
Qu'Amour ardoit d'une vive flammeche,

1328. *73* Mais l'ennemy l'estimoit comme mort

1323-28. *78-84 remplacent ces six vers par un distique* : *78* Davant ce fier, qui Francus regardoit Et sans bouger riant le brocardoit | *84* Ce fier Gean, qui Francus regardoit, Sans se bouger riant le brocardoit

1313-28. *87 remplace ces seize vers par ce quatrain :* Qui maugreant tournoit au Ciel la veuë De voir sa main au besoin despourveuë : Et toutefois Francus il regardoit, Et sans bouger riant le brocardoit

1329. *78-87* Lors la palleur

1334-35. *78-87* Fremir de peur & trembloter des ailes Sous l'espervier aux ongles bien trenchans

1337-38. *P* S'en retourner au toict, à pleine gorge Paistre leurs filz de bon froment et d'orge

1336-38. *78-84* Qui de leurs nids s'envolent par les champs Cueillir de l'orge & de l'avoine, à paistre Leurs doux enfans | *87* Qui loing du nyd s'en-voloient par les champs Trouver de l'orge & des graines, pour paistre Leurs doux enfans

1340. *P* de deux pucelles sœurs

1339-40. *73-84* Ainsi trembloit en l'estomac de peur Le cœur transi de l'une & l'autre seur (*et* sœur) | *87* Ainsi trembloit en l'estomac le cœur Des jeunes sœurs tout effroyé de peur

1341. *84-87* Qu'Amour bruloit

---

1. L'*estomac* = la poitrine.

Et dans leur sang avoit mouillé sa fleche.
  Tandis Francus en armes eut loisir
De se refaire & la place choisir,
Pour se venger, où le fer le plus rare [1]
Entre-serroit la gorge du barbare.
Trois quatre fois son cheval repiqua,
Et d'un grand heurt son ennemy choqua,
Bandé de nerfs, de muscles & de veines :
Puis, en serrant fortement à mains pleines
Son coutelas, la pointe en retourna
Et du pommeau coup sur coup luy donna
Contre la gorge, où la boucle ferrée
Du gorgerin lâchement fut serrée,
Et my-pasmé sur l'arçon l'abatit. [98]
Avec le sang l'écume luy sortit
Loin de la gueulle, à gros flots ondoiante.

1342. *73*[b] Et de leur sang avoit mouillé sa fleche | *78-87* Et en leur sang tenoit teinte sa fleche

1347. *P* son bayard repiqua

1348. *P* Puis d'un grand heurt

1350-51. *P* Il se roidit, et serrant à mains pleines Le coutelas | *73*[b] Puis furieux empoignant à mains pleines Son coutelas

1349-52. *78-84* Tout furieux de colere & d'audace : Puis, desgainant sa dure (*84* courbe) coutelace, Droit contre luy sa face retourna Et de la poincte un estoc luy donna

1343-53. *87* En ce pendant Francus eut le loisir De se resoudre, & de sçavoir choisir L'endroit certain pour avoir sa revanche : Ore il se hausse & ores il se panche, De toutes parts d'un œil prompt & ardent Le corps massif du Gean regardant, Pour à son hoste en remporter la teste, Et se braver d'une telle conqueste. Pource au combat pronte-ment retourna, Et de la poincte en poussant luy donna Contre la gorge

1357. *Après ce vers P ajoutait* : Ainsi qu'on voit la flame tournoyante D'un soupiral à bouillons s'estoufant Sortir à peine et se rouler au vent : Et fut la chair de Phovere congnée De bras si forts, que sans plus la pongnée Dedans la main du Troyen s'arresta : En cent morceaux le reste s'esclata. Mais courageux le jouvenceau ne cesse De le hurter, il le choque et le presse

Ce passage fut supprimé dès l'édition princeps et remplacé alors par le seul vers ci-dessus 1358.

---

1. C.-à-d. le moins épais.

Francus le prend, le presse & le tormente,
Et tellement le courage luy vient
Que d'une main & de l'autre le tient,
Pousse & repousse & d'un tel neud le serre
Que des arçons tous deux tombent à terre
Comme grands pins. Le harnois fait un bruit
Dessus leur dos. La colere les suit !
Mais, aussi tost que la terre presserent
Plus que jamais au combat s'élancerent
Comme lions de puissance indontez :
Le fer trenchant sacquent de leurs costez [1],
Qui se cachoit d'une alumelle fine
Du long la cuisse en leur gaine ivoirine [2].

1359-64. *P* Et pour l'abbatre il retourne et revient Et d'une main et de l'autre le tient, Le prend, le pousse et de tel nœu le serre, Que des arçons tous deux tombent à terre, Tant rudement l'un l'autre se poursuit : Dessus leur dos le harnois fait un bruit

1356-58. *87* Le sang caillé de sa gorge sortit, Meslé d'escume & de bave gluante, Infectant l'air d'une haleine puante. *Avec addition de ces quatre vers* : De mille coups martelez sur l'armet Le pommeau cheut, le coutelas se met En cent morceaux reluisans sur la place, Comme au Soleil les morceaux d'une glace

1358-61. 73^{b} Du mesme coup il le tourne & tourmente, Et le despit si bien l'acompagna Que de la dextre au colet l'empoigna, Le tient, le pousse & d'un tel neud le serre | *78-84 texte de 72*

1359-62. *87* Lors de cheval s'empoignent corps à corps, Et s'embrassant à bras courbes & tors Se sont tirez d'une si forte serre, Que l'un sur l'autre à bas trebuche à terre

1363. *73-84* Entre-accrochez, tant la fureur les suit | *87* Entre-accrochez, une fureur les suit

1364. 73^{a} Desur le dos leurs harnois font un bruit ! | 73^{b} Les corps tombez à terre font un bruit ! | *78-84* Dessus leurs dos le harnois fait un bruit ! | *87* Dessus le dos leurs harnois font un bruit

1365. *P* Tout aussy tost que la terre ilz presserent | 73^{b} la poudre ils presserent | *78-84* la terre ils presserent

1366. *P*, *73-84* Plus que devant

1369-70. *P* Qui flamboyoit... Le long la cuisse | *78-84* Qui se cachoit en leur gaine yvoirine, Et forcenez s'entament la poitrine

1. Ils tirent le fer en le secouant ; le mot *sacquer* est encore usité au sens propre chez les marins.

2. Alumelle = lame. Du long la cuisse = le long de la cuisse ; tournure déjà vue ci-dessus, livre I, vers 685 (v. la note).

Entre l'ardeur, la haine & les efforts,
Une fureur leur rechauffa le corps.
Icy la rage, icy la chaude honte
Des deux guerriers le courage surmonte,
Perd leur raison, si bien qu'à toutes mains
A vuides coups, à coups fermes & plains,
De pointe, taille & de travers ruerent,
Et leur harnois en cent lieux declouerent,
Si que le camp estoit partout semé
Du fer tombé de leur corps desarmé.
Icy la hausse, icy tombe la greve,
La maille icy [1]. Ces chevaliers sans treve
Fumant, suant, soufflant & haletant, [99]
Playe sur playe ils se vont combatant,
Pié contre pié, sans point changer de place :
L'un de son corps se fie en la grand'masse,
Ferme en son poix & l'autre plus gaillard,
Dispost, se fie au secours de son art.
Mais à la fin ils reprennent aleine,
Demy-matez de sueur & de peine :

1374. *78-84* Des champions
1375. *P et 73* Perd la raison | *78-84 texte de 72*
1378. *P et 73* Et leurs harnois | *78-84* Et leurs plastrons
1380. *78-84* Du fer jally (*73-84 par erreur* de leurs corps désarmé)
1365-80. *87 réduit ces seize vers à huit* : Aussi soudain que la terre presserent, Fiers au combat tous deux se redresserent Front contre front, si bien qu'à toutes mains, A vuides coups, à coups fermes & pleins, De poincte, taille & de revers ruerent, Et en cent lieux leurs mailles décïouërent. Jamais Mavors, dispenseur des Lauriers Ne vit le pair de si vaillans guerriers
1382. *P* La garde icy : sans repos ny sans treve
1388. *P* en l'ayde de son art
1381-88. *73-87 suppriment ces huit vers*
1389. *73* tous deux prennent aleine
1389-90. *78-84* Mais à la fin tous deux prennent haleine, Matez de coups, de sueur & de peine

1. Parties du harnois : la hausse = la visière du casque ; la greve = la jambière ; la maille = un fragment de la cotte de mailles.

Puis tout soudain, comme deux toreaux font,
Rentrent de piez, & de bras, & de front,
L'un contre l'autre. Une horreur, une rage,
Un fier despit flamboye en leur visage,
Tantost petits, tantost ils se font grands,
Tantost courbez, tantost à demy flancs,
Dessus la jambe ores gauche, ores dextre,
Contre-avisoient où le coup pouvoit estre
Mieux assené, mais point ne se trompoient,
Car tout d'un coup ils paroient & frapoient.
  Francus luy jette en l'œil droit une pointe :
L'autre appuyant sur sa dague bien joincte
L'espée en croix, loin de l'œil repoussa
La playe au vent & le bras luy blessa.
Le sang coula de cest enfant de Troie,
Vermeil ainsi qu'est une rouge soie
Que la pucelle arrange avecques l'or
Dessus la gaze, ornement d'un tresor,
Ou tel que fut de la playe Adonine
Le sang fardeur de la roze pourprine [1] :
Mais pour cela ne perdit la vertu, [100]
Armé de cueur & de glaive pointu,
Le suit, le tient, l'importune & l'aproche,
Comme les flots qui frappent une roche.
Luy, qui le corps de naissance avoit dur
Plus que metal ou le marbre d'un mur,
Comme rusé, par longue prevoyance,

1408. *P* sa gaze
1413. *P* L'environnant l'importune
1417. *P* Sans plus, ruzé

1. Cf. l'élégie sur la mort d'Adonis, t. XII, p. 123.

Gardoit sa veine afin qu'on ne l'offence[1].
 Francus, qui vit que c'estoit temps perdu
D'avoir sur luy tant de coups despendu,
Ainsi qu'une aigle en roideur qui se laisse
Caler à bas[2], ouvrant la nue espaisse
Dessus un cygne arresté sur le bord :
Ainsi doublant effort dessus effort
Sur le grand corps s'eslance de rudesse
Adjoustant l'art avecques la prouesse :
Soubs luy se rue & de pres l'attacha,
La gauche main à son col accrocha,
Et de la dextre en contrebas le tire.

1401-18. *73-84 suppriment ces dix-huit vers et les remplacent par un simple distique : 73^{a} et 78* Chacun gravant au but de sa memoire Le chaut desir de gaigner la victoire | *73^{b}* Tous deux gravant au mieux de leur memoire Le souvenir de ravir la victoire | *84* Tous deux gravant au fond de leur memoire Le chaud desir de gaigner la victoire

1389-1418. *87* En fin mattez de sueur & de peine, En haletant vont ramassant l'haleine De l'estomac que les poulmons poussoient, Et toutefois ils se remenassoient, Chauts de cholere, & d'une ardeur ferine Qui bouillonnoit au creux de leur poitrine. O gloire humaine, est-il rien qu'un bon cœur N'endure, à fin de se faire veinqueur! Lors desgainant leurs flambantes espées Qui descendoient à ceintures houppées Le long des flancs en des fourreaux brodez, Se sont encore au combat hazardez, Comme Toreaux (quand la saison nouvelle Les appetits de Venus renouvelle) Se vont tuant & navrant pour l'amour : La jeune troupe est muette à l'entour Qui les regarde, ignorant qui doit estre D'un tel Duel le veinqueur & le maistre

1419-20. *73-87* Francus voyant que le jour luy failloit Et que sa main pour néant travailloit

1421. *P* Ainsi q'un Aigle (*sic*) | *73^{b}* un | *78-87* Comme un Gerfaut qui de roideur se laisse

1422. *On lit à la rime* espesse (*éd. suiv. corrigent*)

1423. *73^{b}* hoste voisin du bord | *78-87* amusé sur le bord

1425. *87* D'un corps ployé s'eslança de rudesse

1427. *87* & de pres l'approcha

---

1. C.-à-d. : qu'on ne la heurte et blesse (sens propre du latin *offendere*). Il s'agit de la veine de son talon. *Ferin* = sauvage.

2. Ainsi qu'un aigle qui se laisse avec raideur tomber à bas (en ce sens, *caler* est un terme de marine). Le mot *aigle* était alors du féminin, comme le latin *aquila*.

Il le tourmente, il le tourne, il le vire,
Le choque, heurte, & d'un bras bien tendu
Le tient en l'air longuement suspendu :
Puis du genou les jambes luy traverse,
Et le fit cheoir tout plat à la renverse.
Le dos imprime, en tombant de son long,
La poudre mole. Ainsi tombe le tronc
D'un grand sapin bronché d'une montagne [1],
Qui de son corps imprime la campagne.
De bras, de teste & d'ongles bien crochus [101
Cent fois essaie à se remettre sus,
Se debatant, mais en vain il s'efforce,
Car du Troyen la vigoreuse force
Tient le genou comme victorieux
Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.
Trois quatre fois, de toute sa puissance

1430. *87* Il le souleve
1431. *P* et d'un nerf bien tendu | *87* et d'un bras estendu
1432. *P* surpendu (*sic*)
1434. *On lit bien* fit *sur P et en 72-73,* fist *en 78-84, en dépit du contexte (où tous les verbes sont au présent narratif) et de cette variante de 87* Et de biaiz le vire à la renverse
1435-36. *P* La poudre molle imprimant de son long Avecq' un bruit
1435. *73-84* Phovere imprime en tombant de son long
1437-38. *78-84* Qu'un vent abat du haut de la montagne, Qui tout à plat s'estend sur la campagne
1435-38. *87 allonge ainsi ces quatre vers* : Phovére imprime en tombant de son long Le mol sablon : comme bronche le tronc D'un Chesne, oracle és forests de Dodonne, Quand un torrent ou la gorge qui sonne Du vent l'abat de maint soufle bruiant. Quittant leurs nids les oiseaux en criant Volent autour, courroucez qu'on leur oste Le verd logis de leur ancien hoste. Ainsi tomba Phovére tout à plat, Faisant un bruit aussi haut que l'esclat Qui rompt la nuë, & du son des tempestes Fait peur aux cœurs des hommes & des bestes
1439. *87* De bras nerveux & d'ongles
1444. *P* Sur le stomac le poingnard sur les ÿeux

1. Bronché = abattu ; encore ci-après, vers 1468. La comparaison vient d'Homère *Il.* XIII, 389 sqq., ou d'Apollonios, *Arg.* IV, 1682 sqq., ou de Virgile, *En.* V, 448 sqq.

L'avoit frappé, quand il eut souvenance
Que le trespas de ce cruel felon
Estoit enclos aux veines du talon.
Pource il se tourne, & promptement assene
L'endroit certain où tressailloit la veine.
Du fer poignant coup sur coup la chercha,
Et veine & vie ensemble luy trencha.

Le sang qui sort d'une vive secousse
Bien loin du corps rendit la terre rousse
A longs filetz. Ainsi que d'un conduit
S'eschape l'eau qui jallissant se suit,
Et d'une longue & saillante rousée
Baigne la place à l'entour arrosée,
Ainsi le sang bouillonnant s'en alla,
Avec le chaud son ame s'envola,
Palle d'horreur & de despit suivie,
De perdre ainsi la jeunesse & la vie.
Ce corps tout froid & affreux se roidit :
Comme un glasson l'estomac luy froidit,
Et de ses yeux l'une & l'autre prunelle
Ferma son jour d'une nuit éternelle,
N'estant plus rien d'un tel tyran, sinon [102]
Qu'un tronq bronché difamé de renom.

1453. *73-87* d'une rouge secousse

1457-58. *P* Et d'une rare et petite rousée Rend tout autour la campagne arrousée | *78-87* Et d'une longue & filante rousée Baigne la terre à l'entour arrousée

1460. *78-87* Et par le sang son ame s'escoula

1461. *P* Palle d'horreur, de despit et d'envie | *73* D'horreur, d'angoisse & de rage suivie | *78-87* D'horreur, de rage, & de chagrin suivie

1463. *P* Le corps

1464. *P* le stomac luy froidit | *73-87* *graphie* un glaçon

1468. *P* Un corps bronché sur la terre, sans nom | *73* Un corps boufi diffamé de renom

1467-68. *78-87* N'estant plus rien de Phovére sinon Qu'un tronc bronché, sans face ny sans nom

A tant Dicé[1] d'une face joieuse
Vint saluer la main victorieuse,
Baisa Francus, le couronna de fleurs :
Tu as (disoit) effacé mes douleurs,
Vray heritier de la gloire Hectorée,
Tuant Phovére & sauvant mon Orée.
Le bon Demon qui de nous a soucy[2]
Pour mon support t'a bien conduit icy,
Noble Troyen, de prouesse l'exemple,
En corps mortel digne d'avoir un temple,
Et comme Hercule adoré des humains,
Tant a d'honneur la force de tes mains.
Comme il chantoit cest hymne de victoire,
Voicy la nuit à la grand' robe noire[3]
Qui vint aux yeux le sommeil épancher.
Le souper faict, chacun s'alla coucher.

1476. *87* t'avoit conduit ici
1482. *73-87* Voici la nuit à la courtine noire
1484. *84-87* Le bal fini chacun s'alla coucher

---

1. Ici la graphie de ce nom est due à la coupe sans élision.
2. Le mot *Demon*, comme ci-dessus, vers 333 et 566, a le sens du grec δαίμων, génie protecteur attaché à chaque individu. Cf. Hésiode, *Trav. et Jour.*, 121 sqq., et mon tome VIII, p. 57, 87, 125 et 126.
3. Cf. ci-dessus, vers 641 et la note.

FIN DU SECOND LIVRE

DE LA FRANCIADE



LE TROISIEME LIVRE DE LA FRANCIADE

★

L'obscure nuit qui d'un sommeil enserre
Les Dieux au ciel, les hommes en la terre,
Laissant couler froidement sur les yeux
Une eau puisée au fleuve stygieux,
L'une sur l'autre attachoit les paupieres,
Charme trompeur des peines journalieres.
Mais le dormir qui tient les yeux sillez
N'avoit glissant ses presens escoulez
Dessus le chef des deux sœurs esveillées,
De trop de soing amoureux travaillées :

1. *73*[b] Deja la nuit | *78-84* L'humide nuict
3. *73*[b] Avoit versé lentement | *78-84* Laissant couler lentement
4. *78-84* Une vapeur du fleuve stygieux
1-4. *87* L'humide nuict qui de son voile enferme L'œil & le soing de l'homme qu'elle cherme Par les liens du sommeil oublieux, Bouschoit par tout l'ouverture des yeux
5-6. *78-84* Des animaux engluoit les paupieres, Trompant le soin des peines journalieres
7. *On lit* fillez (corrigé aux Errata) | *73*[b] les yeux voilez | *78-84 texte primitif*
8. *73* Glissant n'avoit | *78-84* Glissant n'avoit ses presens distillez
5-8. *87 supprime ces quatre vers et fait ainsi le raccord avec le vers 9 :* Mais non des sœurs toute nuict esveillées
10. *78-84* D'espoir, de crainte & d'amour travaillées | *87* De trop d'amour en l'ame travaillées

Adonc Hyante à sa sœur parle ainsy : [106]
Mais d'où me vient, chere sœur, ce soucy
Que ma raison a perdu sa puissance ?
Que mon penser d'un autre prend naissance
Sans me resoudre et qu'un nouvel esmoy
Me ravist toute et chasse hors de moy !
Je ne tien plus de mon cœur que l'escorce,
Dedans s'y loge une puissante force
Que je ne puis ny penser ny nommer,
Si ce n'estoit le mal qu'on dit aimer.
Je songe assés pour les causes aprendre
De mon travail et ne les puis comprendre :
Bref je n'ay peu ny boire ny manger,
Depuis le jour que j'ay veu l'estranger,
Toujours pendue en sa blonde jeunesse
D'œil ou d'esprit : maugré moy je confesse
N'avoir jamais senty telle douleur
Qui me fait perdre et sommeil et couleur.
Depuis un jour je suis toute esperduë
Me consommant comme neige fonduë,
Ah je me meurs ! mon mal pourtant me plaist
Et ne puis dire en quelle part il est :
Sans s'arrester mon esprit est volage :

12. *73*[a] mon soucy | *73*[b] Ma chere sœur, d'où me vient ce souci | *78-87* D'où vient, ma sœur, que je suis en soucy

15-16. *73-84* Que je m'esgare (*73*[b] me perds), & qu'un nouvel esmoy Me ravit toute & m'envole de moy | *87* Que je m'oublie & qu'un nouvel esmoy Me trouble toute & m'en-vole de moy

18. *78-84* En moy se loge

19. *78-84* ny scàvoir ny nommer

21-22. *73* Je voudrois bien l'occasion comprendre (*73*[b] Je resve assez pour la cause comprendre) De mon travail, mais je ne puis l'aprendre | *78-84* En mes discours je m'efforce à comprendre D'où vient ma peine, & si ne puis l'entendre

30. *On lit* nege (*éd. suiv. corrigent*)

17-32. *87 supprime ces seize vers*

De ce Troyen toujours le beau visage,
L'honeur, la grace en l'ame me revient.
Toujours toujours et toujours me souvient
De son combat, et de sa main guerriere
Qui l'acompagne en sa barbe premiere.
Pere des Dieux, quelle aymable vertu ! [107]
Quel port il a ! comme il s'est combatu
Pour le secours de nostre frere Orée,
Il est vrayment de la race Hectorée :
Sa main, sa force et son cœur genereux
Montrent assez qu'il est du sang des Preux.
Si j'estois libre et si j'avois puissance
De vivre à moy, je ferois alliance
Par mariage à ce jeune Troyen.
Plustost le feu du grand Saturnien[1]
Tombé menu sur mon chef me foudroye,
Plustost la terre en se crevant m'envoye
Soubs les enfers ma demeure choisir
Que mon honneur soit trompé d'un plaisir,
Et que peu sage[2] ainsi je me marie
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie[3].

35-37. *87* Ravie en luy pensive me retient : Tousjours au cœur me recourt & revient De son combat la prouësse guerriere

41-42. *On lit* Oræe *et* vrayement (*éd. suiv. corr.*) | *87* Pour le secours de nostre frere unique ! Il est vraymeut de la race heroïque !

43. *87* Sa main, sa taille

45-47. *87* Si j'estois mienne & si j'avois fiance Aux estrangers, je ferois alliance Par mariage à ce vaillant Troyen

48. *87* Plustost l'esclat du foudre Jovien Tombé menu la teste me foudroye

53. *87* Que volontaire ainsi je me marie

1. De Jupiter, fils de Saturne et dieu de la foudre.

2. Note de l'édition de 1587 pour *volontaire* : « C'est ce que les Grecs disent αὔτως, les Latins *temere.* »

3. Depuis le vers 34, imitation par transposition des trente premiers vers du livre IV de l'*Énéide*, où Didon confie à sa sœur Anna l'amour qu'elle ressent pour le Troyen Énée.

Atant se teut : Le cœur luy est failly :
Comme ruisseaux les larmes ont sailly
De ses beaux yeux, presages de sa peine,
Quand d'autre part luy respondit Clymene,
Qui moins n'ardoit de segrette langueur
Pour le Troyen qui luy bruloit le cœur.
Mais plus que l'autre elle estoit avisée,
Qui ne vouloit une amour divisée,
Ains vouloit seule en toute affection,
Dame, jouïr du cœur de Francion[1] :
Pource en mentant par un grand artifice
Luy conseilla, qu'aimer estoit un vice,
Ainsi son mal par fraude elle cacha, [108]
Et l'inconstance à sa sœur reprocha.
Où sont, ma sœur, ces responces hautaines
Que tu rendois à tant de Capitaines,
Princes et Rois ? que pour ses gouverneurs
Crete nourrist en pompes et honeurs ?
Qui travaillez d'une amoureuse flame
Tous à l'envy te cherchoyent pour leur femme ?
Quoy ? seulement d'un courage endurcy
Ne desdaignois ces maris : mais aussi
Tu mesprisois les hommes dont l'audace
Est trop cruelle encontre nostre race.

59. *84-87 graphie* secrette
63. *87* en propre affection
66. *73-78* qu'aimer estoit grand vice | *84-87* que l'amour estoit vice
67. *73*[b] par ruze elle cacha
71-72. *87* Que Crete riche & pompeuse d'honneurs Guerriere alaicte entre ses gouverneurs
74. *73-87* te courtizoient pour femme
75. *87* bravement d'un

1. Le mot *dame* a ici le sens de son étymologie latine, *dominam*. Cf. t. VIII, p. 154, v. 97.

Quoy ? disois-tu ? comme un superbe roy
L'homme contraint les femmes à sa loy,
Non seulement les estime inutiles
A gouverner les sceptres et les villes,
Mais loing d'honeurs et loing de commander
Les fait ourdir, les laines escarder[1],
Coudre, filer : et de paroles braves
En son foyer les tance comme esclaves.
Qu'heureuse fut Lemnos[2] au temps passé,
Où le pouvoir des hommes fut cassé
Par la finesse et prouesse des femmes,
Si que les noms des hommes estoient blames.
A labourer les terres ils servoient
Sans autre charge, et les dames avoient
Le magistrat, et seules la Police[3]
Administroient, le sceptre et la justice.
Où sont ces mots ? où est ce cueur si haut ? [109]
A ton besoing le courage te faut
Qui maintenant à la premiere veuë
D'un estranger as l'ame toute esmeuë
Et veux ton nom sans raison diffamer
Pour un pirate, un corsaire de mer
Qui va cherchant par les ondes sa proye

83-85. *78-87* Mais sans honneurs (*87* nul tiltre) & sans point commander Les fait filer, les laisnes escarder, Ourdir & coudre
87. *On lit* Lenmos (*corrigé aux Errata*)
94. *73* l'estat & la justice | *78* & faisoient la justice
93-94. *84* Entre leurs mains le fait de la police, Le magistrat, les loix & la justice
87-94. *87* *supprime ces huit vers*
100. *On lit* corsere (*éd. suiv. corrigent*)

---

1. C.-à-dire carder.
2. Apollonios de Rhodes, ainsi que d'autres poètes antiques, a raconté le massacre des Lemniens par leurs femmes jalouses.
3. Le magistrat : l'ensemble des fonctions publiques. La police : le gouvernement.

Soubs faux-semblant de refaire une Troye :
Et par amour espiant la saison
De desbaucher les filles de maison,
Au premier vent loing d'amis les emmeine
Pour les laisser sur quelque froide areine[1] :
Car estant soul de son premier plaisir,
Et ne voulant que changer et choisir
Les abandonne, et sans tenir promesse
Marche fuitif où l'orage le presse.
De tel malheur l'exemple encore vit
En ce païs, d'Ariadne qui suivit
Maugré Minos, le parjure Thezée,
Tant elle fut à prendre bien aizée.
Mais aussi tost ce pirate meschant
De son serment et d'elle se fachant[2],
La quitta seule au matin endormie
Apast des loups, au rivage de Die[3].
Pource ma sœur, d'un cœur gaillard et pront
L'honneste honte atache sur le front,
Et sans toy laisse errer à l'aventure
Des estrangers la teste si parjure.
Ainsi disoit dissimulant, afin [110]
De la tromper : mais amour le plus fin
Qui ne se trompe, et qui passoit en elle
De nerfs en nerfs, de mouëlle en mouëlle,
La faisoit caute, et son mal nompareil

115. *78-87* Mais tout soudain ce
118. *78-87* Proye des loups
119. *78-84* d'un soin prudent & prompt | *87* d'un advis sage & pront
120. *87* sur ton front
122. *78-84* trop parjure | *87* *texte primitif*

---

1. Rivage.
2. C.-à-d. se lassant.
3. Nom primitif de l'île de Naxos. Cf. Ovide, *Met.* VIII, 174.

Qui ne reçoit ny raison ny conseil.
  Atant du jour la lumiere sacrée
Dedans la chambre estoit par tout entrée,
Quand ces deux sœurs, ainçois ces beaux printemps
Sortent du lict : ils demeurent long-temps [1]
A leur peigner, atiffer, et à faire
Par le mirouer ung visage pour plaire :
En cent facons ils tordent leurs cheveux
Ondez, crespez, entrefrizez de nœuds,
Et d'un long art mille beautez s'attachent :
Puis teste et col d'un guimple elles se cachent [2],
Qui bien plié jusqu'aux pieds leur pendoit.
  Une blancheur vermeille s'espandoit
Par leur visage : en ce poinct habillées [3],
D'un pied superbe au temple sont allées
Comme à l'oracle, afin de scavoir mieux
Priant au ciel, la volonté des Dieux :

127-28. *73-84* en son mal nompareil Qui ne vouloit | *87* Toute en soupçon sans conseil l'esbranloit, Et d'appareil sa playe ne vouloit
131. *84-87* deux beaux printemps
133. *78* A se peigner | *84-87* A se peigner, s'atiffer
138. *73-87* Puis tout le chef
139. *84* Qui bien plissé | *87* Qui bien plissé jusqu'aux pieds leur glissoit
140. *73* Et dedans l'air cent parfuns respandoit | *78-84* Et une odeur (*84* un parfum) par la chambre espandoit | *87* Et l'air voisin de parfum remplissoit
141. *73* Ces deux beautez | *78-84* Ces belles sœurs | *87* Ces jeunes sœurs en ce poinct habillées
142. *78-87* D'un pas superbe
144. *73* Pres des autels la volonté des Dieux
143-44. *78-87* Pour consulter à l'oracle des Dieux Sur la santé de leur mal ennuyeux

1. *Ils* peut se rapporter à *printemps*, mais la confusion entre *ils* et *elles* est assez fréquente chez Ronsard et ses contemporains; cf. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, I, 421 et II, 312. Sur l'emploi de *leur* à la place du pronom réfléchi, cf. t. IV, p. 179 et t. VIII, p. 324.
2. *Guimple* est devenue *guimpe*, comme *temple* est devenu *tempe*.
3. C.-à-d. habillées de cette façon. Cf. t. IX, p. 161, et *passim*.

Ou s'ils vouloient d'une main favorable
Guarir leur playe autrement incurable,
Ou s'ils vouloyent desdaigner sans secours
Leurs passions diverses en amours,
Et sans espoir entretenir leurs flames.
  De toutes pars une suite de Dames
Les entournoient : elles marchoient d'un train, [111]
Ainsi que fait Diane au large sein
A qui la trousse et le bel arc ensemble
Chargent l'espaule : autour d'elle s'assemble
Un grand monceau de Nymphes, qui en rond
Tournent le bal : elle de tout le front,
Haute de col, aparoist sur la troupe
Qui va danssant dessus la belle croupe [1]
Du mont Taigette, ou sur l'esmail d'un pré
Du fleuve Eurote à son frere sacré [2].
  Or' ces deux sœurs malades et peu sages,
Pres des autels, au devant des images
Des puissants Dieux, tristes se promenoient :
Ores les yeux fichez elles tenoient

146-47. *73-87* aux hommes incurable... mespriser sans secours
151. *73-87* Les entournoit
152. *73* Tout tel que fait | *78-87* Tel qu'Arthemis (*et* Artemis) Déesse au large sein
154-58. *78-84* Chargent le dos, lors que sa feste assemble Un grand monceau de Nymphes en un rond L'accompagnant : d'espaules & de front Elle apparoist plus haute que sa troupe Menant le bal sur la pineuse croupe | *87* Chargent le dos, lors que sa feste assemble Un grand monceau de Nymphes en un rond, Elle en dansant d'espaules & de front Paroist plus haute au milieu de sa troupe, Menant le bal sur la pineuse croupe
162. *73-87* Dedans le temple
163. *73-87 graphie* se pourmenoient

1. Pineuse (var.) = plantée de pins.
2. L'Eurotas, consacré à Phébus-Apollon. La comparaison vient de Virgile, *En.* I, 498 sq.

Sur la victime, et courbes et beantes
Prenoient conseil des entrailles tramblantes,
Or les geziers decoupez regardoient,
Et l'advenir aux Devins demandoient [1].
  La belle Hyante avoit en sa main blanche
Un vase plein de vin, qu'elle respanche
Au beau milieu des cornes et du front
De la victime : Et Clymene qui tond
Le poil sacré de la beste, le jette
Dedans le feu : Comme ce poil craquette,
Ce disoit elle, et brusle tout en soy,
Ainsi Francus puisse brusler de moy.
Mais pourneant ces deux sœurs abusées
Estoient au temple en leurs vœus amusées :
Les Dieux malings leurs oreilles fermoient : [112]
Les vents en l'air les prieres semoient
De ces deux sœurs qui n'estoient plus qu'un songe.
  Amour les mord, les rélime et leur ronge
Cueur, poumons, foye, et n'ont autre pouvoir

166. *On lit* antrailles (*éd. suiv. corrigent*)

168. *73-87 ajoutent ici quatre vers* : Ha pauvres sœurs mal saines de pensées! (*87* pauvres sœurs insensées!) Ni pleurs, ni vœux, ni offrandes laissées, Ni tournoyer des autels à l'entour Ne garit pas l'ulcere de l'amour (*78-87* Ne guarit point le mal que fait Amour)

170. *73* Un grand hanap de vin | *78-87* Un vase d'or plein de vin, qu'elle espanche

171. *87* Droict au milieu

178. *73-87* Prioient au temple | *On lit en 72-*73^a leurs vœufs (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corrigent*)

179. 73^b les oreilles

180. *On lit* en vain la prieres (*corrigé aux Errata*) | *73* Et par les vents leurs prieres semoient

179-80. *78-87* Les Dieux malins leurs priers (*87* souspirs) n'escoutoient, Ains sans effect les vents les emportoient

182. *On lit* leurs (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corrigent*)

1. Le tournoyer (var.) = les pas faits autour des autels.

En leur malheur qu'esperer sans espoir [1].
Tandis Francus que le soucy resveille
S'estoit levé devant l'Aube vermeille :
De la grand'peau d'un Ours il s'habilla
Un javelot en sa dextre esbranla
Au large fer (Vandois, d'où vint la race
Des Vandosmois, le suivoit à la trace).
Luy se laissant en larmes consommer
S'alla planter sur le bord de la mer :
Jettant ses yeux sur les eaux Tethiennes [2]
Seul regardoit si les barques Troyennes
Venoient à bord : et voyant le Vaisseau
Qui le portoit, à demy dessous l'eau [3]
Presque couvert de falaize [4] et de bourbe :
Les yeux au ciel sur le rivage courbe
Poussant du cœur meints sanglots en avant
Parloit ainsi aux ondes et au vent.

181-84. *73* Amour tandis qui les paist de mensonge, Lime ces sœurs (*73*[b] leurs cueurs), les relime & les ronge, Tourne, tourmente & n'ont autre pouvoir En leur malheur qu'esperer sans espoir | *78-87 suppriment ces quatre vers*

185. *73-87* Adonc Francus

187-89. *78-87* Du cuir pelu d'un ours il se vestit (*87* d'un lion se vestit) : Le dard au poing de la chambre sortit A front baissé

191. *73* Luy qui se laisse | *78-87* Lors se laissant en larmes consommer (*et* consumer)

193. *78-87* Et jettant l'œil | *87* sur les eaux Ægéennes

194. *78-84* Il regardoit | *87* Pront regardoit

195. *78-87* puis voyant

196. *73-87* échoué dessous (*87* dessus) l'eau

197. *73-87* Demy couvert

---

1. Imité de Virgile, *En.* IV, 56 à 67.

2. La Néréide Thétis, épouse de Pelée et mère d'Achille, était la divinité indigène de la Thessalie (cf. Pindare, *Ném.* IV). Or la Thessalie était baignée par la mer Égée, où naviguait Francus. L'épithète de la variante posthume est bien plus claire.

3. Au mot *échoué* de la variante, on lit en 1573[a], 1578 et dans les éd. suiv. cette note marginale : Mot de marinier.

4. Falaise = sable (Huguet). Cf. livre II, v. 313.

Heureux trois fois ceux que la bonne Terre
Loing de la vie en long repos enserre [1] :
Si comme nous ne voyent le soleil,
Ne hument l'air, ils n'ont aussi pareil
A nous le soing, qui pressant nous martyre,
D'autant facheux que toujours il desire [2].
Ce mechant soing qui compagnon me suit [113]
Me fait chercher la Gaule qui me fuit [3],
Terre estrangere, et qui ne veut m'attendre,
Que du seul nom j'ay prise, sans la prendre.
Je suis (je croy) la maudisson des Cieux [4]
Qui sans demeure erre de lieux en lieux,
De flot en flot, de naufrage en naufrage
Ayant le vent et la mer en partage
Comme un plongeon, qui en toute saison
A seulement les vagues pour maison
Des flots salez il prend sa nourriture,
Puis un sablon luy sert de sepulture.
Ainsi la mer me porte sans effait
Et mon voyage est tousjours imparfait.
Bonté des Dieux, et toy, Destin qui meines
A ton plaisir toutes choses humaines,

201-03. *73* la mere terre | *78-87* les hommes que la terre En son giron, mere commune, enserre D'un eternel & paisible sommeil

205-06. *73* A nous le soin, qui bien sur bien desire, Et bien sur bien ne luy sçauroit suffire

204-06. *78-87* Si comme nous ils n'ont part au Soleil, Ils n'ont aussi le soin qui les (*84-87* nous) martire, Ny le desir de grandeur ny d'empire

207. *73* Ce vain desir | *78-87* Ce piquant soin, dont le desir me suit

212. *78-87* Sans demeurance errant de lieux en lieux

---

1. Imité de Virgile, *En.* I, 94 sq.
2. Dans une ode de 1556, Ronsard exprimait la même idée (t. VII, p. 283).
3. Cf. Virgile, *En.* V, 629 : Italiam sequimur fugientem.
4. C.-à-d. la malédiction. Demeure = arrêt.

Auray-je poinct en repos, le moyen
De rebastir un mur Dardanien ?
  Voirray-je point une Troyenne plaine,
Voirray-je point ceste gauloise Seine
Qui m'est promise en lieu des larges tours
De Simoïs et Xanthe, dont les cours
Arouzoient Troye, et d'une onde poussée
Rompoient le sein de la mer renversée.
  Donne, Apollon, maistrésse Deité
De ceux qui vont bastir une cité,
Un bon augure, afin que tu m'ottroyes
Des murs certains apres si longues voyes.
Si je ne puis les Gaules conquerir, [114]
Sans plus errer puisse-je icy mourir
D'un trait de feu vestu d'une tempeste :
Aux Dieux marins victime soit ma teste
Pour sacrifice agreable à la mort,
D'un peu de sable entombé [1] sur ce bord.
  Il dist ainsi, quand des ondes humides
Sortit le chef des cinquante Phorcydes,
Et tout le chœur de Glauque et Melicert,
Et Palæmon à l'habillement verd,
Le vieil Triton à la perruque bleuë
Homme d'enhaut, et poisson par la queuë [2],

219-30. *73-87 suppriment ces douze vers*
233. *73-87* Quelque bon signe
237. *73* Brulé des traits d'une horrible tempeste | *78-87* Envelopé d'une horrible tempeste
241. *73-87* quand hors des flots humides
242-43. *78-87* Sortit le chœur... Et tout le front (*87* le sein)

1. C.-à-d. enterré.
2. Ces divinités de la mer reviennent assez souvent chez Ronsard; voir par ex. pour Glauque, t. VIII, p. 78 et X, p. 225 ; pour les Phorcides, VIII, p. 129. Mélicerte et Palaemon ne faisaient qu'un, le jeune Melicerte ayant reçu de Neptune le nom de Palaemon après sa chute dans la mer (cf. Ovide, *Met.* IV, 542).

Tenant és mains pour sceptres leurs Tridens,
Poussent la nef de Francus au dedans
Du prochain port : la navire poussée
Ayant la prouë et la poupe froissée
Rouloit à peine : ainsi que le serpent [1]
Qui sur le ventre à peine va rampant
Par le chemin, quand d'un coup de houssine
Quelcun luy rompt l'entre-deux de l'eschine.
Plis de sus plis en cent ondes retors
Sifle, retraine, et retourne son corps,
Se releschant son venin il remâche,
Et renouër ensemble se retâche :
Mais pourneant : car son dos est perclus.
Ainsi trainoit le bateau de Francus [2].
Hors du troupeau bien loing s'est escartée
Leucothoé la fille de Protée [3],
A qui Phœbus pour la favoriser [115]

251. *78* Rouloit à force | *84* Alloit à force | *87* Alloit mehaigne
253-54. *78-87* Quand un passant du coup d'une houssine Luy entrerompt les ressorts de l'eschine
256. *73-87* Retraine, tire, & retourne son corps
257-58. *On lit* Se lechant (*corrigé aux Errata*) | *73-84* Il sifle aigu, son venin il remache... | *87* Il sifle aigu, l'escume enfle sa joue, Et comme il peut se reprend & renoue
260. *73*[b] Ainsi glissoit la barque | *78-84* Ainsi marchoit le bateau | *87* Ainsi rampoit la barque

---

1. Note de l'éd. de 1587 : « *Mehaigne*, perclus, ce que les Grecs appellent πηρὸς. Nos critiques se moqueront de ce vieil mot françois : mais il les faut laisser caqueter. Au contraire, je suis d'opinion que nous devons retenir les vieux vocables significatifs, jusques à tant que l'usage en aura forgé d'autres nouveaux en leur place. »
2. Comparaison tirée de Virgile, *En.* V, 273 sq.
3. Ronsard a confondu deux personnages, qu'Ovide a mentionnés successivement au livre IV des *Métamorphoses* : la jeune Perse Leucothoé, fille d'Orchamos, qui fut aimée de Phœbus, — et une déesse marine, Leucothéé, qui s'appelait d'abord Ino, mère de Mélicerte, et qui sauva Ulysse du naufrage (cf. *Odyssée*, V).

Donna jadis l'art de prophetiser :
Ses longs cheveux erroient par la marine,
Son chef estoit plus haut que la poitrine
Tiré sur l'eau, quand se jouant ainsi
Francus appelle, ayant de luy soucy.
  Enfant royal qui dois donner naissance
A tant de rois : la seule patience
» Rompt la fortune, et mal ne peut s'offrir
» Qui ne soit doux quand on le veut souffrir.
Sois courageux : Toute rude adventure
» Par temps se fait douce quand on l'endure :
Pour endurer Hercule se fit Dieu [1].
  Tu planteras ta muraille au millieu
Des bras de Seine, où la Gaule fertille
Te doit donner une isle pour ta ville,
Gaule abondante en peuples redoutez,
Peuples guerriers aux armes indontez,
Que telle terre et plantureuse et belle
Riche nourrist d'une grasse mammelle.
  Or puis qu'Amour te veut favoriser,
Son beau secours tu ne dois mespriser,
Ne t'en va doncq sans courtizer Hyante

263-64. *78-84* pour mieux l'authoriser | *87* A qui Phebus amoureux d'elle avoit Donné l'esprit qui le futur sçavoit

265. *73-87* sur la marine

266-68. *73* Elle haussoit à fleur d'eau la poitrine En s'aprochant (*73*[b] Nageant sur l'onde), & d'un front adouci Francus apelle, & le console ainsi | *78-87* Haute à fleur d'eau (*87* d'onde) elle avoit (*87* esleva) sa poitrine, Puis, regardant le Troyen tout transi, De luy s'approche, & le console ainsi

274. *73-87* Par trait de temps est douce s'on l'endure (*avec guillemets aux vers 271-74*)

285. *73-87* Va courtizer la jouvencelle Hyante

---

1. C.-à-d. : pour avoir enduré maints travaux et ses tourments sur le mont Œta, Hercule devint un dieu.

Fille du Roy, qu'Hecate la puissante
A fait prestresse en son temple sacré.
Ce Dieu, qui fait toute chose à son gré,
Victorieux luy recele au courage
Un poignant trait tiré de ton visage.
Par sa magie elle peut atirer [116]
La Lune en bas, le ciel faire virer
A contre-cours, et des fleuves les courses
Encontre-mont rebrousser à leurs sources.
D'un clair midy elle fait une nuit,
Dessous ses pieds la terre fait un bruit
Quand il luy plaist, et sa force commande
A Proserpine, et à toute la bande
De ces espris jadis hostes des mors,
Qui plains d'oubly revont en nouveaux corps[1] :
Elle qui est de ton amour gangnée,
Te fera voir ta future lignée,
Et tous les rois qui sortiront de toy,
Forts à la guerre, et prudens à la loy :
Qui d'un long ordre et de longue puissance
Tiendront un jour le beau sceptre de France.

288. *73-87* Amour qui fait
289-90. *73* La maistrisant luy recele au courage Un poignant trait tiré de ton visage (*73*ᵃ son visage, *erreur corrigée en 73ᵇ et éd. suiv.*) | *78-84* La maistrisant luy navre le courage D'un poignant trait | *87* La maistrisant a navré son courage D'un poignant trait
293. *73-87* A reculons
297. *73-84* & son charme commande
295-98. *87 supprime ces quatre vers*
298. *78-84* Aux infernaux, et à toute
299-300. *73-84* De ces espris qui, dedaignans les bords Oblivieux (*78* Du fleuve Oubly *84* De l'eau d'Oubli), revont en nouveaux corps | *87* Elle commande aux fantaumes des morts, Et aux esprits qui cherchent nouveaux corps
301. *73-84* Elle qui vit | *87* Estant au cœur de ton amour gaignée
305. *78-87* en extreme puissance

1. Cf. l'*Hymne des Daimons*, t. VIII, p. 137.

Mais cependant que tu pleures en vain
Rongeant ton cueur atristé dans ton sein
Sur cette rive escumeuse et deserte :
Ah ! malheureux tu as fait une perte
D'un cher amy qui toujours te suivoit.
Son esperance en la tienne vivoit,
Seur compagnon de ta dure fortune :
Las ! il est mort : Junon par sa rancune
A fait de terre un sanglier grand et fort
Naistre à son dam pour luy donner la mort.
Au poinct du jour comme il alloit en queste
Il a de front rencontré ceste beste
Au dos rebours [1], aux yeux fiers et ardens [117]
Qui receloit la foudre entre ses dens :
D'un coup meurdrier l'a navré dedans l'aine
Et froid et mort renversé sur la plaine.
Va vistement et le fais enterrer,
Et son esprit ne laisse poinct errer
Dessus le corps long temps sans sepulture,

308. *73-87* Rongeant ton cueur d'un genereux dédain (*et* desdain)
312-13. *73-87* Dedans (*78-84* Et dans) son cueur le tien mesme vivoit, Seur compagnon de ta fortune amere
314-16. *73* Las ! il est mort (*73*[b] il n'est plus), un Dieu par sa colere L'a fait mourir de mort cruelle, afin Qu'il empeschast le cours de ton destin | *78-87* Las ! il n'est plus : Junon par sa colere L'a fait mourir d'estrange mort, afin Qu'elle empeschast le cours de ton destin
317-22. *73-84 remplacent ces six vers par un distique : 73* Mais pourneant il cache une rancune, Car le destin est plus que la fortune | *78-84* (*avec guillemets en 84*) Mais elle en vain se rouille de rancune, La destinée est plus que la fortune | *87 adopte cette variante de 84, mais reprend le texte primitif des quatre vers suivants, ainsi modifié* : Comme il vouloit un sangler assaillir, A veu sa main & son espieu faillir : Le fier sangler de sa defense en l'aine L'a navré mort estendu sur la plaine
323. *73-87* Va d'un pied viste
324-25. *78-87* Son libre esprit ne laisse plus errer Dessus le corps (*87* Autour du corps) sans avoir sepulture

1. Au dos hérissé.

Qu'il ne te soit un malheureux augure.
Dessous ta main le monde il eust soubmis
Si le Destin envieux eust permis
Qu'il eust en Gaule ordonné ton armée :
» L'homme n'est rien qu'une vaine fumée !
  Atant la Nymphe en parlant devala
Son chef soubs l'eau : l'onde qui çà qui là
Flot dessus flot en se ridant grommelle,
D'un long tortis [1] l'engloutit dessous elle :
  Tandis Dicé que le soing tient ravy,
De Francion les pas avoit suivy :
Deux grands levriers yssus de bonne race,
(Fidelle guet) le suivoient à la trace :
En abordant Francus plein de soucy
Luy prist la dextre et le salue ainsi.
  Prince Troyen, dont la vertu premiere
Du pere tien efface la lumiere :
Quand mon païs en deux je partirois [2]
Et d'une part honoré je t'aurois,
Encor beaucoup je serois redevable
A ta vertu, qui n'a point de semblable,
Qui as tiré mon enfant du danger, [118]

327. *73* Dessous ta main tout le Monde il eust mis | *78-84* Serf sous ta main tout le Monde il eust mis | *87 reprend le texte de 73*
328. *78-87* Si la Déesse envieuse eust permis
335. *84* Dicé'
336. *73*[b] le pas (*les éd. suiv. corrigent, sauf 87*)
338. *73*[b] accompagnoient sa trace
339. *73* En l'abordant tout rempli de souci | *78-87* En l'abordant d'un visage adouci
341. *73*[b] Prince inveincu | *78-87 texte primitif*
345. *73*[b] Encor', Troyen, je serois redevable | *78-84 texte primitif* | *8-* L'autre moictié se diroit redevable

---

1. D'un long cercle.
2. C.-à-d. je partagerais (latin *partiri*).

Qui seul as peu du monstre me vanger,
Monstre cruel, qui moquoit la justice,
Moquoit les Dieux et l'humaine police,
Et m'ahontant de toute indignité [1]
De son harnois estonnoit ma Cité.
  Je t'offrirois en lieu de ta prouësse
Un grand amas de pompeuse richesse,
Bagues, lingots, coupes d'or, et vaisseaux [2],
Mais tu ne veux, ô fleur des jouvenceaux,
Ta vertu vendre à si fresle despence,
Le seul honneur te plait pour recompense.
  Le seul honneur en l'antique saison
Assist Hercule et Thesée et Jason
Au rang des Dieux, et je t'oze promettre
Que ta prouësse encores te doit mettre
Dessus la nuë, aupres de tes Ayeux
Que la vertu enrosle entre les Dieux.
  Pource, estranger, la richesse mesprize,
Ne rouille point ton cœur de convoitize,
Et comme prince aux armes bien apris
De tes labeurs louange soit le prix.
  Entre les biens les plus grands de ma ville

348. *73* du Tyran me vanger
347-48. *78-87* Tu as sauvé mon enfant du danger : Seul tu as peu du Tyran me vanger
349-50. *73*[b] Moqueur des Dieux, moqueur de la justice, Qui se plaisoit de sang & de malice | *78-87* Monstre cruel, engeance de malice, Mocqueur des Dieux, mespriseur de justice
351. *78-87* Qui m'ahontant
360. *73-87* Assist Thesée, Hercules & Jason
361. *78-87* Dedans le Ciel
363. *73-87* Nouvelle estoille aupres de tes ayeux

1. C.-à-d. m'insultant, m'outrageant.
2. C.-à-d. des vases.

Mon seul thresor, j'ay une chere fille[1]
Qui de beauté ne fait place à Venus,
De qui les ans accomplis sont venus
Qu'elle doit estre en fleur d'age menée
Dessous la loy du nopcier Hymenée.
S'elle te plaist, nous joindrons en sa main [119]
La tienne, afin que des le lendemain
Tu sois espoux d'une si chaste fille,
Et de vous deux s'esleve une famille
Grande en honneurs, de ceste terre Rois
D'où tes Ayeux sont yssus autrefois :
Car si on croit à nostre vieille annalle,
Crete de Teucre est la terre natalle[2].
Ainsi Dicée en le tentant luy dit,
Quand Francion luy contre-respondit.
Prince Cretois, qui à bon droit te vantes
Estre sorty de ces vieux Corybantes
Qui soubs le glaive et la loy qu'ils tenoient
D'heureuse paix leurs peuples maintenoient :

369-70. *73* Entre mes biens le plus grand que je vante Mon cher tresor, j'ay une chere infante | *78-87* Entre les biens que fortune labile M'a concedez, j'ay une chere fille

372. *78-87* Dont ja les ans

375-78. *73* Si sa beauté ne te vient à desdain, Je te veux joindre en la sienne ta main Pour foy d'espoux d'une si chaste fille... | *78-87* Si son printemps ne te vient à desdain, Joins par serment ta main dedans sa main, Et de vous deux alliance se face. De tel accord pourra naistre une race

386. *73*[b] D'estre rameau | *78-87* D'estre sorty

387-88. *73*[b] Qui gouvernoient ainsi que justes Rois. Le peuple heureux policé de leurs lois | *78* Qui par la loy leurs peuples gouvernoient, Et par le glaive en paix les maintenoient | *84-87* Qui par la loy, ame de la cité, Gardoyent leur sceptre en tranquille unité.

---

1. On prononçait *file*, *famile* (cf. vers 377-78). Labile (var.), latinisme = changeante.
2. Cf. ci-dessus, livre II, v. 617-620 et la note.

En peu de mots pour si haute entreprise
Je respondray : J'auray toujours esprise
D'un souvenir l'ame qui vit en moy
Pour les bienfaits que j'ay receu de toy,
Qui, pauvre et nud, tourmenté du naufrage,
Ne m'as permis seulement ton rivage,
Mais en forceant de fortune le cours
M'as presenté ta fille et ton secours.
Or si j'avois puissance sur ma vie,
Si du destin elle n'estoit ravie,
Et si j'estois porté de mon plaisir
Je ne voudrois ton royaume choisir
Pour demeurer, ains alaigre de joye
J'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux [120]
De mes ayeux, bastir des murs nouveaux
Et d'habiter la cendre de mes peres :
Mais les destins, soient mauvais ou prosperes,
Contre mon gré me traisnent, et me font
Enfonçer l'œil et abaisser le front :
Je soufre tout, ne pouvant autre chose
Contre le ciel qui des hommes dispose.

389-90. *73*[a] En peu de mots je puis faire responce A ta courtoise amiable semonce | *73*[b] D'un parler court, sans importun me rendre, Ma volonté je te veux faire entendre | *78-87* Puisqu'il t'a pleu brevement (*87* sagement) me semondre En peu de mots il me faut te respondre

391-92. *73-87* receus | *73*[a] Un souvenir vivra toujours en moy Pour tant de biens que j'ay receus de toy | *73*[b] Tant que je vive & l'air je pousseray, De tes bienfaits ingrat je ne seray | *78-87 texte de 73*[a]

393. *78-87* le joüet du naufrage

395. *73-87* Mais asseurant (*73*[b] bien-heurant) ma fortune & son cours (*73*[b]*-87* mon cours)

401. *78-87* Mais au contraire impatient de joye

405. *78-87* Et r'habiter

406. *73-87* Mais les destins auteurs de mes miseres

409-10. *73* Ainsi forcé je ne puis autre chose Contre le ciel, qui des hommes dispose | *78-87* Et sans gronder souffrir à bouche close Tous les malheurs que le Ciel me propose

Ce fier destin la Gaule me promet,
Qui seulement marier me permet
En Alemagne et non en autre place :
Du sang Troyen meslé parmy la race
Du sang Germain, des Rois doivent sortir
Qu'on me promet le monde assujetir,
Ayant borné par le gleve leur gloire
Du rond du ciel, la mer de leur victoire.
Donne sans plus à ce prince troyen
Des charpentiers, du bois et le moyen
De rebastir une flote nouvelle
Pour retanter la fortune cruelle,
Et le malheur par qui tout est donté,
Qui maugré moy force ma volonté [1].
Il dist ainsi : Dicée, qui prend garde
A son maintien, tout estonné regarde
D'yeux et d'esprit ce Troyen qui parloit,
Et pour son gendre en son cueur le vouloit.
En cependant son jeune fils Orée
Pour celebrer la victoire honorée [2]
Et pour aux Dieux s'aquiter de ses vœus, [121]

413. *73-84* En Germanie
417. *73*[a] *graphie* le glaive | *73*[b] par les armes leur
417-18. *78-84* Dont les vertus, triomphes & victoires Tout l'univers rempliront de leurs gloires
411-18. *87 supprime ces huit vers*
423-24. *78-87* Par qui je suis maugré moy surmonté, Faute (*87* Manque) de force & non de volonté
428. *73-87* Et l'admirant pour gendre le vouloit
429-30. *78-87* Comme ils disoient, voicy venir Orée, Qui pour pomper la victoire honorée
431. *On lit en 72 et 73* ses vœufs (*éd. suiv. corr.*)

---

1. Comme Énée, Francus n'est qu'un agent de la volonté divine ; cf. t. III, p. 17.
2. Pomper (var.) = célébrer avec pompe. Cf. v. 544.

Dedans un parc avoit choisi cent beufs
Au large front, agreables offrandes,
Blancs, grands, et forts : victimes les plus grandes :
Et pres la ville en un boccage saint,
Manoir des Dieux, religieux et craint,
Les amena (on dit qu'en ceste place
Minos parloit à Jupin face à face,
Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu)[1] :
Il mit de rang les cent beufs au millieu
Du vert boccage, et de gazons il dresse
Un saint autel à Victoire déesse.
   De tous costez errant en divers lieux,
Il amusoit son esprit et ses yeux
A regarder s'il verroit d'aventure
Quelque grand arbre efueillé de verdure.
Non gueres loing sur le tertre prochain
Vit un vieil chesne espais, au large sein,
Aux larges bras, qui ses branches fueillues
D'un chef superbe envoyoit jusqu'aux nuës.
   De ses rameaux tout le chesne esbrancha,
Puis sur la cyme en trophée attacha

434. *78-87* Entiers et sains
441. *73*[a] *par erreur* Un vert bocage (*73*[b] *et éd. suiv. corr.*) | *87* & de gazons redresse
442. *73*[a] Un vert autel | *73*[b] Un grand autel | *78-87* A la Victoire un autel d'alegresse
443. *78-87* Puis d'un pied libre
446. *73-87* esgayé de verdure
448. *On lit* espaix (*73 corrige*)
450. *73*[a] envoyoit dans les nuës | *73*[b] *texte primitif*
448-50. *78-87* Vit à l'escart un chesne au large sein, Aux larges bras, dont les branches fueillues D'un chef superbe alloient jusques aux nues
452. *78-87* Et sur la cyme

1. D'après la légende, Minos se retirait là, et y recevait de Jupiter les lois qu'il imposait à ses sujets ; cf. au t. XV le premier Poëme du livre VI, v. 216 sq.

Du mort Gean les armes despouillées,
Cuissots sanglants, greves de sang mouillées[1],
Maille, plastron, gantelets et brassars,
Le javelot, le poignard et les dars,
La large espée, et l'effroyable creste
Du morrion gardien de la teste.
Devant l'autel les beufs il assomma, [122]
Le sang, qui sort à gros bouillons, fuma
Soubs le couteau meurtrier de la poitrine :
L'un la peau cruë arrache de l'eschine,
L'un les estrippe et l'autre peu à peu
Pour les rôtir allumoit un grand feu :
Dedans le ciel en voloit la fumée !
  Quand par le feu l'humeur fut consomée[2],
D'ordre en son rang un chacun s'aprocha
Et pour manger sur l'herbe se coucha :
Le vin se verse, et l'escumeuse coupe
De main en main erre parmy la troupe,
Que de bon cœur s'invitant recevoient,
Et la moustache en la tasse lavoient.
  De la cité les dames bien coifées,
Aux doux regards, aux gorges atifées
De beaux joyaux, au riche corps vestu[3]

456. *78-84* Les esperons, le poignard
457. *73-84* La dure espée
454-57. *87* Cuissots, brassars, grèves de sang mouillées (Car le tyran avoit accoustumé Pour ornement d'aller tousjours armé, Non par besoin), puis l'effroyable creste
461-62. *87* qui fendoit leur poitrine : L'un la peau rude
466-67. *87* consumée De la chair crue
470. *87* tournoye par la troupe

---

1. Les *cuissots* protégeaient les cuisses, et les *greves* les jambes.
2. Cf. livre II, v. 105 et n.
3. Serener (var.) = rendre serein.

D'un or broché en la soye batu,
Menoient le bal : Terpin qui les devance [1]
Tout le premier acordoit la cadence,
Chantant cét hymne, et mariant sa voix
Au luth poussé du trambler de ses doigts [2].
  Royne du monde, invincible Victoire,
Dont les habits sont pourfillez de gloire,
D'honeur, de pompe, et dont le front guerrier
Est honoré de palme et de laurier :
  Royne qui sœur de Fortune te nommes,
Qui toujours pends douteuse sur les hommes,
Et le conseil casses du bataillant [3], [123]
Qui seule fais d'un couhard un vaillant,
Et d'un vaillant un couhard, quand ta face
Cache en noz cueurs ou le chaut ou la glace :
  Tu es douteuse, incertaine et sans foy,
Tu fais, defais, comme il te plaist, un Roy,
Puis le refais, et les citez, tenuës
Sous Tyrannie, esleves dans les nuës.
  Tantost l'espoir, tantost la peur te suit :
Tout l'univers se comble de ton bruit,

473-77. *78-87* De la cité les dames honorables, Sortans dehors en robes venerables Et serenans le ciel de leurs regards, Les mains ensemble, à petits bons gaillards Menoient le bal

478. *87* mesuroit la cadance

480. *On lit* luht (*éd. suiv. corrigent*)

481. *73-87* Fille du Ciel, invincible Victoire

484. *84-87* Est illustré de palme

490. *73* Jette en noz cueurs

485-94. *78-87 remplacent ces dix vers par ce distique* : Qui davant toy fais broncher les murailles, Qui pends douteuse au milieu des batailles

495-96. *78-84* Que la frayeur & l'esperance suit, Qui tout le monde estonnes de ton bruit | *87* Qui tout le monde estonnes de ton bruit, Que la loy craint, que la justice fuit

---

1. Terpin : celui qui charme (grec τέρπω) par sa lyre.
2. C.-à-d. du tremblement de ses doigts.
3. C.-à-d. qui bouleverses le plan des chefs d'armée.

Quand le Renom aux aisles emplumées
Seme par tout l'effroy de tes armées[1].
  Aucunefois tu flates les humains,
Aucunefois tu coules de leurs mains
Un songe vain, faute de te poursuivre,
Et le veincu veinqueur tu laisses vivre :
Et le veinqueur qui te pense souvent
Tenir chez luy ne tient rien que du vent.
  Pour compaignon tu meines l'arrogance,
Et ne scay quelle impudante esperance,
Qui pour gaigner aucunefois le bien
De ton voisin, te fait perdre le tien.
  Le sang, la mort, la cholere acharnée,
Et des soldars la licence efrenée
Et le mesprix des grands Dieux immortels
Suivent tes pas : et toutefois tu-és[2]
Mere des Roys, des sceptres, et des villes,
Tu fais germer les campagnes fertilles,

501-02. *78* Aucune fois le veincu prend courage, Et par toy tire un gain de son dommage
503. *73*[b] Et ce veinqueur
504. *On lit* ne tien (*éd. suiv. corrigent*)
499-04. *84-87* Lors que chacun en tremblotant du cœur (*87* Et quand chacun en tressaillant de peur) Attend suspens qui sera le veinqueur
505. *78* Pour tes archers
506. *On lit en 72 et 73* ne scay qu'elle (*éd. suiv. corr.*)
507-08. *73* Une jeunesse effrontée & l'orgueil D'assujettir tout le monde à son vueil | *78* Pleine d'orgueil & d'un parler vanteur A demy-vray & à demy-menteur
505-08. *84-87 suppriment ces quatre vers*
509-10. *87* Haine & Discord à la robbe rompue Et des soldars la reigle corrompue
510. *73*[a], *78-84* soldats
511. *73 et éd. suiv., graphie* mespris
512. *78-87* Suivent ton char : ce neantmoins tu es

1. Cf. t. VIII, p. 42 et note.
2. Rimes phonétiques ; on prononçait immortés.

Et foisonner les coutaux de raisins, [124]
Honneur des tiens, crainte de tes voisins.
Devant ton char que la crainte environne
Marche Enyon et la fiere Bellonne[1],
Et la Jeunesse au sang bouillant et chaut,
Et le Peril à qui la raison faut[2].
Sans ton secours Mars ne pourroit rien faire,
Des fiers Titans tu fus seule adversaire,
Lors que ta mere un harnois te donna :
Pource Jupin d'honeur la couronna,
Et ne voulut par promesse assurée
Que desormais son eau fust parjurée[3].
Escoute moy, vieille race des Dieux :
Du bon Francus les faits laborieux
Atache au ciel en lettres immortelles :
En sa faveur romp le vol de tes ésles,
Et sans partir, sois en toute saison,

516. *87* Rempart des tiens, crainte de tes voisins
518. *87* Marche Mavors, marche sa sœur Bellonne
519-20. *84* Et la Jeunesse au sang chaud & vermeil, Et le Peril qui n'a point de conseil | *87 texte primitif avec cette seule variante* : à qui le conseil faut
521. *87* ne sçauroit
529. *On lit* inmortelles (*éd. suiv. corr.*) | *73-84* Engrave au ciel à lettres immortelles.
531-32. *78* Et sans jamais autre part ne voler, De sa maison ne vueilles t'en-aller | *84* Et le sauvant de honte & de mechef Suy le tousjours & luy pens sur le chef

1. Ronsard présente ici (comme au t. IX, p. 132) la déesse de la guerre sous ses deux noms, l'un grec (Enyon), l'autre latin (Bellonne), et en fait deux personnes ; la variante posthume corrige cette anomalie. Pour Mavors, cf. t. XII, p. 74.
2. C.-à-d. à qui la raison manque.
3. Souvenir d'Hésiode, *Théog.*, v. 383 à 401 : l'Océanide Styx, unie à Pallas, enfanta Nikè (la Victoire), et Zeus la récompensa de lui avoir assuré l'aide de sa fille dans sa lutte contre les Titans, en décrétant que les Dieux jureraient par elle, et que ce serment serait inviolable.

De ce Troyen hostesse en la maison[1].
Il dit ainsi : La gaillarde assemblée
A jusqu'au ciel la chanson redoublée[2].
  C'estoit aux mois que le bel an tourné
Avoit par tout le printemps ramené
Son jeune enfant : quand la terre tresbelle
Comme un serpent sa robe renouvelle,
Et quand Amour pousse de toutes pars
L'arc en la main, ses flames et ses dars :
Quand les forests, les plaines et les fleuves
Tertres et bois vestus de robes neuves,
Enorguillis de cent mille couleurs, [125]
Pompent[3] leur sein d'un riche émail de fleurs.
  Mais quoy que l'an et le printemps ensemble
Fussent tresbeaux, leur jeunesse ne semble
(Bien que fleurie en mille nouveautez,)

527-32. *87* Escoute moy, vieille race des Dieux, Que Styx conceut à son bord odieux, Horrible sœur des Fureurs immortelles : En la faveur de Francus romps tes ailes, Sois luy compagne & loin de tout meschef Pren-le en ta garde & luy pends sur le chef

532. *73 ajoute ces quatre vers* : Casse toujours d'une main merveilleuse De ses voisins l'audace sourcilleuse, Et fais ses hoirs au monde redouter Comme une race impossible à donter | *78* Ains d'un pied ferme & d'une ferme face De ce Troyen favorise la race : Guide son camp, accomply son penser, Suivant ses pas sans jamais le laisser | *84-87 les suppriment*

533. *78-87* la joyeuse assemblée

537. *73*[a] Son fils aisné

535-37. *73*[b] Ja le printemps, du monde fils aisné, Chassant l'hiver, jeune estoit retourné En son Avril, quand

539-40. *73*[b] Et quand Amour, ses flames & ses dars, L'arc en la main poussa de toutes pars

---

1. Ce chant de Terpin est à rapprocher d'une invocation à la déesse Victoire, qui termine l'*Hymne de Henri II*, au t. VIII, p. 45. Sourcilleux (var.) = arrogant.

2. Expression virgilienne : pulsae referunt ad sidera valles (*Ecl.* VI, 84).

3. C-à-d. embellissent pompeusement. D'après Marcassus, *pomper* est un mot que Ronsard a forgé à son plaisir pour dire *rendre pompeux*.

Ny au maintien, aux graces ny beautez
Du jouvenceau Francion, ny à celles
Qui donnoient lustre aux royalles pucelles.
Comme trois lis à l'envy florissoient,
En leurs regards les traits d'amour croissoient,
Et sur leur front au vif estoient descrites
Venus, Pithon, et toutes les Charites[1].
  Ce Francion avoit un beau menton
Crespu de soye, et pareil au coton
Prime et douillet, dont le fruitier Autonne
La peau des coings blondement environne :
Sa taille estoit d'un prince genereux[2],
Grande, heroique, et pareille à ces preux
Jason, Thezée, et à ceux qui semée
Ont én tous lieux leur vive renommée :
Sa large espaule, et sa greve, et sa main[3],
Et le relief honneste de son sein
Estoient si beaux, si bien faits de nature,
Qu'on ne pourroit les tracer en peinture.
  De ces deux sœurs, par un art nompareil
Les beaux cheveux surmontoient le Soleil,

548-49. *73* Ni au maintien, au port ni aux beautez (*73*[b] aux graces ny beautez) Du jouvenceau, ni aux graces si belles
551-52. *73*[a] Comme deux lis à l'envy florissoient, De leurs regards les amoureaux croissoient | *73*[b] En leurs sourcis mille traits ell'avoient, Mille amoureaux de leur sein s'encouvoient
554. *73*[b] Le Jeu, Venus & toutes les Charites
564. *73*[a] Et le relief aimable
555-66. *73*[b] *déplace ces douze vers et les met plus loin, après le vers 580*
568. *73*[a] luisoient comme un Soleil
567-68. *73*[b] De leurs beaux yeux le regard penetrant Comme un esclair en l'ame alloit entrant

1. C.-à-d.. Vénus et ses compagnes la Persuasion (en grec Peithô) et les Grâces. Amoureau (var.), mot cher à la Pléiade = petit Amour. S'encouver = éclore.
2. C.-à-d. de noble race.
3. La greve, c'est ici la jambe.

Enlassez d'or : semblable estoit leur jouë
Au teint vermeil de la roze qui nouë
Dessus du laict[1], et sortoit de leurs ris [126]
Je ne scay quel enchanteur des esprits.
  De ronds tetins messagers de jeunesse
S'enfloit leur sein : une gaillarde presse
D'amours, d'atrais, de graces, et de jeux,
Une embuscade avoient en leurs cheveux :
Le doux parler en leurs bouches habite,
Et l'homme auroit le courage d'un Scythe[2]
Et seroit né des tygres et des ours
Si les voyant ne s'alumoit d'amours.
  Atant Vesper de flames habillée
S'estoit au ciel la premiere esveillée,
Menant le bal des Astres radieux
Qui cà qui là sautent parmy les cieux.

569. *73* Semblable estoit la couleur de leur joue

571-72. *73* Dessus du laict (*73^b* Dedans du laict), & leur bouche s'armoit D'un ris mignard qui les ames charmoit

577. *73^a* Pithon la douce en leurs langues habite | *73^b* De sucre estoit leur parolle confite

579-80. *73^b* Et tout le cueur d'un rocher enfermé, Si les voyant il n'estoit alumé D'amoureux soufre & ne vouloit son age User au joug d'un si heureux servage. *Vient ensuite le portrait de Francion qu'on lit en 72 et 73^a aux vers 555 et suivants; mais avec ces variantes* : Francus estoit en son jeune menton Crespe de soye & semblable au coton Prime, douillet... Ont leur vertu par vive renommée... Et le relief aimable... *et avec cette addition* : En devisant le miel sembloit couler Et de sa langue & de son doux parler, Et par sur tout il avoit une grace, Present du Ciel qui toute beauté passe, Car le beau teint, tant soit jeune, n'est rien S'il n'est frangé de grace & de meintien

581-84. *73 supprime ces quatre vers*

535-84. *78-87 suppriment ces cinquante vers (dont quatre déjà sacrifiés en 73), et, pour observer l'alternance des rimes m. et f., les remplacent par un simple distique* : Tous les coutaux & les bords d'alentour Ne resonnoient qu'alegresse & qu'amour | *87* Puis reprenant la tasse tour à tour Remplirent l'air d'allegresse & d'amour

1. Cette comparaison qui vient de Properce, II, 3, 12, figure déjà au t. VI, p. 155, et dans *Hylas* (1569). Nouer = nager.

2. C.-à-d. le cœur d'un Scythe (cf. Érasme, *Ad.* Scytha malus).

Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,
Voicy Venus à la paupiere noire,
Mere d'amour, qui vint sur la mi-nuit
De ces deux sœurs environner le lict.
Elle se change en la vieille prestresse
Qui sous Hyante avoit de la Déesse [1]
Autels et temple en venerable soing,
Qui toujours pronte entendoit de bien loing
L'abboy des chiens annonceant sa venuë :
Ou quand d'enfer, ou quand d'outre la nuë
Elle à trois fronts effroyable arrivoit
Fiere en son temple où la nuit la suivoit [2].
En se couchant sur le chevet d'Hyante
Luy dist ainsi : D'un chesne d'Erymante [3]
Ou d'un rocher le rempart de la mer, [127]
Oze-tu bien ta poitrine enfermer ?
As-tu sucé des louves la mammelle ?

585. *Ou lit* les vœufs (*éd. suiv. corrigent*) | *73*[b] Finis les jeux qu'on faisoit à Victoire | *78-87* Finis les vœuz (*et* vœux) qu'on rendoit à Victoire
587-88. *73-87* Qui du haut ciel precipitant la nuit Vint de ces sœurs (*78-87* des deux sœurs) environner le lit
590. *73*[b] de sa Déesse | *78-87* Qui sous-ministre avoit de la Déesse
592. *73* Qui toujours pronte entre-écoutoit de loin
594. *73*[a] d'entre la
596. *73* Dedans son temple
592-96. *78-87* Tousjours au guet elle escoutoit de loin L'abboy des chiens, qui d'Hecate cornue Es (*87* Aux) carrefours annonçoient la venue, Quand à trois fronts affreuse elle arrivoit Dedans son temple, où l'effroy (*87* l'horreur) la suivoit
600. *78-87* Daignes-tu bien ta poitrine enfermer
601. *78-87* des ourses la mammelle

1. Hécate.
2. M. de La Porte, dans ses *Epithètes*, qualifie Diane-Phœbé-Hécate de *trois-testue*. Cf. la gravure de Cartari, reproduite dans Seznec, *La survivance des dieux antiques*, p. 198.
3. Montagne d'Arcadie.

As-tu le cœur d'une tygre cruelle,
Qui n'as le cœur passible d'amitié ?
Qui du Troyen n'as ny soing ny pitié
Qui meurt pour toy ? qui a laissé sa terre,
Non comme il dit pour les Gaules conquerre,
Mais tout ravy du bruit de ta beauté,
A de la mer veincu la cruauté
Pour voir ta face, et s'il estoit possible
Se joindre à toy d'un lien invincible.
Et toutefois fiere de son ennuy
Tu vois sa playe et te moques de luy.
  Disant ainsi, de sa belle ceinture
Du lict d'Hyante encerna la closture :
Ceste ceinture estrangement pouvoit,
Que la Nature en se jouant avoit
De sa main propre à filets d'or tissuë,
Et d'elle en don Venus l'avoit receuë
Quand le boiteux Lemnien tant oza[1]
Que pour sa femme au ciel il l'espouza,
Dont est sorty tout l'estre de ce monde :
Tout ce qui nouë au plus profond de l'onde,
Ceux qui d'une æsle en l'air se font un train :
Tout ce qui paist la terre au large sein,
Tout animal cazanier et sauvage,
Est enfanté de ce grand mariage[2].

602. *73*^{b} Es-tu le fils d'une tygre cruelle
602-05. *78-87* As-tu le cueur d'une louve cruelle, Cueur sans amour, sans grace ny mercy, Qui du Troyen n'as pitié ny soucy, Pauvre Troyen qui a laissé sa terre
626. *78-87* Fut enfanté

1. Vulcain, précipité par Jupiter du ciel sur la terre et devenu ainsi boiteux, fut recueilli et soigné par les habitants de l'île de Lemnos.

2. « Entre Vénus et Vulcain, c.-à-d. entre l'eau et le feu, qui sont les principes de la génération de toutes choses. Cf. Schol. d'Aristophane, sur ce mot γενέθλη dans les *Nuées* » (note de Marcassus).

En la tissure estoient portraits au vif [128]
Deux Cupidons : l'un avoit un arc d'if
Au trait moussu, qui tire aux fantaisies[1]
Craintes, soupçons, rancueurs et jalousies,
L'autre de palme avoit l'arc decoré,
Son trait estoit à la pointe doré,
Poignant, glissant, dont il cache dans l'ame
Et verse au sang une gentille flame
Qui nous chatouille, et nous fait desirer
Que nostre genre entier puisse durer.
Là fut Jeunesse en longs cheveux portraite,
Forte, puissante, au gros cœur, la retraite
Des chaux desirs : Jeunesse qui toujours
Pour compagnie améne les amours :
Comme un enfant pendoit à sa mammelle[2]
Le Jeu trompeur, la Fraude, et la Cautelle,
Les Ris, les Pleurs, les Guerres et la Paix,
Treves, discords, et accords imparfaits,
Et le Devis qui deçoit noz courages[3],
Voire l'esprit des hommes les plus sages.
Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lict, le feu qui n'avoit-eu
Puissance entiere au cœur des damoiselles
Se renforcea de larges étincelles,

633. 73^b dont il soufle dans l'ame
627-46. *78-87 suppriment ces vingt vers*
649. *78-87* Entier effect au cueur

1. Moussu = émoussé. Fantaisie = imagination. La distinction entre deux Cupidons est fréquente au XVIe siècle ; cf. au t. XV le Cartel contre l'amour mondain, et le 3e sonnet du 7e livre, Natalis Comes, les *Emblèmes* d'Alciat, l'article de Merrill dans *Speculum*, XIX, etc...

2. Le verbe est au singulier, se rapportant, comme en latin, au plus proche de ses sujets, le Jeu.

3. Et la conversation (ou le propos) qui déçoit nos cœurs.

De nerfs en nerfs, d'os en os prist vigueur,
Puis tout soudain se fit roy de leur cœur.
Comme le feu caché sous les fougeres,
Qu'aux mois d'hyver les peureuses bergeres
D'un devanteau vont et revont souflant[1] [129]
Fueille sur fueille, et largement enflant
Poumons et gorge, à toute peine evantent :
D'un petit traq mille flames s'augmentent
En longue pointe : à la fin un grand feu
En se suivant s'alonge peu à peu,
Brule les champs, et d'une torte voye
Jusques au ciel une fumée envoye
Trouble d'esclairs : le feu victorieux
Regne au sommet des chesnes les plus vieux !
Ainsi d'Amour les flames allumées
De peu à peu dedans l'esprit semées
De ces deux sœurs par un traq devoyé[2],
Un grand brazier au cueur ont envoyé.
Incontinent que la belle journée
Chassant la nuit au ciel fut retournée,
Le bon Troyen larmoyant sans confort
Fit aprester les obseques du mort
Qui d'un sanglier avoit l'haine tranchée[3],

651-52. *87* Chaudes au cœur, où le sang bouillonnoit Par le desir qui les aiguillonnoit
659-60. *73* à la fin peu à peu (*73*ᵇ *par erreur* peu peu) Plein de fumée au ciel vole un grand feu
661-64. *73 supprime ces quatre vers*
666. *73* En se couvant dedans l'ame enfermées
653-68. *78-87 suppriment ces seize vers (dont quatre déjà sacrifiés en 73)*
671. *73-87* souspirant sans confort

1. Eventent en agitant leur devanteau, c.-à-d. leur tablier.
2. Ici, comme au vers 658, un *traq* désigne un sentier, une voie. Devoyé = détourné.
3. C.-à-d. : qui avait eu l'aine tranchée par un sanglier.

Et que la Nymphe au creux de l'eau cachée
Avoit enjoinct prontement enterrer,
Et son esprit ne laisser point errer
Dessus le corps privé de sepulture,
Qu'il ne servist d'un malheureux augure [1].
L'humain esprit qui le corps a laissé
N'est plus heureux si Styx il n'a passé :
L'honeur du corps dont la vie est cassée
Est le sepulchre et la terre amassée,
Sur le tombeau qui finist les douleurs, [130]
Et des amis les regrets et les pleurs.
Premierement on explane une place [2]
Large en quarré de deux cens pas d'espace [3],
Où au millieu on assemble un bucher,
Puis sur la cyme un lit pour le coucher.
Par les forests d'une penible traite
Va haut et bas meinte large charrete,
Qui, gemissant sous le faix, aportoit
Le bois coupé que le fer abatoit :
Avecq les coings le chesne bon à fendre
Trebuche icy : on laisse là descendre

673-74. *73* Versant des yeux une source espanchée, Mort que la Nymphe au fond de l'eau cachée
675. *73* dez le jour enterrer
673-77. *78-87* Il se frappoit de regret la poitrine, Se souvenant que la Nymphe marine L'avoit enjoint des le jour (*87* de soudain) enterrer Son cher amy, & ne laisser errer Dessus le corps l'esprit à l'avanture
678. *73-87* de malheureux augure
679-80. *73-87* L'humain esprit (*78-87* L'esprit humain) qui son hoste a laissé N'est pas heureux
682. *78-87* Est & l'obseque & la terre amassée
679-84. *84-87 guillemets à ces vers*
686. *78-84* de cent coudes | *87* de cent aulnes d'espace

1. C.-à-d. : pour qu'il ne servît pas de mauvais augure.
2. C.-à-d. : on aplanit une place ; mot tiré du latin *explanare*.
3. Coude (var.) = coudée.

Avecq grand bruit de la cyme des monts
Ormeaux toffus, trambles aux larges fronts.
Contre le til la mordante congnée
Coup dessus coup resonne embesongnée :
Et plat à terre on laisse devaler
Les gras foteaux facilles à bruler[1],
Le sapin tombe et le pin plus utille
Pour voir la mer[2] : puis on dresse une pile,
Bois dessus bois, nourrissons des forests.
  Tous les cotez sont parez de Cyprés,
Le bas de pin[3], et de chesne le feste :
Dedans le ciel le bucher a la teste !
D'une autre part ses plus loyaux amis
Sur les charbons des chaudrons avoient mis :
La flame esparse autour du ventre large
Fait bouillir l'eau : les uns prenent la charge
D'oindre et laver le corps froid, triste dueil. [131]
  Autres apres le couchent au cercueil,
Et soupirant ils arrouzoient leurs armes,
Le corps, la biere et la terre de larmes.
  Le bon Francus pleurant et sanglotant
De son amy la teste alloit portant,

696. *On lit* lages fronts (*corrigé aux Errata*) | *73-87* Trambles, ormeaux, & tils aux larges fronts
697-700. *73-87 suppriment ces quatre vers*
703. *78-87* Haute de bois nourrissons des forets
705. *78-87* Le bas de tede | *87* & d'erable le feste
708. *73ᵃ* Ont des chaudrons dessus la braize mis | *73ᵇ* Dessus le feu des chaudrons avoient mis
711. *73* D'oindre le corps, office plein de dueil
713-14. *73* Et soupirant arrozerent leurs armes, Le mort, la biere

---

1. Le til est le tilleul, et le foteau (ou fouteau) le hêtre. Cf. t. IX, p. 85.
2. C.-à-d. pour construire des bateaux qui voient la mer.
3. Dans la variante, le mot *tede* est synonyme de pin (du latin *teda*).

Melancholique et triste de pensées :
Les uns portoient des torches renversées,
Autres chantoient les faits du demi Dieu.
Mais aussi tost qu'ils arrivent au lieu
Où il failloit que la flame soudaine
Le devorast : une tristesse humaine,
Un long soupir entre-baigné de pleurs,
Un triste cry, presage des malheurs,
Venant d'une ame en longs soupirs attaincte
Dedans le ciel envoya sa complainte.
Dessus couché au plus haut du sommet
De ceste pile, en larmoyant on met
Le corps tout froid, office pitoyable.
Tout ce qu'il eut en sa vie agreable
Y fut jetté, autant qu'en permetoit
Le bien troyen que l'exil agitoit.
Francus qui tient une torche fumeuse
Boute le feu : la flammeche gommeuse
D'un pié tortu rampant à petit saut
En se suivant s'envole jusqu'au haut :
Le bois craquete, et la pile alumée
Tomba soubs elle en cendres consommée,
Le vent souflant du soir jusqu'au matin. [132]

715-26. *73 supprime ces douze vers*
707-26. *78-87 suppriment ces trente vers (dont douze déjà sacrifiés en 73)*
727-29. *73* Le corps tout froid au plus haut du sommet De ceste pile en larmoyant on met, Pour le bruler, service charitable | *78-87* Sur le bucher (*84-87* ceste pile) au plus haut du sommet, D'armes couvert (*84-87* Plein de parfums) en larmoyant on met Le corps tout froid (*84-87* Le corps du mort), office charitable
732. *73* Le pauvre exil qui Francus agitoit
731-32. *78-87* Y fut bouté (*84-87* jetté), sa rame (*on lit* race *en 78*) & son escu, Outils de l'art où (*84-87* dont) il avoit vescu
733. *73-78* Luy qui secoue une torche fumeuse | *84-87 texte primitif*
738. *84-87 graphie* consumée

Incontinent le vieil prestre Mystin[1]
Qui du corps mort soingneux avoit la garde,
Lave la braize et la cendre boivarde,
Choisit les os et les mist dans le sein
(Sacré tombeau) d'un vaze fait d'airain :
Puis arrouza par grand ceremonie
D'une sainte eau trois fois la compagnie :
Les derniers mots de l'obseque acheva,
Atant se teut, et le peuple s'en va[2].
  Francus qui veut soubs les ombres descendre
Tond ses cheveux et les mist sur la cendre :
  Cher compagnon pren de moy ce present
Tesmoin du dueil que mon courage sent
Pour le regret d'une si chere perte :
Disant ainsi, la cruche il a couverte
De ses cheveux, qu'il avoit autrefois
Promis en vœux au grand fleuve gaulois[3].

743-44. *73-87* et les enferme au sein (Sacré tombeau) (*78-87* repos) d'un vaze

750-53. *73-87* Tond ses cheveux & les mist (*78-87* les jette) sur la cendre Du trespassé, cent fois la rebaisant : Cher compagnon, pren de moy ce present, Triste tesmoin de ma fatale perte

754. *73-87* Puis à plein poin (*et* poing) la cruche il a couverte

756. *73*[a] Vouez au Dieu qui baigne les François | *73*[b] Vouez à Seine heureux fleuve François | *78-87 texte de 73*[a], *mais 87 ajoute ce distique :* Au Dieu de Seine, & aux Nymphes compaignes Qui de Paris arrosent les campaignes

---

1. Mystin = qui est initié aux mystères.

2. Pour cette cérémonie et ses préparatifs, depuis le vers 685, Ronsard s'est inspiré des obsèques du Troyen Misène (Virgile, *En.* VI, 175-184 et 212-235). — A qui Jamyn a-t-il fait allusion dans l'argument du livre III (p. 16) ? Est-ce au connétable de Montmorency, pour qui Ronsard composa une épitaphe et à qui la Reine Mère décerna « des obseques de roy » ? Ou bien à François de Guise, prince lorrain (cf. Binet, *Vie de Ronsard*, éd. Laumonier, p. 41 et 207) ?

3. La Seine. — Note de l'éd. de 1587 : « Il est permis aux Dieux, aux morts, aux Pontifes, aux Devins, et aux Poëtes en leur fureur de prévoir l'advenir, et les noms qui ne sont encores imposez aux choses. Voyez les commentaires de Virgile, au sixiesme, sur ce passage, *Portusque require velinos* » (v. 366).

Nous n'irons plus comme nous soulions faire
Tous deux seulets en un lieu solitaire.
Loing de la troupe ensemble deviser,
D'un dur sommeil il te faut reposer :
La Mort te tient de silence suivie,
Et maugré moy je traine ceste vie,
Qui m'estoit douce alors que je pouvois
Voir ton visage, et entendre ta vois,
Soulagement de ma fortune extresme.
Cher compagnon, ainçois second moymesme,
Je te suply ne te faches de quoy [133]
Plus grands presens tu n'as receu de moy,
Qui suis bany sans foyer et sans terre,
Qui pour partage ay la mer et la guerre.
Mais si le ciel qui predit mon bonheur
Me fait un jour de ce peuple seigneur
Que Seine embrasse en son giron fertille,
Je batiray de ton nom une ville,
Et couvriray d'un tombeau solennel
Tes os couchez en repos eternel.
Atant se teut : les larmes respanduës
Dessus la face en roulant descenduës
L'une sur l'autre à goutes se hastoient,
Et les soupirs l'estomac luy batoient,
Blasmant la mort d'une plainte profonde,
Qui rien de bon ne laisse vivre au monde.
Ce triste office à l'envy regardoient

757-76. *73-87 suppriment ces vingt vers*
777. *73* Lors de ses yeux les larmes respandues
777-80. *78-87 suppriment encore ces quatre vers*
783-86. *73* Tandis les sœurs d'un œil d'amour ravi Ce triste office espioient à l'envi, Et le Troyen dont les larmes jettées avoient beaucoup ses (*73*^{b} les) graces augmentées | *78-87* Tandis les sœurs d'un regard tout ravy Jettoient les yeux & le coeur à l'envy Sur ce Troyen, dont les larmes jettées Avoient beaucoup les graces augmentées

Les jeunes sœurs, qui leurs beaux yeux dardoient
Sur le Troyen, dont les larmes jetées
Avoient beaucoup les graces augmentées :
En le voyant ensemble bon et fort[1],
Plus que devant Amour gangna le fort
De leur raison, d'une fleche laschée
Dessous le cueur profondement cachée :
Mais plus Clymene au foye elle touchoit
D'autant que plus sa flame elle cachoit.
De toute chose elle pert la memoire,
Se pert soymesme : une tristesse noire
Bien loing du corps desroba son esprit [134]
Qui de pensers seulement se nourrit.
D'un feu segret fait escouler ses peines
Aux nerfs, aux os, aux muscles, et aux veines,
Et dans le foye, où la playe se fait
Grande en douleur, quand Amour de son trait
Blesse quelcun : et bref depuis la plante
Jusqu'à la nucque, un soucy la tourmente,
Point, frape, bat[2]. Elle qui sent parmy
Ses propres os loger son ennemy,
Pense et repense et discourt en sa teste :

787. *73-87* Bref le voyant si charitable & fort
789-90. *78-84* & sa flesche laschée Non plus aux yeux, ains au cueur fut cachée | *87* par les sens renversée D'un traict nouveau reblessant leur pensée
791. *78-84* au sang elle touchoit | *87* ardant il retouchoit
794-97. *73* une tristesse noire L'efarouchoit d'imaginations Dont le gros sang fournit d'impressions Et d'un feu lent fit escouler ses peines | *78-87* Son esprit plein d'une tristesse noire L'effaroucha d'imaginations, Troublant son sang d'estranges passions. D'un feu couvert elle escoule ses peines
801. *73*... si que depuis la plante | *78*-87 Blesse un amant : si que depuis la plante

1. C.-à-d. Comme elles le voyaient à la fois bon et fort.
2. Imité d'Apollonios, *Argon.* III, 760 sqq.

Son penser vole et jamais ne s'arreste
Decà delà virant et tournoyant
Comme l'esclair du soleil flamboyant
Sortant de l'eau nagueres respandue
Dans un chaudron à la panse estandue [1] :
Ce pront esclair, ores bas ores haut
Par la maison sautelle de meint saut
Et bond sur bond aux soliveaux ondoye
Pirouetant d'une incertaine voye,
Et fait courir ses longs rayons espars
De place en place errant de toutes pars [2].
 Ainsi discourt sans arrest de pensée
De trop d'amour la pucelle offensée [3] :
Sur un penser un autre redoubla,
Mais cetuy-cy le meilleur luy sembla :
Ce fut de prendre une chambre segrete
Et loing à part pleurer toute seulete.

807-14. *Nous citons au début de l'Appendice une rédaction antérieure de ces vers, publiée en 1579 par H. Estienne. Elle contient les variantes suivantes* : 809-10 a) Ou du croissant, qui tremblotant sautelle, Sur l'eau versee au creux d'une platelle — b) Ou du croissant fait jallir sa lumiere Sur l'eau tremblante au creux d'une chaudiere. — 812. Par la maison voltige

809-10. *78* Qui rebat l'onde au giron respandue D'un creux chaudron... | *84-87* Qui rebat l'onde, à lumière eslancée, dans le giron d'une cuve versée

815-16. *73-87* Joyeux de voir ses longs rayons espars De place en place errer de toutes pars

819. *87* Sur maint penser maint autre redoubla

1. Platelle (var.) = plat. Le croissant est celui de la lune.

2. Cette comparaison se trouve dans Apollonios, *op. et loc. cit.* III, 754 sqq., dans Virgile, *En.* VIII, 20 sqq. et dans l'*Orlando furioso*, VIII, 71. Mais R. l'a prise directement au poète grec, qui s'en est servi pour rendre l'agitation produite par l'amour dans le cœur de Médée, et de là dans sa nuque et ses nerfs, tandis que Virgile l'applique à un tout autre sujet, les inquiétudes d'Énée en face des préparatifs de guerre de Turnus. Au surplus, tout le contexte de Ronsard est inspiré du poète grec.

3. C.-à-d. blessée par les traits de l'Amour (sens du latin *offensa*).

Dessus un coffre, à bouche se coucha, [135]
Puis quand soubs l'eau le soleil se cacha,
Se jette au lict, où le sommeil qui presse,
Fit pour un temps à son mal prendre cesse,
Mais pourneant, car le somne trompeur
Entre-meslant l'esperance en la peur
Vint l'effroyer, comme il a de coutume
D'effroyer ceux de qui la playe fume
Dessous le cueur, quand un extreme ennuy
Commande au corps et regne tout en luy.
Elle songeoit pleine d'amour extresme,
Entre-dormant, que Francus de soymesme
Estoit venu en Crete pour ozer
Prier son pere afin de l'espouzer,
Et que la dextre en la dextre ayant mise
De l'estranger, la luy avoit promise :
Que par courroux desdit il s'en estoit,
Que le Troyen pour elle combatoit
A toute force, et que tout bouillant d'ire
Il l'atrainoit en sa creuse navire
Bien loing de Crete en la profonde mer,
Et que son pere ardent faisoit armer
Mille vaisseaux afin de la poursuivre,
Et le larron ne laisser ainsi vivre :
Que le rivage estoit remply de feux,
Torches, brandons, et de peuples esmeux
Faisant grand bruit, et ce bruit la resveille.

824. *87* Puis quand Phebus en la mer se cacha
825. *78-87* Se jette au lit : le sommeil qui la presse
827. *78-87* car le songe trompeur
831-32. *73-87* quand le mal chaleureux Par le sang traine un ulcere amoureux
835. *84-87* Avoit pris bord en Crete
842. *73-87* La trainoit seule en sa creuse navire
848. *73-87* D'armes, de naufs (*et* nauz), & de peuples esmeus

Or' comme Amour traitrement la conseille,
Devant le jour hors du lit se leva, [136]
Et de sa chambre à tatons elle va
Touchant les murs d'une main incertaine,
Et r'amassa son esprit à grand peine
Que le sommeil du corps luy destacha :
Puis de rechef au lit se recoucha
D'amour, de peur et de rage frapée,
Où derechef le songe l'a trompée.
  Toujours au cueur Francus luy revenoit
Et le maintien qu'en parlant il tenoit,
Quel geste il eut, quel port et quelle face,
Et quelle fut la douceur de sa grace,
Quelle sa robe, et quel fut son parler,
Ses doux regards, sa taille et son aller :
Son menton crespe et sa perruque blonde[1] :
Elle pensoit qu'il n'y eust prince au monde
Pareil à luy : toujours sa douce voix,
Ses doux propos, et ses devis courtois,
Comme pasmée et pleine de merveille,
Coup dessus coup luy refrapoient l'oreille.
  Aucunefois elle songeoit errer
Par les desers, et seule s'égarer
Entre rochers, rivieres, et bocages
Sans compagnie entre bestes sauvages,
Et que Francus amoureux estranger
Le fer au poing la sauvoit du danger.
  Aucunefois apres l'avoir vangée

852. *87* Et par sa chambre
857. *87* D'amour, de peur
862. *87* sa douceur & sa grace

1. Son menton frisé et sa chevelure blonde.

L'offroit luy mesme afin d'estre mangée,
Puis hors des dents des lions la sauvoit, [137]
Et son secours luy nuisoit et servoit :
Tout en sursaut elle s'est resveillée,
Nuds pieds, sans robe, afreuse, eschevelée[1],
Et s'acoudant dessus le coin d'un banc
Mille souspirs repoussa de son flanc :
  Pauvrete moy ! en quel effroy m'ont mise[2]
Ces songes las ! qui toute nuit m'ont prise,
J'en tremble toute et le cueur m'en debat,
Crainte et Amour me font un grand combat.
  Certes je suis toute autre devenuë
Que je n'estois : je crain que la venuë
De ce Troyen ne m'aporte malheur
Comme en songeant il m'aporte douleur :
Toujours j'y pense ! heureuse et plus qu'heureuse
Si forcenant je n'estois amoureuse,
Et si jamais pour eviter la mort,
Le fils d'Hector n'eust touché nostre bord.
  Comme au Printemps on voit une jenisse,
Qui n'a le col courbé soubs le service

879. *73* Puis des lions mi-morte la sauvoit
878-79. *78-84* L'offroit aux loups, afin d'estre mangée, Puis derechef de leurs dents la sauvoit
877-80. *87 supprime ces quatre vers*
881. *87* Sautant du lict elle s'est resveillée
883. *78* S'acoudant triste à la corne d'un banc | *84-87* Puis s'acoudant à la reigle d'un banc
885-87. *73-87* Pauvrette moy! comme toute esmayée M'ont ceste nuit les songes effrayée ! L'ame m'en tramble (*et* tremble)
892. *73-87* Autant qu'il fait en songeant (*87* songes) de douleur
893. *On lit* j'ay pense (*éd. suiv. corrigent*)
897. *84-87 graphie* genice

---

1. Le vers 946 répète ce vers. D'Aubigné paraît s'en être souvenu dans les *Tragiques*, I, v. 9.
2. Esmayé (var.) = troublé.

Du premier joug, courir parmy les champs,
A qui le tan[1] aux aiguillons tranchans
Pique le flanc et la pousse en furie.
Ny les ruisseaux hostes de la prairie,
Herbes ny fleurs, ny oposé rocher
Ne la scauroient engarder de moucher[2],
De toutes parts vagabonde et courante :
Ainsi Clymene en son esprit errante
Court et recourt, et n'est jamais osté [138]
Le poingnant trait qui navre son costé[3].
  Que doibs-je faire, où iray-je ? dit-elle,
Pour me garir personne ne m'apelle !
Je meurs sans ayde, et si je ne veux pas[4]
Que sœur ny frere entende mon trespas :
Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie ?
Que de ma sœur ainsi je me deffie,
Qui seule estoit mon conseil autrefois
Qui m'aimoit toute et que toute j'aimois ?
Helas il faut que mon mal je luy conte !
Et quoy, Clymene, auras-tu point de honte
De confesser qu'Amour soit ton veinqueur,
Que tu voulois luy arracher du cœur

899. *73-84* A bonds gaillards courir | *87* Les crins espars courir
901. *73-87* Pique la peau
903. *73*... bocage ny rocher | *78-87* Forest ny fleurs, bocage ny rocher
905. *On lit* toutes part (*éd. suiv. corrigent*)
907. *78-87* sans voir jamais osté
908. *87* L'importun trait
915. *84-87* seule fut mon
916. *78-87* Qui m'aimoit seule, & que seule j'aimois
917. *87* Helas faut-il

1. Tan : cf. livre II, v. 791.
2. Cf. livre II, variante du v. 794 et n.
3. Comparaison empruntée à Virgile, *En.* IV, 68 sqq.
4. C.-à-d. : et pourtant je ne veux pas.

Quand l'autre jour par un grand artifice
Tu luy prouvois qu'aymer estoit un vice ?
Non, c'est tout un [1], des parens la pitié
Va surmontant amour de la moitié,
Et si elle est de Francus amoureuse,
Me fera lieu [2] me voyant langoureuse.
   Pauvre abuzée ! hé ne scais-tu pas bien
Que les parens desrobent notre bien ?
Et que pour eux entier ils le desirent,
Joyeux au cueur quand les autres soupirent ?
Ce n'est qu'un sang que ma sœur et que moy,
Elle prendra pitié de mon esmoy !
   Foy ny pitié ne regnent plus en terre,
Et le parent au parent fait la guerre !
Las ! que feray-je ? il vaut mieux la tanter [3] : [139]
Le secours vient en voyant lamanter :
Il n'y a louve aux forests tant soit fiere
Qui ne soit douce aux pleurs d'une priere :
Helas on dit en proverbe souvent,
Priere et pleurs se perdent comme vent,
Ouy, si lon prie une ame inexorable,
Mais ma sœur est et douce et pitoyable :
Au pis aller je ne scaurois sentir

921. *78-87* par un fin artifice
922. *84-87* que l'amour estoit vice
923-24. *73-87* Il ne m'en chaut, elle aura son retour, La parenté (*78-84* charité *87* parenté) doit surmonter l'amour
931. *73-87* de ma sœur & de moy
933-34. *73-87 guillemets à ces vers*
936-37. *78-87* L'homme est guary qui peut se lamenter. Il n'y a beste
940. *73-87 guillemets*
941. *78-87* Vray, si l'on prie
942. 73^b est et bonne et

1. On dit aujourd'hui : cela m'est égal.
2. C.-à-d. me cédera la place.
3. C.-à-d. la sonder, au sens figuré. Cf, t. IV, p. 85, note 1.

En l'essayant que honte et repentir.
En la façon qu'elle estoit habillée
Nuds pieds, sans robe, afreuse, eschevelée,
Delibera contre le mal d'amours
De voir sa sœur et demander secours.
Elle courut comme son pié la porte,
Mais aussy tost qu'elle fut à la porte,
Se recula, comme le pelerin[1]
Qui de fortune a trouvé par chemin
Un long serpent tymbré d'une grand creste[2]
Qui le menasse, et s'enfle de la teste,
Et fait mourir les herbes du toucher :
Il se recule et n'en oze aprocher.
Ainsi tourna la pucelle en arriere :
Desur la langue elle avoit la priere,
La larme à l'œil, le soucy sur le front,
Dedans l'esprit un pensement profond,
Et meint sanglot se crevoit en sa bouche,
Quand trop d'amour qui la touche et retouche,
Qui compaignon ses pas alloit suivant [140]
Fit avancer ses jambes en avant
Et de rechef la honte les recule,
L'honeur la gele et le desir la brule.

953-55. *73*... Qui sifle, escume & s'enfle de la teste, Faisant mourir... | *78-84* Un long serpent horriblé d'une creste, Qui sifle, escume, & s'enfle de la teste, Faisant mourir... | *87* Un long serpent dont la hideuse trace Donne frayeur à nostre humaine race, Et fait mourir les fleurs de son cracher
956. *78-87* & n'ose en approcher
958. *73-87* Dessus
962. *87* Quand la fureur qui
963. *87* Et qui ses pas alloit tousjours suivant
966. *78-87* Honte la gele

1. C.-à-d. le voyageur, au sens général de l'étymologie *peregrinus*.
2. Horriblé de (var.), rendu terrible par. Cf. v. 1097.

Trois fois Amour la voulut faire entrer,
Honte trois fois ses pieds vint rencontrer,
Trois fois revint et trois fois s'en retourne :
Son pied douteux [1], qui meintenant sejourne
Meintenant va comme amour le seduit,
Porté d'ardeur de rechef la conduit,
Et la vergongne encores la repousse [2].
Ce Dieu qui bat d'une forte secousse
Son cueur branlé, si bien la deborda
Que dans la chambre à la fin la guida
En gemissant : comme une fiancée
Qui des long temps a lié sa pensée
Au jouvenceau qui devoit l'espouzer,
Que la mort fait en terre repozer :
Elle de dueil et d'amour enflamée
Lamente seule en sa chambre enfermée
Segretement, de peur que ses regrets
Ne soient ouis des voisins indiscrets,

968. *87* fois vint ses pieds rencontrer
970. *73-87* Son pas douteux
973. *73-87* Et derechef la honte la repousse
975-77. *73-87* Son cueur douteux (*73*^{h} veincu), si bien la forvoya (*et* fourvoya), Que dans la chambre en fin la convoya Pleurant en vain
978. *84-87* a donné sa pensée
979-80. *73-87* Au jouvenceau (*87* A son amant), qui, premier qu'apaiser Sa flamme, est mort avant que l'espouser
981. *73-87* & d'amour allumée
983. *73-84* En se cachant

---

1. C.-à-d. hésitant; même sens au vers 1004.
2. Tout ce passage, depuis le vers 945, est transposé d'Apollonios, *Argon.* III, 645 sqq. Clymène, amoureuse de Francus, ressent les mêmes inquiétudes que Médée amoureuse de Jason, et hésite comme elle à confier son état d'âme à sa sœur. L'imitation est flagrante jusque dans les termes : « Ses pieds, dit le poète grec, la portaient vainement çà et là ; quand elle s'élançait pour sortir de sa chambre, la pudeur la faisait rentrer ; puis l'audacieux amour la poussait en avant ; trois fois elle essaya de sortir, trois fois elle fut retenue... »

Qui de broquards piqueroient la pauvrete :
Elle en esprit son fiencé regrete
D'un pleur muet à bouche close : ainssy
Pleuroit Clymene et cachoit son soucy [1].
  Pour raconter sa douleur qui n'a treve,
Ores au bout de sa langue s'esleve
La voix poussée, et aux levres luy pend, [141]
Ores tombée aux pommons redescend
Sans nul effect : car le son qui ne touche
Qu'un peu les dents ne desserroit sa bouche [2] :
Ainsi qu'on voit les fantosmes de nuit
Parler à nous et ne faire aucun bruit [3].
Or comme Amour en fureur l'importune,
Sans declarer à sa sœur sa fortune,
Seule en sa chambre en haste s'en reva,
Où de longs pleurs sa poitrine lava.
A ses soupirs la bride elle destache,
Rompt ses habits, ses cheveux elle arrache,
Egratignée, et d'un esprit transsy
Pensoit douteuse et repensoit cecy.
  Que doibs-je faire ? helas en quelle peine
Me tient Amour ! ha, chetive Clymene,

985. *73-87 graphie* brocards
986-87. *73-84* Toujours au cueur son fiançé regrette : D'un cry muet
983-86. *87 supprime ces quatre vers et fait le raccord ainsi, du vers 982 à 987* : Lamente seule en sa chambre enfermée D'un cry muet : à bouche close ainsi Pleuroit Clymene
992. *78-87 graphie* poumons
994. *87* Langue ny dents, ne
996. *84* Ouvrir la bouche | *87* Béer en songe
1004. *73-87* & repensoit ainsi

1. Cette comparaison vient encore tout entière d'Apollonios, *loc. cit.*, 656 sqq.
2. Ceci vient encore d'Apollonios, *loc. cit.*, 681 sqq.
3. Note de l'éd. de 1587 : « *Béer*, ouvrir la bouche sans parler, *Inceptus clamor frustratur hiantes* » (citation de l'*Enéide*, VI, 493).

Tu vis sans vie, et folle tu n'as soing
(Cruelle à toy) de toymesme au besoing.
 Las puis qu'Amour ta part ne favorize
Par la fureur conduis ton entreprize :
» Quand la fortune en se jouant nous pert
» Pour la raison [1] souvent la fureur sert.
 Doibs-je prier un homme qui peut estre
Ne scait mon mal ? si je le fay parestre
Il trahiroit mon amour sans guerdon [2],
Il est yssu du Roy Laomedon
Sans foy, parjure, et qui prendroit à gloire
D'avoir, trompeur, d'une femme victoire.
Dois-je me plaindre et ma sœur retenter ? [142]
Cela feroit son ardeur augmenter :
Car je scay bien (Amour m'a fait scavante)
Que Francion est amoureux d'Hyante,
Et que ma sœur ce Troyen ayme mieux
Que ses poumons, son foye ny ses yeux,
Je n'en scay rien, seulement je m'en doute :
» L'amant douteux toute parolle escoute.
 Dois-je par fraude et par dol controuver [3]
Qu'au fond du cueur ma sœur laisse couver
Un feu peu chaste, et le dire à mon frere ?

1012. *87* » Le desespoir en lieu de raison sert
1014. *73-87* si je luy fay paroistre
1017. *78-87* Prince sans foy | *87* et luy prendroit
1018. *87* De me tromper, & en feroit victoire
1024. *73*b Ni que son cœur ni que ses propres yeux | *87* Que son cœur propre & le jour de ses yeux
1027-28. *87* Dois-je par dol me vengeant controuver Qu'en le couvrant ma sœur laisse couver
1029. *73-87* Un feu plus chaste (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)

1. C.-à-d. à la place de la raison.
2. C.-à-d. sans profit.
3. C.-à-d. : et par ruse inventer.

En le disant il me seroit contraire :
Pour un soupson ne voudroit un discord
Contre celuy qui l'a sauvé de mort.
Je souffre trop sans donner connoissance
De mon travail [1] : la seule patience
» Est le remede : un feu souventefois
» Meurt de son gré quand il n'a plus de bois :
Pensers et pleurs aprestent la matiere
A mon brazier : Il faut que toute entiere
En liberté je me redonne à moy :
Un amoureux sur luy n'a point de loy !
Plus fil à fil ses liens il desserre,
Et plus Amour à la chesne l'enferre.
A tous venans dirai-je mon malheur ?
Dire son mal allege la douleur [2]..
Non : ny mon sang, mon honneur, ny ma race
Ne veulent point que fable je me face,
Et que chacun d'un cueur dissimulant [143]
Flate mon mal, et puis en s'en allant
Me deshonore, et tanssant sa famille
Par mon malheur face sage sa fille [3].
Doncq que feray-je ? iray-je en autre part
Comme banye ? Amour qui tient le dard
Dedans mon cœur en si profonde playe
Ne permet poinct qu'autre pays j'essaye :

1042. *73-87 graphie* la chaine
1044. *73-87 guillemets*
1049. *73-87 graphie* tançant
1051-58. *87 supprime ces huit vers*

---

1. C.-à-d. de ma souffrance.
2. Souvenir de Properce, I, 9, vers final :
Dicere quo pereas semper in amore levat.
3. Ces six vers sont librement imités d'Apollonios, *loc. cit.*, 790 sq.

Puis pour passer[1] meint fleuve et meint rocher
Je ne scaurois de mon flanc arracher
Ce trait qui met la tristesse en mes veines,
Mon cueur en feu, et mes yeux en fonteines :
Pour le meilleur, Clymene, il faut mourir
Et par la mort ton amour secourir.
  Comme en son cueur elle pensoit la sorte
De se tuer, ou d'une sangle forte
Pendre son col au bout d'un soliveau,
Ou se jecter à chef baissé sous l'eau,
Et s'estoufer au plus profond des ondes,
Ou s'en aller par les forests profondes,
Par les desers de rochers enfermez
Servir de proye aux lions affamez :
Une poison luy sembla la meilleure
Pour destacher son ame tout à l'heure
Loing de son corps, et du corps le soucy.
  D'un pesant pas et d'un pesant sourcy
Cruellement de passion outrée
Elle est pleurante au cabinet entrée
Où tout le bien que plus cher elle avoit, [144]
D'un soing de femme en garde reservoit :
Sur ses genoux elle mist une quesse
Puis mist la clef en la serrure espesse,
La clef tourna, la serrure s'ouvrit.

1062. *73^b* De s'estoufer
1064-66. *73^b* Ou s'eslancer à... Et se noyer... Ou s'eslongner
1064-65. *87* Ou se percer l'estomach d'un couteau, Ou s'estoufer
1067. *73-87* des rochers
1072. *73^b* d'un cœur froid et transi
1073. *73* Coup de sur coup de passion outrée | *78-87* Melancholique, en passions outrée

1. Même si je passais.

Là, choisissant entre mille, elle prit
Une poison, qu'on dit que Promethée
A de son sang autrefois enfantée,
Quand le vautour tout herissé de fain
A coups de bec luy dechiroit le sein :
Le sang coula dessus la terre mere :
Le soleil chaut qui toute choze esclaire,
Luy donna force, accroissance, et vigueur :
Elle a de tige un coude de longueur,
Rouge la fleur, la fueille un peu noirastre,
Que la sorciere et la fausse marastre
Scavent cueillir de leurs ongles tranchans
Dizant dessus des mots qui sont mechans,
Voire et qui font quand la Lune decline
Hors des enfers retourner Proserpine.
Quand elle vit telle forte poison,
Elle entra toute en longue pamoison,
Rouant les yeux, et horriblant la face,
Et de ses pieds trepigna sur la place :
Un spasme avoit tous ses nerfs estandus,
Elle cria : ses cris sont entendus
De sa nourrice à qui des son enfance
Elle portait honeur et reverence.
Or, de fortune, elle estoit pres de l'huis. [145]
Clymene avoit raconté ses ennuis
Un jour devant à la vieille chenuë,

1087. *73-84* Luy donna l'estre
1085-88. *87 supprime ces quatre vers*
1089. *87* Rouge est sa fleur, sa fueille
1093-94. *73-87* Et n'est poison qui si pronte delivre Loin de son ame un corps fasché de vivre
1096. *73-87* S'esvanouyt en (*78-87* de) longue pasmoison (*et* pamoison)
1103-05. *73-87* Or' de fortune à l'huis elle escoutoit : Car la pucelle un peu davant s'estoit A sa nourrice en segret descouverte (*et* decouverte)

Qui, se doutant d'une mesavenuë[1],
Toujours en peur de sa fille vivoit
Et pas à pas soingneuse la suivoit.
D'un coup de pié la porte elle a poussée,
Puis en voyant la pucelle pressée
Des traits de mort, d'un parler redouté[2]
Son desespoir en mieux a rebouté,
Disant ainsi : ô pucelle bien née
En quel malheur tourne ta destinée
Par ton conseil ? le Destin ne peut rien
» Sur l'homme auteur de son mal et son bien :
» Nous sommes seuls maistres de noz fortunes,
» Comme il nous plaist el' sont blanches ou brunes,
» Et le grand Dieu bon pere des humains
» Le franc arbitre a mis entre noz mains,
» Sans nous lier aux estoilles celestes,
» Dont les vertus ne nous sont manifestes,
» Ny au destin qui ne peut nous borner.
» Bien que le ciel il face retourner,
» Et les saisons en leur temps il rameine,
» Il ne peut rien sur la prudence humaine

1106. *73* Elle en esprit presageant sa perte | *78-87* Ceste nourrice en doute de sa perte

1111-13. *73*[b]... d'un superbe sourci Tancea sa fille & luy a dit ainsi : Germe royal, ô Princesse bien née

1112-13. *73*[a]*-87* Luy a le cueur dans le sein (*78-87* l'espoir dans le cueur) rebouté, La conseillant : ô Princesse bien née

1114. *84-87* ta vie as-tu tournée ?

1115. *78-87* Suy la raison : le destin ne peut rien

1118. *73-84* blanches & brunes

1121-24. *84 supprime ces quatre vers*

1125. *84* La destinée à force ne nous meine, Qui ne peut rien

---

1. C.-à-d. se doutant qu'il arriverait un malheur.
2. Avec un discours écouté respectueusement.

» Sinon d'autant qu'elle luy donne lieu :
» Nostre vouloir en nous est nostre Dieu :
Je ne dy pas que le sort n'ait puissance
Sur tout cela qui prend icy naissance,
Mais on le peut corriger par conseil, [146]
Et à la playe apozer l'apareil :
Chacun y sert à soymesme de guide[1].
Amour resemble au scorpion homicide
Qui blesse l'homme, à la playe qu'il faict
Luy mesmes est le remede parfait[2] :
Doncq ne crain point ton malheur faire entendre
A ce Troyen, qui ton cueur met en cendre,
Il est trop beau pour n'estre point espris,
Il est nepveu de l'amoureux Pâris,
Juge courtois, qui vuidant la querelle,
Donna la pomme à Venus la plus belle :
Tous ses ayeux, grands princes genereux,
Furent jadis des beautés amoureux,

1128. *84* Le franc vouloir à l'homme sert de Dieu
1117-28. *87 supprime ces douze vers (dont quatre déjà sacrifiés en 84)*
1130. *84-87* qui ça bas prend naissance
1131. *73*ª Mais corriger le peut on par conseil | *73*ᵇ Mais corriger on le peut par conseil | *78-87 texte primitif*
1135-36. *73-87* Qui blesse, & puis à la playe (*87* l'ulcere) qu'il fait Luy-mesme sert de remede parfait
1137. *87* D'un cœur hardy fay ton malheur entendre
1138-40. *73-78* Au beau Troyen qui de nature est tendre, Et qui d'amour facilement est pris (*78* facile sera pris) Comme nepveu | *84-87* Au beau Troyen bien facile à surprendre Et qui de race à l'amour est appris, Comme neveu

1. Tout en croyant à l'influence des astres sur la destinée humaine et à l'intervention de la Fortune en notre existence, Ronsard a toujours pris soin de sauvegarder notre libre arbitre.

2. Voici, selon Pline, le remède aux morsures de cet animal : « scorpio ipse suæ plagæ impositus, aut assus in cibo sumtus, aut potus... » (*H. N.*, XXIX, 29).

Troé, Dardan, l'eschanson Ganymede[1].
Contre l'amour on trouve assez remede
Quand la raison se veut evertuer,
Et non ainsi laschement se tuer :
Bagues, joyaux et maisons bien ouvrées
Avecq argent sont toujours recouvrées
Quand on les perd : rien n'est icy perdu
Qui ne puisse estre à son maistre rendu :
» Mais par argent ne s'achepte la vie
» Quand une fois du corps elle est ravie[2],
» C'est un thresor qui n'a point de pareil.
» Garde donc bien les rayons du soleil :
» Si tu pensois quand la tombe nous serre [147]
» Qu'on cultivast les vignes souz la terre,
» Qu'on labourast les champs, que les saisons
» De leurs presens remplissent les maisons,
» Tu es trompée : une nuit eternelle

1145. *73-87* & le beau Ganymede

1148. *73-84 ajoutent ces quatre vers* : » L'ame couarde & vilaine s'offence, » Toujours la bonne au mal fait resistance : » L'homme est bien sot qui tombe en desespoir, » Rien n'est perdu qu'on ne puisse r'avoir | *87 les supprime*

1149-52. *73-87* » Champs & maisons (*87* Robbes, maisons) & bagues bien ouvrées » A force d'or sont toujours recouvrées : » Par la fortune on perd le bien mondain, » Par elle-mesme il retourne (*78-87* on le r'acquiert) soudain

1153-54. *73-87* » Mais noz tresors ne racheptent (*et* rachetent) la vie » Quand une fois la Parque l'a ravie

1154. *73-84 ajoutent ces quatre vers* : Et qu'elle (*78-84* Quand elle) dort dans le (*78-84* en un) tombeau reclus, C'est fait, les Sœurs ne la refilent plus : Il faut descendre aux eaux (*78-84* bords) Acherontides Voir Radamanthe et les trois Eumenides | *87 ne conserve que les deux premiers, dans le texte de 84*

1155-56. *73-84* Et le palais du frere du sommeil. Donques jouïs des rayons du Soleil | *87 supprime ces deux vers*

---

1. Tros, époux de Callirhoé et père de Ganymède. Dardanus, époux de la fille de Teucer.

2. Même thème dans l'*Hymne de la mort* (t. VIII, p. 171, v. 167-170).

Regne par tout et tout enferme en elle.
Le Jeu, l'Amour ne vivent plus là bas,
Ce n'est qu'horreur, que tombeaux, que trespas,
Faute de jour, frayeurs, silences sombres,
Et vains Esprits qui ne volent qu'en ombres :
  Tu es, Clymene, encore en ton printemps,
Tu n'as d'amour senty les passetemps
Ny les plaisirs du chaste mariage :
Garde toy donc pour un meilleur usage.
Tente Francus[1] et fay luy par escrit
Scavoir le mal qui ronge ton esprit.
  De tels propos sa fille elle admoneste :
Pronte au conseil la pucelle fut preste :
Trois fois la plume elle prist en ses dois
Et de la main luy tomba par trois fois :
Mais à la fin son mal tellement ose
Qu'en la forceant ceste lettre compose,
Ainsi voulut le dessus ordonner[2].
  Salut à toy, qui me le peux donner[3].

1157-62. *73* Si tu pensois quand la tombe nous serre Que l'homme prist ses plaisirs sur la terre (*erreur pour* sous la terre), Tu es trompée, & n'as jamais gouté L'heur de bien vivre & (*73*[b] en) douce volupté : Pource, sans voir une horreur si profonde, Demeure sauve hostesse de ce monde | *78-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Et (*87* Donq) sans descendre en l'abysme profonde, Demeure vive hostesse de ce monde

1163-66. *84-87 suppriment ces quatre vers*

1172. *78-87* qui lime ton esprit

1173. *73-87* la fille

1177-78. *78-87* Trois fois elle eut la bouche ouverte & close, Puis souspirant ceste lettre compose

1179. *78* Voulant au sort sa honte abandonner | *84-87* Et la voulut de tels mots ordonner

---

1. C.-à-d. sonde Francus, éprouve-le. Cf. ci-dessus, v. 935.

2. Comprendre : Voici comment elle voulut ordonner ce qu'elle mit sur ce papier.

3. Ce début rappelle celui d'une héroïne d'Ovide, de Pâris à Hélène :

  Hanc tibi Priamides mitto, Ledæa, salutem,
  Quæ tribui, sola te mihi dante, potest.

L'aveugle Archer m'a tellement blessée
De ton amour le cueur et la pensée,
Que je mourray, si guarir tu ne veux [148]
D'un pront secours le mal dont je me deulx.
  Amour m'a fait en ce papier t'escrire
Ce que l'honneur me defendoit de dire,
Et j'ay ma bouche ouverte mille fois,
Mais la vergongne a retenu ma vois.
A cét escrit vueilles doncques permettre
Ta blanche main [1] : l'ennemy list la lettre
De l'ennemy, la mienne vient d'aymer,
Qui de pitié te devroit enflamer.
Si tu t'enquiers en quoy le temps je passe,
Songer, resver, repenser en ta grace,
Et me perdant t'engager mon desir,
Est seulement le tout de mon plaisir.
  Soit que le jour de l'orient retourne,
Soit qu'à midy dessus nous il sejourne,
Soit que la mer le reçoive à coucher
Je pense en toy : & si [2] n'ay rien plus cher
Que de me paistre en ta vaine figure.
Ainsi pour toi cent passions j'endure
Et sans pouvoir ny veiller ny dormir
Seule en mon lict je ne fais que gemir.
  Que ne me fit Diane la pucelle

1185. *78-87* Ce Dieu m'a fait
1188. *78-87* a resserré ma voix
1195-96. *78-84* Te rechercher, t'engager mon desir Est mon seul bien, mon tout & mon plaisir
1201. *78-84* en ta belle figure

1. Le mot *permettre* a ici le sens du verbe *mettre*, renforcé par le préfixe augmentatif *per*.
2. Ici ce mot signifie : ainsi, dans ces conditions.

Mourir le jour d'une fleche cruelle
Que je te vy[1] : le temps vescu depuis
N'est qu'une mort vive de mes ennuis :
Comment vivroy-je ? ah ! mon ame affolée
Laissant mon corps en la tienne est volée :
Je suis perdue et ne me puis trouver : [149]
J'ay beau les sorts des sorciers esprouver,
Rien ne me sert, ny herbe ny racine,
Tu es mon mal, tu es ma medecine,
Tu es mon tout, et de toy seul je pends,
Je meurs pour toy, et si ne m'en repens[2].
  Aye pitié d'une fille amoureuse :
Des voluptez c'est la plus doucereuse
Que de cueillir une premiere fleur,
Non un bouton qui n'a plus de couleur.
  Tu me diras que je suis indiscrete
Comme nourrie en ceste isle de Crete
Où Jupiter de tant d'amours espris
Le premier laict de sa nourrice a pris,
Et que je suis d'Ariadne parente
Fille à Minos, qui d'amour violente
Oza son pere et son païs changer

1205-08. *78-84 suppriment ces quatre vers*
1193-1208. *87 supprime ces seize vers (dont quatre déjà sacrifiés en 78)*
1209-10. *78-87* Je ne vy plus, tant mon ame affollée... en la tienne est allée
1215. *78-87* Tu es mon roy, de toy seul je depens
1218-19. *78-84* la plus delicieuse C'est de cueillir | *87* La volupté sur toutes doucereuse C'est en amour cueillir la prime fleur

1. Forte inversion pour : mourir d'un flèche cruelle, le jour que je te vis. — Les Anciens expliquaient la mort subite chez les femmes par l'atteinte d'une flèche de la déesse Artémis (Diane). Cf. Homère, *Od.* XI, 172 sq. — Le souhait que fait ici Clymène vient d'Apollonios, *loc. cit.*, 772 sq.
2. Et, les choses étant ainsi, je ne le regrette pas.

Pour un Thezée, un parjure estranger.
Certes ce n'est ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'est seulement ta face,
Et ta jeunesse et ton œil nonpareil.
Malheureux est qui ne voit le soleil
Qnand il esclaire, et son œil tourne arriere
Pour ne jouir d'une telle lumiere :
Oste ton front, oste moy tes beaux yeux,
Oste ta taille, egalle aux demi-Dieux,
Ton entretien, ton maintien, ta parolle,
Et qui plus est ta vertu qui m'affolle,
Tu esteindras de mon cueur le flambeau : [150]
Mais te voyant si vertueux et beau,
Je t'aimeray d'ardeur insatiable,
Et si je faux tu en es punissable [1].
Je ne crains point comme les dames font
De m'apeller femme d'un vagabond,
Pauvre fuitif qui n'a maison ny Troye :
Il ne m'en chaut, las ! pourveu que je soye
A ton service, et tu daignes m'aymer :
Soit qu'il te plaise espouze me nommer,
Soit ton esclave, et deusse-je amusée
Tourner ton fil autour d'une fusée [2].
Labeurs presens et futurs je reçoy,

1225-28. *87 supprime ces quatre vers*
1234. *73*[b] de sa belle lumiere | *78-87* de si belle lumiere
1235-42. *87 supprime ces huit vers*
1246-48. *78-87* Il ne m'en chaut, te suivant, que je soye, Pourveu qu'il plaise à ton cueur de m'aimer, Soit que tu vueille' espouse me nommer (*en 78 on lit* vueilles, *ce qui fausse le vers, en 87*, tu veuille)

1. Et, si je manque à mon devoir, la faute en est à toi.
2. *Amusée* = occupée, rime souvent, au XVI[e] siècle, à fusée. En principe une fusée est le fil même qui est enroulé autour du fuseau de la quenouille; ici, par extension, c'est le fuseau.

Pourveu, Troyen, que je puisse estre à toy :
Je ne craindray tes perilleux voyages,
Terres, ny mers, tempestes ny orages,
Ou si j'ay peur, j'auray peur seulement
De toy mon tout, et non de mon tourment[1] :
Si je peris, au moins en ta presence
Je periray : ou ta cruelle absence
(Si tu ne veux pour tienne m'aquerir)
Cent fois le jour me tu'ra sans mourir.
De tel vers fut son epistre achevée,
Puis la seella d'une agathe engravée :
La mit au sein de la nourrisse : et lors
Une sueur ruissela de son corps,
Avecq la lettre encor'luy bailla l'ame
Pour luy porter, et my-morte se pasme.
Tandis Cybele avoit changé de peau [151]
Et transformé son vieil corps en un beau,
Prenant la face, et la voix, et la taille
De Turnien (qui, depuis, la muraille
Bastit de Tours, et la ville fonda)[2] :
Lors de tels mots Francion aborda.

1255-56. *87* Ou si j'ay peur, de toy seul j'auray peur, Et non de moy, de qui tu es le cœur
1260. *73*^{b} tuera
1261. *73-87* De tels vers

---

1. Comprendre : J'aurai peur seulement pour toi, et non pour moi. Imitation d'Ovide, qui fait dire la même chose à Médée, amoureuse de Jason (*Met.* VII, 62 à 68).

2. Cette parenthèse pourrait bien avoir été suggérée par un passage des *Illustrations de Gaule*, où Lemaire de Belges, après avoir fait remonter la fondation de Tours à un prince nommé Brutus (celui-là même qui d'après Lemaire conquit l'Armorique, puis l'île d'Albion, qu'il nomma Bretaigne), ajoute un peu plus loin : " Touchant la cité de Tours, il est certain qu'elle fut fondée en l'honneur et au nom de Turnus, neveu de Brutus " (III, chap. 12).

Jusques à quant, fils d'Hector, sans rien faire,
Nous tiendras-tu sur ce bord solitaire,
Acagnardés[1] en paresseux sejour,
A boire, à rire, à demener l'amour?
A perdre en vain noz jours par les boccages
Suivant les cerfs et les bestes sauvages[2]?
Que ne fais-tu, sans le temps consommer,
Ce que t'a dit la Nymphe de la mer?
Courtize Hyante, afin qu'elle te face
Voir tous les Rois qui viendront de ta race :
Puis donne voile[3], et sans plus t'allecher,
Va t'en ailleurs ta fortune chercher.
Ce Turnien avoit la face belle,
Les yeux, le front, compagnon tresfidelle
De Francion que seul il escoutoit,
Et ses segrets sans autres luy contoit.
Il estoit fils de la nymphe Aristine,
Qu'Hector avoit soubs sa masle poitrine
Pressée au bord du fleuve Simoïs :
Ses chers parens en furent resjouïs
Enorguillis de voir leur fille pleine
Du fruit yssu d'un si grand capitaine.
Elle accoucha dessus le bord herbeux [152]
Du fleuve mesme en regardant ses bœufs,

1273-74. *87* Jusques à quand, sans espoir de louange Nous tiendras tu dessus ce bord estrange
1282. *73-87* Voir ces grands Rois
1287. *78-87* qu'à part il escoutoit
1288. *73-87* en privé luy contoit
1294. *73*ᵇ Du fruit conceu d'un

---

1. Acagnardés = accoutumés à l'inaction.
2. Mouvement imité de Virgile, qui fait adresser par Mercure à Énée un reproche analogue pour son séjour trop prolongé auprès de Didon (*En.* IV, 265 sqq.).
3. Expression toute latine, *dare vela*, mettre à la voile.

Qui bien cornus paissoient par le rivage :
D'un prince tel il avoit son lignage [1].
  Ceste Déesse en s'envolant de là
Bien loing du peuple à l'escart s'en alla
Voir la maison toute rance et moysie
Où croupissoit la vieille Jalousie [2].
  C'estoit un antre à l'entour tapissé
D'un gros halier d'espines herissé.
Le clair ruisseau ny la vive fonteine
N'y gazouilloient luitants contre l'arene :
Mais d'un marest une vapeur sortoit,
Qui parmy l'air puante se portoit.
Jamais clarté n'y flamboit alumée,
Et toutefois ce n'estoit que fumée :
  Elle estoit lousche et avoit le regard
Parlant à vous tourné d'une autre part.
De fiel estoit sa poitrine empoulée,
Son col plombé, sa dent toute rouillée,
De froid venin sa langue noircissoit,
Comme saffran son teint se jaunissoit,
Boufie, enflée, inconstante, et farouche,
A qui le ris ne pendoit à la bouche [3].
  Jamais ses yeux ne prenoient le sommeil
Soit au coucher ou lever du soleil,
Veillant sans fin, toujours pensive et blesme,
Et se rongeoit de sa lime elle mesme,

1300. *87* Bien loin du Ciel
1305-08. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1313-16. *78-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Cette aventure paraît inventée par Ronsard.
2. La description qui suit est imitée de celle qu'Ovide a faite pour un personnage analogue dans ses *Métamorphoses*, II, 760 sqq.
3. Past (var.) = nourriture.

Se tourmentant de travail et d'ennuy [153]
Quand le bonheur favorisoit autruy.
Devant sa porte estoit Melancholie
Froide déesse, et la chaude Folie,
Le Desespoir, la Rage, et le Trespas :
Elle prenoit à terre ses repas
De gros serpens tous herissez d'escailles,
Nourrissement de ses noires entrailles :
D'un mauvais œil Cybele regarda[1],
Lors la Déesse ainsi luy commanda.
Vieille, debout : marche en Crete, et te haste :
Pren tes serpents, et de Clymene gaste
Par ta poison les veines et le cœur :
Dans l'estomac jette luy la rancœur,
Le desespoir, la fureur, et la rage,
Mesle son sang et trouble son courage.
Tu le peux faire, et je veux qu'il soit fait.
A tant s'envole et laisse l'antre infait[2].
Quand Jalousie eut la parolle ouye
De la Déesse, elle en fut resjouye :
Puis en frizant de serpents ses cheveux,
Et s'apuyant d'un baston espineux

1329 *On lit* De serpens (*corrigé aux Errata*)

1317-30. *73-87 réduisent ces quatorze vers à deux :* *73*ª Boufie, enflé', vieille Megere bleme Qui pour son past se mangoit elle mesme | *73*ᵇ Hideux, boufi, plein de laideur extréme, Qui pour son past se mangeoit elle mesme | *78* Sa dent est rousse & son visage blesme, Qui pour son past se mangeoit elle mesme | *84-87* Sa dent rouillée & son visage blesme Montroient assez qu'elle mangeoit soy-mesme

1331. *78* D'un œil despit

1331-32. *84-87* Rongeant son cœur de haine & de soucy, D'elle s'approche, & luy a dit ainsi (*Ces deux vers correspondent aux vers 1323 et 1332 du texte princeps et servent de raccord*).

---

1. Comprendre : elle regarda Cybele d'un mauvais œil.

2. Graphie phonétique pour *infect*; cf. la prononciation actuelle de *respect* et *aspect*.

Alla trouver en Crete la pucelle
Que le sommeil couvoit dessous son æsle,
Et dont le cueur, qui de dueil se fendoit,
Entre-dormant nouvelles attendoit.
  Incontinent ceste vieille maline[1]
De la pucelle assiegea la poitrine,
D'un froid venim ses levres elle enfla, [154]
Et la poison haletant luy soufla
Aux yeux, au cueur : & en l'ame renverse
Un long serpent qui en glissant luy perse
Foye et poumons : et puis en denouant
Ses cheveux tors, elle alla secouant
Mille lezars au sein de la pauvrete,
Qui la suçoient d'une langue segrette,
Et coup sur coup les membres luy mordoient,
Et dans ses os le venin respandoient[2].
  Comme cecy s'achevoit, la nourrice
Espiant l'heure et la saison propice
A Francion la lettre presenta,
Et de parolle en vain le retanta[3].
  Francus la prit et apres l'avoir leuë

1351. *73-87* venin
1355. *87* et lors en
1356. *On lit* torts (*éd. suiv. corrigent*) | *87* tors prompte alla
1359. *73*[b] Coup dessur coup | *78-84* Et lentement | *87* A sourdes dents
1360. *73* leur venin espandoient (*73*[b] épandoient) | *78-84* Et par les os leur venin espandoient | *87* Et leur venin par ses os espandoient
1361. *73-84* A tant s'en va : ce pendant la nourrice | *87* Puis s'en revà : ce-pendant la nourrice
1364. *78-87* Et de parole encores le tenta
1365. *87* Il la receut, et

---

1. Au sens fort du latin *maligna*, méchante, malfaisante.
2. Cet alinéa est imité d'Ovide, *op. et loc. cit.*, 797 sqq.
3. C.-à-d. le sonda en outre par sa parole.

De honte espris besse en terre la veuë,
Il trembla tout : une froide sueur
Lava son corps : un batement de cueur
Fit esbranler sa poitrine estonnée,
Puis de tels mots responce il a donnée.
  Vieille, deloge, ou par le fer tranchant
Je puniray un acte si mechant,
Ou je feray chastier par le pere
Un fait si plain d'horrible vitupere[1].
Je ne suis pas en cette isle venu
Pour tromper ceux à qui je suis tenu :
Le beau Pâris pour Helene ravie
De mille naufs vit sa faute suivie,
Tuer son pere, Ilion ambrazer, [155]
Et jusqu'au fond ses murailles razer.
  Je crain des Dieux la vengeance homicide,
Et Jupiter hostelier[2], qui preside
Au cueur d'un roy, qui benin veut loger
Sans le connoistre un fuitif estranger.
Si l'hoste faut[3], d'une tempeste haute

1366. *73-87 graphie* baisse

1367-70. *73-87* Le sang vermeil sur le front luy saillit, Presque la voix aux poumons (*73*[b] pommons) luy faillit : Puis à la fin d'une langue estonnée Se refrongnant responce il a donné (*78* Il a response à la vieille donnée *84-87* Telle response à la vieille a donnée)

1372. *73* tel acte | *78-84* Je puniray ton acte trop meschant | *87* Je te payray de ton port si meschant

1373-74. *87* Ou je feray que le pere Dicée Voirra l'escrit de sa fille insensée

1379. 73 *graphie* embrazer | *78-87* embraser

1381-84. *87* Je crain les Dieux & la main qui n'est vuyde De Jupiter foudroyant, qui me guide, Et qui defend un Roy qui veult loger Sans le cognoistre un errant estranger

1. Synonyme vieilli du mot blâme. L'attitude de Francus à l'égard de la nourrice rappelle celle d'Hippolyte.

2. C.-à-d. hospitalier.

3. Si l'étranger ainsi accueilli manque à son devoir.

Ou d'un orage il sent punir sa faute :
Toujours du mal le payement est contant[1].
Or si j'estois de nature inconstant
Pront au plaisir où Venus nous apelle,
J'aimerois mieux sa sœur Hyante qu'elle,
» Elle est modeste, et plus que la beauté
» L'homme en la femme aime l'honnesteté.
Il dit ainsi : une froide gelée
S'est par les os de la vieille escoulée,
Tremblant de peur : à la fin elle va
D'un pié si pront que Clymene trouva
Encore au lict du sommeil assommée :
Reveille toy, ma fille mieux aimée,
Ce beau Troyen d'un autre amour piqué
Et de ta lettre et de toy s'est moqué.
Toute en sursaut oyant telle parolle
Se reveilla : son esprit qui s'en volle
Vers l'estranger emporté du penser
Luy fit ainsi ses plaintes commencer.
Doncques ma lettre a servy de risée !
Ha pauvre moy ! j'estois mal avisée,
Folle d'amour ! d'envoyer un escrit [156]

1385-87. *73* Si l'hoste fault (*73*[b] faut) toujours quelque tempeste Pour le punir luy tombe sur la teste, » Car d'un malfaict (*73*[b] mal fait) le salaire est contant | *78-84* » Quand l'hoste faut, il voit tous-jours sa teste » S'escrabouiller (*84* escarbouiller) d'une juste tempeste : » Car du meschant le payment est contant

1385-89. *87* Or si j'avois le loisir & l'envie Sous Hymenée assujettir ma vie, Crete habiter, & la Gaule oublier, et par promesse icy me marier, Chaut du plaisir où Venus nous appelle

1391-92. *87* » Elle est modeste & l'honneste amoureux » Est plus des mœurs que des biens desireux

1399-1400. *73* d'un autre amour espris (*73*[b] épris) A mis ta lettre & ton cueur à mespris (*73*[b] mépris) | *78-87* de ta sœur abusé A ton escrit & ton cueur refusé

1. Graphie phonétique, pour *comptant*.

A ce bany sans cueur et sans esprit,
Qui n'a sceu prendre aux cheveux la fortune!
C'est un niais que la mer importune
Comme il merite, et qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a de grace offert[1],
N'ozant cueillir pour crainte de l'espine
Le beau bouton de la rose pourprine.
  Puis il se vante, ô le brave empereur[2]!
Que de la Gaule il sera conquereur
Qui n'a sceu veincre une fille veincuë!
J'ay de sa honte et l'ame toute esmeuë
Et tout le cueur : il n'est du sang des preux,
Mais d'un pasteur ou d'un piqueur de beufs.
  Son front, ses yeux, son parler, et sa grace,
Son port royal qui les autres surpasse,
Sont, ô Venus, indignes de son corps,
Laid par dedans et beau par le dehors :
Ame couarde en un beau corps logée,
Que ciel, que terre, et que la mer Ægée
Vont bourrelant : car vraisemblable il est
Que ta simplesse à Jupiter desplaist.
  Du beau Paris, dont tu mens ta lignée,
La beauté fut d'amour acompagnée :
Helene à luy de bon cueur se rendit,
Et par combats dix ans la deffendit
Plein de sueur, de guerres et de peines,
Cueur genereux, qui valoit cent Heleines.

1408. *78-87* A ce banni, un rocher sans esprit
1412. *73-87* luy a sans peine offert
1427. *73* Vont poursuyvant | *78-87* Vont tourmentant
1428. *73-87* Que ta sottize

---

1. De grace = par faveur. Cf. t. VIII, p. 353, note 3.
2. Chef d'armée.

Mais tu ne vaux, jeune escumeur de mer, [157]
Que pour courir et non pour bien aymer :
Puisse arriver que ma sœur soit trompée,
Et sans espoir en ses larmes trampée,
Soit delaissée au front de quelque bord
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.
Quand ce bany par honneste cautelle [1]
Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,
D'un cueur parjure oublira sa beauté,
Car l'œil senestre en vain ne m'est sauté [2].
Si le Destin les Gaules luy ordonne
Qu'en ma faveur cent guerres il luy donne,
Ains que bastir les rempars de Paris,
Voye à ses yeux ses alliez peris,
Qu'il soit chassé, et que de terre en terre
En supliant secours il aille querre :
Puis par les siens surpris en trahison
Soit membre à membre occis en sa maison.
Disant ainsi : de son chef elle arrache
Un gros touffeau de cheveux qu'elle attache
Contre son lict, signe de chasteté,
Et que son corps n'avoit encor' esté
Honny d'amour : puis sa chambre elle baize.
A Dieu maison : que j'estois à mon aize,

1435. *73* jeune larron de mer | *78-87* jeune brigand de mer
1436. *78* Qu'à bien voler, & non à bien aimer | *84-87* Qu'à bien ramer & non à bien aimer
1437. *73-87* Puisse avenir
1443. *78-87 graphie* oubli'ra
1454. *78-87* Ses longs cheveux, qu'en pleurant elle attache
1456. *78-84* n'avoit jamais esté | *87 texte primitif*
1458. *87* Chambrette adieu

---

1. Synonyme de ruse, qu'on retrouve dans son dérivé, cauteleux.
2. Pour les présages que les Anciens tiraient de ces mouvements involontaires, cf. t. IX. p. 84, vers 164 et la note.

Ains que ce traitre et fuitif inconnu
A nostre bord naufrage fust venu[1].
  Incontinent la fureur et la rage
De jalousie emplirent son courage,
Et tellement la douleur la ferut[2] [158]
Que par les champs hurlante elle courut.
  C'estoit le jour que les folles Evantes,
Criant Bacchus, seules alloient errantes
(Ayant les corps environnez de peaux)
Par les forests, aux festes des coupeaux[3],
Par les desers, par les taillis sauvages,
Et sur le bord des sablonneux rivages :
L'air respondoit soubs le bruit enroüé
D'Evan, d'Iach, de Bassar, d'Evoé[4] :
Ce puissant Dieu, qui blesse les pensées
De trop de vin, les avoit insensées :
En ses liens captives les avoit,
Et la fureur de raison leur servoit.
  Ceste pucelle à qui l'erreur commande
S'alla jetter au milieu de la bande

1459. *78-87* Auparavant que ce traistre incognu
1462. *87* irritent son courage
1466. *On lit* erantes (*éd. suiv. corrigent*) | *87* Criant Iach Iach alloient errantes
1468-69. *73-87* Par les forests, par tertres (*78-87* Par les forests, collines) & coupeaux, Rochers desers, campagnes & bocages (*84 pas de ponctuation* | *87* Rochers, deserts)
1474. *87* D'un trait felon, les avoit insensées
1476. *87* Et de raison la verve leur servoit
1477. *87* Ceste enragée, à qui l'erreur commande

1. La forme *naufrage* (pour naufragé) est calquée sur le latin *naufragus*.
2. C.-à-d. la frappa.
3. C.-à-d. aux faîtes des collines. Cf. ci-après, v. 1496.
4. Autant de noms donnés à Bacchus par les Evantes ou Bacchantes. Cf. les *Bacchanales*, les *Dithyrambes* et l'*Hymne de Bacchus* (t. III, p. 197-201 ; V, p. 53-76 ; VI, p. 176-190).

Eschevelée, et d'un bras forcené
Branloit un dard de pampre environné[1].
Qui la premiere (en me suivant), dit elle,
De ce sanglier respandra la cervelle,
Et d'un espieu la premiere en son flanc
Fera la playe & s'yvra de son sang[2] ?
Marchon, couron, suivon comme tempeste
Les pas fourchus de ceste noire beste
Monstre hydeux, qui s'enfuit devant nous,
Armon noz mains et l'assommon de coups.
Son faux Dæmon avoit pour couverture
Pris d'un sanglier la menteuse nature,
Et figurant Francus, de bord en bord, [159]
De bois en bois, l'amenoit à la mort[3].
Loing du troupeau s'eslancea la premiere
Branlant au poing une fourche guerriere :
Luy vagabond, sans qu'on le peust toucher,
Gangna courant le feste d'un rocher,

1479-80. *87 rimes* despouillé... entortillé
1482. *78-87 graphie* sangler
1490. *73-87* Pris d'un sanglier (*et* sangler) la menteuse figure | *73 ajoute ces quatre vers* : (Elle pensoit, tant furieuse estoit, Que d'un tel poil Francion se vestoit), Pource courant d'une jambe incensée Apres la beste à la fuite élancée
1491-96. *73* La poursuivoit en vain de bord en bord, Et la suivant suivoit mesme sa mort. Loin du troupeau la premiere est courue, Branlant au poin une fourche cornue, Et le sanglier, sans qu'on le peust toucher, Alla gaigner le feste d'un rocher | *78-87* Elle, pensant par fausse impression Que le sangler fust le vray Francion, Pour le tuer la premiere est courue, Branlant au poing une fourche cornue : Et le sangler, sans qu'on le peust toucher, Alla gaigner le feste d'un rocher

1. Cette scène en rappelle une de Virgile, *En.* VII, 385 sq., où Amata, dans un accès de fureur, provoqué par l'obstination de Latinus au sujet du mariage de sa fille avec Énée, court par monts et par vaux comme une Bacchante.

2. S'yvra, syncope pour le futur s'yvrera. Le livre IV offre un autre exemple d'une pareille syncope, au vers 583.

3. Comprendre : Son mauvais génie avait pour se couvrir pris la forme trompeuse d'un sanglier, et, représentant à son esprit Francus,... l'amenait à la mort. Pour le mot Dæmon, cf. le livre II, vers 333 et 1475.

Qui soubs ses pieds tenoit la mer sujecte.
Là ce Dæmon à corps perdu se jecte
Dedans le goufre : elle, qui s'avancea
Pour le tuer, comme lui s'eslancea :
La mer en bruit : trois fois soubs l'eau profonde
Son corps alla, trois fois revint sur l'onde,
Trois fois le flot la revint abysmer[1].
Elle mouroit, sans les Dieux de la mer,
Qui, soulevant la jalouse tombée,
Luy ont du corps la parque desrobée,
Et luy perdant sa figure et son nom,
L'ont enrollée à la troupe d'Inon[2],
Et du vieil Glauque à la double naissance[3].
Dessus la mer luy ont donné puissance
Faire boufer les vagues et le vent[4],
Fiere Deésse, et qui a bien souvent

1500. *78* Pour l'enferrer, dedans l'eau s'eslança | *84-87* Pour l'enferrer en la mer se lança
1501. *84-87* Le poursuivant : trois fois sous l'eau profonde
1502. *87* fois noüa sur l'onde
1503. *84-87* le revint abysmer
1505. *On lit* la jalousie (*corrigé aux Errata*)
1511. *On lit* les vages (*corrigé aux Errata*)
1510-12. *73-87* Dessus les eaux luy ont donné puissance Faire boufer (*78-87* De faire enfler) les vagues & le vent, Nymphe de mer, qui depuis a souvent

---

1. C.-à-d. la replongea dans l'abîme.
2. Ino, femme d'Athamas, se précipita dans la mer avec son fils Mélicerte. Elle fut changée en déesse marine sous le nom de Leucothéé et son fils en dieu marin sous le nom de Palæmon. Cf. Ovide, *Met.* IV, 518 à 541.
3. Glaucos, pêcheur de Béotie, changé en dieu marin. Cf. Ovide, *Met.* XIII, 917 sqq. *A la double naissance* : Ronsard a dû confondre ce Glaucos avec un autre personnage du même nom, fils de Minos et de Pasiphaé, qui, alors qu'il était petit enfant, tomba dans un tonneau de miel et y périt ; puis le devin Polyidos le ressuscita à l'aide d'une plante d'une vertu merveilleuse.
4. Boufer = gonfler. Cf. t. XII, p. 31, vers 77, et ci-dessus, livre I, vers 940.

Contre Francus poussé sa frenesie,
Gardant soubs l'onde encor sa jalousie.
La passion, cause de noz trespas,
Quand le corps meurt en l'esprit ne meurt pas,
Le remors vit, et du mort l'alegeance [160]
Par ombre ou songe est de prendre vengeance.
Il hait l'aucteur de son malheur passé,
Et l'offenseur est toujours offensé.

1514. *73* Encor sous l'eau gardant sa jalousie | *78-87* Dedans la mer gardant sa jalousie

1515-16. *73*[b] Car la douleur qui cause le trépas Apres la mort en l'esprit ne meurt pas

1515-20. *73*[a] *et 78-87 suppriment ces six vers, 73*[b] *ne supprime que les quatre derniers.*

FIN DV TROISIEME LIVRE
DE LA FRANCIADE.



LE 161]

QVATRIEME LIVRE
DE LA FRANCIADE.

★

Quand la nouvelle au pere fut venuë,
D'ardeur et d'ire une bouillante nuë
Pressa son cueur qui menu sanglotoit[1] :
De coups plombez l'estomaq se batoit
Pensant, songeant et discourant la sorte
Comme sa fille en la mer estoit morte :
Il soupiroit, et d'un bourbier fangeux
Deshonoroit sa barbe et ses cheveux[2].
Prise de dueil sa raison se forvoye :
Son fils Orée aux oracles envoye,
Auquel (cherchant d'un cueur devotieux [162]
Trois jours entiers la volonté des Dieux

4. *78-84* De poings serrez | *87* A poings fermez
5-6. *87* Et discouroit en luy-mesmes la sorte Comment
9. *73*[a] Tant d'un penser en l'autre il se forvoye ! | *73*[b] D'un pensement en l'autre il se fourvoye ! | *78-87* Il rompt sa robe, & tout privé de joye
10. *73*[b] à l'oracle il envoye
11. *73*[b] A qui

1. Qui sanglotait à mainte reprise.
2. Imité d'Homère, qui représente Priam avec la tête et le cou souillés de fumier (*fien*, dans la traduction de Jamyn), qu'il y avait, en signe de douleur, amassé de ses propres mains, *Il.* XXIV, 162 sqq. Déjà vu au t. XII, p. 118, v. 200.

Par meinte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du Trepié revelée :
Si le Roy veut se soulager d'ennuy
» Ne loge plus d'arondelles chez luy.
Telle parolle en doute responduë[1]
Fut aisement de ce prince entenduë.
C'est qu'il devoit par prudente raison
Les estrangers chasser de sa maison,
Hommes sans foy, parjures, et sans ame,
Et du trespas de sa fille les blasme[2].
En nul païs la foy n'a plus de lieu,
Disoit ce prince, et Jupin le grand Dieu
N'a plus de soing de l'humaine malice
Et le peché ne craint plus la justice.
Cét estranger, pauvre, chetif et nu,
Un vif naufrage à ma rive venu[3],
Couvert d'escume et de bourbe et de sable,
Ah ! que j'ay fait compagnon de ma table,
Que j'ay voulu pour mon gendre choisir
Et luy quiter ma terre à son plaisir,
Moque mon sceptre ? et masqué de feintise
Ma vieille barbe et mes cheveux mesprise,
Et soubs couleur d'un destin ne veut point

13. *On lit* Victine immolée (*éd. suiv. corrigent*)
15-16. *73-78* Si le Roy veult sa peine soulager, Il ne doit plus d'arondelles loger | *84-87* Que le vieillard esteigne le tizon, Et l'arondelle oste de sa maison
19-22. *84-87* C'est de l'amour esteindre le tizon Et l'estranger chasser de sa maison, Homme parjure (*87* Qu'il cuidoit traistre), infidelle & sans ame, Et du trespas de sa fille le blasme
23. *73-87 guillemets*
32. *73-87* Et luy partir ma terre

1. C.-à-d. : répondue de façon obscure, qui laissait place au doute.
2. C.-à-d. : il les maudit pour le trépas de sa fille.
3. Un naufragé venu vivant à ma rive.

Par foy promise aux femmes estre joint,
Second Pâris, pirate qui consomme
Ses ans sur l'eau : Toutefois ce preudhomme,
Fin artisan de cauteleux moyens, [163]
Comme heritier du malheur des Troyens
En toute terre à l'impourveu se ruë,
Seduit des rois les filles et les tuë :
Puis en faisant ses galeres ramer
Baille le meurdre aux vagues de la mer,
Met voile au vent : le vent qui luy resemble
Pousse sa voile et sa foy tout ensemble :
Et tu le vois, Jupin aux rouges bras[1],
Tu le vois bien, et ne le punis pas !
Or' pour souler par vengeance mon ire,
Je le veux pendre au mast de son navire,
Couvert de soufre et de salpestre ardent,
Afin qu'en l'air il se voye en pendant
Vestu de flame, et sente consommée
Sa triste vie éteinte de fumée :
Ou bien du corps ses boyaux arracher
Et membre à membre en morceaux les trancher :
Puis les jetter sans droit de sepulture
Parmy les champs, des mâtins la pasture.
Que dis-je ? où suis-je ? en quelle folle erreur

37. *On lit* que (*éd. suiv. corr.*)
44. *84-87* Lave le meurdre ez vagues de la mer
46. *73* toute
47. *78-84* Et tu le vois, ô Dieu, vivre ça bas
47-48. *87* Et tu le vois, Jupiter ! sans souci Ny de bien-faict ny de mal-faict aussi
49. *87* de vengeance
52-53. *73-87* ...tournoyant & pendant... il sente consommée (*84-87* consumée)
55-58. *84-87 suppriment ces quatre vers*

1. Jupiter armé de la foudre.

Perdant raison me pousse la fureur ?
» Il ne faut pas qu'un prince debonnaire
» Du premier coup s'enflame de colere :
» Il ne doit croire aux flateurs de leger[1],
» Le commun bruit est toujours mensonger.
» Il doit attendre et sagement connoistre
» La verité que le temps fait paroistre :
» J'atandray doncq : un roy ne doit sentir [164]
» D'un faux courroux un juste repentir.
Tandis Francus, qui la saison espie[2],
Aborde Hyante, et de tels mots la prie.
Vierge sans per, dont la grace et les yeux
Pouroyent tenter les hommes et les dieux,
Qui soubs tes pieds presses serve ma teste,
Qui de mon cueur remportes pour conqueste
L'orgueil premier, qui n'avoit point esté
D'un autre amour que du tien surmonté[3].
Si la pitié, si l'humble courtoisie
Peut des humains gangner la fantaisie,
Soit de mes pleurs ton courage adoucy,
Garis ma playe et me prens à mercy[4].
Quand je touché ton isle de ma dextre,

60. *84-87* Troublé d'esprit
68. *73-87* D'un prompt (*et* pront) courroux un tardif repentir
71. *84-87* *graphie* sans pair
72. *73-84* Peuvent tenter | *87* Pourroient tenter
78. *73-87* gaigner
79. *87* Soit par mes pleurs
81-82. *78-84* Quand je touchay ton isle de ma dextre, Je ne vins pas en ton palais pour estre | *87* Quand la fortune, à mes desirs senestre, Poussa ma nef, ce ne fut pas pour estre

---

1. C.-à-d. : à la légère.
2. Qui épie le moment propice. Cf. livre III, v. 1362.
3. Souvenir de Properce, I, 1, les quatre premiers vers.
4. Courage = cœur ; prendre à merci = avoir pitié (cf. v. 340).

Je ne vins pas, ô destin, afin d'estre
Comme je suis, miserable amoureux,
Ains pour chasser le peril dangereux
Qui menassoit ma teste du naufrage :
Mourir devoi-je au plus fort de l'orage,
Puisque sur terre, Amour m'est plus amer
Que la tempeste au milieu de la mer ?
Contre l'amour invincible adversaire
J'ay resisté, mais en vain, car l'ulcere
S'en-aigrissoit plus je voulois celer
Le mal qu'il faut par force reveler,
» L'homme seroit heureux en toute chose
» S'il ne cachoit au fond de l'ame enclose
» La passion que nous engendre Amour, [165]
» Qui de la vie embrunist le beau jour,
» Et verse au cueur par mauvaise coutume
» Bien peu de miel et beaucoup d'amertume :
Et toutefois la raison et les yeux
Nous font aymer ! s'il est ainsi, ô Dieux,
Que l'amour soit aux veines espanduë
Par la raison, vous l'avez cher venduë.
Heureux trois fois, voire quatre un rocher,
Qui sans tendons, sans muscles et sans chair
Vit insensible, et qui n'a l'ame attainte
D'amour, de haine, ou de soing ou de crainte :
Je voudrois estre en quelque rive ainsi !
Je vivrois dur, sans peine et sans soucy,

83. *87* Comme je suis, en ton isle amoureux
88. *78-87* Que n'est Neptune au milieu de la mer
89-92. *78-87 suppriment ces quatre vers*
99-102. *78-87 suppriment ces quatre vers*
106. *78-87* Ny de rancueur (*84-87* douleur), ny d'amour, ny de crainte
108. *84-87* sans ame & sans souci

Où [1] maintenant par trop de connoissance
Je sens mon mal, et si je n'ay puissance
De delivrer mon esprit afligé,
Que tes beaux yeux retiennent engagé.
  Il dist ainsi : meinte larme roulée
Onde sur onde en son sein est coulée :
Hyante alors soupirant d'autre part
Contre-respond : Troyen, il est trop tard
Pour deviser, et la nuit sommeilleuse
De noz propos est, ce semble, envieuse,
Chacun nous voit et jette l'œil sur nous :
» Du fait d'autruy le vulgaire est jaloux :
Allon dormir, la nuit nous le conseille,
Si le matin des l'Aurore vermeille
Te plait venir au boccage sacré [166]
Où mes ayeux au beau milieu d'un pré
Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,
Plus privément en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton soing
Et j'en prendray la Déesse à tesmoing.
  Ainsi disant, main en main se presserent
Et tous honteux à regret se laisserent :
Mais le soucy ne laissa sans gemir
Les deux amans toute la nuit dormir.

111. *73* mon esprit outragé | *78 texte primitif*
112. *78* Tant je me suis à tes yeux engagé
111-12. *84* D'admonester mon esprit affligé, Tant je me suis à tes yeux engagé | *87* De voir mon cœur remis en liberté, Tant je me suis à tes yeux endeté
114. *78-87* Dessus la joue en son sein est coulée
124. *78-87* à costé d'un beau pré
128. *78-84* Le temple sainct nous servant de tesmoin | *87* Le lieu sacré nous servant de tesmoin
129. *73b* main à main | *78-87* Ainsi disant, les yeux ils abaisserent

1. C.-à-d. : alors que; cf. t. VIII, p. 183, v. 67.

Quand le Soleil perruqué de lumiere
Eut de Thetis sa vieille nourrissiere[1]
En se levant abandonné les eaux,
Et fait grimper contre-mont ses chevaux,
Et que l'Aurore à la main saffranée[2]
Eut annoncée la clarté retournée,
Le soing d'amour, qui poingnant travailla
La belle Hyante, au matin l'esveilla,
Et pour aller au lieu de la promesse
Se revestit d'un habit de princesse :
En cent façons son chef elle peigna,
D'eau de senteurs son visage bagna,
Prist un collet ouvert à rare voye
Entre-brodé de fils d'or et de soye,
Rare, subtil, à longs plis bien tissus :
Puis un beau guimple afubla par dessus,
Prime, dougé, fillé de main scavante[3],
Qui la couvroit du chef jusqu'à la plante,
A chaque oreille un ruby luy pendoit : [167]
Un diamant en table[4] descendoit

140. *87* matin esveilla
144. *73-87 graphie* baigna
146. *73-87* Entre-broché
147. *On lit* long plis | *73*[a] long' plis (*73*[b] *corrige*) | *78-87* Rare, subtil, à replis bien tissus

---

1. En réalité, Téthys, personnification de l'Océan. Confusion fréquente.
2. Dans l'*Iliade*, l'épithète « au voile jaune safran » est adjointe au nom de l'Aurore. L'épithète « à la main safranée » avait été accolée par Ronsard au nom de l'aube, en 1569, dans les *Paroles de Calypso*, et, en 1571, dans l'élégie *Le temps passe*.
3. Subtil = fin. Pour *guimple*, cf. livre III, v. 138. *Prime* et *dougé* sont presque synonymes, signifiant menu et fin. *Prime* se trouve déjà au t. XII, p. 110, v. 16. *Dougé* est un terme de l'Anjou et du Vendômois, que Ronsard employait volontiers : cf. t. III, p. 154, t. X, p. 123, et d'Aubigné, *Trag.*, éd. Garnier et Plattard, t. I, p. 8.
4. Diamant taillé sur deux faces (Littré).

De sur son front, dont la vive étincelle
Tenoit sa grace et sa face plus belle.
Son col d'ivoire honora d'un carquan
Fait en serpent, ouvrage de Vulcan :
D'or et d'email merveille elabourée,
Qu'il fit jadis pour la déesse Rhée,
Et Rhée à Nede en present le bailla[1] :
De ce serpent tout le dos escailla
D'aspres replis : si bien que la facture
De l'artisan surmontoit la nature.
De Nede apres un Corybante l'eut,
Puis à Dicée en partage il escheut,
Qui pour garder tel bien à sa famille
L'avoit donné dés long temps à sa fille.
Hyante adonq fit son coche ateler :
Tous les chemins faisoit étinceler
Soubs ses joyaux : et lors douze pucelles,
Qu'on luy choisit en beauté les plus belles,
Qui dés enfance au logis la suivoient,
Et de son corps songneuse garde avoient,
D'un pié leger dedans l'estable allerent,
Hastent leurs mains, et le coche atelerent[2].

151-54. *73-87 suppriment ces quatre vers*
155. *73ᵇ,84-87* enrichist d'un carquan
161. *73-87* En (*73ᵇ* Comme) arc en ciel, si bien que la facture
168-69. *73-87* D'ardeur de femme envieuse d'aller Au lieu promis
170-71. *73* De ses segrets ministres plus fidelles, Qui des enfance en tous lieux la suivoyent
170-72. *78-87* De ses segrets ministres plus fidelles, Qui seules part en ses graces avoient, Et dez enfance en tous lieux la suivoient
173. *87* D'un pas leger

---

1. Rhée est le nom de Cybèle en Crète, et Nede est celui d'une nymphe d'Arcadie (cf. t. VII, pp. 38 et 39). Escailler = couvrir d'écailles.
2. Depuis le v. 169, paraphrase d'Apollonios, III, 837 sqq.

A chaque rouë ils entent le moyeu [1],
Douze rayons font passer au milieu,
Jusqu'à la gente, et autour de la gente
Mettent d'airain une bande pesante,
La garde-rouë, où des cloux argentez [168]
A grosse teste en ordre estoient plantez.
Au limon d'or couple à couple ils attachent
Quatre jumens souple-jarrets [2], qui marchent
D'un pas venteux, et font dessous leurs pieds
Voler menu les sablons deliez [3].
Elle en son char monte seule et se guide,
Une main tient le foët, l'autre la bride :
Chassant toujours ses jumens en avant,
Qui de leur gré voloient plus tost que vent.
Aux deux costez des rouës bien tournantes
Tenant le coche, estoient quatre servantes,
Qui leur vasquine [4] au genou retroussoient,
Et de courrir apres ne se lassoient [5].

175. *78-87* un moyeu

179. 73^b où meins cloux | *78-87* Espaisse & large, où des (*87* maints) cloux argentez

183-84. *87* D'un brave train, qui fist tourbillonneux En-nubler l'air d'un poudrier sablonneux

185-88. *73* Elle monta : une main tient la bride, L'autre le fouet, ses juments elle guide, Par le chemin les poussant (73^b chassant) en avant, Qui de leur gré couroient plustost que vent | *78-87* Elle monta : une main tient la bride, L'autre le foüet : ses juments par le vuide (*87* ...le foët : par la campaigne vuide) A bonds legers s'eslançoient en avant : Le char rouloit plus viste que le vent

189-92. *73-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Ici et au vers 181, le pronom *ils* est mis pour *elles* ; cf. livre III, v. 132 et 135, et t. IX, p. 141, v. 168.

2. Épithète composée à la manière gréco-latine. Cf. ὠκύποδες, en parlant des chevaux.

3. En-nubler (var.) = couvrir d'un nuage.

4. Vasquine, de l'espagnol *basquina*, sorte de jupe ; cf. t. XIII, p. 78, var., et Rabelais, Gargantua, ch. LVI.

5. Depuis le vers 185, paraphrase d'Apollonios, III, 868 sqq.

Quand les jumens au temple l'ont renduë,
Soudain à bas du char est descenduë,
Osta leur bride : elles non guiere loing
En hanissant vont paistre le saint-foin,
Le thin, le trefle : et de manger fachées [1]
Se sont sur l'herbe au frais de l'eau couchées.
Le temple estoit d'un taillis couronné,
Et le taillis de prets environné,
Où l'amoureuse apres le sacrifice
Qu'elle devoit, controuve une malice,
Ce fut s'asseoir, et faire d'un grand tour
Comme elle asseoir ses filles à l'entour.
Il n'est pas temps, cher troupeau que j'honore,
De retourner à la maison encore,
Sur l'herbe tendre il vaut mieux sejourner, [169]
Au frais du jour nous pourrons retourner,
Chanton, danson, que chacune commence,
Et la premiere à l'ouvrage s'avance.
Mais ny les fleurs, ny autres passetemps
Ne luy plaisoient : ses beaux yeux inconstans [2]

194. *78-87* du coche est descendue
196. *84-87 graphie* sain-foin
197. *84* Et trefle & thym | *87* Trefles & thym
199-200. *78-84* Le temple estoit d'un bois environné (*84* d'un bocage entourné), De tous costez d'un beau pré couronné | *87*, *avec addition de quatre vers* : Le temple estoit au milieu d'un taillis, Dont les cheveux par le fer assaillis N'estoient tombez comme chose sacrée, Entourné d'eaux d'une prochaine prée, Riche de fleurs que la faulx ne tranchoit, Ny le bestail de sa dent ne touchoit
201. *87* Là l'amoureuse
202. *78-87* D'un art subtil controuve une malice
208. *87* Au frais du soir
209-10. *73-87* que chacune s'avance, Et la carolle elle-mesme commence
211. *73* Mais bal ni fleurs | *78-87* Mais ny le bal

---

1. C.-à-d. fatiguées.
2. Le sens de ce mot est éclairé par le v. 218.

Toujours au guet s'escartoient en arriere
Sur les chemins, pour voir si la poussiere
Desous Francus s'iroit point eslevant,
A chaque bruit, à chaque flair de vent
Elle trambloit, et sans estre assurée
D'yeux et d'esprit erroit toute esgarée [1].
  De bon matin Francus qui s'esveilla,
De ses habits en Troyen s'habilla :
Prist son turban [2] enflé d'espaisses bandes,
De son habit les manches estoient grandes,
Et cét habit aux talons descendoit,
Sa cimeterre au fourreau luy pendoit
D'une ceinture à la boucle esmaillée,
Qu'Hector avoit à son frere baillée
Par amitié, car sur tous il l'aimoit
Et sa vaillance et son art estimoit [3].
Or'Helenin qui avoit par grand cure
Nourry Francus, luy donna la ceinture
Quand il partit se souvenant d'Hector :

215. *73-87* iroit point s'eslevant (*73*^{b} s'élevant)
220. *78-87* luy mesme s'habilla
222-25. *73* les houpes (73^b franges) estoient grandes, Qui de longs plis aux pieds luy descendoit, Sa cimeterre à cloux d'argent pendoit Dans une gaine au burin emaillée
221-24. *78-87 suppriment ces quatre vers*
225. *78-87* Prist son espée à la gaine esmaillée
229-34. *78-87* Or'Helenin luy donna ceste espée Quand il partit, laquelle fut trempée Dans les fourneaux du feubvre (*et* febvre) Lemnien : Luy donne encore un poignard Norien Au pommeau d'or, à houppes bien perlées, Qu'en s'esbatant (*84-87* Que de ses doigts) Helene avoit filées

---

1. Depuis le v. 205, paraphrase d'Apollonios, III, 895 sqq. et 947 sqq.
2. Les hommes de la Renaissance attribuaient des turbans aux Orientaux de l'antiquité, qu'ils fussent Troyens, comme Francus, ou Juifs, comme les personnages des Mises au tombeau.
3. L'art de prophétie, dont Hélénin était doué.

A la ceinture il ajoingnit encor [1]
Un beau pougnart à houpes bien perlées
Qu'en se jouant Helene avoit filées.
Jamais enfant, jamais neveu des Dieux
N'eut le maintien, la bouche, ny les yeux
Si beaux qu'avoit Francus cette journée :
Telle beauté du ciel luy fut donnée,
Les yeux pour plaire, et la voix pour scavoir
En devisant sa maitresse esmouvoir [2].
  A son costé menoit pour compagnie
Le vieil Amblois, dont l'ame estoit garnie
De prophetie, et outre il avoit soing
De conseiller ses amis au besoing.
  Pres le chemin au milieu de la plaine
Un orme estoit, dont la cyme estoit pleine
De meinte branche, où les oyseaux au soir
Prenoient leur perche, et se souloient assoir [3].
Là de fortune, importun aux oreilles,
Jasoit soubs l'ombre un troupeau de corneilles.
L'une se hausse, et comme en se joüant
Coup dessus coup ses æsles secoüant,
Et herissant le noir de son plumage
En voix humaine eschangea son langage.
  Ah ! où vas-tu, vieil prophete insensé,

239-40. *73-87* L'œil pour gaigner, la bouche pour sçavoir En discourant sa maistresse esmouvoir (*73*ᵇ émouvoir)
245-47. *73-87*... sur le bord de la (*84-87* d'une) plaine Un orme fust, dont la cyme estoit pleine De meinte branche, où les corbeaux au soir
254. *87* son ramage

---

1. Le febvre lemnien (var.) = Vulcain ; cf. livre III, v. 619. Les épées forgées dans la Norique (aujourd'hui la Styrie) étaient célèbres chez les Romains.
2. Sizain imité d'Apollonios, III, 918 sqq.
3. C.-à-d. avaient l'habitude de se poser.

Qui par ton art en l'esprit n'as pensé,
Bien que tu sois prudent en toute chose
Que la pucelle aura la bouche close,
Despite au cueur revesche et rechigné,
Si elle voit l'amant accompagné ?
Maudit devin, tourne le pas arriere,
Laisse le seul user de sa priere,
Et leur devis, compagnon, ne deffens [1] : [171]
Tu ne scais pas cela que les enfans
N'ignorent point ? va jamais Cytherée
De sa faveur n'a ton ame inspirée.
Le vieil Amblois qui telle voix ouït
Dedans le cueur soudain s'en resjouït,
Et connut bien la corneille esvantée
Avoir d'un Dieu la parolle empruntée [2].
Pource en tournant sur le trac de ses pas
Dist à Francus : Prince amoureux tu n'as
Besoing de guide : un Dieu qui te suporte
En lieu de moy te sert d'heureuse escorte :
De tes souhais ton cueur sera content,
Sans nul refus la pucelle t'atend
Obeissante, et preste à te complaire,
Par doux propos commence ton affaire :
» Sois doux en tout : le desdain genereux

256. *73-87* Faux devineur, qui niais (*73*[b] resveur) n'as pensé
259. *73-87* Et tout le cueur (*73*[b] corps) revesche & rechigné
264. *73*[b] point cela
269-70. *78-87* Et cognut bien que la noire esvantée Avoit d'un Dieu la parole empruntée

---

1. N'empêche pas leur conversation par ta présence. Cythérée = Vénus.
2. C.-à-d. : Et comprit que la corneille qui s'était éventée (cf. le v. 252) avait emprunté la parole d'un dieu.

» D'une fille aime un courtois amoureux [1].
Francus luisant de beautés et de grace
Luy aparut d'une coline basse
Beau comme Amour : les rayons de ses yeux
Estoient pareils à cét astre des cieux
Qui, bien nourry de l'humeur mariniere [2],
Jette de nuit une espesse lumiere,
Et de rayons redoutables et crains
Verse la soif et la fievre aux humains
Et de son front efface chaque estoille [3].
Elle qui tint dessus la face un voile
Par le travers du crespe l'aperceut : [172]
Adonq un trait en l'ame elle receut,
Son cueur luy bat au fond de la poitrine,
Ses pieds tenus comme d'une racine
Ne remuoient ny decà ny delà.
Dessus sa jouë une rougeur alla
Chaude de honte : une froide gelée
Sur ses genous lentement est coulée,
Et ne scay quelle ombrageuse obscurté
De ses beaux yeux offusqua la clarté,

280. *73* aime le courtois
281-82. *87* Francus, luisant d'une splendeur divine, Luy apparut du haut d'une colline
286. *78-87* Respand au ciel une rousse lumiere
289. *78-87* De sa splendeur effaçant chaque estoille
290. *78-87* sa face
293. *78-87* Le cueur
297-300. *78-87 suppriment ces quatre vers*

1. Tout cet épisode, depuis le v. 241, est paraphrasé d'Apollonios, III, 926-945 ; le devin Mopsos est seulement remplacé par Amblois (d'après le grec ἀμβλύς, affaibli ?).
2. C.-à-d. de l'eau de mer. Cf. livre III, v. 466.
3. D'après Apollonios, auquel cette comparaison est empruntée, *loc. cit.*, 956 sqq., il s'agit de Sirios, la plus brillante des étoiles fixes, qui fait son apparition dans le crépuscule du matin, au fort de l'été. Sirios symbolise les effets funestes de la Canicule.

Et tout le corps comme fueille luy tramble[1].
  Ils sont longtemps sans deviser ensemble
Tous deux muets, l'un devant l'autre assis :
Ainsi qu'on voit deux Pins, qui vis à vis
D'un beau ruisseau sont plantez au rivage[2],
Ne remuer ny cyme ny fueillage,
Cois et sans bruit en atendant le vent :
Mais quand il soufle et les pousse en avant,
L'un pres de l'autre en murmurant se jettent
Cyme sur cyme et ensemble caquettent :
Ainsi devoient babiller à leur tour
Les deux amans dessous le vent d'amour[3].
  Francus venu, la compagnie attainte
De honte et peur, se recula de crainte,
Et se cachant sous le boucage ombreux
Sans nul tesmoing les laisserent tous deux.
  L'amant vit bien dés la premiere œillade
Que l'amoureuse au cueur estoit malade :
Que son esprit cherchoit de s'envoler : [173]
Pource il la flate et commence à parler.
  Chasse la crainte et la rougeur qui monte

304-05. *73*... deux palmes vis à vis Des deux costez plantez sur un rivage | *78-87* Ainsi qu'on voit, quand l'air est bien rassis, Deux pins plantez aux deux bords du rivage
314. *73* De froide peur | *78-87* De prompt effroy
315-16. *73-87* Et se mussant (*78-87* cachant) sous le bocage ombreux, En leurs (*78-87* leur) devis les laisserent tous deux
317. *78-87* L'amant cognut
321. *73-87* Chasse la peur

---

1. Depuis le v. 290, paraphrase d'Apollonios, *loc. cit.*, 961 sqq.
2. Comprendre : qui, se faisant vis-à-vis, sont plantés au rivage d'un beau ruisseau.
3. Cette comparaison vient encore d'Apollonios, *loc. cit.*, 966 sqq. La variante de 1573 s'apparente au thème des deux palmiers amoureux qui a été traité successivement par Pontano (*Erid.*, I), Vauquelin de la Fresnaye (*Idil.*, I), et Bertaut.

Dessus ton front, tu ne doibs avoir honte
De parler seule à moy seul estranger,
Je ne vien pas, vierge, pour t'outrager,
Mais pour t'aymer : et mon humble courage
Ne semble point [1] à ceux du premier age,
Fiers estrangers, Hercules et Jason,
Qui ravissoient les filles de maison :
Telle insolence au cueur n'est point entrée
D'un qui n'a lieu, ny terre, ny contrée,
A qui le ciel sa clarté va niant.
  Je suis helas ! estranger, et priant :
Le grand Jupin à telles gens preside
Et soubs sa main les conserve et les guide,
Pere commun les deffend contre tous :
Pource, mon tout, j'ambrasse tes genous :
Imitant Dieu, sois vierge secourable
A moy fuitif, priant, et miserable [2].
  Jadis Ariadne en ce païs icy
Prise d'amour prist Thesée à mercy :
Victorieux sans danger le renvoye
Par un filet qui conduisoit sa voye [3],
» Un gentil cueur ayde toujours autruy.
Pour tel bienfait elle encore aujourduy
Reluit au ciel, et ses yeux manifestes

327-28. *78-87* Ces ravisseurs... Qui desroboient
331. *On lit* baniant *(corrigé aux Errata)* | 73 le jour va deniant | *78-84* tout bon-heur va niant | *87* sa faveur va niant
332. *78-87* Humble je suis, estranger & priant
336. *73-87* Pource au besoin j'embrasse tes genous (*73*[b] genoux)
339. *73-87* en ce royaume icy
345. 73 Flamboye au ciel | *78-87* Est un bel astre, & ses feux manifestes

---

1. Ne ressemble point.
2. Depuis le v. 317, paraphrase d'Apollonios, *loc. cit.*, 972 sqq.
3. Le mot *filet* est ici le diminutif de *fil*.

Roulent de nuit par les voutes cœlestes [1].
Je ne requiers richesses ny thresors, [174]
Ny grand empire enflé de larges bors :
Je veux sans plus que ta bonté me face
Voir ces grans Rois qui naistront de ma race,
Et par sur tous un CHARLES DE VALOYS
Qui tout le monde envoira soubs ses loix [2].
Pour un tel Roy toute peine m'est douce,
Le vent m'est doux : la mer qui se courrouce,
Foudres, esclairs ne m'offenssent, pourveu
Que de moy naisse un si puissant neveu [3],
Montre le moy : tu en as la puissance,
Le bas enfer te rend obeissance,
Tant ton scavoir est divin et parfait,
Hecate en vain prestresse ne te fait
Garder son temple et commet ses mysteres :
Herbes et fleurs, et plantes solitaires
Craignent ta main : les murmurantes voix,
Les poincts couplez [4], les mots redis trois fois
Te font service, et la fureur devine

349. *87* que ton bel art me face
352. *78-87* Qui l'univers
355. *73* Contre mon chef ne m'offence

1. Francus présente la légende d'Ariane à sa façon, pour le besoin de sa cause, comme Jason implorant le secours de Médée (cf. Apollonios, 996 sqq.). En effet, c'est pour avoir épousé Dionysos à Naxos qu'Ariane fut immortalisée parmi les astres. Cf. Hésiode, *Théog.*, 947 sqq. ; Phérécyde, fragm. 106.
2. C.-à-d. : qui gouvernera le monde entier.
3. *Neveu* a ici le sens du latin *nepos*, descendant.
4. Ces points sont mentionnés dans la *Complainte de la Reine Mère* (t. XII, p. 185, v. 269), dans une variante de l'*Hymne des Daimons* (t. VIII, p. 137), et dans la *Vieille courtisane* de du Bellay (éd. Chamard, V, 173). C'est une pratique de géomancie ; Jean de La Taille la mentionne au f° 5 de sa *Géomance abrégée* (1574).

Du Delien eschaufe ta poitrine[1] :
Prophete ensemble et ensemble qui peux
Tirer d'enfer les espris quand tu veux[2].
  Je batiray pour telle recompense
Meint temple fait de royalle despense
En ton honneur, et si je puis jamais
Aborder Seine, icy je te promets
Par ton Hecate et par ses triples testes[3],
Que tous les ans en solennelles festes
A jours certains je te feray des jeux, [175]
Où sur la lyre à jamais noz neveux
Par vers chantez diront ta renommée
Et s'il te plaist espouse estre nommée
D'un fugitif, je te donne la foy
De n'espouser autre femme que toy.
  Tu me diras, douteuse d'esperance,
Qu'un estranger erre sans assurance,
Et que la voile au premier vent qui vient
L'emporte ensemble et sa foy[4], qui ne tient
Ny jurement ny convenance aucune,
Et que tout fuit au vouloir de Neptune :
Je le scay bien, mais las ! je ne suis tel :
Tesmoing en soit le soleil immortel
Qui de ses yeux toute chose regarde,

357-68. *73-87 suppriment ces douze vers* | *78-87 suppriment en outre les quatre précédents*
379. *87* D'un estranger

1. Comprendre : la fureur prophétique d'Apollon. Le mot *devine* est le féminin de *devin* (cf. t. VIII, p. 64), et il sera remplacé par *devineresse*.
2. Cf. ce que Ronsard a dit, au livre III, v. 291 et suiv., des pouvoirs magiques d'Hyanthe.
3. Cf. livre III, v. 595.
4. Avec sa foi.

Si mon serment envers toy je ne garde,
Jamais son jour ne me soit departy,
Et vif puissé-je en terre estre englouty.
Tu me diras, comme princesse fiere,
Que je ne puis assigner ton douere
Que sur la mer, mes erreurs et le vent [1],
Sur un destin qui me va decevant,
Qui me promet, et jamais ne me baille
Qu'un long soucy qui toujours me travaille.
Je le scay bien : mais c'est beaucoup encor
De te donner pour ton beau pere Hector,
Pâris pour oncle, et Priam pour grand pere,
Qui peut jadis, quand fortune prospere
Le caressoit, l'orient surmonter : [176]
Entre les tiens c'est beaucoup de conter
Teucre, Assarac, et l'ancienne race
Du vieil Dardan, qui au ciel a sa place [2].
Je te suply par ta jeune beauté,
Par ton beau port qui sent sa royauté,
Par ton Orée, et par la vieille teste
Du pere tien, accordes ma requeste.
Tu le feras, je le juge à tes yeux
Qui sont si beaux, si doux et gratieux :
Puis une dame en vertus admirable
Comme tu es, vit toujours pitoyable [3].

381-406, *78-87 suppriment ces vingt-six vers*
402. *73* peust
407-08. *78-87 (avec deux vers de raccord)* Je te suppli' par ta belle lumiere, Qui dans mon cueur flamboye la premiere, Par ton regard, par ta jeune beauté, Par ton beau port tout plein de royauté
410. *73* accorder | *78-87* d'accorder ma requeste
411-14. *73-87 suppriment ces quatre vers*

1. Mes erreurs = mes voyages aventureux.
2. Teucer, Assaracus et Dardanus, rois primitifs de la Troade.
3. Animée de pitié.

Ainsi disoit Francus en la louant :
D'aise flaté son cueur s'aloit jouant,
» Folle d'esprit : toute femme douée
» De grand beauté desire estre louée.
Comme un printemps Francus luy paraissoit,
Mais rien au cueur si fort ne la pressoit
Que le sainct nom du promis mariage,
S'en souvenant elle ardoit d'avantage,
Et consommoit sa vigueur peu à peu
Comme la cire à la chaleur du feu.
Elle vouloit, tant le plaisir l'affolle,
Tout à la fois desgorger sa parolle,
Et ne pouvoit sa langue desmesler
Tant tout d'un coup elle vouloit parler.
Aucunefois comme un homme qui erre
D'esprit troublé, devant ses pieds à terre
Fichoit les yeux demiclos et honteux, [177]
Aucunefois de larmettes moiteux
Les rehaussoit rabaissoit tout ensemble,
Et d'un soub-ris qui de douceur resemble
Au plus doux miel, porté par le sourcy,
Sans dire mot tesmoignoit son soucy [1],

416-17. *73* D'aize qu'ell'eust son cueur s'alloit joüant » En l'estomac : toute femme douée | *78-87* D'aise qu'ell' eust son cueur s'alloit joüant, » Car volontiers toute femme douée

419. *73* Beau comme un Dieu | *78-87* Tel qu'un Soleil Francus luy paroissoit

423. *84-87* *graphie* consumoit

432-33. *73* de larmes tous moiteux Les rehaussoit & baissoit tout ensemble

432-35. *78-87* de larmes tous moiteux, Les rehaussoit collez dessus sa face (*84-87* levant un peu sa face) (*87* la face) Et rabaissoit soudain contre la place, Puis d'un souris & d'un parlant sourcy

1. Depuis le v. 411, paraphrase d'Apollonios, *loc. cit.*, 1005-1011 et 1016-1023.

Mais à la fin en telle peine extresme
Honte la fit consulter en soymesme.
  Un mal au mien ne se trouve pareil,
En mon malheur j'ay perdu le conseil :
Un nouveau feu par force me consomme,
» Rien n'est si fort que la douleur qu'on nomme
» Le mal d'aymer : je me travaille en vain,
Et si [1] ne puis l'arracher de mon sein.
D'un puissant trait ma raison est forcée :
Oste du cœur la flame commencée
Si tu le peux, et constante defens
Que les braziers ne s'alument plus grans!
Je guarirois si je le pouvois faire!
Un Dieu plus fort me repousse au contraire!
Du Ciel me vient ce desastre fatal,
» Je voy le bien et je choisis le mal!
Le traistre amour me conseille une chose,
Et la raison une autre me propose :
Je ne scaurois me resoudre : et ne puis
Me commander, tant douteuse je suis [2]!
  Pour mon mary un bany dois-je suivre?
Et par les vens, par les tempestes vivre?
Comme un plongeon porté du flot amer [178]

438. *73-87* à soy mesme
441-43. *78-87* Un nouveau soin tient mon ame engourdie : » Rien n'est si fort que ceste maladie, » Qu'on nomme aimer
455-56. *78-84* Sans me resoudre incertaine je suis, Tant ma raison chancelle en mes ennuis
453-56. *87 supprime ces quatre vers*
457. *73-87* Pour mon espoux un banni dois-je suivre

1. C.-à-d. : Et pourtant.
2. C.-à-d. : tant je suis hésitante. Tout ce passage, depuis le vers 439, est une paraphrase des paroles qu'Ovide a mises dans la bouche de Médée, amoureuse de Jason (*Métam.* VII, 11 à 21).

Qui prend sa vie et sa mort en la mer.
Non, ceste terre où j'ay mon parentage,
Me peut donner un riche mariage,
Et sans me perdre au gré de mon plaisir
Je peux en Crete un autre espoux choisir,
Riche de biens, de race noble, et forte [1].
Ah ! je me trompe, et mon isle ne porte
Des fils d'Hector, et quand elle en auroit,
Nul egaler sa vertu ne pourroit,
Ny sa beauté ny sa jeunesse tendre,
Armes d'amour, qui prise me font rendre.
Vaut il pas mieux franche me deslier
De tant d'amour, que mon pere oublier
Pour un fuitif, qui n'a point de demeure,
De foy, de loy ? mourir puisse-je à l'heure
Qu'en destachant de honte le bandeau
Je presseray de mes pieds son bateau,
Sans avoir soing des vergongneux diffames
Que mes parens, les filles et les femmes
Me jetteroient : Hyante pour n'avoir
Ny jugement, ny raison, ny scavoir,
Brute, lascive, amoureuse, incensée,
A ses amis et sa terre laissée

459-60. *78-87* Loin de mon pere aveq' un estranger, Qui n'a rien seur sinon que le danger
464. *87* Je puis | *73-87* autre mary choisir
465. *87* de race antique & forte
474. *78-84* O terre, ô ciel ! mourir puisse-je à l'heure
475. *73*[b] Que de la honte arrachant le bandeau | *78-84 texte primitif*
478. *78-84* Que les vieillards
471-82. *87 supprime ces douze vers*

1. Depuis le v. 457, développement de trois vers d'Ovide, *loc. cit.*, 21 à 23.

Pour un bany qui traistre la deçoit !
Desja mon cueur son malheur aperçoit.
Par les citez ira ma renommée,
De bouche en bouche en vergongne semée.
Je n'oseray par les danses baler. [179]
Honte et despit retiendront mon parler,
Et par les cieux où sera l'assemblée
Des jouvenceaux, j'auray l'ame troublée,
Fable de tous, des tables le propos :
Et lors la terre engloutisse mes os !
  Fuyez, amours, delices, mignardises,
Regards, atrais dont les filles sont prises,
Venez, honneur pour me servir d'escu,
Venez, Vertu dont Amour est vaincu.
Que dis-je helas! il n'a pas la nature
D'homme meschant, et si la conjecture
Ne me deçoit en voyant sa beauté,
Il n'a le cueur remply de cruauté :
Dedans son ame un rocher il ne porte
Et ce penser mon travail reconforte :
Au pis aller c'est un plaisant malheur
De secourir quelcun en sa douleur.
  Ainsi pensoit d'amour toute affolée :

483. *78-84* Pour un banny qui n'a maison ny foy | *87* Je fremis toute & ne suis plus en moy !

484. *73* Et si son mal aveugle n'aperçoit

484-85. *78-87* Ja par esprit prophete j'appercoy Qu'en tous endroits ira ma renommée

493-96. *73* Fuyez amours, mignardises, delices, Regards, atrais, surprises & blandices, Honte & honneur venez de mon costé, Venez Vertu dont Amour est donté | *78-87* *suppriment ces quatre vers*

499-500. *73-84* En regardant son front ne me deçoit, La cruauté si (*78-84* son) beau corps ne reçoit | *87* En regardant son front ne me deçoit, Un si beau corps meschant cœur ne reçoit

501. *78-87* Au fond de l'ame

503-04. *73-87* *guillemets à ces vers*

Francus vit bien qu'elle estoit esbranlée,
Pource en touchant son menton de rechef
Et ses genoux, l'adjura par le chef
De Proserpine, amie familiere
De ses segrets, d'accorder sa priere.
  Hyante songe à part soy longuement
Comme un qui resve et qui n'a sentiment,
Puis en sursaut de son destin pressée
Se reveilla d'une longue pensée :
Loing de son front la honte s'en alla, [180]
Et prenant cueur ainsi elle parla,
Chaude d'amour qui au sang luy commande.
  Non seulement je feray ta demande,
Amy Troyen, et cognoistras par moy
Ces puissans Rois qui sortiront de toy.
Mais qui plus est, si tu avois envie
D'avoir mon sang, mes poumons et ma vie,
Mon estomaq en deux je t'ouvrirois
Et pour presens je te les offrirois [1].
  Or' il te faut pour chose necessaire
Scavoir devant cela que tu dois faire,
Afin, Troyen, que les espris d'embas
Fantausmes vains, ne t'espouvantent pas,
Et que ton ame en rien ne soit attainte
En les voyant, de frayeur ny de crainte.

509-10. *73* De Proserpine, acorder sa priere Ayant pitié de sa triste misere | *78-87* De son Hecate, hostesse familiere Des bas Enfers, d'accorder sa priere
515. *73-87* Lors de son front
516. *87 graphie* ainsin (*hiatus évité*)
519. *78-87* Nouveau Pâris
524. *73-87* pour present

1. Encore un souvenir d'Apollonios, III, 1014 sq.

Sorton d'icy afin de te monstrer
Où les espris te viendront rencontrer :
   Leve les yeux et regarde à main dextre,
Voy ce valon tout desert et champestre,
Là tu viendras apres trois jours au soir,
Quand le Soleil en l'eau se laisse choir :
Je m'en iray par mons et par valées
Trois jours entiers, par forests reculées,
Rives, rochers, et du peuple bien loing
D'un courbe airain seule j'auray le soing
Couper à jeun les herbes et les plantes,
Et d'invoquer les Deitez puissantes
Pluton, Cerbere, Hecate et tous les Dieux [181]
Qui sont seigneurs des manoirs stygieux.
Trois jours finis, tirant à la vesprée,
Dans le valon en la place monstrée,
J'apparoistray : sois diligent et caut
A preparer de ta part ce qu'il faut.
   Premierement arreste en ta memoire
De ne venir sans meinte brebis noire
Qui soit sterile : ameine à noire peau
Vaches, et porcs, les plus grans du troupeau.
Ta robe soit de couleur noire et veuve :
Lave ton corps dans le courant d'un fleuve
Par trois matins, et trois fois en priant
Et l'Occident regarde et l'Orient.
De masle encens et de soufre qui fume

538-42. *78-87* Par les forests, par les eaux reculées Trois jours entiers loin du regard humain Coupper à jeun d'une serpe d'airain Herbes & fleurs, bois, racines & plantes, Puis invoquant les Deitez puissantes (*ce dernier vers exige une simple virgule, au lieu du point, après le vers 544, prolongeant la phrase jusqu'après le rejet* J'apparoistray)
545. *84-87* au soir sur la vesprée
552. *73-87* les plus gras
553. *73-87* Ta robe soit d'une personne veuve

Puant au nez, tout le corps te parfume.
Ayes le chef de pavot couronné,
Et tout le corps de vervene entourné :
Masche du sel, et pour quelque lumiere
Qui s'obscurcisse espaisse de fumiere [1],
Ny pour les feux de salpestre fumeux,
Ny pour l'abboy des mâtins escumeux,
Ny pour le cry des idoles menuës [2]
Qui sortiront commes petites nuës,
Ne sois peureux, et sans trembler d'effroy
Ne tourne point les yeux derriere toy :
Car si craintif tu retournes la face
Tout est perdu : au milieu de la place
Fay une fosse assez large, où dedans [182]
Le sang versé des victimes respans
Tiede à bouillons, et tout ensemble mesle
Du vin, du lait et du miel pesle-mesle.
Quand tu verras que les esprits voudront
Boire le sang, et qu'espaix se tiendront
Pres de la fosse au sang toute trempée,
Hors du fourreau tire ta large espée
Les menaceant, et ne souffre hardy

558. *73*ᵇ luy parfume
562. *73*ᵇ Qui obscurcisse
565. *78-87* Ny pour le bruit
571. *78-87 graphie* Fais une fosse (*hiatus évité*)
573. *73-87* Tiede & fumeux
576. *73*ᵇ Boire à l'envi
579-80. *73-84* Et fais semblant de les vouloir trancher, Car ils ont peur qu'on ne coupe (*73*ᵇ n'entame) leur chair | *87* Et fay semblant de les vouloir trancher, Si pres de toy s'efforçoient d'approcher

1. Fumée.
2. C.-à-d. des images-fantômes ; c'est le sens du grec εἴδωλα qu'emploie Homère, *Od.* XI, 476.

Boire un esprit, si je ne te le dy [1].
Adonc ayant l'ame toute grossie
De la fureur qui vient de prophetie,
Je te monstray [2] la plus grand part de ceux
Qui sortiront enfans de tes neveux :
Je te diray quelque part de leurs gestes
Et non pas tout : les puissances celestes
Ne veulent pas que nostre humaine voix
Les faits humains chante tout à la fois [3].
Or je sçay bien qu'apres t'avoir monstrée
Ta race, helas ! tu fuiras ma contrée,
Comme Thesée abandonnant ta foy.
A tout le moins, Francus, souvienne toy
De ton Hyante et de ta foy promise :
Or' quand mon pere au tombeau m'auroit mise,
Maugré la mort, maugré toute rigueur
J'auray toujours un Francus dans le cueur,
Et tes beautez dont prise tu me lies [4] :

583. *73b-87* montr'ay (*ou* monstr'ay) | *87* quelque nombre de ceux
585. *78-87* quelque peu de leurs gestes
586. *73* Mais non pas tout | *78-87* *texte primitif*
587-88. *73-87* Ne veulent point qu'une mortelle voix Les faits humains (*87* futurs) chante tout à la fois
589. *87* Je sçay, Troyen, qu'apres t'avoir monstrée
594-96. *73-84* Quand je serois dessous (*78-84* entre) les ombres mise... J'auray (*78-84* J'aurois) tousjours ton portraict dans le cueur (*78-84* en mon cueur) | *87* *avec addition de quatre vers* : Ne permets point qu'en ton histoire on lise Des faicts malins qui noircissent ton nom :

1. Ces derniers vers sont imités des instructions que la magicienne Circé donne à Ulysse, *Od.* X, 516 sqq. Voir aussi les vers 342-378 de l'*Hymne des Daimons* (t. VIII, p. 134 et n.).
2. Syncope pour le futur *monstreray*. Cf. livre III, v. 1484.
3. De même, au livre I, v. 1092 et suiv., le prophète Hélénin ne dévoile à Francus qu'un partie de l'avenir, par crainte des Dieux, comme Helenus dans Virgile, *En.* III, 377 sqq., et Phinée dans Apollonios, *Arg.* II, 390 sqq. Cf. t. VIII, pp. 285 et 286.
4. Departie (var.) = séparée.

Et s'il avient ingrat que tu m'oublies,
Ce jour puissé-je un oyseau devenir [183]
Pour de mon nom te faire souvenir
Volant sur toy : et peut estre qu'à l'heure
Aurois pitié de moy pauvre qui pleure
Pour ton depart, qu'arrester je ne puis :
Car ton destin est plus que je ne suis.
Ainsi disant, pressez s'entr'acolerent,
Puis au logis par deux chemins allerent :
Elle en son char monte sans y monter,
Son foible esprit se laissoit emporter
Apres Francus, et toute froide et blesme
En son logis retourna sans soymesme.
Au jour promis Francus ne faillit pas :
Il a choisy du troupeau le plus gras
Et le plus grand, trois jenisses vestues
De noire peau, aux cornes bien tortues,
Au large front, à l'œil grand et ardent,
Et dont la queuë avoit le bout pendant
Jusqu'à la terre, et sans coups les ameine :
Puis trois brebis grosses de noire laine,
A langue blanche, à qui l'œil tressailloit

Par la candeur achete un beau renom, Et fils de Roy ne seduis en cautelle Le cœur royal d'une amante pucelle. J'auray tousjours maugré toute rigueur, Maugré la Mort, ton portraict en mon cœur

599. *73* Puissé-je alors

602. *73* Auras pitié

598-604. *78-84* Et s'il avient ingrat que tu m'oublies (Las ! je scay bien qu'un jour tu m'oubliras, Et qu'autre part espoux tu te liras !), Puisse du ciel la plus forte tempeste En ma faveur t'escarbouiller la teste, Pour te punir de ta parjure foy D'avoir trahy l'heritiere d'un Roy

597-604. *87 remplace ces huit vers par quatre* : Bien que la terre en béant departie M'avallast morte aux Enfers engloutie, Amour, cent fois plus puissant que la Mort, L'Enfer traverse, & vole outre son bort

605. *87* bras à bras s'accolerent

617. *73-87* Jusques à terre

618. *87* Puis neuf brebis

619. *73*[b] A la langue blanche

Offrande entiere où rien ne deffailloit,
Que le belier n'avoit jamais connuës,
Grasses brebis bien noires et pelues :
Prist un fuzil [1] et frayant de meins coups
Dru et menu l'acier sur les caillous,
En fit sortir mille et mille flammeches,
Les nourrissant entre des fueilles seches :
Puis en souflant et souflant peu à peu, [184]
De sec genievre allume un petit feu,
Qui devint grand, nourry par la pasture [2]
Des bois qui sont gommeux de leur nature.
De noir pavot et d'encens parfuma
L'air d'alentour : de l'ache il alluma,
De la cyguë, et faisoit de leurs braises

623. *87* à maints coups

624. *78-87* Le dos du fer encontre les caillous

625-26. *73* En fist jallir un millier de flammesches Deçà delà sur des estoupes seiches | *78-84* En fist jallir dessus des fueilles seiches A poincte vive un millier de flameches | *87* Feit rejallir sur les estoupes seiches A poincte vive un milier de flammeches

628. *On lit* De ce Genievre (*corrigé aux Errata*)

627-30. *73ª* Puis en souflant la matiere enflamma, Un petit feu de genevre aluma, Qui devinst grand, nourri par la pasture De bois de pin, gommeux de sa nature | *73ᵇ supprime ces quatre vers* | *Les éd. suiv. les rétablissent, avec variantes* : *78-84* Puis en souflant sur les fueilles un peu, De fort genévre allume un petit feu, Qui devint grand prenant sa nourriture Des pins gommeux qui sont secs de nature | *87* Que l'alumette au bec de soufre, adonq Prompte receut : la flamme vole en long, Puis eslargie aviva sa pasture Des pins gommeux qui sont secs de nature

631-33. *73ª* De pavot, d'ache & d'encens tour à tour Il parfuma tout le ciel d'alentour Et de cygue | *73ᵇ* De pavot, d'ache & de sapin gommeux De masle encens, odorant & fumeux Ordonne un feu | *78-84* L'air d'alentour d'encens il parfuma, De maint pavot & d'ache : il alluma Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises | *87* L'air d'alentour d'encens il parfuma, D'ache & pavot : en trois lieux alluma Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises

1. Petite lame d'acier que l'on frottait contre un silex, pour en aire jaillir des étincelles (cf. t. XI, p. 79). — *Frayer* est un terme de vénerie, appliqué aux cerfs frottant leur bois contre un arbre.

2. Note de l'édition de 1587 : « Aviva, rendit vive. »

Sortir un flair dont les Dæmons sont aises,
Car ils ne vont ny mangeant ny beuvant :
Ils sont nourris de vapeur et de vent [1].
  Soubs le valon s'eslevoit un bocage
Branche sur branche espaissy de fueillage,
Dont les cheveux par le fer non tondus
S'entr'-ombrageoient l'un sur l'autre espandus :
Persez n'estoient ny de l'aube premiere
Ny du midy : une chiche lumiere
D'un jour blafart au dedans palissoit
Et d'ombre triste afreux se herissoit,
Plein de silence et d'horreur et de crainte.
  Arbre n'estoit où ne pendist emprainte
L'image sainct d'Hecate au triple front
Qui regne au ciel, en terre, et au profond [2].
  Pres le bocage une fosse cavée,
A grande gueule en abysme crevée,
Beoit au ciel ouverte d'un grand tour,
Qui corrompoit la lumiere du jour
D'une vapeur noire grasse et puante,
Que nul oyseau de son æsle volante
N'eust sceu passer, tant le ciel ombrageux [185]
S'espaississoit de flames et de feux,
Et de vapeurs pesle-mesle alumées

634. *87* dont les Esprits sont aises
636. *78-87* Nourris en l'air de vapeur & de vent
645-48. *73-87 suppriment ces quatre vers*
649. *84-87* Pres ce
650-51. *73-87* Estoit profonde en abisme (*et* abysme) crevée, Béante au ciel | *87* d'un grand et large tour
656. *78-84* de cendres & de feux | *87* d'un air marescageux

---

1. Flair = parfum. Cf. l'*Hymne des Daimons*, t. VIII, p. 123, v. 153 et suiv.
2. C.-à-d. aux Enfers.

A gros bouillons ondoyans de fumées [1].
De là maints cris, maints traisnemens de fer,
Et maint feu sort : vray soupirail d'Enfer.
Pres cét abisme en horreur débordée
Creusa la place en haut d'une coudée,
De toutes pars l'eslargissant en rond :
Puis la victime atira par le front,
Les yeux tournez vers l'Occident, et pousse
Les noirs toreaux sur le bord de la fousse
De la main gauche, et le poil qui estoit
Droit au milieu des cornes il jettoit
Dedans le rond de la place, et respanche
Du miel, du vin, de la farine blanche
Avecq du lait, et brouillant tout cela
Du mandragore au jus froid il mesla [2].
Lors en tirant de sa gaisne ivoirine
Un grand couteau, le cache en la poitrine
De la victime et le cueur luy chercha.
Dessus sa playe à terre elle broncha
En trepignant, le sang rouge il amasse

660. *73-84* Et meint feu sort, le souspirail d'Enfer | *87* Estoient ouys, souspirail des Enfers

661-62. *87* Joignant l'abysme en horreur desbordée, Creusa le lieu profond d'une coudée

663. *78-87* De quatre pieds l'eslargissant en rond

667-69. *73-87* ...& le poil, qui vestoit Le front cornu des bestes, il jettoit Dedans le creux de la place (*87* la fosse)

670-72. *73* Du miel, du lait, de la farine blanche De (*73*[b] Du) mandragore, & brouillant tout cela En murmurant trois fois les remesla | *78-87* Aveq' du laict, de la farine blanche, Du vin, du miel, appellant par grands cris Hyante, Hecate & tous les bas espris

674-75. *78-87* Un long couteau, le fourre en la poitrine De la victime & le cueur luy trencha

677. *87* En tremblotant

---

1. Imité de Virgile, *En.* VI, 237 sqq. La plupart des détails de la cérémonie propitiatoire qui suit viennent aussi de Virgile, *En.* VI, 243 sqq.

2. Sur le mandragore, cf. une note de mon t. VIII, p. 138.

Dedans le creux d'une profonde tasse :
Puis le renverse en la fosse à trois fois
L'espée au poing : priant à haute voix
La royne Hecate et toutes les familles
Du noir Enfer qui de la Nuit sont filles :
Le froid Abysme, et l'ardent Phlegeton, [186]
Styx et Cocyt, Proserpine et Pluton,
L'Horreur, l'Enfer [1], les Ombres, le Silence,
Et le Chaos qui fait sa demeurance
Dessous la terre en la profonde Nuit,
Voisin d'Erebe, où le soleil ne luit [2].
Il achevoit, quand un effroy luy serre
Tout l'estomac : un tremblement de terre
Se crevaceant sous les pieds se fendit :
Un long abboy des mâtins s'entendit
Par le bocage [3], et Hyante est venuë
Comme un esprit affublé d'une nuë.
Voicy, disoit, la Déesse venir :
Je sens Hecate horrible me tenir
Cueur, sang et foye, et sa force puissante
Tout le cerveau me frape et me tourmente.

678. *73-84* Dedans le rond | *87 texte primitif*
679-80. *78-87* Puis le renverse : & s'inclinant le chef Contre la fosse, invoqua derechef
682. *73-87* Du bas Enfer
685. *73-84* L'Horreur, la Peur
683-85. *87* Styx odieux, Cocyt & Phlegeton, Le Chien testu, Proserpine & Pluton, L'Horreur, la Peur
691. *On lit* fondit | *73-87* Se crevassant par les champs se fendit
697. *On lit* sa forte puissance (*éd. suiv. corrigent*)
697-98. *87* Je tremble toute, & sa verve puissante Tout le cerveau me refrappe & tourmente

1. L'Enfer : lapsus de la 1re édition. — Le Chien : Cerbère.
2. Le Chaos est ici invoqué comme père de la Nuit et de l'Erèbe, cf. Virgile, *loc. cit.*, v. 264 sqq. (mais c'est le poète latin lui-même qui prie les puissances infernales).
3. Encore deux détails empruntés à Virgile, *loc. cit.*, v. 256 sq.

Tant plus je veux alenter son ardeur,
Plus d'aiguillons elle me lance au cueur,
Me transportant, si bien que je n'ay veine
Ny nerf sur moy, ny ame qui soit saine.
Car mon esprit qui le Dæmon reçoit
Rien que fureur et horreur ne conçoit.
Atant retint sa parolle esvollée [1]
Donnant repos à son ame esbranlée,
Puis coup sur coup le Dæmon luy reprit
Le sang, le cueur, la cervelle et l'esprit :
Plus que devant une rage l'alume :
Elle aparut plus grand que de coustume,
De teste en pié le corps luy frissonnoit, [187]
Rien de mortel sa langue ne sonnoit,
Le vent par l'air ses cheveux luy enmeine,
Son estomac s'esvantoit d'une haleine
Courte et pantoise [2], et ses yeux qui trembloient
Deux grands flambeaux allumez ressembloient.
Lors, en rouant ses yeux à demy-morte
Devers Francus, luy dist en telle sorte.
Prince Troyen invaincu de travaux,

699. *87* Plus je m'efforce alenter
702-04. *87* ...ny part qui ne soit pleine De cet esprit estranger qui reçoit Le mien pour hoste, & ma raison deçoit
706. *78-84* son ame affolée
707. *73*[b] Puis de rechef | *78-84* Puis tout soudain
705-08. *87 supprime ces quatre vers*
712. *78-87* Et rien d'humain
716. *On lit* flambleaux (*éd. suiv. corrigent*)
713-16. *78-87 suppriment ces quatre vers*
719. *78-87* anobly de travaux

1. Emportée par l'inspiration. Cf. l'appendice, et t. III, p. 16, var. du v. 158.
2. Essoufflée (cf. livre I, v. 601). Ce terme de vénerie traduit ici le *pectus anhelum* de Virgile ; au reste, tout ce passage depuis le v. 695 s'inspire de Virgile, *loc. cit.*, v. 45-51.

Qui sur la mer as souffert mille maux
Et qui en dois par longue et longue guerre
Souffrir encor' de plus grands sur la terre :
En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas
Y estre allé : mille et mille trespas,
Mille peris plus aigus que tempeste
Desja tous prests te pendent sur la teste.
Comme ton pere en defendant son fort
Conneut Tydide et Achille le fort,
Fils inveincu d'immortelle Déesse [1],
Conneut Ajax, et l'Achaïque presse [2] :
Tu dois un jour cognoistre à ton malheur
Mille ennemis d'invincible valeur,
Si que la rive et la course de Seine
De Troyens morts auront l'eschine pleine,
D'armes, d'escus, de chevaux renversez
Et de bouclers d'outre en outre persez.

725. *78-87 graphie* perils

728-29. *73*^{a} Conneust Ajax & Achille le fort, Fils invaincu d'immortelle Déesse | *73*^{b} Sentit d'Achille invincible l'effort, Superbe enfant de Tethys la Déesse

730-31. *73* Ainsi couvert d'une estrangere presse, Dois quelque jour connoistre à ton malheur

728-32. *78-87* Cognut (*84-87* Sentit) d'Ajax & d'Achille l'effort, Luy fils d'un homme (*84* L'un d'eux fils d'homme *87* L'un germe d'homme) & l'autre de Déesse, Ainsi couvert d'une estrangere presse Dois quelque jour cognoistre (*84* sentir *87* Tu dois un jour sentir) à ton malheur Mille ennemis d'effroyable valeur (*87* renommez de valeur)

733-36. *73*^{a} Si que le cours de la Gauloise Seine Du sang Troyen voirra sa rive pleine De chevaliers, de chevaux renversez Et de bouclairs d'outre en outre persez | *73*^{b} Si que le cours de la Gauloise Seine Du sang Troyen voirra sa rive pleine Et de chevaux & de bouclers persez, L'un de sur l'autre à monceaux renversez | *78-87* Si que le cours de la Gauloise Seine Du sang Troyen se voirra (*84-87* ondoyra) toute pleine, Et dans les (*84-87* ses) eaux pesle-mesle tombez (*87* l'un sur l'autre tombez) Voirra chevaux & bouclairs embourbez

---

1. Achille était fils de la nymphe marine Thétis. Quant à Tydide, c'est Diomède, fils de Tydée.

2. C.-à-d. la foule des Achéens (synonyme de Grecs).

Mais par sur tous garde toy que le fleuve
D'Aine en ses eaux durement ne t'abreuve,
Et que Remus, sous ombre de vouloir [188]
Te marier, ne te face douloir [1].
» La gloire humaine en fin est perissante :
» La mort saisist toute chose naissante.
Pren cueur au reste : avecque la vertu
Tu vaincras tout par le glaive pointu :
Toy parvenu vers la froide partie
Où la Hongrie est joincte à la Scythie,
Tu bastiras pres le bord Istrien [2],
Sejour des tiens, le mur Sycambrien
Que tes enfans en longue et longue race
Tiendront apres pour leur royale place.
Le bon Hymen ayant soucy de toy
Te doit conjoindre à la fille du roy
Qui regira sous sa dextre, garnie
D'un juste fer, les champs de Pannonie [3].

737-38. *73-84* Mais pas sur tout... pour jamais ne t'abreuve
742. *73-84* » Et tousjours meurt toute chose naissante
737-44. *87 supprime ces huit vers*
749. *78-87* par long succez de race
751-54. *78-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Remus, roi légendaire de la Gaule, dont Lemaire de Belges, invoquant l'autorité de Vincent de Beauvais et d'un commentateur de Manéthon d'Egypte, parle en ces termes : « Au temps de la finale destruction de Troye, le Roy Rhemus, fondateur de Rheims en Champaigne, pouvoit avoir regné sur la nation de Gaule environ trente ans... Et huit ans apres Francus, fils d'Hector, commença à regner sur les Gaules Celtiques. Si fait à conjecturer que ce ne fut pas sans le consentement du Roy Rhemus son affin... Or Francus, à cause de la grandeur de courage et vertu qui estoit en luy, fut tant aymé du Roy des Celtes, qu'il luy donna sa fille en mariage (*Illustrations de Gaule,* livre III, chap. 5). C'est là que Ronsard a pris l'invention de ce quatrain.

2. C.-à-d. sur les bords de l'Ister, nom ancien du Danube. La ville préhistorique de Sicambre (du nom de Sicambria, sœur de Priam), prit plus tard le nom de Buda, frère d'Attila, d'après Lemaire des Belges*, op. cit.*, livre III, chap. 13, dont s'inspire ici Ronsard.

3. Nom donné par les Romains au pays qui s'appellera la Hongrie.

Le grand Soleil qui voit tout de ses yeux
Ne vit jamais princes si glorieux
Que tes enfans, tous chargez de trophées,
Ayant de Mars les ames eschaufées.
Par meinte guerre et meinte donteront
Huns, Gots, Alains, et au chef porteront
Mille lauriers, en signe de conqueste
Qu'à leurs voisins auront froissé la teste.
Ja deux mille ans [1] commenceront leur tour
Quand ta Sycambre et les lieux d'alentour
Seront laissez de ta race germaine [2],
Conduite en sort par un grand capitaine,
Qui sous l'obscur des ombres de la nuit [3] [189]
Verra dormant un fantausme en son lit :
» De Dieu certain çà bas vienent les songes
» Et Dieu n'est pas artizan de mensonges.
Ce fut un corps ayant trois chefs divers,

755-56. *73* Le grand Soleil n'a point veu de ses yeux Enfant si preux ni si victorieux
756-58. *78-87* Voirra tes fils les uns malicieux, Les autres bons, *avec cette addition* : la Nature n'assemble Toutes vertus en une race ensemble, Mais en meslant le bien aveq' le mal Tient la balance entre-deux à l'egal (*87* en contre-poids egal) *et ce raccord* : Tous neantmoins honorez de trofées Auront de Mars les ames eschaufées
759. *78-87* Par mainte guerre en maints lieux donteront
761-62. *78-87*... en signe de victoire Que leurs voisins feront place à leur gloire
763. *73-87* auront fini leur tour
764-65. *78-87* & les champs d'alentour Seront quittez
767. *73* Qui par l'obscur | *78-84 texte primitif*
767-68. *87* Qui par Morfée en sommeillant instruit Verra, miracle ! un fantaume de nuit
771. *73-87* Ce grand fantosme aura trois chefs divers

1. Froisser = briser. Ces deux mille ans étaient déjà mentionnés dans la rédaction manuscrite du livre I, v. 223.
2. Cf. le v. 835.
3. Expression virgilienne : *sub obscurum noctis*, *Georg.* I, 478.

L'un de chouan aux yeux ardens et pers [1],
L'autre d'un aigle, et l'autre eut la figure
D'un grand lyon à la machoire dure :
Puis tous ces trois en un se rassembloient
Et ces trois un, face d'homme sembloient,
Qui murmurant se vouloit faire entendre
Mais Marcomir' ne le pouvoit comprendre [2].
  Voulant scavoir, du songe tout esmeu,
Que portendoit [3] ce grand fantausme veu,
Alla trouver une vieille prophete
Qui fut du songe infallible interpréte :
C'est qu'il failloit par le conseil des Dieux
Laisser Sicambre et chercher autres lieux,
Et s'en aller vers le Rhin, où la Gaule
Du roy Brutus n'entre-voit que l'espaule [4],

773. *73^{a}* a la figure | *73^{b}-87* & l'autre la figure

775-78. *73-87*... en un s'assembleront Et ces trois corps un homme sembleront, Qui murmurant se voudra faire entendre. Mais Marcomir' ne le pourra comprendre

779-81. *73-78* Voulant sçavoir comme Prince avisé, Que denotoit ce monstre devisé (*78* desguisé), Ira trouver (73^{b} Vint consulter) une vieille prophete

783. *73-78 graphie* il falloit

---

1. Une tête de chat-huant aux yeux de couleur perse. Panofsky ne mentionne pas ce monstre dans l'étude qu'il a consacrée au *signum triciput* (*Hercules am Scheidewege...*, 1930, p. 12 sq.); dans les vers 768-790, Ronsard a suivi de près un passage des *Genealogies... des roys de France* de J. Bouchet, imité du *Compendium... de origine regum Francorum* de J. Trithemius (qui mentionne un crapaud, *bufo*, et non un chat-huant).

2. Pour cette « voyante », il n'y a pas de distinction entre le futur, le passé et le présent. Mais Ronsard, craignant que son intention échappe à ses lecteurs, a mis dès l'année suivante tous les verbes au temps futur. — On lit dans le *Dictionarium historicum* de Ch. Estienne : « Marcomirus, Francorum Sicambrorum rex, primus in Gallia impetum fecit, eamque ad Mosam usque subegit. »

3. Tournure toute latine : *quid portenderet*, c.-à-d. quelle chose présageait.

4. C'est encore à Lemaire de Belges que R. a emprunté la mention de ce roi : « Au temps dudit Bavo Belgineus, un Prince nommé Brutus, filz de Sylvius Posthumus et de Lavinia, seconde femme d'Eneas, que-

. Et rechercher ses anciens amis
Qui dés long temps leurs siege' y avoient mis,
Seigneurs du Rhin, où sa corne bessonne
D'un large cours dedans la mer s'entonne[1].
  Donc amassant son peuple et le rangeant
Sous trois cents Ducs[2], hautain ira chargeant
Le cueur des siens de guerrieres menaces
Et tout le corps de fer et de cuiraces,
Et Mars en eux sera si bien entré [190]
Qu'ils laisseront leurs maisons de bon gré,
Prenant congé des vieux Dieux de la terre :
Loing devant eux courra la triste Guerre.
  Vuides de gens les champs abandonnez
Dessous leurs pieds trambleront estonnez,
Des grands ruisseaux les courses azurées

788. *L'apostrophe manque à 72 et 73*[b]
790. *73*[a] dedans la mer se donne | *73*[b] *et 78 texte primitif*
779-90. *84-87 suppriment ces douze vers*
791. *84-87* Lors amassant
792. *87*... pratique ira chargeant
794. *73*[a] Et tous leurs corps | *73*[b] Et tout leurs corps (*78 corrige*)
793-94. *78-84* L'ardeur des siens de guerrieres audaces, Et tous leurs corps de fer & de cuiraces | *87* Le corps des siens de fer & de cuiraces Et leurs regards de fiertez & d'audaces
795. *73-87* Mars en leurs cueurs sera si bien entré
797. *78-87* de leur terre | *73*[b] des bons dieux de la terre
799. *73-87* Des laboureurs les champs
801. *73-87* Et des ruisseaux les courses enserrées | *78-87 reprennent* azurées)

---

rant nouvelles contrées à habiter,... vint par mer en la Gaule Armorique, qu'on dit maintenant la royale Duché de Bretaigne, et y entra par la bouche du fleuve de Loire... Et depuis rentra en mer, et alla conquerir sur les Geans l'isle d'Albion, et la nomma Bretaigne, maintenant dite Angleterre... » (*Op. cit.*, livre III, chap. 12).

1. Sa corne bessonne = sa corne jumelle, autrement dit ses deux cornes; cf. t. VI, p. 156. Pour les cornes des fleuves, cf. le livre I, v. 1126.

2. Ducs a ici son sens originel, du latin *dux*, conducteur, chef. De même, ci-après, v. 832.

N'estancheront leurs gorges alterées,
Presque espuisez jusqu'au profond des eaux
Ou soit par eux, ou soit par leurs chevaux,
Peuple invaincu en toute sorte d'armes
(Vaillans pietons, chevaleureux gensdarmes),
Fier, courageux, aux batailles ardent,
Qui d'Orient jusques à l'Occident
Victorieux espandra ses armées :
Les champs de Tyr, les terres Idumées[1]
Le cognoistront, et toy fleuve qui fuis
Dedans la mer desgorgé par sept huis[2] :
Et d'Apollon la roche inaccessible
Connoistra bien leur puissance invincible[3].
Voire tous Rois se verront surmontez
Si les Gaulois ne sont de leurs costez.
  Or à la fin de troupe plus espaisse
Que n'est la nege, ou la gresle que presse
Le vent d'hyver, qui bond à bond se suit
Et sur le toict des maisons fait un bruit,
Et plus espaix que feuilles d'un bocage,
Du Rhin venteux gangneront le rivage :
Puis surmontant par l'effort du harnois [191]

803. *On lit en 72 et 73* aux profond (*éd. suiv. corrigent*)
804. *73*[b] Soit de leur bouche ou soit de leurs chevaux
805. *73* en toutes sortes | *78-87* Peuple invincible en toutes sortes d'armes
807-11. *73-87* Fiers, courageux, au cœur gros & ardent... Victorieux espandront leurs armées... Les connoistront
814. *78-87* Cognoistra d'eux la puissance invincible
820. *73* fait grand bruit | *78-84 reprennent* un bruit | *87* grand bruit
822 et 834. *73-87* gaigneront... gaignée

---

1. Les terres de la Palestine.
2. C.-à-d. sept portes. Il s'agit du Nil.
3. Allusion à la prise de Delphes en 279 avant J.-C.

Phrysons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,
Verront la Meuse, et par forte puissance
De leurs voisins prendront obeïssance,
De toutes pars aimez et redoutez
Comme guerriers aux armes indontez,
Terreur des rois, et des fortes murailles.
  Sous Marcomire auront longues batailles
Contre la Gaule intraitable : et je veux
De ce grand Duc te montrer les neveux
Et les enfans yssus de ta lignée,
Par qui la Gaule un jour sera gangnée,
Et qui tiendront (sang Troyen et Germain)
Le sceptre entier laissé de main en main.
  A tant la vierge un petit se repose
Et Francion luy demande autre chose.
  Vierge, l'honneur des dames et de moy,
Toute divine, heureux germe de roy,
Je te suply, prophete veritable,
Sage en conseil, dy moy s'il est croyable
Que les esprits qui sont sortis de hors
De leurs vieux corps, r'entrent en nouveaux corps ?
Quelle fureur, quelle maudite envie
Les tient ainsi de retourner en vie ?
Et d'où leur vient ce furieux amour
Que de revoir encore un coup le jour,
Se revestant de muscles et de veines

825. *87* par vive puissance
831-32. *73-87* A leurs voisins : & de ce Duc je veux De pere en fils (*87* Comme en passant) te montrer les neveux
833. *87* Et quelques Rois yssus
842. *73*[b] Di (tu sçais tout) di
844. *87* De leurs logis
846. *73*[b] Le (*sic*) tient | *87* Les tient seduits
848. *73*[b] revoir une autrefois le jour

Pour resouffrir tant de nouvelles peines [1] ?
Et quand doibt l'homme esperer un repos, [192]
Si despouillé de chair, de nerfs et d'os,
Mesme au tombeau le repos il ne treuve
Et d'une peau en recherche une neuve ?
Donques la mort n'est la fin de noz maux,
Puisqu'en mourant de travaux en travaux
Nous revivons pour mourir à toute heure
Errans, sans fin, sans repos ny demeure.
A tant se teut. Elle qui l'entendit
D'un haut discours luy contre-respondit.
Seigneur Troyen, tout ce qui vit au monde
Est composé de la terre et de l'onde,
D'air et de feu (membres de l'univers),
Et bien qu'ils soient quatre Elemens divers
Ils sont entre-eux liez de telle sorte
Que l'un à l'autre enchesné se raporte,
Et s'empruntant d'un accord se refont,
Et changeant d'un en l'autre s'en revont.
Or' tout ainsi que les hommes sans ame
(Ame surjon de la divine flame)

857. *73-84* pour changer | *87 texte primitif*
860. *78-87* Haute en discours luy contre-respondit *avec addition de ces quatre vers* : D'une voix sage. Apollon, qui la laisse En son bon sens, pour un temps ne la presse, Afin de mieux par raison discourir Des hauts segrets qu'elle vouloit ouvrir
861. *78-87* Prince estranger
866. *73-87 graphie* enchainé
869. *73* que l'homme sans une ame | *78-87* que le corps sans une ame

---

1. Énée, descendu aux Enfers, pose la même question à son père (*En.* VI, 718 sqq.) ; et tout l'exposé d'Hyanthe qui suit est inspiré par la réponse d'Anchise (*Ibid.*, 723 à 750). Tout en se couvrant de formules prudentes, Ronsard a manifesté en d'autres œuvres sa curiosité pour la métempsycose : t. II, p. 65 ; t. VIII, p. 177 ; le discours à Chauveau (1569). Cf. *supra*, p. 18, et H. Busson, *Les sources du rationalisme*, p. 393.

Ne pourroient vivre, ains mourroient sans avoir
Un esprit vif qui le corps faict mouvoir,
Et chaut et pront par les membres a place :
Ainsi la grande universelle mace
Verroit par mort ses membres discordans,
S'elle n'avoit un esprit au dedans
Infus par tout qui l'agite et remuë,
Et dont sa course en vie est maintenuë,
Esprit actif meslé par ce grand Tout [193]
Qui n'a milieu, commencement ny bout [1].

Des Elemens, corruptible matiere,
Et du grand Dieu, dont l'essence est entiere,
Incorruptible, immortelle, et qui fait
Vivre par luy tout ce monde parfait,
Vient nostre genre : et les poissons qui nouënt
Et les oyseaux qui parmy l'air se jouent,
Les habitans des bocages ombreux,
Et les serpens qui vivent en leur creux,
Voire du Ciel les diverses puissances,
Tous ces Demons et ces Intelligences
Vont de ces deux comme nous se formant,
De Dieu l'esprit, le corps de l'Element.

871. *73-87* Ne pourroit vivre, ains mourroit
875. *73-87* Verroit mourir
878-79. *73-87* Par qui sa course...dans le grand Tout
887. *73b* *omet ce vers et répète le suivant*
888. *73b* qui glissent | *73-84* en leurs cieux
887-89. *87* Les habitants des bocages ramez, Et les metaux sous la terre enfermez
890. *73a* ses Demons & ses intelligences | *73b-87* les Demons & les Intelligences

1. Réminiscence du v. 87 de l'*Hymne du Ciel* (t. VIII, p. 147). Comparer à ce passage le début du poème *Le Chat* (t. XV); cf. l'article de H. Busson, dans la *Revue des Cours et Conférences*, XXXI[e] année, 1[re] série, p. 179.

De là nous vient la Tristesse et la Crainte,
De là la Joye en noz cueurs est emprainte,
L'Amour, la Haine, et les Ambitions :
De là se font toutes noz Passions.
Or' de noz corps la qualité diverse
Empesche et nuist que nostre ame n'exerce
Sa vive force enclose en la maison
De terre, ainçois [1] en la morne prison
Des membres froids qui la chargent et pressent
Et vers le Ciel retourner ne la laissent,
Tant le fardeau terrestre et otieux
Ne luy permet qu'elle revole aux Cieux.
Elle d'en-haut nostre hostesse venuë
Est par contrainte en noz corps detenuë.
Où, n'employant sa premiere vigueur, [194]
Par habitude et par trait de longueur
Consent au corps, et faut qu'en despit d'elle,
S'estant infuse en la chair corporelle,
Elle se souille et honnisse aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.
Or' quand la mort aux hommes familiere
Dissipe au vent nostre douce lumiere,
L'ame pourtant apres le froid trespas
Laissant son corps, son taq ne laisse pas [2]
Ny sa souillure : elle emporte l'ordure
Emprainte en soy qui longuement luy dure :

900-01. *87* ainçois la bourbeuse prison Des membres lourds
904. *73-87* de revoler aux cieux
906. *78-87* icy bas detenue

1. Mais plutôt.
2. Le tac est une maladie éruptive des moutons ; cf. t. XII, p. 86 et t. XIII, p. 116. Ce mot est pris ici au sens figuré de vice, de tache morale.

Pource aux Enfers comme un songe leger
Elle devale, afin de se purger
Et nettoyer sa macule imprimée [1],
Qu'elle receut en son corps enfermée.
L'une un caillou pousse à mont d'un rocher,
L'autre sa soif ne scauroit estancher,
Et l'autre au vent dedans l'air est penduë,
Sur une rouë est une autre estanduë,
L'autre en un crible espuise en vain de l'eau,
Et l'autre sent les grifes d'un oyseau,
L'autre dessoubs un arbre qui chancelle
Tramble d'effroy qu'il ne tombe sur elle [2].
En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent
Vont expiant et purgeant et lavant
Les vieux delicts de leurs fautes commises,
A l'examen de Radamanth' soumises.
En ces tourmens ardens et violens [195]
L'une est mille ans, et l'autre deux mil ans,
L'autre trois mil, et ne sont soulagées
Qu'elles ne soient parfaitement purgées,
Et que la tache adhærante ne soit

921. *87* la macule
922. *73-87* dans le corps
923-30. *73-87 suppriment ces huit vers*
934. *On lit* A l'examen Radamanth' (*corrigé aux Errata*)

---

1. Sa macule = sa tache. Ce mot, créé par les Rhétoriqueurs, figure encore chez Corneille.

2. Rappel des supplices des Enfers païens, celui de Sisyphe (vers 923), de Tantale (924), d'Ixion (926), des Danaïdes (927), de Tityos (928), — dont parlent Lucrèce en son livre III, et Virgile au livre VI de son *Énéide*. Le vers 925 s'inspire de ce passage de Virgile : aliae panduntur inanes Suspensae ad ventos (*op. et loc. cit.*, vers 739 sq.). Les deux derniers font allusion au supplice de Phlégyas, roi des Lapithes, condamné à demeurer sous un rocher branlant, qui, paraissant toujours prêt à tomber, lui causait une frayeur continuelle (*ibid.*, 601 sq.) ; mais Ronsard a remplacé le rocher par un arbre.

Nette en souffrant le mal qu'elle recoit.
Quand un long temps de siecles et d'années,
L'une sur l'autre à courses retournées,
Ont nettoyé leurs taches, et ont fait
L'esprit divin estre pur et parfait,
Et que le feu de tressimple nature
Ne tient plus rien de la terrestre ordure
Pur tout ainsi comme il estoit alors
Premierement qu'entrer en nostre corps :
Adonq Mercure à la verge d'ivoire
Les contraignant, au fleuve les fait boire,
Fleuve qui fait toute chose oublier :
Car autrement ne se voudroient lier
En nouveaux corps s'ils avoient souvenance
Des maux passez dont ils font penitence.
Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez
Par le baston de Mercure poussez
Les ames vont sur la rive guidées
Boire le fleuve à friandes ondées :
Puis à l'instant perdent tout souvenir [1].

940. *73^{a}* au souffrir le mal | *73^{b} texte primitif*
931-40. *78 supprime ces dix vers* | *84-87 les reprennent avec la var. antérieure du vers 940* : au souffrir du mal
941. *87* un long tour
942. *87* A pieds glissans pas à pas retournées
943. *73-87* Ont nettoyé la macule
945. *On lit* tresimple nature (*éd. suiv. corrigent*)
947-48. *73^{b}* Tout aussi pur comme il estoit alors Que sans souillure entra dans nostre corps | *78 texte primitif* | *84-87* Tout aussi pur comme il estoit alors Que pur & simple il vint en nostre corps
950-51. *73^{b}* Les esprits pousse & les contraint à boire De l'eau qui fait toute chose oublier | *78 texte primitif* | *84-87* Les assemblant au fleuve les fait boire, Fleuve qui fait toute chose oublier
953-54. *84-87* A nouveaux corps, & ne voudroyent plus estre Pour l'aquerir du mal (*87* des maux) par tant renaistre
958. *73^{b}* à gourmandes ondées | *78-87 texte primitif*

1. Ce fleuve est le Léthé. Mercure joue le rôle de psychopompe, c.-à-d. de guide des âmes.

Lors un desir les prend de revenir,
Et de revoir leur liaizon premiere,
Et du soleil la celeste lumiere.
  A tant se teut : Francion tout soudain [196]
Prend de rechef un cousteau dans la main,
Et d'une truye infertille et brehaigne [1]
Ouvre la gorge : en tombant elle seigne
Dessus la terre, où le sang renversé
Tiede fuma sur le creux du fossé,
Priant Mercure, et les Sœurs Eumenides [2],
Le vieil Caron, vouloir servir de guides
A ces esprits qui devoient quelquefois [3]
Venir aux corps des monarques Francois.
  Comme il disoit, entre soufres et flames
Voicy venir de l'abisme les ames.
Un tourbillon par ondes tout fumeux,
Un feu de poix raisineux et gommeux
Alloit devant, qui de puante haleine
Offensoit l'air, les taillis et la plaine
Avec grand son, comme un tonnerre bruit
Brisant la nuë espaisse d'une nuit.

960-62. *87* Apres l'eau beuë ils sentent revenir Nouveaux desirs de revoir la lumiere, Pour leur rejoindre à leur masse premiere

964. *87* Prend un couteau au manche faict d'airain

967-68. *84-87* A gros bouillons, dont le sang renversé Tiede fuma dans le creux du fossé

970. *84-87* Noms craints là bas, vouloir servir de guides

972. *73*[b] Venir au corps | *78-87 texte primitif*

975. *84-87* Un tourbillon tournoyant & fumeux

976. *84-87 graphie* resineux

978. *84-87* Infectoit l'air & les eaux de | (*87* le taillis &) la plaine

980. *87* Qui rompt grondant l'espesseur d'une nuict *avec l'addition de ces quatre vers* : Ce jour Hecate aux Enfers redoutée Les revestit d'une forme empruntée, D'un corps fantasque, esblouyssant les yeux, Faict d'air espais pour les cognoistre mieux

---

1. Même rite que dans Homère, *Od.* XI, sq. et Virgile, *En.* VI, 251.
2. Nom grec des Furies.
3. C.-à-d. un jour à venir.

Adonc Francus ayant l'ame frapée
De froide peur, au poing saqua l'espée,
Les soufrant boire, et se tirant à part
Sur un tertreau qui pendoit à l'escart
Pour mieux pouvoir leurs visages connoistre,
Scavoir leurs noms, leurs habits, et leur estre [1],
Les contemploit, et de frayeur transsy
Apelle Hyante et luy demande ainsi.
Quel est celuy de royale aparance
Qui d'un grand pas tous les autres devance,
Et d'olivier se couronne le front ? [197]
Elle respond : c'est le Roy PHARAMONT
Qui, des Gaulois abaissant un peu l'ire
Et le desir conceu sous Marcomire
D'assujetir les terres et les rois [2],
Adoucira son peuple par les loix,

982. *87* saque
984. *73* Sur un terreau
983-84. *78-87* Les menaçant : puis se tirant à part Sur un terreau
986. *84* leurs formes & leur estre | *87* leurs forces (*on lit* farces) & leur estre
987. *84-87* & comme tout transi
993. *73*[a] Qui des François abaissant un peu l'ire | *73*[b] Qui des Germains froidissant un peu l'ire | *78-84 reprennent le texte de 73*[a]
992-96. *87* Elle luy dist : C'est le bon Pharamond, Qui ralentant la hardiesse & l'ire Des vieux Germains nourris soubs Marcomire, Et le bouillon d'endosser le harnois, Adoucira les armes par les lois

---

1. Habit = manière d'être. — Ces trois vers viennent encore de Virgile, *op. et loc. cit.*, 754 sq. :

> Et tumulum capit, unde omnes longo ordine posset
> Adversos legere, et venientum discere vultus.

Mais les vers qui précèdent, depuis 963, contiennent plus d'un souvenir d'Homère, *Od.* XI, 29 à 43, notamment le sacrifice d'une femelle stérile, la venue tumultueuse des âmes et la frayeur qui saisit Francus ; même, l'expression de « froide peur » correspond au grec χλωρὸν δέος, la crainte qui fait pâlir.

2. Cf. ci-dessus, vers 791 et suiv. — Bouillon (variante) = ardeur bouillante.

Et leur fierté Sicambroise et Scythique
Amolira par la douceur Salique [1],
Pour retirer du chaud amour de Mars
Le cueur felon de ses braves souldars.
Quel est ce Prince appuyé d'une hache [2],
Qui tout son front ombrage d'un panache [3],
Au front severe, aux yeux gros et ardens,

997. *87* Et la fierté
998-99. *87* Prendra soubs luy l'ordonnance Salique Pour refroidir du chaut mestier de Mars
1002. *73-87* Qui tout son chef

---

1. Il amollira leur férocité de Sicambre et de Scythe en leur imposant la loi Salique, ensemble de coutumes propres aux Francs Saliens, d'où son nom. Bien entendu, l'application de cette loi aux Francs par Pharamond est tout à fait fantaisiste. Là encore Ronsard a transposé du Virgile ; le poète latin, après avoir fait révéler par Anchise à son fils Enée le nom et la destinée des premiers chefs Albains, puis Romains, y compris Romulus, fils de Mars, tous guerriers et conquérants (comme ici Marcomir), met cette question dans la bouche d'Enée : « Quel est plus loin ce vieillard *couronné d'olivier* et portant des objets sacrés ? » à quoi Anchise répond : « Je discerne la chevelure et la barbe blanche du roi Romain qui assiéra Rome naissante *sur la base des lois.* » Or le Pharamond de Ronsard ressemble fort à ce roi de Rome, qui est le législateur Numa. De même le Claudion qui suit ressemble au roi de Rome Tullus Hostilius, lequel, nous dit Virgile, « rompra la paix de sa patrie et appellera aux armes ses légions oisives et déjà déshabituées des triomphes » (*En.* VI, 807 à 814).

Au reste, à partir d'ici, R. a puisé ses renseignements à plusieurs sources françaises : 1° Robert Gaguin, dont les *Chroniques de France*, imprimées à la fin du XVe siècle, avaient été traduites du latin en français en 1514 et rééditées ainsi plusieurs fois ; 2° Nicole Gilles, auteur des *Tres-elegantes... Annales*, souvent réimprimées ; 3° Jean Bouchet, dont les *Anciennes et modernes généalogies des roys de France* avaient été publiées à Poitiers en 1528 et plusieurs fois rééditées ; 4° Grégoire de Tours dont l'*Historia Francorum* avait été publiée en 1512 et rééditée en 1522 ; 5° le moine Aimoin, dont le *De gestis Francorum* avait été publié en 1514 et réimprimé en 1567. Quant à Girard du Haillan, son *Histoire de France* ne fut publiée in extenso qu'en 1576. Auparavant il n'avait mis au jour qu'un plan de son ouvrage, où Ronsard a pris un détail ; pour le reste, notre poète n'a pu que le consulter oralement (cf. p. XV). Nous n'avons pas trouvé la source des v. 1303, 1417, 1753, et 1800 (add. de 1587).

2. Cf. Virgile, *En.* VI, 760 : qui nititur hasta.

3. Cf. *En.* VI, 779.

A longue barbe, aux longs cheveux pendans,
Qui rien qu'horreur ne monstre en son visage ?
C'est Claudion qui l'otieux courage [1]
Des vieux Gaulois aux armes refera
Et leur paresse en guerre eschaufera,
D'ardeur nouvelle animant leurs poitrines
A conquerir les provinces voisines.
Luy tout ardent du feu de guerroyer,
Enfant de Mars, doit un jour foudroyer
L'orgueil romain : puis d'une vertu vive
Du Rhin cornu outrepasser la rive
Et la forest charbonniere [2] perser :
A forte main doit un jour renverser
Les Turingeois, et la muraille ancienne
De Mont, Cambray, et de Valentienne,
Et de Tournay, et doibt rougir les bors [198]
De Somme, tiede au carnage des mors :
Doibt bien avant en Gaule faire entrée,
Nulle puissance en armes rencontrée
Son masle cœur suporter ne pourra :
Comme une foudre en Bourgongne courra,

1004. *84-87* à longs cheveux
1005. 73^{b} Qui rien d'horreur (*erreur typ., éd. suiv. corr.*)
1007. 73^{a} Des vieux Germains | 73^{b} Des vieux François | *78-84 reprennent la leçon de* 73^{a}
1007-10. *87* Des peuples siens reschaufera d'ardeur, Les emplissant de force & de vigueur, Donnant courage à leurs masles poitrines Pour surmonter les provinces voisines
1011. *87* Luy tout bouillant
1014. *73-87* Du Rhin Gaulois
1020. *87* Somme chaude au
1023. *87* Luy ny son camp supporter

---

1. Otieux = oisif.
2. Mentionnée par tous les historiens, la *Silva carbonaria* est située par Cl. Fauchet dans le Hainaut et la Thiérache. Mont = Mons.

Vaincra Tholoze, et les Gots d'Aquitaine [1]
Comme sapins estandra sur la plaine.
Puis en donnant exemple à ses neveux
De liberté, portera longs cheveux
S'esjouissant pour remerque immortelle
Que chevelu toute Gaule l'apelle.
Quel est celuy qui marche le premier
Apres ces deux, au visage guerrier,
Qui tient la face aux astres eslevée ?
C'est le vaillant et juste Merovée,
Aspre ennemy des Huns, qui descendront
Plus dru que gresle, et par force prendront
Pillant, ardant de flames alumées,
(Mars tout sanglant conduira leurs armées)
Treves, Coulongne, et mille fors chasteaux
Que vostre Rhin abreuve de ses eaux,
Et ru'ront Mets à l'egal de la terre [2],
Cruelle engeance indontable à la guerre :
La mer ne jette aux bors tant de sablons
Que de soldats hydeux en cheveux blons
S'amasseront, trope venant sur trope,
Pour mettre à sac l'occidentale Europe,
Soubs Atila, cruel prince inhumain, [199]
Extreme fleau de l'empire romain.
Contre un tel peuple espoinconné de rage,
Tout acharné de meurdre et de carnage,

1029. *73-87 graphie* remarque
1037. *73-78* ardent de flames enfumées | *84-87* brulant à flames enfumées
1040. *73-87* Que le grand Rhin
1044. *87* Que de Germains

1. Note de l'éd. de 1587 : « Les Gots qui avoient conquis l'Aquitaine. »
2. Ils renversent Metz au niveau du sol.

Craint comme foudre à trois pointes tortu,
Ce Merovée oposant sa vertu
Pres de Chalons retranchera l'audace
Avec le fer : menu dessus la place
L'un dessus l'autre adentez[1] tomberont,
Le ventre creux des matins ils auront
Pour leur servir de digne sepulture,
Nuds sur le champ, gras de leur pourriture[2].
  Luy le premier suivy de ses Troyens
Regangnera les bords Parisiens,
Sens, Orleans, et la coste de Loire,
Puis de ton nom, Francus, ayant memoire,
Le nom de Gaule en France changera[3] :
Ton sang versé par armes vangera,

1051. 73^{b} comme un foudre
1054. *73* Le fer au poin
1053-54. *78* Aupres Chalons humilira l'audace De ces felons | *84* Pres de Chalons abaissera l'audace De ces felons | *87* Aupres Chalons doit atterrer l'audace De ces felons
1055. 73^{b} adentez broncheront | *78-87 texte primitif*
1056-58. 73^{a} Si que le ventre aux matins ils auront Pour leur tombeau, ou seront la pasture De vieux corbeaux, vilaine sepulture | 73^{b} De leurs corps morts les champs engresseront, Et leur charogne aura pour sepulture Les vieux corbeaux, carnaciers de nature | *78* Si que, semez par les champs, ils n'auront Pour leur tombeau sinon les panses pleines Des mastins souls de leurs tripes vilaines | *84* Si qu'espandus par les champs ils n'auront Pour leur tombeau que les bestes sauvages, Soules du sang de leurs puants carnages | *87* Les vieux corbeaux leurs corps en tomberont, Et des mastins les gorges affamées, Qui vont fleurant le meurtre des armées
1064. *87* Ton sang trahy

---

1. Adentés = la face contre terre. Cf. t. III, p. 203, v. 248.
2. Ronsard attribue à Mérovée seul cette victoire remportée par les légions romaines et les contingents germaniques commandés par Aétius. — En-tomber = servir de tombeau à. Fleurer = Flairer.
3. Cf. du Haillan : « Et Mérovée, apres avoir conquis les pays qui sont aux environs de Sens, de Paris et d'Orléans, donna le nom de France à tout ce qu'il avoit prins en Gaule et donna aux Gaulois le nom de François » (*Promesse...*, 1571). Gilles attribuait à Marcomir ce changement de nom.

Et nul des tiens chargé de tant de proye
Ne doibt pousser si haut le nom de Troye,
Vaillant monarque, invincible, invaincu,
Victorieux : autour de son escu,
Frayeur, horreur des guerres eschaufées,
Naistront Lauriers et Palmes et Trophées,
Et le premier fera voir aux Francois
Que vaut l'honneur acquis par le harnois.
Puis il mourra : car toute chose née
Est en naissant pour mourir ordonnée.
  De son grand nom les vieux Sicambriens [200]
Seront longtemps nommez Merovéens,
Et ses vertus auront tant de louanges
Qu'aymé des siens, redouté des estranges,
Apres sa mort d'inviolable loy
Nul tant soit preux n'aura l'honneur de roy
Portant au chef la couronne eslevée,
S'il n'est yssu de la gent Merovée [1].
  L'autre qui vient baissant un peu les yeux
Ensemble triste et ensemble joyeux
Est-il des miens ? dy le moy, je te prie.
C'est CHILDERIC, roy de meschante vie,
Ord de luxure [2], infect de volupté,
Au cœur paillard de vices surmonté,
Prince prodigue, execrable en despences,
Qui, pour fournir à ses folles boubances [3],

1074. *73-87* Est en naissant à la mort destinée (*avec guillemets à ce vers et au précédent*)
1086. *87* Roy de mauvaise vie
1088. *84-87* des vices surmonté

---

1. Mérovée, adjectif féminin. Estrange = étranger.
2. Ord = sale, répugnant.
3. Forme primitive du mot *bombance*.

De ses sujets rongera tous les os,
Boira le sang, haussera les impos,
Tailles, tribus, et de si orde injure
Faite aux Francois nourrira sa luxure.
Il ravira des pucelles la fleur,
Honte aux parens, des peres la douleur,
Et sera plein de telle nonchalance
Que, deniant aux peuples audiance,
Consommera pourneant le soleil [1],
Sans voir jamais ny palais ny conseil.
   Pource la France, à l'envy conjurée
Contre sa vie ainsi desmesurée [2],
Le chassera de son throsne royal : [201]
Fuira banny vers son amy loyal
Roy d'Austrasie, où, suivant son usage,
Sans reverer le saint droit d'hostelage
Et Jupiter protecteur d'amitié,
Opiniatre en toute mauvaitié,
(Dieux, destournez un acte si infame
Du cueur des Rois) [3] luy honnira sa femme
Pour le loyer de l'avoir bien receu :
» L'homme de bien est volentiers deceu.

1091-92. *87* Dedans sa gorge engloutira les os De ses sujets, doublera les impos
1093. *78-87* *graphie* tributs
1099. *87* Perdra en vain les filles du Soleil
1108. *78-87* *graphie* mauvaistié
1109. *87* tant infame
1112. *73*[b] volontiers est deceu | *78-84* *leçon primitive* | *87* » L'homme courtois aisément est deceu !

---

1. Une note marginale des éditions posthumes traduit la périphrase de la variante par « les Heures ».
2. Sa vie livrée aux excès.
3. Mouvement imité de Virgile, *En.* III, 265 : Di, talem avertite casum.

De Childeric esliront en la place
Un duc Gillon [1], d'Italienne race,
Qui regira les Romains à Soissons,
Pire que l'autre en cent mille façons.
Le bon François qui son prince desire
Plaignant le roy chassé de son empire
R'apellera Childeric son seigneur :
Luy, se voyant en son premier honneur,
Amendera, par vergongne ses fautes.
Lors plein de force et d'entreprinses hautes,
Pour effacer de ses pechez le nom,
Brave au combat, ne taschera sinon
Que la vertu par les armes suivie
Perde le bruit de sa premiere vie.
Adonc suivra Gillon son ennemy
Par les rochers, les forests, et parmy
Les flots du Rhin : Gillon plein de vergongne
S'ira sauver dans les murs de Coulongne,
Que Childeric à qui le cueur ne fault,
Le fer au poing emportera d'assaut : [202]
Puis, sans donner aux Romains nulles treves,
Fera broncher les murailles de Treves,

1114. *73-87* Le duc Gillon
1117. *73-84* La France adonc qui son (*73*[b] le) Prince desire
1113-20. *87 supprime ces huit vers*
1121. *73-84* Doit amender par vergongne ses fautes
1122. *On lit* entreprinse *au singulier* (*éd. suiv. corr.*) | *73*[a] *et 78-84* Si que vaillant, plein d'entreprinses hautes | *73*[b] Si qu'achevant mille entreprises hautes
1121-22. *87* Il doit apres par entreprises hautes Se corriger, & amender ses fautes
1131. *73-84* Que Childeric (Prince guerrier & caut)
1127-34. *87 supprime ces huit vers*

---

1. Ronsard a emprunté à Gaguin, Gilles ou Bouchet, le nom de ce Gillon, qui fut élu à la place de Childéric. Grégoire et Aimoin donnent la forme Ægidius.

Où ce Gillon vagabon s'enfuira :
Les fiers Saxons en bataille occira,
Il tura Paul de nation romaine,
Et d'Orleans tirant jusqu'au domaine
Du riche Anjou, hazardeux aux dangers,
Se fera Roy victorieux d'Angers,
Et des Romains les armes estofées [1]
Au Dieu de Loire apendra pour trophées.
Vois-tu Clovis grand honneur des Troyens ?
Qui le premier abhorrant les Payens
Et des Gentils les menteuses escolles,
Pour suivre Christ laissera les idolles,
Donnant batesme aux Francois desvoyez ?
Et lors du ciel luy seront envoyez
Un Oriflame, estandart pour la crainte
De ses hayneux, et l'Ampoulle tressainte,
Huille sacrée, oincture de voz rois.
Son escusson, deshonoré de trois
Crapaux boufis, pour sa vieille peinture
Prendra des Lis à la blanche teinture,
Present du ciel : Dieu qui le choisira
D'honneur, de force et de biens l'emplira [2] !

1135. *87* Son bras armé du Rhin se saisira
1137. *73-87 graphie* tu'ra
1141. *87* estoufées
1144. *On lit* abhorrans (*éd. suiv. corrigent*)
1146. *87* ses idoles
1147. *78-87 graphie* baptesme
1150. *On lit en 72 et 73ᵃ* Des ses hayneux (*éd. suiv. corr.*)
1151. *73-87* onction de tes Rois
1153-54. *78-84* en changeant de peinture, Prendra les Lis
1152-54. *87* Ses estendars, deshonorez de trois Crapaux, prendront pour merques honorées En champ d'azur des Fleurs de Lis dorées
1156. *87* De coeur, de force & d'honneur l'emplira

---

1. Estofées = ornées.
2. Les détails de ces derniers vers sont pris à Gaguin. Haineux = ennemis. Pour = à la place de.

Ne vois-tu pas comme son front assemble
La gravité et la douceur ensemble
Ayant le bras armé sans estre armé,
Ensemble craint, ensemble bien aymé ?
Nul ne vaincra ce roy de courtoisie, [203]
Mais quand l'espée au poing aura saisie
Nul conquerant, tant soit brave de cueur,
De ce Clovis ne vaincra la fureur.
  Il poursuivra d'une ardente colere
Siagre, fils de Gillon, qui son pere
Deposseda, et son camp assaudra
Si vivement que Soissons il prendra,
Perdant du tout la puissance romaine [1] :
Puis dés le Rhin jusqu'aux rives de Seine,
De Seine à Loire il sera conquereur,
Des Rois voisins le foudre et la terreur.
» La fortune est d'inconstance emplumée.
Luy, conduisant une gaillarde armée
Outre le Rhin contre les Alemans,
Prompts aux combats, aux guerres vehemens,
Sera pressé d'une si grande suite
Que tout honteux de penser en la fuite
Aura recours tant seulement à Dieu :

1163. *73*[a] Nul conquerant, tant soit-il plein d'horreur | *73*[b] Nul, tant soit fort & puissant Empereur | *78-84 texte primitif*
1164. *73-84* De ce Clovis ne se dira veinqueur
1157-72. *87 supprime ces seize vers et fait le raccord ainsi* : Luy conduisant une gaillarde armée (Sans voir que peut la Fortune emplumée)
1175-76. *73*[b] Outre le Rhin encontre les Germains, Peuples sans peur qui ont la guerre és mains | *78-84 texte primitif* | *87* Outre le Rhin contre les Alemans, Peuples hardis, aux guerres vehemens
1179. *73*[b] Se defiant aura recours à Dieu | *78-84 texte primitif* | *87* En son peril aura recours à Dieu

---

1. Syagrius avait remplacé son père à Soissons, comme chef de la milice romaine.

Lors s'eslanceant furieux au milieu
Des Alemans, de sa francoise espée
Rendra de sang la campagne trempée,
Tura leur roy, et des peuples dontez
Tribus par an luy seront aportez [1].
   Lors, enrichi des despouilles conquises,
Au nom de Christ bastira des Eglises.
Puis se chargeant (apres avoir veincu)
Le dos de fer et le bras de l'escu,
Ira de Vienne aborder le rivage. [204]
Un cerf chassé doit montrer le passage
Au camp Francois, grand miracle divin [2].
Pres de Poitiers fera trambler le Clin
Dessoubs ses pieds, assaillant de furie
Alaric roy des peuples de Gothie [3].
   Desja le vent branle les estandars,
Pié contre pié se fichent les soudars
Joyeux de sang : tout le cueur leur bouillonne,
Une poussiere en rond les environne,
Et sans relasche au milieu des travaux
Sont renversez chevaliers et chevaux.
   Le Roy Clovis ardant à la conqueste,

1181. *87* Du camp haineux
1183. *73-87 graphie* Tu'ra
1184. *87* Tributs chaque an
1187. *73-87* (comme Prince invaincu)
1188. *87* Le front de palme & le bras de l'escu
1190. *On lit* montera *en 72 et* 73^{b} (*corrigé aux Errata de 72 en* doit monter, *autre erreur typ.* | 73^{a}, *78-87* montrera
1193. *87* ahurtant de furie

1. La bataille de Tolbiac fut remportée sur les Alamans, à l'ouest de Mayence.
2. Sur le cerf qui passa à gué la Vienne, cf. N. Gilles. Grégoire de Tours, Aimoin et Gaguin mentionnent une biche.
3. Il s'agit de la bataille de Vouillé, où Clovis tua Alaric.

Persant son camp, opozera sa teste
Contre Alaric, et comme hazardeux
Ces puissans Rois s'affronteront tous deux
Braves, hautains, furieux comme foudres.
Sous leurs chevaux deux tourbillons de poudres
Noirciront l'air, et sans avoir repos
Icy Clovis, icy le roy des Gots
Poussez, tournez de fortune diverse
Seront portez tous deux à la renverse.
Le mol sablon imprimera leurs corps :
Eux relevez plus ardens et plus fors
Cherchant la mort, espendront sur la place
Greves, cuissoz, morrions et cuirasse
Suant tous deux de colere et de coups :
Mais à la fin Clovis plein de courroux
Fera du Goth victime à Proserpine [205]
D'une grand playe enfondrant sa poitrine.
Ainsi Clovis Alaric occira,
L'ame Gotique aux enfers s'en ira [1] !

1202. 73[b] Persant l'armée | *78-87 texte primitif*
1203. 73 & d'un cueur hazardeux | *78-87* là d'un cœur hazardeux
1205. *87* Comme lions, ou plustost comme foudres
1211-14. 73[b] A leur tomber les camps feront un bruit. Eux relevez, semblables à la nuict D'hyver qui porte & la nege & la glace, Se feront choir morions & cuirasse | *78-84 texte primitif*
1212 13. *87* Haleine prise, & relevez plus forts, Se martellant espandront sur la place
1216. *87* Mais Clovis plein d'un genereux courrous
1220. 73[b] L'ombre Gothique aux enfers s'en ira ! *avec addition de quatre vers* : Blafemant Dieu, chagrine & courroucée Que toute France elle n'a renversée Et qu'en mourant pour funebre convoy N'a peu mener l'ame d'un si grand Roy | *78-84 suppriment cette addition* | *87 la remplace ainsi* : Son corps tombé bruira sur la poussiere Comme un belier, qui sur une riviere Congne des paux, le fondement d'un pont : Le fleuve en bruit, tout le Ciel luy respond

1. *Paux*, dans la variante, est le pluriel de *pal* = pieu. Déjà, à la fin de l'*Orlando furioso*, l'âme de Rodomont allait aux enfers, irritée et blasphémante.

Puis s'emparant des thresors de ce prince
Prendra Tholose et toute la province
D'Alby, Rouairgue, Auvergne et Limosin,
Et tout le champ de Garonne voisin.
  De là pompeux d'une si noble gloire
Des Bourguignons ravira la victoire,
Les massacrant d'un courage trop chaut
Pour le forfait de leur roy Gondebaut [1].
  Bref ce Clovis d'invincible puissance
Doit bouter hors son empire d'enfance,
Le faire masle, et le rendre aussi fort,
Qu'un grand rocher, la muraille d'un bord.
  De ses vertus l'acquise renommée
Sera si grande et si haute semée,
Que ses enfans ne seront maintenuz
En leur grandeur, que pour estre venuz
D'un pere tel, lequel durant sa vie
Ne veincra pas tant seulement l'envie
Des rois vassaux à son glaive pointu,
Mais si au large estandra sa vertu,
Qu'ensevely dessous la terre sombre
Fera trembler les princes de son ombre.
[Tant vault l'honneur d'un Prince apres la mort

1224. *73-78* le camp | *84* Et le païs de Garonne voisin
1231-32. *73-84* Le rendre masle, afin que tous les Rois Tremblent de peur aux armes des François
1221-32. *87 supprime ces douze vers*
1233-34. *87* De ce grand Roy l'acquise renommée Sera si large & si au loing semée
1236. *73*[b] En leurs estats | *78-87 texte primitif*
1238-39. *73*[b] Comme un grand Dieu ne doit veincre l'envie Des rois sujets à son glaive pointu | *78-87 texte primitif*
1240. *87* Mais si fameuse estendra sa vertu

---

1. Gondebaud fit tuer son frère, noyer sa belle-sœur, et exiler ses nièces dont la cadette, Clotilde, devint l'épouse de Clovis (cf. v. 1255).

Qui en vivant fust magnanime & fort].
Or pour montrer que telle creature
Se vestira de celeste nature,
Avant sa mort les feux presagieux, [206]
Le tramble-terre et les foudres des cieux [1]
Esbranleront sa royale demeure.
» Mais quoy, Troyen ! il faut que l'homme meure :
» En son bateau Caron prend un chacun,
» Et du tombeau le chemin est commun.
Voy CHILDEBERT et CLOTAIRE son frere
Qui tous ardens d'une juste colere
Que Gondebaut comme prince cruel
Ait fait meurdrir leur oncle maternel,
Dessus son fils Sigismond de Bourgongne,
De telle mort vangeront la vergongne.
Ces deux grands rois à la guerre assemblez,
Donnant bataille aux Bourguignons troublez,
Les meurdriront d'une mort tresamere,
Gratifiant aux larmes de leur mere [2],
Qui souspiroit de ne voir point vangé
Le corps royal de son pere outragé.
Ce Childebert et Clotaire, grands princes,

1243-44. *Ce distique manque en 72, ce qui rompt l'alternance des rimes m. et f. ; je l'ai rétablie d'après 73ᵃ* | *73ᵇ* Tant vault l'honneur d'un Prince apres la mort De qui le cueur fut vertueux & fort | *78-84* Tant vaut l'honneur d'un Prince apres la mort, Qui en vivant fut equitable & fort | *87* Et plus pourront en la tombe enfermez Ses os, qu'un camp des grands Princes armez
1245-52. *87 supprime ces huit vers*
1256. *87* Aye meurdry
1259-61. *87* Les Rois unis & leurs camps compagnons Feront la guerre ensemble aux Bourguignons, Les accablans d'une serve misere

---

1. Cf. Aimoin, *op. cit.*, II, ch. xxv : De terrae motu et Clodovei transitu.
2. C.-à-d. donnant satisfaction aux larmes de leur mère Clotilde.

Pour augmenter les bords de leurs provinces,
Rompant le droit, la nature et la loy
(Entre les rois ne dure point la foy,
Tant le desir de regner leur commande),
Freres germains, suivis d'une grand bande
D'hommes armez partiaux et meschans,
Voudront helas ! de leurs glaives tranchans
S'entre-tuer et rougir les batailles
Du sang tiré de leurs propres entrailles.
Mais sur le point qu'ils voudront s'assaillir, [207]
Voicy du jour la lumiere faillir,
Neges et vens et tourbillons et gresle
Du ciel crevé tomberont pesle-mesle
Entre-semez de foudres et d'esclairs :
Hommes, chevaux, morrions et bouclairs
Seront frapez coup sur coup du tonnerre.
Ainsi de peur mettront fin à la guerre
Ces deux germains : le bon Dieu l'a permis,
Et de haineux devenus bons amis [1]
Freres de sang et de cœur sans rancune,
Ramasseront leurs puissances en une,
Fiers aux combas, invaincus chevalliers :
Puis en poussant milliers dessus milliers
D'hommes armés, par hautes destinées

1267-68. *87* Rompant apres la nature & la loy » (Entre les Rois jamais ne vit la foy)
1268-69. *78-87 guillemets*
1281. *73*[b] Seront frappez des flames du tonnerre | *78-84* de pluye & du (*84* de) tonnerre | *87* d'un orageux tonnerre
1282-83. *84-87* Un tel miracle appaisera la guerre De ces germains
1284. *84-87* Puis de haineux
1286. *On lit en 72 et 73*[a] puissance *au singulier* (*éd. suiv. corr.*)
1289. *On lit* hautes, destinée (*éd. suiv. corr.*)

---

1. Sur la tempête miraculeuse et la réconciliation des deux frères, cf. Grégoire de Tours, III, ch. XXVIII.

Iront gangner les cymes Pyrenées,
Princes guerriers, inveincus de travaux.
Les monts d'Espagne au bruit de leurs chevaux
Retentiront, et couvers de gensdarmes
Les champs luiront soubs la splandeur des armes.
  Lors Almaric, roy des Gots, qui tiendra
Soubs luy l'Espagne, ardent les assaudra
(Nouveau fuzil de l'ancienne noise)[1]
Mais pour neant : car la vertu francoise
De pieds, de mains et de teste poussant
Ira des Gots la force renversant.
Ce roy voiant sa puissance coupée
Du fer Gaulois, scaura que vaut l'espée
De Childebert, qui luy persant la peau, [208]
Costes et cueur, ira jusqu'au pommeau
D'une grand playe en la poitrine ouverte :
Avec le sang fuira l'ame deserte
Du corps Gothiq, et franche de ses os
Ira chercher là bas autre repos.
Ces freres Rois, ains frayeur des campagnes
Ardront, perdront, pilleront les Espagnes
Mettant à sac et peuples et seigneurs,
Lors tous enflez de butins et d'honneurs,

1291. *87* Princes hardis, mespriseurs de travaux
1294. *78-84* sous l'esclair de leurs armes
1293-94. *87* Retentiront, & le cours des rivieres Sera humé de leurs troupes guerrieres
1299-1300. *87* Se bandant toute & de veines & d'os Fera broncher sur la poudre les Gots
1301. *87* Leur Roy
1307-08. *87* Du corps Gothiq, qui grinceant maudira Dequoy si tost son printemps s'en ira
1309-12. *87 supprime ces quatre vers*

---

1. C.-à-d. nouveau brandon de l'ancienne querelle (allusion à la défaite d'Alaric, père d'Almaric, à Vouillé). *Fusil* est pris ici au sens figuré.

Et d'une gloire aux Francois eternelle
Viendront revoir leur terre paternelle.
Puis sans enfans, des hommes le confort,
Comme tous rois, scauront que peut la mort.
  Quel est cet autre eshonté de la face ?
C'est ARIBERT, deshonneur de ta race,
Le nourrisson de toute volupté
Qui pour ton fils ne doit estre conté [1].
  L'autre d'apres, qui tout morne se fasche,
Qui tient sa gorge et qui marchant remasche
Meinte menace et resve tout à soy ?
C'est CHILPERIC, indigne d'estre roy [2],
Mange-sujet [3], tout rouillé d'avarice,
Cruel tiran, serviteur de tout vice,
Lequel d'impos son peuple destruira :
Ses citoyens en exil banira,

1313. *87* Eux annoblis d'une gloire eternelle
1315-16. *73-87* Puis sans enfans, des (*73*ᵇ de) vieillards le confort, Comme tous Rois seront pris de la Mort
1319. ***On lit*** norrisson (***éd. suiv. corr.***)
1317-20. *87 supprime ces quatre vers*
1324. *73-87* Childeric (*lapsus*)

---

1. Graphie phonétique pour *compté*. Sur cet Aribert, ou Charibert, fils de Clotaire, qui pour sa vie licencieuse fut excommunié par saint Germain, évêque de Paris, cf. Grégoire de Tours, Gilles, Aimoin, et Bouchet.

2. L'auteur du *Réveille-matin des François* (1573 et 1574) a reproduit, avec des variantes négligeables, les vers 1557-68, 1599-1626, 1633-50, 1324-68, 1379-82, 1423-32, 1439-46. Il feint de croire que Ronsard, « merveilleusement subtil », a désigné Charles IX sous le nom de Chilpéric et Catherine de Médicis sous celui de Brunehaut, qu'il propose Bodile en exemple aux survivants de la Saint-Barthélemy, et que les vers 1618 sq. sont adressés au 4ᵉ fils d'Henri II (cf., dans l'édition de 1574, t. I, pp. 109-116 et 126, et t. II, p. 169). Dans la rédaction latine du *Réveille-matin*, les vers de Ronsard sont traduits en vers latins, et ils sont traduits en allemand dans la traduction allemande de 1575. Au *Dialogue second du Réveille-matin*, La Mole est comparé à Bodile. Cf. L'Estoile, *Mémoires*, XII, p. 382.

3. Mot composé sur le modèle du grec δημοβόρος.

Affamé d'or, et par armes contraires
Voudra ravir la terre de ses freres,
N'aymant personne et de personne aimé : [209]
Qui de putains un serrail diffamé
Fera mener en quelque part qu'il aille [1],
Soit temps de paix ou soit temps de bataille :
En voluptez consommera le jour
Et n'aura Dieu que le ventre [2] et l'amour.
Du peuple sien n'entendra les complaintes :
Toutes vertus, toutes coustumes saintes
Des vieux Gaulois fuiront devant ce roy,
Grand ennemy des pasteurs de sa loy.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien les honneurs des offices [3] :
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Jamais d'enhaut la puissance celeste
Ne montra tant son ire manifeste,
Et jamais Dieu, le grand pere de tous,
Ne montra tant aux hommes son courroux,

1337-39. *73* De ses sujets n'entendra les complaintes, De ses ayeux les ordonnances saintes, Mœurs & vertus fuiront devant ce Roy

1337-40. *78-84 suppriment ces quatre vers* | *87 les remplace par ceux-ci* : Tel Prince semble au pourceau qui se veautre En un bourbier : un plaisir tire l'autre. Desja le Ciel par signes le preschoit Que d'un tel Roy la vie le faschoit

1342. *73*[a] Les gens de bien les honneurs, les offices | *73*[b] n'auront point les offices | *78-87* Les gens de bien ny honneurs, ny offices

1347. *84* Et l'œil de Dieu qui nous regarde tous

---

1. Cf. N. Gilles : ... il menoit tousjours avec luy grans turbes de femmes concubines.

2. Expression fréquente dans la littérature du XVIe siècle, imitée de l'épitre de saint Paul aux Philippiens : quorum deus venter est.

3. C.-à-d. les gens cultivés n'auront pas les bénéfices ecclésiastiques, ni les gens de bien les charges publiques. Cf. N. Gilles : ...peu de gens clercz furent mis de son temps es dignitez et prelatures de France.

Signes de sang, de meurdres et de guerre :
De tous costez un tramblement de terre,
Horrible peur des hommes agitez,
De fond en comble abatra les citez.
Jamais les feux la terre ne creverent
En plus de lieux : jamais ne s'esleverent
Plus longs cheveux de cometes aux cieux,
Jamais le vent, esprit audacieux,
En fracassant et forests et montagnes,
Ne fit tel bruit, le balay des campagnes.
Les pains coupez de sang se rougiront, [210]
En plein hyver les arbres fleuriront[1],
Et toutefois pour ces menaces hautes
Ce meschant roy n'amendera ses fautes :
Mais tout superbe, en vices endurcy
Contre le Ciel eslevant le sourcy,
Au cueur brulé d'infame paillardise
Estoufera contre sa foy promise,
En honnissant le sainct lit nuptial,
Sa propre espouse, espoux tresdesloyal.
Ny lit, ny foy, ny la nuit amoureuse
Ne deffendront Galsonde malheureuse,
Qu'en luy pressant le gosier de sa main
Ne la suffoque, homicide inhumain :

1345-52. *87 supprime ces huit vers*
1353-56. *73* Jamais les vens la terre ne creverent En plus de lieux : jamais ne s'esleverent A l'improveu (signes prodigieux) Plus longs cheveux de cometes aux cieux | *78-87* Jamais les vents la terre ne creverent En plus de lieux : jamais ne s'esleverent Plus longs cheveux de cometes aux Cieux, De son malheur signes (*87* monstres) presagieux
1357-60. *73-87 suppriment ces quatre vers*
1365. *84-87* O cœur brulé d'infame paillardise !
1368. *73-78* Sa propre femme | *84-87 texte primitif*

1. Ces prodiges ont été rapportés par Grégoire de Tours (IV, xxxi, et V, xxxiv) et par Gaguin.

Acte d'un Scythe, et non d'un roy de France,
Lequel devoit s'oposer en deffense
Pour la sauver, et luy mesmes s'offrir
Plustost cent fois à la mort, que souffrir
De voir sa femme ou captive ou touchée :
Et toutesfois aupres de luy couchée,
Jointe à son flanc, le baizant en son lit,
Seure en ses bras, l'estranglera de nuit [1].
Cruel tyran! à qui dessus la teste
L'ire de Dieu pend desja toute preste :
D'un ord trespas son sang le rougira
Et sa putain sa femme vangera [2].
  Apres la mort de sa femme Galsonde,
Doit espouser sa garse Fredegonde,
Qui d'un visage eshonté de regars, [211]
Et de maintiens lubriques et paillars,
Et d'un parler entre l'humble et le grave,
Fera ce roy de maistre son esclave [3],
L'abestissant si bien à ses desirs,
Qu'il servira valet de ses plaisirs.
Puis doit aprendre aux despens de sa vie
Que l'homme est fol qui aux putains se fie.

1383. *84-87* Son propre sang son crime lavera
1388. *73*[b] bordeliers & paillars | *78-84 texte primitif*
1385-92. *87 supprime ces huit vers*
1393. *87* Ah ! apprenant aux despens de sa vie
1394. *73-84 guillemets à ce vers*

---

1. Tout ce passage est imité d'Aimoin : « eam in stratu quiescentem crudelissime strangulavit : immane facinus, nullique antea cognitum tyranno, ac Franco homini, maxime regi, penitus incongruum : conjugem innocuam, et quam ab hostibus raptam vindicari ferro, aut mortem pro ea oppetere decuerit, hanc securam, in communi thoro cubantem, suffocare non erubuisse » (III, ch. v).

2. Cf. Aimoin, *ibid.* : « [meretriculae] fraude in proximo erat ipse perimendus. »

3. Cf. Aimoin, III, LVII : « vile mancipium ...obsequeretur. »

Or, elle ayant assoté [1] son mary,
Pour mieux jouïr de son ribaut Landry
Qui du royaume avoit toute la charge,
Folle d'amour, à deux meurdriers encharge
A son retour de la chasse bien tard
De luy perser la gorge d'un poignard.
Ainsi mourra par les mains de sa femme
Ce Chilperic, des princes le diffame [2].
Elle sans peur ny de Dieu ny de loix,
Toute effrontée, ayant encor les doigs
Rouges du sang de son mary, pour taire
Par un beau fait le meurdre et l'adultere,
Ira guerriere au milieu des combas,
Tiendra son fils de trois mois en ses bras,
Traistre pitié! pendant à sa mammelle,
Dont son paillard aura pris la tutelle [3].
Puis cette royne abominable, ainçois
Cette furie execrable aux François,
De qui la teste attendoit le suplice,
Comme si Dieu favorisoit le vice [4]
Vivra sept ans en pompes et honneur [212]
Avec Landry, des Francois gouverneur :

1403. 73^b ni des loix | *78-87 texte primitif*

1. Ayant fait de son mari un *sol*, c'est-à-dire un cornard.

2. Diffame = opprobre. L'histoire sanglante de Chilpéric et de Frédégonde est souvent évoquée à cette époque ; cf. les tragédies de Roze et de Billard, et les *Recherches de la France* d'Et. Pasquier, où on lit : « Ce Roy entre tous les Roys de la France fut réputé pour le plus malgissant, et tel que nostre Ronsard nous a representé sur fidelles memoires par sa *Franciade* » (V, XI).

3. Cf. Aimoin, III, LXXXII : « regem adhuc matris sugentem hubera. » Pasquier cite les vers 1403-1410, en remplaçant *trois mois* par *six ans* (*op. cit.*, V, VII).

4. Pasquier fait une remarque analogue dans le chapitre XXV du livre V.

Et qui pis est, morte on la fera sainte,
Ainsi tout va par fraudes et par feinte !
L'autre d'apres est CLOTAIRE son fils
Par qui seront les Saxons desconfis,
Ne soufrant vivre en leur terre occupée
Masle debout plus grand que son espée [1],
Sage guerrier, victorieux et fort,
Qui pour l'honneur mesprisera la mort.
De Brunehaut, princesse miserable,
Fera punir le vice abominable,
Luy attachant à la queü' d'un cheval
Bras et cheveux : puis à mont et à val
Par les rochers, par les ronces tirée
En cent morceaux la rendra dechirée :
Si qu'en tous lieux ses membres difamez
Seront aux loups pour carnage semez.
Bien qu'un grand roy ne puisse avoir louange
Quand par la mort d'une femme il se vange,
Pourtant Clotaire est absoubs par les loix
D'avoir vangé le sang de tant de rois
Que par poison, par glaive et par cautelle

1418. *73-87 guillemets à ce vers*
1419. *84-87* L'autre qui suit
1426. *84* Punira seul la malice execrable | *87* Doit chastier la malice execrable
1427-32. *84* Le corps lié trainant à son cheval, Ses vieux cheveux par montaigne & par val Seront espars : si que d'elle tirée Les chemins pleins de sa peau deschirée Voirront saigner cuisses, jambes & flancs, Et les buissons s'arrouser de leurs sangs | *87* Jambes & bras à deux chevaux tirez, Ses vieux cheveux des ronces deschirez Seront espars comme flocons de laine Que la brebis a laissé sur la plaine Par les chardons aux poignans hameçons, Et de son sang rougiront les buissons
1435. *73-84* est absous des François

1. Cf. Aimoin, IV, XVIII. Ces vers ont été imités par Bertaut dans son *Discours sur le trépas de M. de Ronsard*, texte de 1586.

Avoit occis cette royne cruelle [1].
Les Læstrigons [2], les Cyclopes, qui n'ont
Qu'un œil au front, en leurs rochers ne sont
Si cruels qu'elle, à toute peste née,
Qui en filant menée sur menée,
Guerre sur guerre et debas sur debas [213]
Fera mourir la France par combas,
Mais à la fin soubs les mains de Clotaire
Doit de ses maux recevoir le salaire.
Ce gentil Prince, entre ses nobles faits,
Voyant ses gents en bataille deffais,
Et Dagobert son fils, jusqu'à la taye [3]
Pres la cervelle, attaint d'une grand playe,
Perdre le sang en longue pamaison,
Revestira son chauve poil grison
D'un morrion, armes de la jeunesse,
Et tout son corps refroidy de vieillesse
Reschaufera d'un cueur jeune et gaillard [4] :
Puis en brossant les flancs de son bayard,

1440. *73-84* Au front qu'un œil
1442. *84* Qui ourdissant
1433-46. *87 supprime ces quatorze vers et les remplace par ce distique* : » Rien si malin qu'une femme peut naistre, » Ny rien si bon quand bonne elle veut estre
1450. *73-87* Couvre-cerveau
1451. *78-87 graphie* pasmaison

---

1. Au livre V des *Recherches*, Pasquier a longuement exposé les crimes qui étaient imputés à Brunehaut; en 1575, le *Discours merveilleux de la vie ... de Catherine de Médicis* se termine par un parallèle entre celle-ci et la reine d'Austrasie, et dans son *Francogallia* (1573), Fr. Hotman dénonce les forfaits des reines régentes Frédégonde et Brunehaut.

2. Les Lestrygons, peuplade de la Méditerranée occidentale; cf. le chant X de l'*Odyssée*.

3. Taye = méninges.

4. Il s'agit de la campagne de Dagobert et de son père Clotaire II contre les Saxons, que Ronsard a déjà mentionnée aux vers 1420-22. La chevelure blanche de Clotaire II est mentionnée par Aimoin, IV, xviii. Brosser = éperonner. Bayard = cheval bai. A nou = à la nage.

Chaud de colere et de menace fiere,
Passant à nou le fil d'une riviere
Ira trouver le roy sur l'autre bord
Qui se moquoit de son fils demy-mort.
Alors ces rois d'un valeureux courage
Front contre front sur le premier rivage
S'acharneront comme loups au combat.
Le bon Clotaire à la renverse abat
Son ennemy, et la teste coupée
Embroche droite au bout de son espée,
Avec grands cris retournant vers les siens,
Acte Gaulois et digne des Troyens,
De siecle en siecle à jamais memorable,
Tant vaut un pere à son fils pitoyable [1].
 L'autre qui vient en magnifique arroy [214]
Qui de maintien represente un grand roy
Est-il des miens? dy le moy, je te prie.
C'est Dagobert, fleur de chevalerie :
En sa jeunesse aura le cueur hautain,
Revesche en meurs coupera de sa main
(Acte impiteux) la barbe de son maistre [2].
Puis par le temps venant son age à croistre,
De prince fier deviendra gratieux,
Tant seulement en deux points vitieux,
L'un de nourrir par trop de concubines,
L'autre de faire excessives rapines

1457. *87* de vengeance fiere
1465. *73-87* sa teste coupée
1467. *73-87* repassant vers les siens

---

1. Pitoyable à son fils = qui éprouve de la pitié à l'égard de son fils. Le chef saxon à qui Clotaire II coupe la tête, s'appelait Bertoaldus (Aimoin, *ibid.*).
2. Sur cet épisode, cf. Aimoin, IV, XVII, et Gaguin.

Sur meinte eglise, afin d'enrichir un
Moutier à part du revenu commun [1] :
 Au reste accort, de bonnes meurs et sage,
Qui craindra Dieu, qui punira l'outrage
Des orphelins, qui vivra par conseil,
Qui n'aura point en armes son pareil,
Prudent guerrier, qui sera sans contrainte
L'amour des siens, de ses voisins la crainte [2] :
Qui chassera les peuples circoncis
De ses païs, par qui seront occis
Les Esclavons, qui dessus la campagne
Estandra mors les peuples d'Alemagne,
Et les Lombars par guerres destruira,
Qui les Gascons rudement punira,
Et qui rendra la nation servile [3]
Des Poitevins, et qui Poitiers leur ville
Saccagera par glaives et par feux [215]
Et la fera labourer par des beufs,
Semant du sel où furent ses murailles.
Qui destruira les Hongres par batailles,
Trenchant au fer tant de peuples armez.
Des os des mors les champs seront semez
Et les chevaux nageront jusqu'au ventre

1485-88. *87 supprime ces quatre vers*
1489. *87* Au reste grand
1491-94. *87 supprime ces quatre vers*
1495. *87* Qui les Lombars

---

1. Ce moutier est S. Denis; cf. Aimoin, IV, xx, N. Gilles et Gaguin.

2. Aimoin énumère les vertus et les faiblesses de Dagobert, aux ch. xix et xx du livre IV; il relate ses campagnes et la fructueuse ambassade de saint Éloy auprès du roi de Bretagne. Gaguin et Bouchet fournissent des développements analogues.

3. C.-à-d. qui rendra servile la nation des Poitevins. Contredit par Bouchet, Gaguin rapporte que Dagobert fit labourer l'emplacement des remparts de Poitiers et semer du sel.

Souillez de sang : la riviere qui entre
Dedans la mer, à peine par ses bors
Pourra couler, tant elle aura de mors.
Luy tout enflé de gloire militaire
Rendra soubs luy Bretagne tributaire,
Et leur royaume en Duché changera.
Tout au contraire amy deschargera
(Aux uns hautain, aux autres debonnaire)
Les fiers Saxons surmontez par son pere
De trois cens beufs[1] qu'ils devoient tous les ans.
Puis desliant de ses membres pesans
L'ame legere, apres meinte victoire
Rendra son nom d'eternelle memoire.
  L'autre qui suit d'honneur environné,
Qui a le front de palme couronné,
Qui ja les Turcs menace de la guerre,
Sera Clovis, lequel ira conquerre
Hierusalem, et les sceptres voisins
D'Ægypte jointe aux peuples Sarrazins :
Outre la mer bien loing de sa patrie
Tiendra des Juifs l'heureuse seigneurie,
Et son ost brave et luy brave à la main [216]
Boiront sept ans les ondes du Jourdain[2].
  Puis retourné pour quelque trouble en France,
De ses enfans punira l'arrogance,

1525-28. *87 supprime ces quatre vers*
1529. *87* Puis retourné victorieux en France

1. Aimoin et Gaguin mentionnent un tribut de cinq cents bœufs ou vaches.

2. Dans la dernière révision de la *Franciade*, Ronsard supprimera le long séjour de Clovis II en Terre Sainte, mais il conservera la mention de cette croisade, qu'il a empruntée à N. Gilles. Dès 1576, Du Haillan taxera de légende le voyage de Clovis II en Palestine.

Qui par flateurs, par jeunes gens deceuz,
Vers celle ingras qui les avoit conceuz [1],
De tout honneur degraderont leur mere,
Et donneront la bataille à leur pere.
  Leur mere adonc, ah! mere sans mercy,
Fera bouillir leurs jambes, et ainsi
Tous mehaignez [2] les doit jetter en Seine.
Sans guide iront où le fleuve les meine
A l'abandon des vagues et des vens :
Grave suplice! afin que les enfans
Par tel exemple aprenent à ne faire
Chose qui soit à leurs parens contraire.
  Bien que ce roy soit magnanime et fort,
Soit aumosnier, des pauvres le suport,
Pourtant son ame aux vices inclinée
De trop de vin se verra dominée.
L'amour, la gueule [3], et les plaisirs qui font
Rougir de honte un prince, le feront
Esclave roy de vilaine luxure,
Trompant son nom, soymesme et sa nature.
  Voy-tu ceux-cy qui abaissent les yeux,
Honteux de voir la lumiere des cieux,
Qui ne devroient au monde jamais naistre,

1540. *On lit* sulplice *en 72 et 73*[a] *(éd. suiv. corr.)*
1542. *87* Chose qui puisse à leurs parens desplaire
1545. *On lit* Portant *en 72 et 73*[a] *(corrigé aux Errata en 72)*
1548-49. *73*[b] Rouiller un Prince eshonté, le feront Un roy valet de vilaine luxure | *78-87 texte primitif*
1550. *78-87* & la nature

1. C.-à-d. ingrats envers celle qui les avait conçus. Ronsard doit aussi à N. Gilles la légende des énervés de Jumièges.
2. Mehaignez : cf. livre III, v. 251. Grave : lourd, douloureux.
3. C.-à-d. la gourmandise (lat. *gula*). Ronsard s'inspire de ce passage d'Aimoin : « omni spurcitiae deditus, fornicarius, et illusor foeminarum, gulae et ebritati (*sic*) operam dans » (IV, XLIII).

Ny moins avoir Hector pour leur ancestre ?
Clotaire est l'un et l'autre est Childery, [217]
Theodoric l'autre, en delices nourry,
Trois fait-neants, grosses maces de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudisson du peuple despité [1] :
L'un pour souiller son corps d'oisiveté,
Pour n'aller point au conseil, ny pour faire
Chose qui soit au prince necessaire,
Pour ne donner audiance à chacun,
Pour n'avoir soing de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny Palais ny Justices,
Mais pour rouiller sa vie entre les vices,
Traistre à son peuple et à soy desloyal,
Sans plus monter en son throsne royal,
En le fraudant de son naturel guide,
A Esbrouin en laschera la bride
Et le fera soit en guerre ou en paix
Chef du conseil et Maire du Palais.
Cet Esbrouin aura soing des batailles,
De la finance et d'augmenter les tailles,
Et de respondre à tous ambassadeurs,
Et son estat aura tant de grandeurs,
Comme chargé d'une peine honorable,
Qu'il deviendra si craint et redoutable,
En cependant que les Rois amusez
A boufonner, aux femmes abuzez,

1565-66. *73-87 rimes* Justice... le vice
1569. *73-87* Ains le fraudant
1580. *84-87* des femmes abusez

1. Maudits du peuple irrité. Clotaire III, Childéric II et Thierry III étaient les fils de Clovis II. Ebroïn fut maire du Palais sous Clotaire III et ses frères.

Sans nul conseil, trahys de leur plaisance [1],
Sont rois de nom, Esbrouin de puissance,
Qu'en peu de jours ces seigneurs aprouvez [218]
De tout le peuple, aux honneurs eslevez,
Puissans de faits, de parolle et d'audace,
Des premiers Rois aboliront la race,
Et se feront, d'auctorité pourveus,
Eux mesmes rois, leurs fils et leurs neveux.
Pource, Troyen, ne commetz telle faute,
N'esleve point en dignité trop haute
Quelque vassal : ton dommage en despend :
» Quand un roy fault, trop tard il s'en repent.
L'autre second [2], d'humeur lubrique et salle,
Perdra long temps sa dignité royale,
Et sans egard à son sang descendu
De tant de rois, sera moine tondu
Et r'enfermé dedans un monastere.
Le tiers, qui vient pensif et solitaire,
De ses sujetz comme peste haï,
A contre-cueur des seigneurs obeï,
Chaut de colere et d'ardeur inutille
Fera foëter le chevalier Bodille
En lieu public, lié contre un posteau,
Tout deschiré de veines et de peau.
Bodille plein d'un valeureux courage,
Tousjours pensif en si vilain outrage,
Ne remaschant que vengeance en son cœur,

1583. *78-87* ces Maires approuvez
1590-91. *73-87 guillemets*
1593. *73-87* L'autre second de luxure tout pale (*et* palle)
1601. *73-87* Chaut de colere, à regner mal habille

1. Entraînés par leur goût des plaisirs.
2. Thierry III, enfermé au monastère de Luxeuil.

Lairra couler quelque temps en longueur,
Puis si despit la fureur l'espoinçonne
Que sans respect de sceptre ou de couronne,
Tout alumé de honte et de courroux, [219]
Ce roy peu sage occira de cent coups.
  Luy, de son prince ayant la dextre teinte [1],
Pres le roy mort tu'ra la royne ensceinte,
D'un mesme coup (tant son fiel sera grand)
Perdant le pere et la mere et l'enfant
Qui se cachoit dedans le ventre encore.
  Seigneur Troyen, le prince ne s'honore
De felonnie, il faut que la fierté [2]
Soit aux lyons, aux rois soit la bonté
Comme mieux nez, et qui ont la nature
Plus prés de Dieu que toute creature.
Ce roy doit estre abuzé par flateurs,
Peste des rois, courtizans et menteurs,
Qui des plus grands assiegeant les oreilles
Font les discrets et leur content merveilles.
  Pource, Francus, si le ciel te fait Roy,
Sage entretiens des vieillars prés de toy,
Qui te diront leurs raisons sans feintise
En longs cheveux, en longue barbe grise.

1609-17. *73-87* Puis, sans respect de sceptre ou de couronne (Tant le despit furieux l'espoinçonne), Tout allumé de honte & de fureur Fera payer à ce Roy son erreur Par son sang propre, & rougira (*78-87* enrougissant) sa dextre Dedans le cœur de son Prince & son maistre, Et d'un tel fiel sa vengeance emplira, Que, le Roy mort, la Royne il occira Et son enfant enclos dans (*73b-87* en) ses entrailles
1618-20. *73-87* » Il faut qu'un Roy soit cruel aux batailles, » Mais doux aux siens : il faut que la fierté » Soit aux lions, aux Princes la bonté
1621-22. *73-87 guillemets*

---

1. Enrougir (var.) : Huguet cite d'autres exemples de ce verbe. Sur le meurtre de Childéric II et de sa femme, cf. Aimoin, IV, XLIV.
2. Fierté = férocité.

Ne vueilles point pour conseillers choisir
Ces jeunes fols qui parlent à plaisir.
Le plus souvent les princes s'abestissent
De deux ou trois que mignons ils choisissent,
Vrais ignorans qui font les suffisans,
Qui ne seroient entre les artisans
Dignes d'honneur, grosses lames ferrées,
Du peuple simple à grand tort honorées,
Qui vivent gras des impos et des maux [220]
Que les rois font à leurs pauvres vassaux,
Tant la faveur qui les fautes efface
Fait que le sot pour habille homme passe.
  Quelle fureur [1], qu'un roy pere commun
Doive chasser tous les autres pour un
Ou deux ou trois, et blesser par audace
Un masle cueur issu de noble race
Sans regarder si le flateur dit vray [2] ?
Ce Childeric doit cognoistre à l'essay
Le mal qui vient de croire à flaterie,
Perdant d'un coup et vie et seigneurie.
  Voy, Francion, ces autres rois dontez
De vin, d'amour, de toutes voluptez,
Qui abestis en un monceau se pressent

1631-42. *73b remplace ces douze vers par ce quatrain* : Toute jeunesse est pleine de fureur, Qui vend sa faute au poids d'une faveur, Tant le credit qui les fautes efface Fait que le sot pour habille homme passe ! | *78-87 reprennent les douze vers primitifs, avec cette seule variante en 87, au vers 1639* : des Edits & des maux

1650. *73-87* Perdant d'un coup femme, enfant & la vie

1651-52. *87* ces autres Rois captifs De vin, d'amour, des vices les outils

1. Fureur = folie.

2. Cette tirade, qui, rétablie en 1578, pourra sembler satirique, développe avec force un thème déjà esquissé dans l'*Institution* (t. XI, p. 8, v. 95-100 et 127) et qui sera repris dans le *Panégyrique de la renommée* et ailleurs.

Et le regard contre la terre baissent,
Une grand nuë esparse sur le front
Les obscurcist [1] : regarde comme ils vont
Effeminez, et d'une aleure lente
Montrent au front une ame nonchalante.
Ah ! malheureux ! ils seront fils des tiens,
Germe maudit, troyennes non troyens [2] :
Qui tant s'en fault qu'ils soient en France dignes
D'avoir au chef les couronnes insignes
Qu'ils ne sont pas, peste du genre humain,
Dignes d'avoir l'aiguillon en la main,
Rois sans honneur, sans cueur, sans entreprise
Dont la vertu sera la paillardise.
  Leur beau Royaume acquis par le harnois [221]
De tant d'ayeux, tresinvincibles Roys,
Par la sueur de tant de Capitaines,
Par sang, par fer, par discours, et par peines,
En peu de jours tombé de sa vigueur,
Ah fier destin ! perdra puissance et cueur.
  Ne vois tu pas comme Clovis en pleure [3] ?
Tay-toy, grand roy, rien çà bas ne demeure
» En son entier : tant plus le sceptre est haut
» Et plus il tombe à terre d'un grand saut.
  Ces Rois hydeux en longue barbe espaisse,
En longs cheveux, ornez presse sur presse
De chesnes d'or et de carquans gravez,

1660. *73* Troyens & non Troyens | *78-87 texte primitif*
1671-72. *73-87* Tout en un jour par lascheté de cueur Perdra puissance, accroissance & vigueur
1679. *73-87 graphies* chaines, chaisnes

1. Souvenir de Virgile, *En.* VI, 866.
2. Tournure imitée de l'*Énéide* et déjà employée au livre I, v. 795.
3. Cette tirade émue fait penser au *Discours des misères de ce temps* (t. XI, p. 22, v. 55 sq.).

Hauts dans un char en triomphe eslevez,
Une fois l'an feront voir leur visage :
Puis tout le reste ils seront en servage[1],
Laissant la bride aux Maires du palais,
Dont ils seront esclaves et valets,
Masques de Rois, idoles animées,
Et non pasteurs ny princes des armées,
Qui se verront honnis de voluptez,
De leurs vassaux à la fin surmontez[2].
Apren, Troyen, comme un lasche courage
Perd en un jour son sceptre et son lignage.
» Il ne faut estre aux affaires retif.
» La Royauté est un mestier actif.
Voy Chilperic[3], le dernier de la race
De Pharamond, comme il baisse la face,
Moine razé pour sa lubricité, [222]
Un fait-neant moisy d'oysiveté,
Qui ja ce semble aux plaisirs s'abandonne.
Cettuy perdra le sceptre et la couronne
Du grand Clovis, et son Maire Pepin
S'en fera roy par ne scay quel destin,
En transferant l'ancien diadesme
De la maison de son maistre à soymesme :
Bien qu'à grand peine ait quatre pieds de corps,

1681-83. *87* Une fois l'an se feront voir en pompe, Enflez d'un fard qui le vulgaire trompe, Quittant leur sceptre aux Maires du Palais
1698. *73*[b] perdra l'estat et

---

1. Fard (var.) = faux éclat.
2. Déshonorés par leur vie voluptueuse, et à la fin dominés par leurs vassaux.
3. En réalité, Childéric III, dernier souverain de la dynastie mérovingienne. Ronsard a relégué dans l'anonymat ses prédécesseurs immédiats : Clovis III, Childebert II, Dagobert II, Clotaire IV, Chilpéric II et Thierry II.

Bas de stature, et de membres peu forts,
Il aura l'ame active et vigoureuse,
Et de conseil et de prudence heureuse,
Il dontera la force des plus grands,
Pource, Francus, par tel exemple aprens
Que tout royaume augmente en accroissance
Par la vertu, et non par la puissance,
» Et que Dieu seul qui toute chose peut
» Perd et maintient les sceptres comme il veut,
» Pour les garder l'homme en vain se travaille,
» Car c'est luy seul qui les oste et les baille.
Qui sont ces deux qui vont marchant à part ?
Qui, de la troupe eslongnez à l'escart,
Discourent seuls de grands propos ensemble ?
A voir leur port, l'un et l'autre me semble
Sage guerrier, et nul ne s'est monstré
De tant d'honneur ny de gloire illustré.
Celuy, Troyen, qui fait bruire ses armes,
Grand capitaine et pasteur de gensdarmes,
Qui ja sa main sur une lance met, [223]
Qui d'un panache ombrage son armet
Au fier maintien, au superbe courage,
Qui rien que Mars ne monstre en son visage,
Sera Martel, gouverneur des Francois,
Non roy de nom, mais le maistre des Rois [1] :
Dedans le ciel fera monter l'empire
Du nom gaulois, et nul devant son ire
N'oposera ny lance ny escu
Qu'il ne soit pris, ou fuitif, ou vaincu.

1709-10. *73-87 guillemets*
1729. *87* Jusques au Ciel fera

1. Ronsard remonte en arrière : Charles-Martel fut le père de Pépin le Bref.

Voy quels lauriers, merque de sa conqueste,
Vont plis sur plis environnant sa teste !
Voy son maintien combien il est gaillard
Et de quels yeux il enfonce un regard !
Il occira par bataille cruelle
Des forts Saxons la nation rebelle,
Ceux de Baviere à mort desconfira :
Les Alemans tributaires fera
Jusqu'au Danube, et la terre Frizonne
Rendra, veinqueur, servile à sa couronne.
Prendra d'assaut, invaincu chevalier,
Nismes, Marseille, Arles, et Montpelier,
Beziers, Narbonne, et toute la Provence
Fera servile à son obeïssance :
Prendra Bordeaux et Blaye, et tous les fors
Que la Gironde arrouse de ses bors [1].
Voicy comme Eude, empereur d'Aquitaine,
Les Sarrazins, peuple innombrable, ameine
Contre Martel, à la guerre conduis [224]
Par Abdirame, antique sang des Juifs,
Qui d'Abraham et de Sarra sa femme
Se vantera : ce cruel Abdirame,
Cruel de meurs [2], de visage, et de cueur,
Des puissans Dieux et des hommes moqueur,
Tout acharné de meurdre et de furie,

1733. *73-84 graphie* marque | *87* marques
1742. *73-84* Rendra, veinqueur, sujette à sa couronne | *87* Rendra sujette à sa riche Couronne
1755. *87* Cruel de port, de moustache, & de cœur

1. Aimoin raconte ces campagnes et énumère ces pays et ces villes au livre IV, ch. LII-LVII.
2. Cruel de moustache (var.) : parmi les principaux traits que les Occidentaux attribuaient aux Turcs, il y avait, au moral, la cruauté et, au physique, les longues moustaches.

Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,
Doit amasser les siens de toutes pars,
Femmes, enfans, vieux et jeunes soudars,
Valets, bouviers, marchans, afin que l'onde
D'un si grand ost effroyast tout le monde.
  Ces Sarrazins au travail obstinez
Outre-passant les cloistres Pyrenez [1],
Et file à file espuisant toute Espagne
Se planteront au pié de la campagne
Avec grands cris : tels que les grues font
Quand queuë à queuë en ordre s'en revont
Hautes au vent, et dehachant les nuës [2]
Se vont assoir en leurs terres connuës
Fuyant l'hyver : un cry tranchant et haut
Se fait en l'air : tout le ciel en tressaut !
  La mer ne pousse aux rives tant d'areines,
De tant de feux les voutes ne sont pleines
Au ciel là haut, que de peuples pressez
Dessous ce roy se verront amassez :
Ils tariront le coulant des fonteines,
Dessous leurs pieds tressauteront les plaines,
Grands comme pins en hauteur eslevez : [225]
Prendront Bordeaux et les peuples lavez
De la Gironde, et d'ardeur violente
Viendront puiser les eaux de la Charante,
Ne pardonnant à temples ny moutiers :

1762. *73-87* effroye tout le monde
1770. *84* Vont demeurer | *87* Vont reloger
1775. *73-87* Au ciel la nuit
1778. *78-87* feront trembler les plaines

---

1. La barrière pyrénéenne (lat. *claustra*). Ronsard affectionne cette expression : cf. t. VII, p. 48, et t. IX, p. 44.
2. Dehacher = fendre.

D'avares mains saccageront Poitiers,
Razant chasteaux et villes enfermées,
Et pres de Tours [1] camperont leurs armées.
  Là l'invincible, indontable Martel,
Ne s'estonnant de voir un nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'ame eschaufée
Qu'il verra grand le gain de son trophée,
Chaud de louange et d'honneur hazardeux,
Ira planter son camp au devant d'eux
Les menaceant : la déesse Bellonne
Courra devant, et Mars qui aiguillonne
Le cœur des rois, pour sauver de meschef
Si vaillant Duc luy pendra sur le chef.
  Ce jour Martel aura tant de courage
Qu'aparoissant en hauteur davantage
Que de coustume, on dira qu'un grand Dieu
Vestant son corps aura choisy son lieu [2].
  Luy tout horrible en armes flamboyantes,
Meslant le fifre aux trompettes bruiantes
Et de tabours rompant le ciel voisin,
Esveillera le peuple Sarrazin,
Qui l'air d'autour emplira de urlées.
  Ainsi qu'on voit les torrens aux vallées
Du haut des monts descendre d'un grand bruit, [226]

1790. *73^{b}* grand'honneur de
1791. *73^{b}* louange, au danger hazardeux | *87* au peril hazardeux
1796. *78-87* Ce vaillant Duc
1799-1800. *87* on le dira vestu D'un corps divin renforcé de vertu. *Avec addition de ces quatre vers* : Le sacre faict, l'hostie estant rompue Et departie à la troupe repeue Du vray sainct pain, chacun armé de Dieu S'arma de fer, & s'arrenge en son lieu
1805. *87 graphie* hurlées

---

1. Plusieurs historiens, tels que Jean Bouchet, situaient près de Tours la victoire de Charles Martel sur les Sarrasins.
2. Sacre (var.) = consécration de l'hostie par le prêtre,

Flot dessus flot la ravine se suit[1]
A gros bouillons, et maitrizant la plaine
Gaste des beufs et des bouviers la peine[2].
Ainsi courra de la fureur guidé
Avec grand bruit ce peuple desbordé.
Mais tout ainsi qu'alors qu'une tempeste
D'un grand rocher vient arracher la teste,
Puis la poussant et luy pressant le pas,
La fait rouler du haut jusques à bas :
Tour dessus tour, bond dessus bond se roule
Ce gros morceau qui rompt, fracasse et foule
Les bois tronquez, et d'un bruit violent
Sans resistance à bas se va boulant.
Mais quand sa cheute en tournant est roulée
Jusqu'au profond de la creuse valée
S'arreste coy : bondissant il ne peut
Courir plus outre, et d'autant plus qu'il veut
Rompre le bord, et plus il se courrouce,
Plus le rampart le presse et le repousse :
Ainsi leur camp[3] en bandes divisé,
Ayant trouvé le peuple baptisé,
Bien qu'acharné de meurdre et de turie,
Sera contraint d'arrester sa furie.
Chacun de rang en son ordre se met.

1808. *78-87* En escumant la ravine se suit
1812. *87* ce peuple desbridé
1813. *87* Or comme on voit, alors qu'une tempeste
1816. *73*[b] haut encontre bas
1820. *87* à val se va boulant
1825. *73*[b] Rompre l'arrest
1826. *87* le chasse & le repousse
1829. *84-87* *graphie* tu'rie

1. Ravine = torrent.
2. Dévaste les champs labourés.
3. Camp = armée.

Le pié le pié, l'armet touche l'armet,
La main la main, et la lance la lance,
Contre un cheval l'autre cheval s'eslance
Et le pieton l'autre pieton assaut. [227]
Icy l'adresse, icy la force vaut :
Sort et vertu pesle-mesle s'assemblent.
Dessous les coups les armeures qui tremblent
Font un grand bruit ; Victoire, qui pendoit
Douteuse au ciel, les combas regardoit.
  Au mois d'esté quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et se courbant abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur :
Tant de moisson, tant de blonde javelle
L'une sur l'autre espaix ne s'amoncelle
De tous costez esparses sur les champs,
Que de corps morts par les glaives tranchans
Seront occis de la gent Sarazine.
En moins d'un jour hostes de Proserpine
Iront là bas trois cent mille tuez [1],
L'un dessus l'autre en carnage ruez.
  Mille ans apres les Touranjelles plaines
Seront de morts et de meurdres si pleines,
D'os, de harnois, de vuides morrions,
Que les bouviers en trassant leurs sillons
N'oirront sonner soubs la terre feruë
Que de grands os hurtez de la charruë [2].

1839. *87* Font un grand son
1849. *87* Seront meurdris
1854. *84-87* Seront encor'de carcasses si pleines

1. Gaguin compte 385.000 Sarrasins tués, Paul-Émile 375.000.
2. Oirront, futur du verbe *ouïr*. Ferue = frappée par le soc. Ces vers sont imités des vers 493-497 du 1er livre des *Géorgiques*.

Tel au combat sera ce grand Martel,
Qui plein de gloire et d'honneur immortel
Perdra veinqueur par mille beaux trophées
Des Sarrazins les races estoufées,
Et des Francois le nom victorieux [228]
Par sa prouësse envoira jusqu'aux Cieux.
L'autre est Pepin heritier de son pere
Tant en vertu qu'en fortune prospere,
Qui marira la justice au harnois,
Et regira les siens par bonnes lois.
Luy bas de corps, de cœur grand capitaine,
Par neuf conflicts assaillant l'Aquitaine
De Gaïfier [1] occira les soudars :
Il rendra serf le prince des Lombars
Dontant soubs luy les forces d'Italie.
Rome qui fut tant de fois assaillie
Sera remise en son premier honneur.
Par luy le Pape en deviendra seigneur
Et des Francois prendra son accroissance :
Tant le bon zele aura lors de puissance !
Par cent combas, par cent mille façons
Renversera le peuple des Saxons,
Peuple guerrier des Francois adversaire,
Et soubs sa main le rendra tributaire.
La loy pendra [2] sur son glaive pointu,
Craint de chacun, tant vaudra sa vertu,
De la fortune heureuse acompagnée !

1861. *78-87* Perdra du tout
1867. *78-87 graphie* mari'ra
1880. *73-87* Doit renverser
1882. *On lit* les rendra *en 72 et 73* (*éd. suiv. corrigent*)

1. Gaïffier, fils du duc Eudon (cf. v. 1749).
2. C.-à-d. sera suspendue. Faudra = cessera.

Soubs luy faudra de Clovis la lignée,
Si qu'en perdant le sang tresancien
Des rois Francois, fera naistre le sien,
Donnant lumiere à sa race nouvelle
Par les hauts faits de sa dextre immortelle.
N'espere rien au monde de certain : [229]
» Ainsi que vent tout coule de la main :
» Enfant d'Hector, tout se change et rechange :
» Le temps nous fait, le temps mesme nous mange :
» Princes et rois et leurs races s'en vont,
» De leurs trespas les autres se refont.
» Chose ne vit d'eternelle durée.
» La vertu seule au monde est assurée !

1886. *On lit* Clovis de la lignée (*éd. suiv. corrigent*)
1888. *73-87* Des premiers Rois
1891. *73-87 Guillemets*

Fin dv quatrieme livre
de la Franciade.

En 1578-87, on lit au verso :

Quatrain (*84-87* L'autheur parle)

Si le Roy Charles eust vescu,
J'eusse achevé ce long ouvrage :
Si tost que la mort l'eut veincu,
Sa mort me veinquist le courage.

En 1587, ces vers sont suivis des v. 285-7 de l'Épitre aux Pisons, à peine modifiés :

Nil intentatum nostri liquere Poetæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia trita
Ausi deserere, et celebrare domestica facta.



PREFACE SVR LA FRANciade, touchant le Poëme Heroïque [1].

Au Lecteur apprentif.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem [2].

Il ne faut t'esmerveiller, Lecteur, dequoy je n'ay composé ma *Franciade* en vers Alexandrins, qu'autrefois en ma jeunesse, par ignorance, je pensois tenir en nostre langue le rang des Carmes heroiques, encores qu'ils respondent plus aux senaires des Tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homere & de Virgile, les estimant pour lors plus convenables aux magnifiques argumens & aux plus excellentes conceptions de l'esprit, que les autres vers communs. Depuis j'ay veu, cogneu, & pratiqué par longue experience, que je m'estois abusé : car ils sentent trop la prose tresfacile, & sont trop enervez & flaques [3], si ce n'est pour les traductions, ausquelles à cause de leur longueur ils servent de beaucoup pour interpreter le sens de l'Aucteur qu'on entreprend de traduire. Au reste, ils ont trop de caquet, s'ils ne sont bastis de

1. Préface publiée dans l'éd. de 1587. Voici ce qu'en dit Binet dans sa *Vie de Ronsard*, éd. Laumonier, p. 50 : « Il nous a laissé un discours en prose sur le Poëme heroique, assez mal en ordre *(add. de l'éd. de 1597* : pour l'avoir dicté à quelque ignorant qui escrivoit soubz luy, qu'il m'envoya), et que j'ay remis à peu pres selon son intention. »

2. Horace, *Art poétique*, v. 292-4.

3. C.-à-d. flasque. — Cf. p. 9 et l'*Abrégé de l'Art poétique*, t. XIV, p. 25. Après la mort de Charles IX, Ronsard a de nouveau préféré l'alexandrin au décasyllabe, et le fragment de son poème de la *Loi divine* est en alexandrins.

la main d'un bon artisan, qui les face autant qu'il luy sera possible hausser, comme les peintures relevees, & quasi separer du langage commun, les ornant & enrichissant de Figures, Schemes [1], Tropes, Metaphores, Phrases & periphrases eslongnees presque du tout, ou pour le moins separees, de la prose triviale & vulgaire (car le style prosaïque est ennemy capital de l'eloquence poëtique) & les illustrant de comparaisons bien adaptees de descriptions florides [2], c'est à dire enrichies de passements, broderies, tapisseries & entrelacements de fleurs poëtiques, tant pour representer la chose, que pour l'ornement & splendeur des vers, comme ceste brave & tresexcellente description du Sacerdote de Cybele Cloreus, en l'onziesme livre des *Aeneides* : & le catalogue des Capitaines envoyez à la guerre : puis la fin du septiesme livre des Aeneides : & cette inveteree querelle de ces deux bonnes Dames Junon et Venus, au dixiesme [3]. Relisant telles belles conceptions, tu n'auras cheveu en teste qui ne se dresse d'admiration. Et encore d'avantage, si tu lis attentivement le 8. du mesme autheur, quand Venus flatte & enjole son mary Vulcan pour le persuader de forger des armes à son fils Aenee.

Dixerat, & niveis hinc atque hinc Diva lacertis,

jusques au vers

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris [4].

Et davantage si tu lis ceste oraison indignee & farouche de Iarbas Jupiter son pere, où tu verras un *fœmina*, un *littus arandum*, *Et nunc ille Paris cum semiviro comitante*, & cette lamentation miserable de la pauvre vieille, mere d'Euriale, voyant la teste de son fils fichee sur le haut d'une lance, il n'y a cœur si dur qui se peust contenir de pleurer. Et cette brave vanterie de Numanus, beaufrere de Turne, qui se commence *Is primam ante aciem.* jusques

1. Figures de pensée.
2. C.-à-d. : fleuries. — Cf. t. XIV, p. 10 et 15.
3. Virgile, *Én.* XI, 768-777 ; VII, 647-817 (*puis* est sans doute un lapsus pour *à*) ; X, 16-95.
4. *Ib.*, VIII, 387-454. Quelques années plus tard, Montaigne consacrait à ce passage son chapitre *Sur des vers de Virgile.*

à ce vers *Talia jactantem dictis.* & la colere d'Hercule tuant Cacus : & ceste lamentable plainte de Mezance sur le corps mort de son fils Lauzus [1], & mille autres telles ecstatiques descriptions, que tu liras en un si divin aucteur, lesquelles te feront Poëte, encores que tu fusses un rocher, t'imprimeront des verves [2], & t'irriteront les naifves et naturelles scintilles de l'ame que des la naissance tu as receues, t'inclinans plus tost à ce mestier que à cestuy-la : car tout homme dés le naistre reçoit en l'ame je ne sçay quelles fatales impressions, qui le contraignent suivre plustost son Destin que sa volonté.

Les excellens Poëtes nomment peu souvent les choses par leur nom propre. Virgile voulant descrire le jour ou la nuict, ne dit point simplement & en paroles nues, Il estoit jour, il estoit nuict : mais par belles circonlocutions,

Postera Phœbea lustrabat lampade terras
Humentésque Aurora polo dimoverat umbras [3].

Nox erat & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, Sylvæque & sæva quierant
Aequora, cùm medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres [4].

& mille autres.

Ceste Virgiliane description de la nuict est prise presque de mot à mot d'Appoloine Rhodien. Voy comme il descrit le printemps,

Vere novo gelidus canis cùm montibus humor
Liquitur, & Zephyro putris se globa resolvit [5].

Labourer, *vertere terram.* Filer, *tolerare vitam colo, tenuique Minerva.* Le pain, *Dona laboratæ Cereris.* Le vin, *Pocula Bacchi* [6].

1. *Ib.*, IV, 211-5 ; IX, 481-497 et 595-621 ; VIII, 228-265 ; X, 846-856. *Ecstatique* = qui ravit l'âme.
2. *Verve* = imagination. *Scintille* = étincelle.
3. *Én.* IV, 6-7.
4. *Ib.*, IV, 522-5, d'après Apollonios, *Arg.* III, 744-750. Ces vers de Virgile ont été cent fois imités par les poètes du XVIe siècle.
5. *Géorgiques*, I, 43-4 (corriger *globa* en *gleba*).
6. *Géorg.* I, 1 et 147 ; *Én.* VIII, 409 et 181, et III, 354. — Sur les « circonlocutions », cf. Du Bellay, *Défense*, II, IX.

Telles semblables choses sont plus belles par circonlocutions, que par leurs propres noms : mais il en fault sagement user : car autrement tu rendrois ton ouvrage plus enflé & boufi que plein de majesté. Tu n'oubliras les descriptions du lever & coucher du Soleil, les Signes qui se levent & couchent avec luy, ni les serenitez, orages & tempestes.

Ipse pater media nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextra. Puis,
ille flagranti
Aut Athon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo
Dejicit, ingeminant Austri & densissimus imber [1].

Tu enrichiras ton Poëme par varietez prises de la Nature, sans extravaguer comme un frenetique. Car pour vouloir trop eviter, & du tout te bannir du parler vulgaire, si tu veux voler sans consideration par le travers des nues, & faire des grotesques, Chimeres & monstres [2], & non une naifve & naturelle poesie, tu seras imitateur d'Ixion, qui engendra des Phantosmes au lieu de legitimes & naturels enfans. Tu dois davantage, Lecteur, illustrer ton œuvre de paroles recherchees & choisies, & d'arguments renforcez, tantost par fables, tantost par quelques vieilles histoires, pourveu qu'elles soient briefvement escrites & de peu de discours, l'enrichissant d'Epithetes significatifs & non oisifs [3], c'est à dire qui servent à la substance des vers, & par excellentes, & toutefois rares sentences. Car si les sentences sont trop frequentes en ton œuvre Heroique, tu le rendras monstrueux, comme si tout ton corps n'estoit composé que d'yeux & non d'autres membres, qui servent beaucoup au commerce de nostre vie : si ce n'estoit en la Tragedie & Comedie, lesquelles sont du tout didascaliques & enseignantes, & qu'il faut qu'en peu de paroles elles enseignent beaucoup, comme mirouers de la vie

1. *Géorg.* I, 328-9 et 331-3.
2. Ronsard semble viser l'*Orlando furioso*; cf. p. 4. Voir aussi t. XIV, p. 13.
3. Cf. t. XIV, p. 17-18, et la *Défense*, II, IV et IX.

humaine [1] : d'autant qu'elles sont bornees & limitées de peu d'espace, c'est à dire d'un jour entier.

Les plus excellens maistres de ce mestier les commençent d'une minuict à l'autre, & non du poinct du jour au Soleil couchant, pour avoir plus d'estendue & de longueur de temps [2].

Le Poëme Heroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'une annee entiere : & semble que Virgile y ait failli, selon que luy mesme l'escrit.

Annus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo relliquias divinique ossa parentis
Condidimus terræ [3].

Il y avoit desja un an passé, quand il feit les jeux funebres de son pere en Sicile, & toutefois il n'aborda de long temps apres en Italie.

Tout ceux qui escrivent en Carmes, tant doctes puissent ils estre, ne sont pas Poëtes. Il y a autant de difference entre un Poëte & un versificateur [4], qu'entre un bidet & un genereux coursier de Naples, & pour mieux les accomparer, entre un venerable Prophete & un Charlatan vendeur de triacles. Il me semble quand je les voy armez de mesmes bastons que les bons maistres, c'est à dire des mesmes vers, des mesmes couleurs, des mesmes nombres & pieds dont se servent les bons autheurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules desguisez és Tragedies, lesquels acheptent la peau d'un Lion chez un peletier, une grosse massue chez un charpentier, & une fausse perruque chez un attiffeur : mais quand ce vient à combatre quelque Monstre, la massue leur tombe de la main, & s'enfuient du combat comme

1. *Didascalique* = didactique; les sentences abondent dans les tragédies françaises du XVI[e] siècle. Selon Donat, Livius Andronicus qualifiait la comédie de *quotidianae vitae speculum*; cette image a été souvent reprise par les théoriciens dramatiques de la Renaissance.

2. La règle de l'unité de temps avait été brièvement formulée, d'après Aristote, par les Français Rivaudeau (1567) et La Taille (1572), et les théoriciens italiens discutaient sur la durée de douze ou de vingt-quatre heures.

3. *Én.* V, 46-48 (corriger *annus* en *annuus* et *terrae* en *terra*).

4. Sur cette distinction chère à Ronsard, cf. H. Franchet, *Le poète et son œuvre d'après Ronsard*, p. 25-35. *Triacles* = thériaque. *Baston* = arme.

couards & poltrons [1]. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grace et sans art, & leur semble avoir beaucoup fait pour la Republique, quand ils ont composé de la prose rimee [2]. Au contraire, le Poëte heroïque invente & forge argumens tous nouveaux, faict entreparler les Dieux aux hommes & les hommes aux Dieux, faict haranguer les Capitaines comme il fault, descrit les batailles & assaults, factions & entreprises de guerre, se mesle de conjecturer les augures, & interpreter les songes, n'oublie les expiations & les sacrifices que l'on doit à la divinité : tantost il est Philosophe, tantost Medecin, Arboriste, Anatomiste, & Jurisconsulte, se servant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le demande. Bref, c'est un homme, lequel comme une mousche à miel delibe [3] & succe toutes fleurs, puis en fait du miel & son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime tresnecessaire en son art, de ne suivre jamais pas à pas la verité, mais la vray-semblance, & le possible [4] : Et sur le possible & sur ce qui se peut faire, il bastit son ouvrage, laissant la veritable narration aux Historiographes, qui poursuivent de fil en esguille, comme on dit en proverbe, leur subject entrepris du premier commencement jusques à la fin. Au contraire, le Poëte bien advisé, plein de laborieuse industrie, commence son œuvre par le milieu de l'argument, & quelquefois par la fin : puis il deduit, file & poursuit si bien son argument par le particulier accident & evenement de la matiere qu'il s'est proposé d'escrire, tantost par personnages parlans les uns aux autres, tantost par songes, propheties & peintures inserees contre le dos d'une muraille & des harnois, & principa-ement des boucliers, ou par les dernieres paroles des hommes qui meurent, ou par augures & vol d'oiseaux & phantastiques

1. Si Ronsard n'a pas voulu marcher sur les traces de Jodelle, du moins a-t-il fait de nombreuses allusions à l'art dramatique.

2. Cf. t. XIV, p. 25 ; le *Caprice à Simon Nicolas* ; D'Aubigné, éd. Réaume, I, 458 ; Régnier, *Satire IX*, v. 66.

3. C.-à-d. goûter à.

4. Cette distinction que Ronsard avait déjà faite en 1572 (cf. p. 5), est empruntée à la *Poétique* d'Aristote traduite et commentée par les Italiens. Voir Bray, *Doctrine classique*, p. 194 sq.

visions de Dieux & de demons, ou monstrueux langages des chevaux navrez à mort : tellement que le dernier acte de l'ouvrage se cole, se lie & s'enchesne si bien & si à propos l'un dedans l'autre, que la fin se rapporte dextrement & artificiellement au premier poinct de l'argument [1]. Telles façons d'escrire, & tel art plus divin que humain est particulier aux Poëtes, lequel de prime face est caché au Lecteur [2], s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice. Plusieurs croyent que le Poëte & Historien soient d'un mesme mestier : mais ils se trompent beaucoup : car ce sont divers artisans, qui n'ont rien de commun l'un avecques l'autre, sinon les descriptions des choses, comme batailles, assauts de montaignes, forests & rivieres, villes, assietes de camp, stratagemes, nombre des morts, conseils & pratiques de guerre : en cela il ne faut point que le Poëte faille non plus que l'Historien [3]. Au reste, ils n'ont rien de commun (comme j'ay dict) sinon que l'un ne l'autre ne doit jamais mentir contre la verité de la chose, comme a failli Virgile au temps, c'est à dire en la Chronique, lequel a faict Didon fille de Belus estre du temps d'Aenee, encore qu'elle fut cent ans devant pour le moins : mais il inventa telle ruse pour gratifier [4] Auguste & le peuple Romain vainqueur de Carthage donnant par les imprecations de Didon commencement de haine & de discorde mortelle entre ces deux florissantes nations. La plus grande partie de ceux qui escrivent de nostre temps, se trainent enervez à fleur de terre, comme foibles chenilles, qui n'ont encore la force de grimper aux festes des arbres, lesquelles se contentent seulement de paistre la basse humeur de la terre, sans affecter la nourriture des hautes cimes, ausquelles elles ne peuvent attaindre à cause de leur imbecillité. Les autres sont trop ampoulez, & presque crevez d'enfleures comme hydropiques, lesquels pensent n'avoir rien fait d'excellent, s'il n'est extravagant, crevé & bouffy, plein

1. Cf. p. 4, et t. XIV, p. 16.
2. Dans sa *Réponse aux injures* (XI, 160, v. 874), Ronsard avait attribué aux poëtes un « art caché ».
3. Cf. p. 3. — Ronsard avait sans doute dicté *assauts*, *montaignes*.
4. C.-à-d. : faire plaisir à.

de songes monstrueux & paroles piafées, qui resemblent plustost à un jargon de Gueux ou de Boëmiens, qu'aux paroles d'un Citoyen honneste & bien appris [1]. Si tu veux demembrer leurs carmes, tu n'en feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois, que les petits enfans crevent pour leur servir de joüet.

Les autres plus rusez tiennent le milieu des deux [2], ny rampans trop bas, ny s'eslevans trop haut au travers des nues, mais qui d'artifice & d'un esprit naturel elabouré par longues estudes, & principalement par la lecture des bons vieux Poetes Grecs & Latins, descrivent leurs conceptions d'un style nombreux, plein d'une venerable Majesté, comme a faict Virgile en sa divine *Aeneide*. Et n'en cherche plus d'autres, Lecteur, en la langue Romaine, si ce n'estoit de fortune Lucrece : mais parce qu'il a escrit ses frenesies, lesquelles il pensoit estre vrayes selon sa secte, & qu'il n'a pas basti son œuvre sur la vray-semblance & sur le possible, je luy oste du tout le nom de Poete, encore que quelques vers soient non seulement excellens, mais divins [3]. Au reste, les autres Poetes Latins ne sont que naquets de ce brave Virgile, premier Capitaine des Muses, non pas Horace mesme, si ce n'est en quelques-unes de ses Odes, ny Catulle, Tibulle, & Properce, encore qu'ils soient tresexcellents en leur mestier : si ce n'est Catulle en son *Athis*, & aux *Nopces de Peleus* : le reste ne vaut la chandelle. Stace a suivi la vray-semblance en sa *Thebaide*. De nostre temps Fracastor s'est monstré tres-excellent en sa *Syphillis*, bien que ses vers soient un peu rudes. Les autres vieils Poetes Romains comme Lucain & Silius Italicus,

1. *Piafé* = qui a un air de bravade, d'ostentation. — A la fin de sa vie, Ronsard critiquait âprement, à la fois, la platitude de Desportes et l'enflure de Du Bartas et de Du Monin ; cf. le sizain posthume *Je n'ayme point ces vers*, le *Caprice à Simon Nicolas*, et les témoignages de Van Buchel, de Binet (*Vie de Ronsard*, p. 39 et 197-200), et de Deimier (*Académie*, ch. X).

2. *Rusé* = habile, avisé. — Ronsard pense à lui-même ; cf. l'élégie à Choiseul (VIII, p. 352), le sizain posthume, et Binet, p. 41.

3. Sur Lucrèce et Ronsard, cf. Ferd. Neri, *Lucrezio e la poesia di Ronsard* (*Atene e Roma*, 1920), et Eleonore Belowski, *Lukrez in der französischen Literatur der Renaissance*, 1934, p. 20-35. *Naquet* = garçon de jeu de paume.

ont couvert l'histoire du manteau de Poesie : ils eussent mieux fait à mon advis, en quelques endroits d'escrire en prose. Claudian est Poete en quelques endroits, comme au *Ravissement de Proserpine* : le reste de ses œuvres ne sont que Histoires de son temps, lequel comme les autres s'est plus estudié à l'enflure qu'à la gravité. Car voyans qu'ils ne pouvoient egaler la Majesté de Virgile, se sont tournez à l'enflure, & à je ne sçay quelle poincte, & argutie[1] monstrueuse, estimants les vers estre les plus beaux, ceux qui avoient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'esmerveiller, si j'estime Virgile plus excellent & plus rond[2], plus serré, & plus parfaict que tous les autres, soit que dés ma jeunesse mon Regent me le lisoit à l'escole, soit que depuis je me sois fait une Idee de ses conceptions en mon esprit (portant tousjours son livre en la main) ou soit que l'ayant appris par cœur dés mon enfance, je ne le puisse oublier.

Au reste, Lecteur, je te veux bien advertir, que le bon Poëte jette tousjours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles Annales du temps passé, ou renommee inveteree[3], laquelle a gaigné credit au cerveau des hommes. Comme Virgile sur la commune renommée, qu'un certain Troyen nommé Aenée, chanté par Homere, est venu aux bors Laviniens luy, ses navires & son fils, où depuis Rome fut bastie, encores que ledict Aenée ne vint jamais en Italie : mais il n'estoit pas impossible qu'il n'y peust venir. Sur telle opinion desja receuë du peuple il bastit son livre de *l'Aeneide.* Homere au paravant luy en avoit fait de mesme, lequel, fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle Heleine & de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain & d'Artus fonda là dessus son *Iliade.* Car les propres noms des Capitaines & soldats Troyens qui parloient Phrygien, & non Grec, & avoient les noms de leur nation, monstrent bien comme

1. C.-à-d. subtilité. — Derrière les poètes latins de la décadence, Ronsard atteint plusieurs poètes de son temps.
2. Au sens du latin *rotundus*, harmonieux. — Cf. W. H. Storer, *Virgil and Ronsard*, 1923.
3. Ou une ancienne tradition.

evidemment ce n'est qu'une fiction de toute l'*Iliade*, & non verité : comme de Hector, Priam, Polydamas, Anthenor, Deiphœbus, Cassandre, Helenus, & presque tous les autres forgez au plaisir d'Homere [1].

Or, imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé & appuyé sur nos vieilles Annales, j'ay basti ma *Franciade*, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes : si Francus est venu en France ou non : car il y pouvoit venir, me servant du possible, & non de la verité [2]. C'est le faict d'un Historiographe d'esplucher toutes ces considerations, & non aux Poëtes, qui ne cherchent que le possible : puis d'une petite scintille font naistre un grand brazier, & d'une petite cassine font un magnifique Palais, qu'ils enrichissent, dorent & embellissent par le dehors de marbre, Jaspe & Porphire, de guillochis, ovalles, frontispices & piedsdestals, frises & chapiteaux, & par dedans de Tableaux, tapisseries eslevees & bossees d'or & d'argent, & le dedans des tableaux cizelez & burinez, raboteux & difficile à tenir és mains, à cause de la rude engraveure des personnages qui semblent vivre dedans. Apres ils adjoustent vergers & jardins, compartimens & larges allees, selon que les Poëtes ont un bon esprit naturel & bien versé en toutes sciences & dignes de leur mestier : car la plus spart ne fait rien qui vaille, semblables à ces apprentifs qui ne çavent que brayer les couleurs, & non pas peindre. Souvienne toy Lecteur, de ne laisser passer soubs silence l'histoire ny la fable appartenant à la matiere, & la nature, force, & proprietez des arbres, fleurs, plantes & racines, principalement si elles sont anoblies de quelques vertus non vulgaires, & si elles servent à la medecine, aux incantations & magies, & en dire un mot en passant par quelque Epithete, ou pour le moins par un demivers. Nicandre [3] autheur Grec t'en monstrera le chemin : &

1. Cf. p. 6.
2. Cf. p. 7-8. — *Cassine*, mot tiré de l'italien = petite maison de campagne.
3. Sur l'usage que Ronsard faisait de Nicandre, dont il avait annoté un exemplaire, cf. t. II, p. 223, et l'art. de Laumonier dans la *Revue du XVIe siècle*, XIV, 328-333.

Columelle en son *Jardin*, ouvrage autant excellent que tu le sçaurois desirer. Tu n'oubliras aussi ny les montaignes, forests, rivieres, villes, republiques, havres & ports, cavernes & rochers, tant pour embellir ton œuvre par là, & le faire grossir en un juste volume, que pour te donner reputation & servir de marque à la posterité. Quant aux Capitaines & conducteurs d'armées & soldats, tu en diras les peres & les meres, ayeux, villes, & habillements, & leurs naissances, & feras une fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

Hic Ammone sàtus rapta Garamantide Nympha.

Puis en un autre lieu, parlant d'Hypolite :

Insignem quem mater Aritia misit
Eductum Egeriæ lucis Hymetia circum
Littora.

Puis autre part, parlant d'Helenor qui estoit tombé de la tour demy bruslé :

— *Quorum primævus Helenor*
Mæonio regi quem serva Licinia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis.

Quant aux habillemens, tu les vestiras tantost de la peau d'un Lion, tantost d'un Ours, tantost

Demissa ab læva Panthæræ terga retorquens.

Tu n'oublieras à fortifier & asseurer ton esprit (s'il est en doute) ou par un augure, ou par un oracle, comme

At rex sollicitus monstris oracula Fauni
Fatidici genitoris adit. Puis,
Aspice bis senos lætantes agmine Cycnos.

Et en une autre part,

Ecce levis summo de vertice visus Iüli
Fundere lumen apex.

Il ne fault aussi oublier les admonestemens des Dieux transformez en vulgaires.

Forma tum vertitur oris
Antiquum in Buten, hic Dardanio Anchisa
Armiger ante fuit[1].

Tu ne transposeras jamais les paroles ny de ta prose ny de tes vers : car nostre langue ne le peult porter, non plus que le Latin un solecisme. Il fault dire, le Roy alla coucher de Paris à Orleans, & non pas, à Orleans de Paris le Roy coucher alla.

J'ay esté d'opinion, en ma jeunesse, que les vers qui enjambent l'un sur l'autre, n'estoient pas bons en nostre Poesie : toutefois j'ay cognu depuis le contraire par la lecture des bons Autheurs Grecs & Romains, comme

Lavinia venit
Littora[2].

J'avois aussi pensé, que les mots finissans par voyeles & diphtongues, & rencontrans apres un autre vocable commençant par une voyele ou diphtongue, rendoit le vers rude[3] : j'ay appris d'Homere & de Virgile, que cela n'estoit point mal-seant, comme, *sub Ilio alto. Ionio in magno*[4]. Homere en est tout plein. Je m'asseure que les envieux caqueteront, dequoy j'allegue Virgile plus souvent qu'Homere qui estoit son maistre, & son patron : mais je l'ay fait tout expres, sçachant bien que nos François ont plus de cognoissance de Virgile, que d'Homere & d'autres Autheurs Grecs. Je suis d'advis de permettre quelque licence à nos Poetes François, pourveu qu'elle soit rarement prise. De là sont tant de belles figures que les Poetes en leur fureur ont trouvees, franchissans la Loy de Grammaire, que depuis les Orateurs de sens rassis ont illustrees, & quasi baillé cours & credit, faisans leur profit de la folie d'autruy.

Quant aux comparaisons dont j'ay parlé au commencement

1. *Én.* IV, 198 ; VII, 762-4 (texte des éd. anciennes) ; IX, 545-7 ; VIII, 460 ; VII, 81-2 ; I, 393 ; II, 682-3 ; IX, 646-8. *Vulgaires* = simples hommes.
2. *Én.* I, 2-3.
3. Cf. t. XIV, p. 20.
4. *Én.* V, 261, et III, 211.

assez briefvement, tu les chercheras des artisans de fer & des veneurs, comme Homere, pescheurs, architectes, massons, & brief de tous mestiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre & les bien arranger aux lieux propres de ta Poesie : car ce sont les nerfs & tendons des Muses [1], quand elles sont placees bien à propos, & servantes à la matiere : sinon, elles sont du tout ridicules & dignes du foüet. Ne sois jamais long en tes discours, si ce n'est que tu vueilles faire un livre tout entier de ce mesme subjet. Car la Poesie Heroïque qui est dramatique, & qui ne consiste qu'en action, ne peut longuement traicter un mesme subjet, mais passer de l'un à l'autre en cent sortes de varietez. Il ne faut oublier de faire à la mode des anciens, des courtoisies aux estrangers, de magnifiques presens de Capitaine à Capitaine, de soldat à soldat, tant pour commencer amitié, que pour renouveller l'ancienne, & pour avoir de pere en fils logé les uns chez les autres. Tu embelliras de braves circonstances tes dons, & ne les presenteras tous nuds ny sans ornement, comme le present du Roy Latin à Aenee.

Stabant ter centum nitidi in præsepibus albis.
Omnibus extemplo Teucris jubet ordine duci
Instratos ostro alipedes, pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent,
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Aeneæ currum, geminósque jugales
Semine ab æthereo spirantes naribus ignem
Illorum de gente, patri quos Dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creavit.

Et au cinquiéme,

Ipsis præcipuos ductoribus addit honores,
Victori chlamidem auratam.

Un mediocre Poëte se fust contenté de cela, & n'eust pas adjousté

Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit.

1. Cf. t. XIV, p. 10, l. 119-131 ; Du Bellay, *Défense*, II, XI.

Encore moins,

> *Intextúsque puer frondosa regius Ida*
> *Veloces jaculo cervos cursuque fatigat,*
> *Acer anhelanti similis.*

Encore jamais un mauvais Poete ne se fust souvenu de ce divin hemistiche,

> *Sævitque canum latratus in auras* [1].

Tu n'oublieras à faire armer les Capitaines comme il faut, de toutes les pieces de leur harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre, ou par periphrases : car cela apporte grand ornement à la Poesie Heroique.

Tu n'oublieras aussi la piste & battement de pied des chevaux, & representer en tes vers la lueur & la splendeur des armes frappees de la clarté du Soleil, & à faire voler les tourbillons de poudre soubs le pied des Soldats & des Chevaux, courants à la guerre, le cry des Soldats, froissis de picques, brisement de lances, accrochement de haches, & le son diabolique des canons & harquebuses qui font trembler la terre, froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur le champ quelque Capitaine ou Soldat, il le faut navrer au plus mortel lieu du corps, comme le cerveau, le cœur, la gorge, les aines, le diafragme : et les autres que tu veux seulement blesser, és parties qui sont les moins mortelles : & en cela tu dois estre bon anatomiste. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oublieras son Epitaphe en une demie ligne, ou une au plus, engravant dans tes vers les principaux oustils de son mestier, comme de Misene qui avoit esté trompette d'Hector, puis avoit tiré la rame de bonne volonté soubs Aenée [2] : car c'estoit anciennement l'exercice de grands Heroes & Capitaines, & mesme de ces quarante Chevaliers qui allerent avec Jason en Colchos. Tu seras industrieux à esmouvoir les passions & affections de l'ame, car c'est la meilleure partie de ton mestier, par des carmes qui t'esmouveront le pre-

1. *Én.*VII, 275-283 (corriger *albis* en *altis*); V, 249-254 et 257.
2. *Ib.*, VI, 162-235.

mier, soit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en facent autant apres toy [1].

Tu n'oublieras jamais de rendre le devoir qu'on doit à la divinité, oraisons, prieres, & sacrifices, commençant & finissant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puissances & de vertus, imitateur d'Homere & de Virgile qui n'y ont jamais failli [2].

Tu noteras encores, Lecteur, ce poinct qui te menera tout droict au vray chemin des Muses : c'est que le Poete ne doit jamais prendre l'argument de son œuvre, que trois ou quatre cens ans ne soient passez pour le moins, afin que personne ne vive plus de son temps, qui le puisse de ses fictions & vrayes semblances convaincre, invoquant les Muses qui se souviennent du passé, & prophetisent l'advenir, pour l'inspirer & conduire plus par fureur divine que par invention humaine [3]. Tu imiteras les effects de la nature en toutes tes descriptions, suyvant Homere. Car s'il fait bouillir de l'eau en un chaudron, tu le verras premier fendre son bois, puis l'allumer & le soufler, puis la flame environner la panse du chaudron tout à l'entour, & l'escume de l'eau se blanchir & s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit [4], & ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plustost imitation de la nature consiste toute l'ame de la Poesie Heroïque, laquelle n'est qu'un enthousiasme & fureur d'un jeune cerveau. Celuy qui devient vieil, matté d'un sang refroidy, peut bien dire à dieu aux Graces et aux Muses [5].

Donc Lecteur, celuy qui pourra faire un tel ouvrage, & qui aura une bouche sonnant plus hautement que les autres, & toutesfois sans se perdre dans les nues, qui aura l'esprit plus plein de prudence & d'advis, & les conceptions plus divines, & les paroles plus rehaussées et recherchées, bien assises en leur lieu par art & non à la volee, donne luy nom de Poete, & non au

1. Imité d'Horace, *Art poétique*, v. 100-3. Cf. aussi Du Bellay, *Défense*, II, XI.
2. Cf. t. XIV, p. 6.
3. Cf. t. XIV, p. 16.
4. Cf. *Iliade*, XVIII, 346-9, et XXI, 362-5.
5. Cf. l'élégie à Lhuillier, t. X, p. 293-5.

versificateur, composeur d'Epigrammes, Sonnets, Satyres, Elegies, & autres tels menus fatras, où l'artifice ne se peut estendre : la simple narration enrichie d'un beau langage, est la seule perfection de telles compositions [1].

Veux-tu sçavoir, Lecteur, quand les vers sont bons & dignes de la reputation d'un excellent ouvrier, suy le conseil d'Horace [2] : il fault que tu les demembres & desassembles de leur nombre, mesure & pieds, & que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, & ceux du milieu les derniers. Si tu trouves apres tel desassemblement de la ruine du bastiment, de belles & excellentes paroles, & phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enlever ton esprit oultre le parler commun, pense que tels vers sont bons et dignes d'un excellent Poëte. Exemple des mauvais vers.

Madame en bonne foy je vous donne mon cœur,
N'usez point envers moy s'il vous plaist de rigueur.

Efface *cœur*, & *rigueur*, tu n'y trouveras un seul mot qui ne soit vulgaire ou trivial : Où [3] si tu lis ceux cy,

Son harnois il endosse, & furieux aux armes
Profendit par le fer un scadron de gensdarmes,

tu trouveras au desmembrement & deliaison de ces deux carmes, qui te servent d'exemple pour les autres, toutes belles & magnifiques paroles, *Harnois*, *endosse*, *furieux*, *armes*, *profendit*, *fer*, *scadron*, *gensdarmes*. Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra : car bien souvent la matiere ny le sens ne desirent pas telle hausseure de voix, & principalement les narrations & pourparlers des Capitaines, conseils & deliberations és grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue & simple, & l'exposition du faict : car tantost il doit estre orné, & tantost non : car c'est un extreme vice à un Orfévre de plomber de l'or. Il fault imiter les bons mesnagers, qui tapissent bien leurs sales,

1. Cf. Horace, *Satires*, I, IV, v. 42-4.
2. *Ibidem*, v. 56-62.
3. Ici et plus bas, *où* = alors que.

chambres & cabinets, & non les galetas, où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes & hautes, comme je t'ay plusieurs fois adverti, & non monstrueuses ny quintessencieuses comme sont celles des Espagnols [1]. Il faudroit un Apollon pour les interpreter, encor il y seroit bien empesché avec tous ses oracles & Trepieds.

Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous mestiers, & prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, & principalement de la chasse. Homere a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Je veux bien t'advertir, Lecteur, de prendre garde aux lettres, & feras jugement de celles qui ont plus de son [2] & de celles qui en ont le moins. Car A, O, U, & les consonnes M, B, & les ss, finissants les mots, & sur toutes les rr, qui sont les vrayes lettres Heroïques, font une grande sonnerie & baterie aux vers. Suy Virgile qui est maistre passé en composition & structure des carmes : regarde un peu quel bruit font ces deux icy sur la fin du huictiesme de l'*Aeneide*.

Unà omnes ruere ac totum spumare, reductis
Convulsum remis roſtris stridentibus æquor.

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'inserer en tes vers ces lumieres, ou plustost petites ames de la Poësie, comme,

Italiam metire jacens.

qui est proprement un Sarcasme, c'est à dire une moquerie, que le vaincueur fait sur le corps navré à mort de son ennemy.

Et fratrem ne desere frater.
Et dulces moriens reminiscitur agros,
Semineces micant digiti, feramque retractant [3].

1. Ronsard a peut-être eu entre les mains les œuvres poétiques de Juan de Mena, éditées avec commentaire en 1582, ou celles — moins obscures — de Fernando de Herrera (note de M. Marcel Bataillon).

2. Ronsard a toujours demandé des rimes « sonoreuses », « sonantes » (t. I, p. 54, et XIV, p. 23).

3. *En.* VIII, 689-690 (texte des éd. anc.); XII, 360 (les éditions portent *Hesperiam* et non *Italiam*); X, 600, 782 (*agros*, lapsus pour *Argos*), et 396 (corriger en *Semianimesque micant ...ferrumque*). *Ces lumieres de la poésie* : même expression dans la *Défense*, II, 11.

Au reste, Lecteur, si je te voulois instruire & t'informer de tous les preceptes qui appartiennent à la Poësie Heroïque, il me faudroit une rame de papier : mais les principaux que tu as leu auparavant, te conduiront facilement à la cognoissance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à unze syllabes, lesquels pour estre plus courts & pressez, contraignent les Poëtes de remascher & ruminer plus longuement : & telle contrainte en meditant & repensant fait le plus souvent inventer d'excellentes conceptions, riches paroles & phrases elabourees, tant vault la meditation, qui par longueur de temps les engendre en un esprit melancholique, quand la bride de la contrainte arreste & refreint la premiere course impetueuse des fureurs & monstrueuses imaginations de l'esprit, à l'exemple des grandes rivieres qui bouillonnent, escument & fremissent à l'entour de leurs rempars, où quand elles courent la plaine sans contrainte, elles marchent lentement & paresseusement, sans frapper les rivages ny d'escumes ny de bruit. Tu n'ignores pas, Lecteur, qu'un Poëte ne doit jamais estre mediocre en son mestier [1], ny sçavoir sa leçon à demy, mais tout bon, tout excellent & tout parfait : la mediocrité est un extréme vice en la Poësie, il vaudroit mieux ne s'en mesler jamais, & apprendre un autre mestier.

Davantage je te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse, & d'inventer des vocables nouveaux, pourveu qu'ils soient moulez & façonnez sus un patron desja receu du peuple [2]. Il est fort difficile d'escrire bien en nostre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le present de mots & de diverses manieres de parler. Ceux qui escrivent journellement en elle, sçavent bien à quoy leur en tenir : car c'est une extreme geine de se servir tousjours d'un mot. Oultre je t'advertis de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables [3],

1. Souvenir de l'*Art poétique* d'Horace, v. 372-3, déjà imité dans la *Défense*, II, II.
2. C'est la seconde des trois conditions que Du Bellay posait dans la *Défense*, II, VI.
3. Sur les archaïsmes de la Pléiade, cf. t. XIV, p. 33 ; Peletier, *Art poétique*, I, VIII ; D'Aubigné, *Tragiques*, avis aux lecteurs; Chamard, *Histoire de la Pléiade*, IV, 58-63.

& principalement ceux du langage Vvallon et Picard, lequel nous reste par tant de siecles l'exemple naïf de la langue Françoise, j'entends de celle qui eut cours apres que la Latine n'eut plus d'usage en nostre Gaule, & choisir les mots les plus preignants & significatifs, non seulement dudit langage, mais de toutes les Provinces de France, pour servir à la Poësie lors que tu en auras besoin. Malheureux est le debteur, lequel n'a qu'une seule espece de monnoie pour payer son creancier. Oultre-plus si les vieux mots abolis par l'usage ont laissé quelque rejetton, comme les branches des arbres couppez se rajeunissent de nouveaux drageons [1], tu le pourras provigner, amender & cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau. Exemple de *Lobbe*, qui est un vieil mot François qui signifie mocquerie & raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *Lobber* [2], qui signifiera mocquer & gaudir, & mille autres de telle façon. Tu te donneras de garde, si ce n'est par grande contrainte, de te servir des mots terminez en ion, qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme abomination, testification : car tels mots sont languissants, & ont une trainante voix, & qui plus est, occupent languidement la moictié d'un vers. C'est autre chose d'escrire en une langue florissante qui est pour le present receüe du peuple, villes, bourgades & citez, comme vive & naturelle, approuvee des Roys, des Princes, des Senateurs, marchands & trafiqueurs, & de composer en une langue morte [3], muette & ensevelie sous le silence de tant d'espaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'escole par le foüet & par la lecture des livres, ausquelles langues mortes il n'est licite de rien innover, disgraciees du temps, sans appuy d'Empereurs, ny de Roys, de Magistrats ny de villes, comme chose morte, laquelle s'est perdue par le fil des ans, ainsi que font toutes choses humaines, qui perissent vieilles, pour faire place aux autres suivantes & nouvelles : car ce n'est la raison

1. *Drageon* = nouvelle pousse partant de la racine. — Sur le provignement, cf. t. XIV, p. 33-4, et Chamard, *op. cit.*, IV, 65 sq.
2. Le verbe *lober* existait en ancien français.
3. Après Du Bellay, Peletier, et d'autres, Ronsard développe longuement une idée qu'il avait brièvement exprimée dans l'*Abrégé*, t. XIV, p. 14.

que la nature soit tousjours si prodigue de ses biens à deux ou trois nations, qu'elle ne vueille conserver ses richesses aussi pour les derniers comme les premiers. En telles langues passees et defunctes (comme j'ay dit) il ne faut rien innover, comme ensevelies, ayant resigné leur droict aux vivantes, qui florissent en Empereurs, Princes & Magistrats, qui parlent naturellement, sans maistre d'escole, l'usage le permettant ainsi : lequel usage le permet en la mesme façon que le commerce & trafic des monnoies pour quelque espace de temps : ledict usage les descrie quand il veult. Pource il ne se fault estonner d'ouyr un mot nouveau, non plus que de veoir quelque nouvelle Jocondalle, nouveaux Tallars, Royales, Ducats de sainct Estienne, & Pistolets [1]. Telle monnoie, soit d'or ou d'argent, semble estrange au commencement : puis l'usage l'adoucit & domestique, la faisant recevoir, luy donnant authorité, cours, & credit, & devient aussi commune que nos Testons & nos Escus au Soleil.

Tu seras tres-advisé en la composition des vocables, & ne les feras prodigieux, mais par bon jugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair & net, & non embabouiné ny corrompu de monstrueuses imaginations de ces Robins de Court qui veulent tout corriger.

Je te conseille d'user indifferemment de tous dialectes [2], comme j'ay desja dict : entre lesquels le Courtisan est tousjours le plus beau, à cause de la Majesté du Prince : mais il ne peut estre parfaict sans l'aide des autres : car chacun jardin a sa particuliere fleur, & toutes nations ont affaire les unes des autres : comme en nos havres & ports, la marchandise bien loin cherchée en l'Amerique, se debite par tout. Toutes Provinces, tant soient elles maigres, servent aux plus fertiles de quelque chose,

1. *Jocondalle*, déformation française du mot allemand *Joachimsthaler*, désignant une monnaie de Bohême ; cf. H. Estienne, *Conformité du langage françois*, préface. *Tallar* ou *daler* = thaler, écu allemand. *Pistolet* = demi-pistole, ou bien écu d'Espagne, d'Italie, ou de Suisse (Furetière). Nous ne connaissons pas le ducat de S. Étienne.

2. Sur les emprunts de la Pléiade aux dialectes, cf. t. I, p. 57, et XIV, p. 10 ; Peletier, *Art poëtique*, I, VIII ; Baïf, épître au roi, 1573 ; Chamard, *op. cit.*, IV, 63-65.

comme les plus foibles membres, & les plus petits de l'homme servent aux plus nobles du corps. Je te conseille d'apprendre diligemment la langue Grecque & Latine, voire Italienne & Françoise[1] & Espagnole, puis quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon Soldat, & composer en ta langue maternelle, comme a faict Homere, Hesiode, Platon, Aristote, & Theophraste, Virgile, Tite Live, Saluste, Lucrece & mille autres qui parloient mesme langage que les Laboureurs, valets & chambrieres. Car c'est un crime de leze Majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant & florissant, pour vouloir deterrer je ne sçay quelle cendre des anciens, & abbayer les verves des trespassez[2], & encore opiniastrement se braver là dessus, & dire, J'atteste les Muses que je ne suis point ignorant, & ne crie point en langage vulgaire comme ces nouveaux venus, qui veulent corriger le Magnificat[3] : encores que leurs escrits estrangers, tant soient-ils parfaits, ne sçauroient trouver lieu aux boutiques des Apoticaires pour faire des cornets.

Comment veux tu qu'on te lise, Latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius & Claudian, qui ne servent que d'ombre muette en une estude, ausquels on ne parle jamais que deux ou trois fois en la vie, encore qu'ils fussent grands maistres en leur langue maternelle ? & tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole à coups de verges le langage estranger, que sans peine et naturellement ces grands personnages parloient à leurs valets, nourrices & chambrieres ! O quantesfois ay-je souhaité que les divines testes et sacrées aux Muses de Josephe Scaliger, Daurat, Pimpont, Florent Chrestien, Passerat[4],

1. Ce mot, qui a été introduit par erreur dans le texte de Ronsard, a disparu de l'édition de 1597 et des suivantes.

2. C.-à-d. : répéter très haut les imaginations des poètes morts.

3. Expression proverbiale. Cf. Régnier, *Satire X*, v. 21 : gloser sur le *Magnificat*.

4. Sur les cordiales relations de Ronsard avec Joseph Scaliger, cf. P. de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*, p. 202-5. Sur l'abbé de Pimpont, cf. p. 19-21, et Nolhac, *op. cit.*, p. 157-8. Sous le pseudonyme de La Baronie, le protestant Fl. Chrestien avait lancé, en 1563-64, deux

voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

Gallica se quantis attollet gloria verbis[1] !

Je supplie tres-humblement ceux, ausquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus Latineurs ny Grecaniseurs[2] comme ils sont, plus par ostentation que par devoir : & prendre pitié, comme bons enfans de leur pauvre mere naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur & de reputation à l'advenir, que s'ils avoient à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recousu, ou rabobiné je ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile & de Ciceron, sans tant se tourmenter : car quelque chose qu'ils puissent escrire, tant soit elle excellente, ne semblera que le cry d'une Oye, au prix du chant de ces vieils Cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Apres la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fani. Encore vaudroit il mieux, comme un bon Bourgeois ou Citoyen, rechercher & faire un Lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot, & Gauvain[3], ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à je ne sçay quelle Grammaire Latine qui a passé son temps. D'avantage, qu'ils considerent comme le Turc en gaignant la Grece, en a perdu la langue du tout. Ledit mesme Seigneur Turc occupant par armes la meilleure partie de l'Europe, où on souloit parler la langue Latine[4], l'a totalement abolie, reduisant la Chrestienté, de si vaste & grande qu'elle estoit, au petit pied, ne luy laissant presque que le nom, comme

répliques contre Ronsard ; mais celui-ci estimait en lui l'humaniste. Sur Passerat et Ronsard, cf. p. 22, et Nolhac, *op. cit.*, p. 163-7. L'édition de 1597 intercale après le nom de Pimpont celui de D'Emery, qui est J. Aug. de Thou, seigneur d'Emery ; Ronsard le connaissait, ainsi que son père, Christophe de Thou.

1. Vers fabriqué par Ronsard d'après l'*Énéide*, IV, 49 (*Punica se quantis attollet gloria rebus*).

2. Mot déjà employé dans le *Quintil Horatian*.

3. Ces héros de nos romans bretons ont été déjà nommés plus haut. Du Bellay et Peletier avaient conseillé aux auteurs de poèmes épiques de chercher, à l'exemple de l'Arioste, des sujets, des thèmes, ou des mots dans le *Lancelot*, le *Tristan*, etc... (*Défense*, II, v et vi ; *Art poétique*, II, viii) ; Ronsard avait formulé le même conseil, pour le vocabulaire, dans son *Art poétique* (t. XIV, p. 9).

4. Ronsard pense à la Hongrie.

celle qui n'a plus que cinq ou six nations, où la langue Romaine se debite : & n'eust esté le chant de nos Eglises, & Psalmes, chantez au leuthrin, long temps y a que la langue Romaine se fust esvanouye, comme toutes choses humaines ont leur cours : & pour le jourd'huy vaut autant parler un bon gros Latin, pourveu que l'on soit entendu, qu'un affetté langage de Ciceron [1]. Car on ne harangue plus devant Empereurs, ne Senateurs Romains, & la Langue Latine ne sert plus de rien que pour nous truchemanter [2] en Allemaigne, Poloigne, Angleterre, & autres lieux de ces pays là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du Destin & à Dieu, qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient eternelles comme luy, lequel je supplie tres-humblement Lecteur, te vouloir donner sa grace, & le desir d'augmenter le langage de ta nation.

Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse et corrompue, & me semble qu'elle a grand besoin de reformation, & de remettre en son premier honneur, le K, & le Z, & faire des characteres nouveaux pour la double N, à la mode des Espagnols ñ, pour escrire Monseigneur, & une L double, pour escrire orgueilleux [3]. Je t'en diray davantage, quand j'en auray le loisir. A Dieu candide Lecteur.

1. Ronsard, qui a mentionné plus haut trois cicéroniens des Pays-Bas et d'Italie, prend le parti des anticicéroniens. Il avait violemment attaqué, en 1559, le cicéronien Paschal (cf. Nolhac, *op. cit.*, p. 265-7).
2. Servir d'interprète. Verbe « provigné » du mot *truchement*.
3. Sur la doctrine orthographique de Ronsard, cf. t. I, p. 50-55, et XIV, p. 30-1, et Ch. Beaulieux, *L'orthographe de Ronsard* (*Mélanges Chamard*, 1951, p. 125-135).

Descriptas servare vices, operúmque colores
Cur ego, si nequeo, ignoróque, poëta salutor ?
Cur nescire pudens pravè quàm discere malo ?

Res gestae regumque, ducumque & tristia bella
Quo possint scribi numero, monstravit Homerus.

HOR.[1].

Homere de science & de nom illustré,
Et le Romain Virgile assez nous ont monstré
Comment, & par quel art, & par quelle pratique
Il falloit composer un ouvrage Heroïque,
De quelle forte haleine, & de quel ton de vers
Varié d'argumens & d'accidens divers.
J'ay suyvi leur patron : à genous Franciade
Adore l'Æneide, adore l'Iliade :
Revere leurs pourtraits, & les suy d'aussi loing
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice & de soing .
Miracle non estrange à celuy qui contemple
Ces deux grands Demy-dieux dignes chacun d'un temple,
L'un Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis
Et les Muses avoient tout dit & tout permis,
Et non à moy François, dont la langue peu riche,
Couverte de halliers tous les jours se desfriche,
Sans mots, sans ornemens, sans honneur & sans pris,
Comme un champ qui fait peur aux plus gentils esprits
Des laboureurs, actifs à nourrir leurs mesnages,
Qui tournent les guerets pleins de ronces sauvages
Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
A faute d'artisans qui n'ont point davant eux
Defriché ny viré la campaigne feruë[2],

1. Horace, *Art poétique*, v. 86-8 et 73-4.
2. *Virer* = retourner. *Feru*, participe passé du verbe *férir*; dans sa traduction des *Métamorphoses* (éd. Jannet, III, 161), Marot écrit : « la terre non ferue... du soc de la charrue. »

Qui maintenant revesche arreste leur charruë,
Luttant contre le soc d'herbes environné.
Mais quoy : prenons en gré ce qui nous est donné,
Achevons nostre tasche, & croyons d'asseurance
Que ces deux estrangers pourront loger en France,
Si la Parque me rit, reschaufant la froideur
Des hommes bien adroits à suyvre mon ardeur,
Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,
Pourveu que nous rendions nos provinces fameuses,
Non d'armes, mais d'escrits : car nous ne sommes pas
De nature inclinez à suyvre les combas,
Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verve nous baille
Plus d'ardeur qu'aux soldars de vaincre à la bataille.
Ils ne sont ulcerez sinon par le dehors
Aux jambes & aux bras, & sur la peau du corps :
Nous au fond de l'esprit & au profond de l'âme,
Tant l'eguillon d'honneur vivement nous entame.
La Muse en telle part de son traict va poignant :
Et encor que le coup n'apparoisse saignant,
Si est-ce qu'il nous blesse, et nous rend fantastiques,
Chagrins, capricieux, hagards, melancholiques [1],
Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour profetizer,
Ou soit pour enseigner, soit pour authorizer,
Vestus d'habits grossiers par paroles rurales,
Les arrests de Nature, & les choses fatales.
Tels du vieil Apollon les Ministres estoient,
Ou fust sur le trepied, ou fust lors qu'ils chantoient :
Et tels ceux d'aujourd'huy : car l'antique Cybelle
(La Nature j'entens) n'a tary sa mammelle
Pour maigre n'allaiter les siecles avenir,
Ny ne fera jamais : ce seroit devenir
Une mere brehaigne en lieu d'estre feconde.
Tout tel qu'au paravant sera tousjours le Monde.

1. Ronsard applique souvent ces adjectifs aux poètes et à lui-même ; cf. t. X, 300-1 ; XII, 49 ; XIV, 195 et 197.

Or comme il plaist à Dieu, les siecles et les ans
Apportent [1] *à nos vers richesses & presans,*
Credit entre les Rois : où souvent par fortune
Un prend le bien acquis à toute une commune.
Cela s'est tousjours fait, & tousjours se fera
Tant que le Monde entier en ses membres sera.
Maint court aux jeux d'Olympe, un seul le prix emporte [2] *:*
La chance des mortels roule de telle sorte.

1. Subjonctif de souhait.

2. Cf. S. Paul, *I Cor.* IX : ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.

APPENDICE

Après avoir collationné les différents textes de la *Franciade* et en nous bornant à ajouter des notes (surtout pour le livre IV), nous avons publié le manuscrit du tome XV dans l'état où P. Laumonier l'avait laissé, préparé pour la publication. Mais nous mettons dans un appendice quelques pièces qui manquaient, bien que P. Laumonier les connût, et la collation d'un manuscrit qu'il paraît avoir ignoré et dont nous avons pu, après d'assez longues démarches, obtenir une reproduction.

I

Le 23 avril 1579, Henri Estienne, qui avait quitté Genève en novembre 1578, dédiait à Henri III un livre qu'il avait rédigé en trois mois, sans le secours des notes qu'il avait amassées sur ce sujet : sa *Précellence du langage françois*. Il y citait, parmi d'autres traductions françaises, deux passages de Ronsard librement traduits d'Homère et Virgile :

Pierre Ronsard, voulant representer les beaux traits aussi bien du poete Grec que du Latin, a faict ces huict vers,

> Deçà delà virant et tournoyant,
> Comme l'esclair du soleil flamboyant,
> Ou du croissant, qui tremblotant sautelle,
> Sur l'eau versee au creux d'une platelle :
> Ce prompt esclair ores bas ores haut
> Par la maison voltige de maint saut,
> Et bond sur bond aux soliveaux ondoye,
> Pirouetant d'une incertaine voye.

Il use au quatrieme vers de ce mot Platelle, qui est usité en quelques lieux qui sont pres de Paris : et toutesfois il a traduict ces deux vers encores en ceste sorte, pour ceux ausquels ce mot-la ne plairoit pas,

Ou du croissant, fait jallir sa lumiere
Sur l'eau tremblante au creux d'une chaudiere.

Il me semble avoir heureusement exprimé le mot grec *strophalingi* [1], au penultime vers.

. . . .

Et Ronsard l'a estendue [2] en plus de vers, en ceste sorte,

Devant la porte estoit ceste race hectoree,
Luisante en un harnois, dont la clarté ferree,
Du soleil rebatue, esblouissoit les yeux
D'un tremblant emeri [3], volant jusques aux cieux.
Elle crespoit un dard en sa dextre superbe,
Semblable à ce serpent, qui pu [4] de mauvaise herbe
Sort du creux de la terre, et au printemps nouveau,
Son vieil habit changé, reprend nouvelle peau.
Droit devers le soleil il dresse sa poitrine,
Eschaufant les replis de sa glissante eschine :
Bragard [5] de sa jeunesse, et en cent nœus retors
Accourcit et alonge et enlace son cors,
Reliche et repolit ses escailles bien jointes,
Sifflant à col enflé de sa langue à trois pointes.

La comparaison dont use Virgile parlant de Pyrrhus, et Arioste, parlant de son Rhodomont, est ici par Ronsard accommodee à son Francus...

Le premier de ces deux fragments se retrouve, avec des changements, dans *la Franciade*, III, v. 807-814. Le texte publié par Estienne est certainement antérieur aux rédactions publiées entre 1572 et 1587. On aimerait savoir s'il en a eu connaissance pendant son séjour à Genève ou après son retour à Paris.

1. Dans les *Argonautiques*, III, v. 759.
2. La comparaison développée au chant II de l'*Énéide*, v. 469-475.
3. Reflet brillant.
4. *Pastus* dans le texte de l'*Énéide*,
5. Fier. *Nitidusque juventa* dans l'*Énéide*.

Aucune œuvre imprimée de Ronsard ne contient le second. C'est le seul fragment qui subsiste d'une rédaction de *la Franciade* en alexandrins. Est-elle antérieure ou postérieure aux quatre livres écrits en décasyllabes ? Il est impossible d'identifier la ville à la porte de laquelle se tient le descendant d'Hector. Ou bien ces quatorze vers proviennent d'une première rédaction datant de 1554-1555 qui, comme les *Hymnes* de la même époque, aurait été en alexandrins : c'est l'opinion de P. Laumonier (p. XI n.). Ou bien Ronsard, en 1578 ou 1579, a communiqué à Estienne un fragment d'un livre qu'il avait récemment rédigé en alexandrins ; d'ailleurs, en 1567, il n'avait pas renoncé à l'espoir de continuer, un jour, *la Franciade* en alexandrins [1], et, dès la mort de Charles IX, il s'empressa dans ses poésies de renoncer au décasyllabe et de revenir à l'alexandrin. Nous penchons pour la seconde hypothèse ; mais, pas plus que l'autre, elle ne peut s'appuyer sur une preuve.

II

En 1911, H. Vaganay a signalé que D. Lambin avait publié dans son *Horace* deux fragments de *la Franciade*, accompagnés d'un jugement très élogieux et d'une traduction en vers latins faite par Dorat. Ces fragments figurent dans toutes les éditions de cet ouvrage, à partir de la seconde, qui parut en 1567 (t. II, p. 359-361). Tous deux sont tirés du livre I, et ont été reproduits par P. Laumonier dans la *R. S. S.*, t. IV, p. 136-139. Le premier est formé des seize premiers vers, et nous en avons cité les variantes p. 29 et 30. Le second est intitulé *Prophetie de Cassandre des fortunes de Francus*. Comme le texte en est presque identique à celui d'un manuscrit de Berlin, on le trouvera dans notre collation de ce manuscrit : les variantes seront indiquées en note sous le sigle *H*. Ses cent-quatre vers correspondent aux vers 5-108 de notre copie.

1. Cf. le passage cité p. XIV ; l'explication qui est donnée en note, est contestable.

III

En 1912, H. Morf consacrait un article à un manuscrit des deux premiers livres qui se trouvait à la Bibliothèque royale de Berlin [1]. Mais, bien qu'Edm. Faral l'eût mentionné dans la *R.H.L.* de 1913, cet article échappa aux « ronsardisants » français.

La trouvaille était d'importance capitale. Le manuscrit porte le numéro 580 dans la collection Hamilton, qui avait été mise en vente en 1882 et que la Bibliothèque de Berlin a acquise. La reliure en maroquin brun porte des armes qu'A. Vidier attribuait aux Lefèvre de Caumartin ; mais le catalogue de la bibliothèque Caumartin, vendue en 1734, ne contient pas *la Franciade*.

Ce manuscrit, qui porte la date de 1570, était certainement destiné par l'auteur à un très haut personnage. Le scribe était un calligraphe professionnel, mais non un helléniste, puisqu'il a écrit, au vers 951 du livre I, φερεενκος, et non φερέγγος. Les 39 feuillets du premier livre sont de couleur pourpre, les filets d'encadrement sont d'argent, et les lettres sont d'or ; les 39 feuillets du second livre sont verts, avec des filets d'or, et les lettres sont d'argent. Le manuscrit est interfolié de serpentes. Au premier livre, le f° 36 a été déplacé par le relieur ; il devrait se trouver après le f° 6. Dans ce manuscrit, le premier livre compte 1.490 vers, et le second 1.548 ; Ronsard a donc supprimé, entre 1570 et 1572, respectivement 242 et 64 vers.

La copie a été faite avec soin, mais il s'y est glissé des lapsus et des fautes de lecture. Je n'y ai pas remarqué de fautes d'audition. Voici la collation du premier livre :

Titre : Le premier livre | de la Franciade | de Pierre | de Ronsard | gentilhomme | vandomois. | 1570

2. = H 6. ou du nom 7. = H 8. = H 11. = perilz 13. = H 15. = De long labeur et 20. le Dieu Saturnien 21. ses yeux 23. Par grand dépit 25. Ciel voulté les 30. sur son siege 32. L'oil

1. *Eine Handschrift der* Franciade *Ronsards* (Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 1912, CXXIX, p. 459-467).

contre terre, aux 40. = *73-87* 44. leurs biens leurs autels 45. Qui en cent lieux par 47. La forcenoit comme un loup sans mercy 49. carnacite Tethide (*lapsus*) 50. Et le cruel 51. bouclier 52. Tous flamboians d'armes comme 54. Du peuple occis pavoient 55. Peuple de nuit surpris 58. fureur de sa fain 59. Assassiner le 60. Dedans sa gueulle en demeure la peau 61. Ayant de sang sa grand machoire tainte 65-66. a flammes ondoiantes Donnoient lumiere aux armes foudroiantes 73. Que la Meduse effroie d'une écaille 78. devroient 82-83. Sur ses enfans ait repandu sa vie, Sang dessus sang, qui 84. Tous les Troyens en 87. Estant de Pyrrhe à oultrance pressé 89. receut dans sa gorge coupée 90. la flamboyante espée 97-98. Non seulement à monceaux sur la place Tailloit, fendoit Princes et populace 101. à travers 103. gemissant et pleurant son 105. Son fils pressé, en qui la vive image 106. painte 107. Je derobay à la mere le fils 108. Et en 110. Propre pour estre au lieu 112. crepelez 123. enchesnez 125. marque 128. du peuple 129. en qui 130. en échange donnée 133-134. Qu'un loup le fan d'une biche legere L'ouvrage feint hors des bras de sa mere 138. Piez 141. malgré 143. Butorte (*sic*), au pays ou 145. et Andromache 146. les peuples le 150. laguisse 157. se leverent 159. En murmurans *Après le vers* 162 *on lit un long dialogue entre Jupiter et Junon* :

Junon qui est son espouse et sa seur [1]
Saturnienne, alluma tout son cœur
D'ardant courroux qui la raison surmonte,
Un gros sang noir au visage luy monte,
De nerf en nerf tout le corps luy trembloit,
Ses deux sourcils en un elle assembloit,
Son œil estoit furieux et austere,
Son estomac tout bouffy de colere [2],
Ne pouvant plus le silence garder
Et lors forcee a laissé deborder
Son fier despit par les neuds de la gorge
Comme un torrent qui s'enfle et se degorge,
Vers Juppiter son mary s'adressa,
Puis furieuse en ce point commença.
    Doncques tousjours tu nous rompras la teste

1. Cf. *Énéide*, I, 47 : Et soror et conjunx.
2. Cf. la colère d'Agamemnon dans l'*Iliade*, I, 102-105.

De tes Troiens, archer de la tempeste [1],
Amasse-nüe [2], et feignant un courroux
Te moqueras de leur race et de nous ?
De tous les Dieux dont tu regis l'Empire
Tu es vraiment le plus traitre et le pire,
Qui fais semblant de vouloir secourir
Le fils d'Hector pour l'envoyer mourir
Comme un banny, sans sceptre, et sans louenge,
Loin d'Ilion, en une terre estrange :
Puis cautement [3] tu repousses de toy
Toute l'injure et le crime sur moy,
Je scay pourtant que point ne t'en soucie,
Ains seulement ton cœur brulle d'envie
De m'irriter, et ne fais que penser
Par quel moyen tu pourras m'offenser.
Pourquoy dis tu que par nostre conduite
Pallas et moy avons Troie destruite,
Et que Priam par nostre faute a veu
Sa haute ville à l'abandon du feu ?
Pourquoi nyes tu, quand tu scais le contraire,
D'avoir esté aux Troyens adversaire ?
As tu desja le serment oublié
Qu'à part tu fis à Thetis au beau pié,
Luy prometant d'honorer son Achille,
De perdre Hector, les Troyens, et leur ville [4],
Que tu flatois ? Tu es doncques mechant,
Un Dieu trompeur, des deux costez trenchant,
Plein d'un penser inconstant et frivole,
Qui les mortels abuses de parole,
Non sans cacher un conseil [5] si profond
Montrois ouvert le courroux sur le front

1. Cette qualification a été supprimée aussi au v. 745. Dans les *Stances du baptême* (6e livre des Poèmes), Jupiter est qualifié d'archer du tonnerre.

2. Cette épithète, qui accompagne dans l'*Iliade* le nom de Zeus, ne se retrouve pas dans les œuvres imprimées de Ronsard. Baïf a forgé l'expression *l'amasse-nuau Jupiter*.

3. Artificieusement.

4. Au chant I de l'*Iliade*, Thétis au-pied-d'argent obtient de Zeus une promesse un peu différente.

5. Conseil = dessein, décision.

Et, sans couver une double pensée,
Ouvrois le cœur par la voix prononcée,
Voire voulois que les mortels d'embas,
Et les hauts Dieux non subjects au trespas
Sachent pour vray que je suis ennemie
De telle race horrible d'infamie
Que tu trahis en la flatant, ou [1] moy
La haissant, je fais ce que je doy.
Quoy n'as tu pas par fraude et par finesse
Faict qu'Anthenor echapast de la Grece [2],
Ce bon Ænée, et Nauton, et Bavon [3],
Pour en apres estouffer leur renom
Que tu avois de promesses legeres
Destinez Roys des terres estrangeres :
Aux bords donnez ces Troyens sont venus
Seuls, desarmez, pauvres, foibles, et nus
De tout honneur, maigres de longue peine.
Voila comment ton beau Destin les meine
Aux lieux promis pour y estre veincus,
De tels apas tu alleches Francus,
Le derobant des deux bras de sa mere
Pour vivre apres en extreme misere,
Et sans victoire en larmes se moisir,
Dont tout mon cœur en tressaut de plaisir,
Car par ton art tout couvert de fallace [4]
Me vengeray de la troyenne race,
Et de l'amour qui encores te point,
Qui te diffame, et tu n'en rougis point.
Comme leurs murs, devoit leur renommée
Bruncher à terre aux enfers abismée,
Ainsi jurant tu me l'avois promis,
Mais s'il est vray que le Ciel ait permis

1. Où = tandis que.

2. Après la chute de Troie, Anténor put se réfugier en Thrace, puis il se rendit sur les côtes de l'Adriatique et fonda Padoue (cf. *Énéide*, I, 242 sq.).

3. Cf. Lemaire de Belges, *Illustrations de Gaule*, III : Du Roy Bavo, cousin germain de Priam, qui regna en Gaule Belgique incontinent après la destruction de Troye, et fonda la grand'cité de Belges, selon les cronicques de Haynau. — Je n'ai pu identifier Nauton.

4. Fallace = tromperie.

Et le Destin d'invincible puissance [1],
Destin de fer, que Francus aille en France,
Je ne scaurois son voyage engarder [2],
Mais je le puis facher et retarder,
Et luy donner mille et mille traverses
Dessus la terre, et par les ondes perses.
Que mieux vaudroit pres sa mere mourir
Qu'aller si loin des sceptres acquerir
Qu'il ne tient pas : encor un autre Achille
Dedans la Gaulle aux armes si fertille
Est né pour luy, qui nous scaura venger
De l'appareil d'un si foible estranger,
Fiz d'un vaincu, d'une ville razee,
Prise une fois, l'autre fois embrazée,
Qui va troublant des Gaulles le bon-heur
Tout allumé d'ambitieux honneur,
Et tout eflé [*sic*] d'un aveugle entreprendre [3]
Et des fureurs d'une folle Cassandre.
Or sus qu'il aille, il s'en repentira,
Cent et cent fois le Ciel retentira
De ses soupirs, abusé pour te croire
Du froid espoir d'une si vaine gloire.
Tels mots Junon à Juppiter rendit,
Et ce grand Dieu luy contre-respondit.
Vaincu, Junon, de tes longues requestes,
J'ay consenti à choses deshonnestes,
Ayant souffert (helas) contre mon cœur
Que le feu grec d'Ilion fut vainqueur :
Je m'en repens, la faute est ja commise,
Qui vient de moy, puis que je l'ay permise :
Mais pour Hector en la poudre trainé [4],
Francus doit estre au triumphe mené
Parmi la Gaulle, et pour te crever d'ire,
Ferme à jamais je maintiendray l'Empire

1. La Junon de Virgile reconnaît avec dépit la puissance des destins (*En.*, I, 39).
2. Empêcher.
3. Huguet a relevé dans les *Illustrations de Gaule* cet infinitif substantivé.
4. En raison du traitement infligé à Hector.

De ses enfans, en force et en renom.
De ce Francus Gaulle prendra le nom,
Long temps apres que, faict Dieu par ses gestes [1],
Sera monté sur les voutes celestes,
Et qu'il aura les murs audacieux
De son Paris monté jusques aux Cieux.
  Or, en tournant l'obscur des destinées
Qui sont pour luy de long temps ordonnées

170. Tousjours le cœur te brulle de vengeance 171. peril fort amer 172. dela la mer 173. Pendu aux flotz 176. Leur volonté 177. ou à grands vagues 178. A plain canal... Danoüe 185. Prince et pasteur de grande compagnie 186. Doit traverser les 188. par qui tout est 190. car la dure fuzée 193. De la plus bas traversant 194. Verra du Rhin la grand corne 195. ou receu (*sic*) des travaux 196. refreschir son camp et ses chevaux 197. fleuve cy boira 198. sa dure destinée 199. à l'éclair d'un harnois 200. Desemparé du 202. Viendra fouller les 203. Puis à 204. Au bord 206. Or 208. jusques au Ciel 212. en bouillons 213. Couvrant 214. ses ondes 219. Estant des Cieux 221. Perdra sa gloire 223-224. que deux mille ans auront Parfaict leur cours 229. à ma voix 230. aux armes redoutables 231. Par Allemagne 233. de l'éclair 234. De ses soudars, ses pietons, et gendarmes 235. à chevaux 237-239. Luy se faisant comme foudre apparoitre, Viendra revoir les champs de son ancestre Et le pais habité par Francus 242-244. Rebâtira la deserte muraille Du haut Paris, de tours le fermera [2] Et le païs de Francus 246. Au lieu de Gaulle 247. De Pharamond des *Le vers* 249 *manque.* 254-256. Dedans la mer, et d'ou frais il allonge A ses chevaux les brides élançant, Du sein des eaux le beau jour ravissant 258. l'Indien tout armé de lierre 261. grand coup 263. Et l'autre à craindre en thirses 272. Venant à naitre : aussi le 273. La (*sic*) fait monter aux voutes asseurées (*sic*) 274. en hautes tours fermées 276. L'entier 278. Je te feray au 280. Un grand rocher, ou 284. compagné (*sic*) 291. Va ten, mon filz, ou 294. ne se souviennent 295. pas hors des flammes sauvé 301. Chaut à la peine, et 306. affuble 307-308. ses pieds entortilla, Sa longue robe à longs plis dépouilla 309. d'or aux tolons (*sic*) écoulée 311. Puis à front bas se plongeant en avant 313. Fendant 314. coup à coups 316. Envi-

1. Ses exploits. Cf. p. 373, v. 102.
2. Dans l'édition de 1572, c'est Mérovée, et non Pharamond qui rebâtit Paris.

ronnant 318-321. Le prompt faulcon dessus les eaux descendre, Qui bas en l'air s'élance d'un effort Dessus l'oiseau tapi contre le bord, Craignant la fain du faulcon qui 322. pluvieux (*sic*) 324. Finablement 325. au fons d'une 330. on faisoit a 334. De pere en fils, la chomant par 335. Or ces captifs en la Grece épandus 339. boucliers 341. qui tous en une bande 342. au jour de 343. Les peres vieux d'un 345. Femmes et (*sic*) enfans, se souviennent encore 346. ou Cybelle on 348. Qui Helenin tout pensif a 349. pres du rivage 355. ma il 358. ne se souviennent 359. Francus hors des flammes sauvé 367. tout 370. Ne tenez plus en 372. honneur 373. Qu'il doit lever la 374-375. Et abaisser la grandeur Æacide Dessous sa main et 378. Doit sur le chef porter 379. et voiles et 380. sur l'écume des 384. d'un vent s'evanouit par l'air 388. Dieu ainsi venir à eux 389. et de nouvelle estrange 391. Qui tout leur cœur d'horreur fit émouvoir 395. Chomant sa feste, et son 396. honoroient 398. De lierre espaiz aux 400. leurs tabourins 404. boucliers 408. Icy gaillards d'un 409. Dansoient les vieux à 413. Le Prestre ayant sa grande chappe blanche 415. Tout couronné de 418. Dieux la tresfertille et belle 419. Qui de citez as le chef atourné 420. char horriblement tourné 423-424. Qui en tremblant honore ton pouvoir, Qui fait au cœur une terreur avoir 425. Delicieuse (*le reste de la ligne est en blanc*) 426. aime-voix-solitaires 427. Mere-deesse 429. quand avecques ta 431. mignon bien aimé 436. tout le peuple Phrigéan 440-441. Assez et trop nostre sang a esté Au pié foulé par 448. fais 449. Disant ainsi, vient redoubler la danse 451. Entour l'autel, Cybelle 452. Telle oraison du Ciel s'en 455. A grande bouche 459. par sur tout 460-461. Ce que le Ciel en destinee avoit Promis de faire à cest enfant 467. Disoit encor qu'Astianax 468. Le fils d'Hector 471. Outre la mer, et 482. Et cent 483. et or'plein 484. semble 490. Mais animez 491. Qui scauront bien les 492. louange 493-494. Comme il traitoit d'une affaire si dure Devant ses yeux apparut un augure 498. De becz plus forts, et d'ongle, et 499. là, par le Ciel le batoient 507. noir, de grand plume vestu 509. courbe (*v. faux*) 513. les vautours, et les plume, et 514. s'envole 515-516. apperçoit... conçoit 519. s'opposans 522. Que de petit bien tost deviendroit maistre 526. sa mere 527. Et de Cassandre, et 529. naviger 534. S'est respandu une grand compagnie 538. ore... ore 539. les tiges les plus beaux 540. à former en 542. Bien loin des bras à 547. Avec un bruit le bois 548. Fut par le fer dextrement 555. enrouée l'effort 556. le traina sur 558. ores sa 559. Ardant à l'œuvre

561. D'un bras nerveux les 563. creux, puis d'artifice 567. loin 570. craquettent 571. Les... ayans... poin 573. Deça dela fourmilloient 574. fons 575. l'autre à la pouppe joinct 576. aix à aix 578. sur 579. ore... ore 581. A doubles grandes ailes venteuses 587-588. pour tenir La nef qu'on veut en l'eau faire venir 589-594. Maint grand roulleau à... Fut estendu au milieu de la sente De ce fossé, à fin qu'en le suivant Les grands batteaux... Dessus le bois, qui... Fraié du fais de la courbe navire 595. Les matelots hommes durs indontez 597. Entrepignant 604. fardeau 605. poussees 607. D'un saut leger 608. Par l'ancre 616. Pris au sommeil 617. L'un sur 618. L'un sur (*lapsus*) 619. L'autre en 621-622. qui surmonter se laisse D'un som dormant, pour 630. Francus est au Ciel ordonnée 631. Come il estoit en pensemens divers 632. Voici venir 641. Telle[1] 644. Que le Soleil 648. D'esprit[2] *Les vers* 649-650 *font défaut.* 653. de nostre enfant 656. ces peuples *Après* 656 *on lit* :

Fai leur scavoir qu'Astianax qu'on pense
N'estre conceu de ma vraye semence,
Est mon enfant, qu'il est pressé d'aller
Outre la Mer noz murs renouveller,
En un pais plein d'argent et de proye
Ou pour jamais vivra le nom de Troye,
Ou noz enfans de pere en fils auront
Le sceptre en main, le laurier sur le front,

658. d'une age 659. sur tous envoye en ses 661. par nul 663. demeures 667. Vive la Troye, et son mur ja perfaict *A la place des vers* 669-670 *on lit* :

Apres avoir asseuré ton Empire
En ton Butorte, et par toute l'Epire,
Souvienne toy de mon enfant, et sois
Tousjours amy du sceptre des Francois,
Et fai nourrir pour la gloire troyenne
En amitié ta race avec la mienne.

674. reveil bien loin de nous s'envole 675. et le voulant 681. puis sa robe trassée 682. fils 683. espée (*lapsus*). 685. Aiant la gaine

1. L'irrégularité syntaxique qui a été signalée à la note 4 de la p. 62, n'existe, dans le manuscrit, ni au vers 641, ni au vers 658. Elle pourrait être imputée au typographe de la 1re édition.
2. Texte préférable à celui de la 1re édition.

686. de pourcelaine blanche [1] 687. argent azelé (*faute de lecture*) 694. Droit à la 695. trone à grand pas se 696. point leur dit 701. Qui furieux en 707. Or 711. Je l'ay tousjours bien simplement tenu 714. Thebe 721. Conneut les hommes pour (*v. fx.*) 722. grand 723. an est ici de retour 724. Acazané, mangeant en 730. Qui le tonnerre et les 732. avoir aucun soucy 735-736. arriver devers moy Qui me blasma de la part de ce Roy 738. Si ta vertu 739. Ne t'emeut point de voyager 740. dans l'esprit 741. étouffe 744. l'univers rendront 745-746. archer de la tempeste Qui brulle tout du seul clin de sa teste 756. Voyez le jour 757. Ou vous pourrez rompre la chesne rude 758. serroit en servitude 760. le cœur est genereux et haut 764. sang de franchise. 763-766. *guillemets* 769-770. Mars qui ardoit d'une brullante envie De secourir Hector durant la vie 771. sa coche 777. Ses grands 779. rudement 780. Butorte 783. La charge (*lapsus*) 784. verge d'or 789-790. En ce vieillard Mars se forme et se change Entour son front les cheveux 795. Race (*lapsus*) Troyenne 798. du bel art militaire 800. As tu desja oublié son 802. en festes et 804. Plaine tourner la tasse dans la main 807-808. Sont pres du port couvertes de vaisseaux Pour t'emmener ? n'oy tu les jouvenceaux 810. pour leur guide t'attendent 811. Toy froid, et lent, et paresseux guerrier 813. Prés de ta mere 816. Pour estre Roy de tant de grands Seigneurs 818. qui languit en 823. Qui te detient d'un long somme lié 827. peuple et douteux et poureux 829-830. L'espée au poin tu ne peux ta noblesse Mieux signaler qu'en aymant la prouesse 837. Et tellement de hautesse l'allume 840. Haut relevé, et de teste, et de corps 842. les bords 843. Tous ses soldards 844. Entre les siens 846. Du fort guerrier qui (*sic*) sa lance 848. Trahi son Prince, ou brullé sa Cité 850. Troyens répandus 851-853. L'un en la rue, et l'autre en la maison, Les abordant sous couleur de raison D'un dire amer echaufoit 854. en penible 855-856. et sans mains et sans voix Tousjours souffrir l'orreur de ces Gregeois 860. A ses vainqueurs 861. Vous resentant par une brave audace 863-864. Du vieil Dardan souvienne vous encor, Du magnanime et vertueux Hector 867-868. Suivez son fils, et portez d'Ilion Loin outre mer les armes et le nom 873. De tels propos leur 877-881. Incontinent un peuple redoutable Pareil en nombre aux pluyes, et au sable Et à la gresse (*sic*), alors que Juppiter Sur les maisons les gresles (*sic*) faict sauter, S'assemble épaiz

1. L'auteur s'est-il rendu compte de l'anachronisme qu'il avait commis ?

au bord 882. les pas 884. La trace fray'. la 885-886. En gemissant, come quand le tonnerre Frape ensoufré l'estomach de la terre 887. Ils s'assemblent l'un pres l'autre rengez 889. Sonnant, bruyant[1] 901. Les uns en l'air volent come grans nües 903. Prés des rozeaux 904. aux 908. Couvrant les 909. et les champs qui 910. les piés 915. les chevreaux 916. les beliers des aǵneaux 921. Qui frais... testes 923-924. Peuple sans nerf, mange-vivre[2], et oisif, Qui vaut trop mieux en la fosse que vif 926. Par grand travail d'ouvrage élabourées 929-930. Branlant au poin les longs plis d'une lance Qui depuis fut commune à nostre France[3] 931. soudars 934. Frape menu de flammes 935. rabat 936. envoioit 939-941. Maints estandars... Plantez au bord se bouffoient dans le vent... ombrageoient 944-948. D'un son aigu faisoit dedans le corps Bondir les cœurs : Francus qui seul commande Marchoit gaillard..., Faisant armé sa lance remuer, D'Astianax en Francus fit muer 950. Et de soudars 951. Φερεσνκος 953. sur le bord de 955-958. Voicy venir Andromache, et aussi Celle qui fut d'Apollon le soucy, Cassandre folle et sage tout ensemble, Comme Dieu veut ses presens il assemble 959. à qui tout le cœur fend 960. et d'esmoy 961. lyerre 963. Mon fils qui (*sic*) seul au ventre j'ay conceu 964. Autre 965. car Lucine odieuse 967. Pource l'amour que *Au lieu des vers* 969-976 *on lit* :

Tu es tout seul mon enfant et mon pere,
Seul mon Hector, mes freres, et ma mere,
Et seul mon tout, car il ne m'est resté
Que toy seulet de toute parenté

977-978. Du grand Achil les armes furieuses Les ont poussez aux ondes stigieuses 979. Par toy 986. Fermant mes yeux assommez de tenebres 988-991. Et me ferois hors la ville un tombeau En lieu secret sur le bord du rivage Couvert d'ormeaux et de vigne sauvage Fermant *Après le v.* 992, *on lit* :

Que j'apportay de Troye ruinée,
Ou tous les ans d'une feste ordonnée
Me repandrois [*sic*] le sang d'un agnelet
Avec du miel, et du vin, et du laict

1. Avec la virgule, *bruyant* n'est pas pris adverbialement.
2. Seul exemple de ce mot dans l'œuvre de Ronsard.
3. Cette lance, de même que, dans la prophétie de Cassandre, la pique de Charles IX, c'est l'oriflamme des rois de France.

993. Haut appellant nous, nous, et ce qui reste 999-1000. Mais toutefois ne laisse d'aquerir Honneur pour toy, et deusse-je mourir 1012. Et que chacun 1015-1016. luy donna pour present Un habit fait d'un ouvrage plaisant 1017. pourtraict 1018. En fillet (*sic*) 1020-1024. Scamandre alloit tout à l'entour des bords Pour passement arrestant la campagne D'un cours d'argent : Là pendoit la montagne Au sommet d'or d'Ide, d'ou souteloit (*sic*) Maint beau ruisseau qui en Xante couloit 1029. elevé dans les nües 1031. Cherchant secours, et ses 1032. le vent. 1039. dit il (*sic*) 1044. Puis épleurée [1] 1045-1046. Ou ses servans toute triste et faschée Dessus un lict d'ivoire l'on couchée *Après le v.* 1048 *on lit* :

De l'autrepart Cassandre [2] échevelée
Palle de face, et d'esprit évolée [3],
Pleine du Dieu qui folle la rendit,
Prit son neveu et tels mots luy a dict.
Prince troyen, de qui des meinte année
J'ay bien preveu la belle destinée,
Tige de Ducz, de Roys, et d'Empereurs
Grands aux combats, de peuples conquereurs,
Enten de moy d'esprit toute ravie
La plus grand part des gestes de ta vie,
Dieu me defend de te chanter le tout :
Tu en scauras commancement et bout
Par une Nymphe [4], apres que le naufrage

8. H : des peuples

---

1. Éplorée. Huguet cite de nombreux exemples de cette forme.
2. Le nom de Cassandre, qui sera enlevé du vers 527, ne figure dans aucune des rédactions imprimées de *la Franciade*. Du reste, sa présence à Buthrote est en contradiction avec la légende suivie dans l'*Odyssée* et dans le théâtre antique, selon laquelle elle périt à Mycènes avec Agamemnon. Mais Ronsard avait lu dans Darès de Phrygie qu'Hélénus, Andromaque et Cassandre, libérés par Agamemnon après la prise de Troie, étaient partis ensemble pour la Chersonèse. Et il se souvenait de la copieuse prophétie attribuée à Cassandre par Lycophron ; il s'en était inspiré, dès 1550, dans l'*Ode de la paix* (t. III, p. 9-13). Ce passage sera supprimé sans doute pour les mêmes raisons que le sera, en 1573, la prédiction de Jupiter (vers 171-276) : il faisait double emploi avec la prophétie d'Hyante, et l'éloge des qualités guerrières de Charles IX eût semblé une satire.
3. Emportée par l'inspiration.
4. Hyante.

T'aura jetté tout nud sur le rivage,
Froissé, cassé, sans ayde et sans support,
Comme un corps froid estendu sur le bord.
Or tout ainsi qu'en parfaicte accroissance
Le rejetton de l'arbre prend naissance,
Qu'un bucheron à l'ouvrage penché
A fleur de chams [1] de son fer a trenché
Pour faire un mast, ou bien une charrüe
Au moys d'hyver quand la terre est chenüe,
Blanche de nege et de gresle qui poinct,
Le rejetton se cache et ne sort point,
Mais au printems renouvelant son estre,
Seul prend la place au lieu de son ancestre,
Et fait revivre en son bois ses ayeux,
Levant son chef fueillu jusques aux cieux,
Ainsi tu es de Troye saccagée
Le rejetton à la cyme chargée
De fueille et fruit, qui doit par ton moyen
Jusques au Ciel pousser le nom troyen,
Pere des Roys qui en despit des flames
Des Grecz veinqueurs, referont noz pergames [2],
Ayant par force et justice dompté
Le monde entier d'un et d'autre costé :
Tu passeras meïnte dure tempeste
Et meint combat ennemy de ta teste,
Mais à la fin par bataille tu dois
Veincre soubs toy tout le peuple gaullois :
De toy doit naitre une race royalle
Qui sous le Ciel n'aura point son égalle,
De Pharamonds, Childericz, et Clovis,
De Clodions, de Pepins, de Loys,
Princes guerriers, dont les belles armées
Auront au chef les palmes Idumées.
Un Roy viendra des Cieux le favory,
Fils d'un grand <Roy>Prince invincible Henry,

20. H : de champ 31. H : doibs 43-44. H. Des... Des... des... des

1. A fleur de terre.
2. Ce nom commun figure déjà dans l'*Ode de la paix* (t. III, p. 20).

Et d'une Royne accorte Catherine,
Royne qui doit loger en sa poictrine
Toute vertu : Charles sera son nom,
Dont les hauts faicts passeront le renom :
Bien jeune d'aage, orphelin de son pere,
Estant conduict des conseils de sa mere,
Et d'un advis heureusement bien né
Appaisera son peuple mutiné,
Qui furieux par les villes francoyses
Bouillonnera de troubles et de noises :
Mais aussi tost que la vive vertu
Armera ce Roy du fort glaive pointu [1]
Et qu'on verra pour l'honneur de ses Gaulles
Le corcelet craquer sur ses espaulles,
Ayant la fleur de sa jeunesse attainct,
De ses subjects plus honoré que craint,
Ira couvrir le monde de gendarmes,
Et plantera jusqu'aux Indes ses armes,
De l'Ocean limitant ses travaux,
J'enten desja le pié de ses chevaux
Fraper la terre, et dessous ses bannieres
Aller de rang les jeunesses guerrieres,
Ayant le dos herissé de harnois,
Le flanc d'espée, et la main de long bois,
Eux menassans d'une effroyable face
Les ennemis, feront trembler la place
Dessous leurs piés, en ordre se suivant,
Comme les flots marchent dessous le vent
L'un apres l'autre, et de suite ébranlée
S'en vont roulant par la pleine salée
Jusques à tant que le venteux effort
Les ait poussez contre le fond du bord,
Nul n'osera se trouver en bataille
Devant ce Roy, soit que pieton il aille
Devant les siens, d'allegresse tout plein,

58. H : de sectes et 63. H : de la 75-76. H : suyvants,... les vents 80. H : le front 82. H : Contre ce Roy

1. Prononcer *armra*. Les v. 59-64 sont presque identiques aux v. 143-8 de l'*Élégie au Roy* (t. XIV, p. 140).

Crespant[1] les plis d'une pique en la main,
Soit qu'à cheval il frape la campagne,
Piquant les flancz d'un beau genet d'Espagne,
Couvert de poudre, ayant pendu au bras
Vermeil de sang le trenchant coutelas,
Ainsi qu'on voit tomber sous la faucille
Meinte javelle en la pleine fertile
L'une sur l'autre, alors que la saison
Fait emporter les bleds en la maison,
Ainsi cherra dessous sa large espée
Meint corps, meint bras, meinte teste coupée,
Roulant à terre, une horreur, un effroy,
Suivant le glaive en l'ardeur de ce Roy :
Mais tout ainsi qu'aux rebelles courages
Fera sentir l'effort de ses orages,
Il sera doux au peuple surmonté
Ayant la force ensemble la bonté :
Ce Charles Roy jusqu'aux flammes celestes
Fera voller nostre race et ses gestes,
Puis estant saoul de ce monde ennuyeux
Comme un soleil reluira dans les Cieux,
Pource, Francus, alegrement deplace,
N'estouffe point une si belle race
Par ton sejour, et marche sans effroy
Ayant les Cieux et le Destin pour toy.

A peine eut[2] que sa fureur la laisse
Palle et defaicte au milieu de la presse,
Ou haletant confessoit qu'elle estoit
Prise du Dieu qui en son cœur tourmentoit

1049. Et ce pendant 1052. attrainé 1057. au long d'une grand 1061. Neptun 1065. les bras de qui la double course 1072. Que si long 1073-1076. *guillemets* 1073. la divine Nature 1075-1076. Ouir

93. H : Ainsi tombra 95. H : Roulante... un horreur 96. H : glaive et la main de 100. H : ensemble et la 108. H : cieux si dextrement pour

1. Agitant.
2. Il manque le mot *dit*. — Deplacer = partir.

les cœurs, pardonner en tout lieu, Et faire bien, c'est vrayement estre Dieu 1081. sa flotte 1082. tethienne 1083. d'autre part 1087. appren à endurer 1088. Il te faudra meint 1090. Danoüe, et les 1091. sans peril 1094. peut sage en cecy te rendre 1097-1098. Plus haut que l'onde et de pronte vistesse Raze les bords du bas Peleponesse 1105. et prise la 1106. Plus rude 1108. abboie 1111. Reverras 1112. de tombeaux 1116. au crin 1117. Thracien 1119. De poil de vache 1123. en l'isle 1125. entre dans la riviere 1127. roseau 1128-1129. Vestu d'habit aussi verd que son eau, De son menton 1132. Comme un oiseau la 1133. En ce pendant la troupe non oisive 1136. Puis detripé 1141. en des corbeilles mise 1145. Buvant 1146. De cœur 1149. moillée 1153. A decocher 1155. Qui fut sur tous le 1157. Ne North couvert d'armes et de plumages 1164. Therebin [1], Thymbrean 1166. embarquage 1168. Les nefs au 1171-74. navire arrestant sur le bord Liée au pie d'un chesne grand et fort, Couvrant épaiz d'un verdoyant fueillage Deça dela, la mer et le rivage 1176. le valet des ondes 1177. de la mer en 1178. ce grand rond 1180. halene fermer 1183 Franc de danger, et si jamais le sort 1186-91 Ou seront paints tes fais et mon voyage, Ou seront paints d'un mesme trait aussi Du grand Boré l'amour et le soucy Pour Orithie, et toy, pere celeste Donne aux Troyens un signe manifeste De ta faveur : on dit 1192. dans ces bois 1196. couvert des faveurs de 1198-1202. fois tourner sa main senestre, Signe futur d'honneur et de repos : Et cependant les rudes matelots Prompts au labeur hors du rivage proche Enlevoient l'encre 1203. Guidoient 1204. à son banc 1207. jusques au Ciel 1209-11. Atant Francus estoit dans son navire Suivi de tous, à double ranc on tire Les avirons, et le North qui soufla 1213. Faisant ronfler 1214. loin s'écarta 1216. Un trac d'écume 1218-19. sentier qui d'un beau pré traverse L'herbe nouvelle, un 1227. Celuy a veu les 1231. le bois 1233-34. chenille, et rampe à toute force Avec... le ply 1235-36. maint taureau D'herbes saoullé suivre 1237. sa musette 1238-39. Chacun ainsi d'une... Suivoit Francus, et sa nef qui devant 1241-42. A rang à voile, à ply rond entonnée, Ayant de fleurs 1244. Le flot tortu ondoie *Après le vers* 1248 : FIN DU PREMIER LIVRE

1. La source est encore l'*Alexandra* de Lycophron, commentée par Tzetzès : au vers 1207, Apollon guérisseur est qualifié de τερμινθεύς ; Ronsard traduit ce mot, exactement, par *therebin*, ancien nom du térébinthe, plante médicinale. Dans la littérature du XVIe siècle je n'ai pas trouvé d'autre exemple de l'expression Apollon Therebin.

Pour le second livre, les lapsus du ms. de Berlin, aux vers 74 et 920, prouvent qu'il a été copié sur *P*. On y retrouve toutes les variantes (sauf celles des v. 351 et 1378) que nous avons notées dans l'apparat critique sous le sigle P ; mais, l'encre des derniers feuillets s'étant décomposée, nous n'avons pu vérifier la graphie des v. 1432, 1434 et 1464. Les variantes de ce livre qui sont propres au ms. de Berlin, n'ont pas d'importance :

82. bon me (*sur grattage*) semble 248. Brunche 279. sus tous 305. Sauvée et 309. En les 351. Cherchant 413. Si que pressant 419. laguist 558. Panché rompu, environne 575. ayez 733. Puis (*sur grattage*) ainsi 745. Enfant 795. invinsible 800. arain 817. longue espace 870. coup et entre-brule 877. tramblant 906. Cymopholie 920. de la cheur 1085. Fay sans 1143. la Gaule 1164. leur vie 1232. de voz deux 1314. en ce perdant 1335. esprevier 1378. Et leur 1411. sa vertu

IV

La bibliothèque de Turin possédait deux manuscrits partiels de *la Franciade* ; ils ont péri dans l'incendie de 1904. Il est probable que l'auteur les avait offerts, peu avant la publication, à sa protectrice, la duchesse Marguerite de Savoie, qui mourut en 1574. Le catalogue de Pasini, publié en 1749, les décrit ainsi :

Codex LXIX. — Chartaceus, habens folia 46. Saeculi XVI. Le troisieme livre de la Franciade de Ronsard, cujus initium

L'obscure nuit qui d'un someil enserre
Les Dieux au Ciel, les hommes en la terre.

Codex CXVIII. — Chartaceus, constans foliis 69. Saeculi XVI. Le quatriesme livre de la Franciade, autore, ut omnibus notum est, Ronsardo.

R. L.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. XIV, n. 1, lire : p. 695. — Une autre interprétation de cette phrase est donnée p. 359.
— n. 2, lire : Ronsard.
P. XXII, lire : Mme Paul Laumonier.
P. 62, v. 648. Cf. la variante, p. 367.
— n. 4. Cf. p. 367, note 1.
P. 61, n. 3, et p. 73. Cf. l'ode au roy (1555), t. VII, p. 27.
P. 63, ligne 3, lire : 668.
P. 69, v. 785, lire : héros
P. 73, v. 889 et n. 1. Cf. la variante, p. 369.
P. 77, apparat critique, v. 964, lire : *73-87*
P. 83, v. 1082, lire : ægéenne
P. 110, v. 333, lire : Là
P. 120, v. 557, lire : sauvé
P. 138, app. crit., v. 882, lire : Où
P. 144, v. 1007, lire : l'Air, la Terre
P. 145, v. 1017, lire, conformément au texte des manuscrits, Dicaé. Dans l'édition de 1572, l'*e* a été gratté. 73a : Dicé.
P. 154, v. 1174, lire : contemploit

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 24 mai 1952.



IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON.
N° CHEZ L'IMPRIMEUR : 5572. N° CHEZ L'ÉDITEUR : 395.
DÉPÔT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1952.